1984

Par George Orwell



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

1984 Par George Orwell

Partie 1

Chapitre 1

C'était une belle et froide journée d'avril, et les horloges sonnaient treize coups. Winston Smith, le menton plaqué contre sa poitrine dans un effort pour échapper au vent mauvais, se faufila rapidement à travers les portes de verre de la Maison de la Victoire, mais pas encore assez rapidement pour empêcher un tourbillon de poussière d'entrer en même temps que lui.

Le hall avait une odeur de chou bouilli et de vieux chiffons. A l'une des extrémités, une affiche de couleur, trop grande pour être accrochée à l'intérieur, avait été punaisée au mur. Elle montrait simplement un visage énorme, de plus d'un mètre de large ; le visage d'un homme d'environ quarante-cinq ans, avec une grosse moustache noire, et des traits robustes et élégants. Winston prit l'escalier. Il était inutile d'essayer l'ascenseur. Même en des temps plus favorables, il fonctionnait rarement, et à présent le courant électrique était coupé durant la journée. Cela faisait partie du programme d'économies en préparation de la Semaine de la Haine. L'appartement était au septième étage, et Winston, qui avait trente-neuf ans et avait un ulcère variqueux au-dessus de la cheville droite, montait lentement, s'arrêtant plusieurs fois en chemin. A chaque palier, en face de l'ascenseur, l'énorme visage de l'affiche le regardait depuis le mur. C'était l'une de ces images conçues de telle façon que vous aviez l'impression qu'elle vous suivait des yeux quand vous bougiez. BIG BROTHER TE REGARDE, proclamait l'inscription en dessous.

A l'intérieur de l'appartement, une voix fruitée égrenait une suite de chiffres qui avaient quelque chose à voir avec la production de fonte brute. La voix provenait d'une plaque de métal oblongue qui ressemblait à un miroir terni, et qui constituait une partie du mur de droite. Winston tourna un bouton, et la voix baissa quelque peu de volume, même si on pouvait encore distinguer les mots.

Le volume de l'instrument (on l'appelait un écrantel) pouvait être réduit, mais il n'y avait aucun moyen de l'éteindre complètement.

Il alla jusqu'à la fenêtre : il était petit, d'une stature frêle, la maigreur de son corps encore accentuée par le bleu de travail qui était l'uniforme du parti. Ses cheveux étaient très clairs, son visage naturellement sanguin, sa peau rendue rugueuse par le savon grossier, les rasoirs émoussés, et le froid de l'hiver qui venait juste de se terminer.

Au-dehors, même à travers la fenêtre fermée, le monde semblait froid. En bas dans la rue, de petits tourbillons de vent faisaient tourner de la poussière et des papiers déchirés ; le soleil brillait et le ciel était d'un bleu intense, mais rien ne semblait avoir de couleur, à part les affiches qui étaient placardées partout. Le visage à la moustache noire dominait tous les carrefours importants. Il y en avait un sur la façade immédiatement en face. BIG BROTHER TE REGARDE, proclamait l'inscription, tandis que les yeux noirs s'enfonçaient profondément dans ceux de Winston. Plus bas, au niveau de la rue, une autre affiche, pliée à un coin, battait au vent de façon intermittente, recouvrant et découvrant alternativement un mot unique, SOSSANG. Au loin, un hélicoptère se faufila entre les toits, plana un moment comme une mouche à viande, et s'éloigna rapidement en dessinant une courbe. C'était la patrouille de police, qui fouinait en regardant à travers les fenêtres des gens. Les patrouilles n'avaient pas d'importance toutefois. Seule comptait la Police de la Pensée.

Dans le dos de Winston, la voix de l'écrantel continuait à babiller à propos de la fonte brute, et du parfait accomplissement du Neuvième Plan Triennal. L'écrantel émettait et recevait en même temps. Tous les sons que pouvait produire Winston, au-dessus d'un très léger soupir, pouvaient être captés ; mieux encore, tant qu'il restait dans le champ de vision de la plaque de métal, il pouvait être vu aussi bien qu'entendu. Il n'y avait bien sûr aucun moyen de savoir si vous étiez observé à un moment donné. Avec quelle fréquence, ou selon quelle logique la Police de la Pensée se connectait-elle à un individu en particulier, c'était un mystère. On pouvait même imaginer qu'ils observaient tout le monde en permanence. Mais en tout cas, ils pouvaient se brancher sur vous quand ils le voulaient. Vous deviez vivre – vous viviez, car l'habitude devient un instinct – en partant du principe que le moindre son que vous produisiez pouvait être surpris, et que le moindre mouvement, sauf dans l'obscurité, pouvait être examiné.
Winston continuait à tourner le dos à l'écrantel. C'était plus sûr, même s'il savait bien que même un dos pouvait être révélateur.
A un kilomètre de là, le Ministère de la Vérité, où il travaillait, s'élevait vaste et blanc au-dessus du paysage crasseux. Cela, pensait-il avec un vague dégoût, c'était Londres, ville principale de la Première Région Aérienne, elle-même la troisième région la plus peuplée d'Oceania. Il essaya de retrouver un souvenir d'enfance qui pourrait lui rappeler si Londres avait toujours été ainsi. Y avait-il toujours eu ce panorama de maisons pourrissantes du dix-neuvième siècle, leurs murs soutenus par des poutres, leurs fenêtres réparées avec du carton, leurs toits avec de la tôle ondulée, les murs délabrés des jardins

s'affaissant dans toutes les directions ? Et les sites bombardés, où la poussière de plâtre tourbillonnait dans les airs, et les épilobes poussant sur les tas de gravats ? Et ces endroits où les bombes avaient dégagé une grande superficie de terrain, et où avaient poussé de sordides colonies de bâtiments de bois ressemblant à des poulaillers ? Mais c'était inutile ; il ne se souvenait pas : rien ne restait de son enfance, à part une série de tableaux lumineux sans aucun arrière-plan, et pratiquement incompréhensibles.

Le Ministère de la Vérité – Miniver, en Neuvlang [La Neuvlang était la langue officielle de l'Océanie. Pour une présentation de sa structure et de son étymologie, voir l'appendice] – différait étonnamment de tous les autres objets visibles. C'était une énorme structure pyramidale de béton blanc étincelant, s'élançant, terrasse après terrasse, à 300 mètres du sol. De là où se tenait Winston, on pouvait lire les trois slogans du parti, qui s'étalaient en lettres élégantes sur sa façade blanche :

LA GUERRE C'EST LA PAIX

LA LIBERTE EST UN ESCLAVAGE

L'IGNORANCE EST UNE FORCE

Le Ministère de la Vérité contenait, disait-on, trois mille salles au-dessus du sol, et des ramifications équivalentes sous terre. Trois autres bâtiments similaires en apparence et en taille se trouvaient à Londres.

Ils écrasaient tellement l'architecture environnante, que depuis le toit de la Maison de la Victoire, vous pouviez voir les quatre simultanément. Ils abritaient les quatre Ministères qui constituaient entièrement l'appareil du gouvernement. Le Ministère de la Vérité, qui s'occupait de l'information, des loisirs, de l'éducation et des beaux-arts. Le Ministère de l'Amour, qui maintenait l'ordre et la loi. Et le Ministère de l'Abondance, qui était responsable des questions économiques. Leurs noms, en Novlangue : Miniver, Minipax, Minimour, et Minibondance.

Le Ministère de l'Amour était celui qui était réellement effrayant.

Il ne comportait aucune fenêtre. Winston n'était jamais entré dans le Ministère de l'Amour ; il ne l'avait même jamais approché à moins d'un demi-kilomètre. C'était un endroit où l'on ne pouvait pénétrer que pour des raisons officielles, et même alors, on n'y accédait qu'en traversant un enchevêtrement labyrinthique de barbelés, de portes d'acier, et de nids de mitrailleuses dissimulés. Même les rues qui menaient à ses barrières extérieures étaient quadrillées par des gardes en uniformes noir et à face de gorille, armés de matraques articulées.

Winston se retourna soudain. Il avait composé sur ces traits cette expression d'optimisme tranquille qu'il était prudent d'arborer lorsqu'on faisait face à l'écrantel. Il traversa la pièce

pour se rendre dans la petite cuisine. En quittant le Ministère à cette heure de la journée, il avait sacrifié son repas à la cantine, et il savait qu'il n'y avait aucune nourriture à la cuisine, à part un morceau de pain noir qu'il devait garder pour le petit déjeuner du lendemain. Il prit sur l'étagère une bouteille d'un liquide incolore dont l'étiquette blanche indiquait « GIN DE LA VICTOIRE ». Le liquide répandait une odeur écœurante, huileuse comme celle de l'alcool de riz chinois. Winston s'en remplit presque une tasse à thé, puis, après s'être préparé au choc, l'avala comme un médicament.

Instantanément, son visage devint écarlate, et des larmes jaillirent de ses yeux. C'était comme de l'acide nitrique, et quand vous l'avaliez, vous aviez même la sensation d'être frappé dans le dos par une matraque en caoutchouc. L'instant d'après cependant, la brûlure dans son ventre s'apaisa, et le monde commença à lui paraître plus gai. Il sortit une cigarette d'un paquet chiffonné marqué CIGARETTES DE LA VICTOIRE, et par mégarde la tint verticalement, ce qui eut pour effet de répandre le tabac sur le sol. Avec la suivante, il fut plus heureux. Il retourna au salon, et s'assit à une petite table qui se trouvait à gauche de l'écrantel. Il sortit du tiroir un porte-plume, une bouteille d'encre, et un épais in-quarto vierge avec un dos rouge et une couverture marbrée.

Pour une raison ou une autre, l'écrantel du salon était placé d'une façon inhabituelle. Au lieu d'être fixé, comme il était d'usage, sur le mur du fond, d'où il pouvait voir l'ensemble de la pièce, il se trouvait sur le grand mur en face de la fenêtre. Sur l'un des côtés se trouvait une alcôve peu profonde où Winston se trouvait maintenant assis, et qui, lorsque les appartements avaient été construits, était sans doute destinée à recevoir une bibliothèque. En s'asseyant dans cette alcôve, et en se tenant bien en arrière, Winston pouvait rester caché de l'écrantel – en tout cas visuellement. Il pouvait être entendu, bien sûr, mais tant qu'il restait dans sa position actuelle, il ne pouvait être vu. C'était en partie cette disposition inhabituelle de la pièce qui lui avait suggéré ce qu'il s'apprêtait à faire. Mais c'était aussi le livre qu'il venait de sortir du tiroir qui lui en avait donné l'idée. C'était un livre particulièrement beau. Son papier était doux et crémeux, un peu jauni par le temps, et on n'en avait pas produit de pareil depuis au moins quarante ans. Il devinait, cependant, que le livre était beaucoup plus vieux que cela. Il l'avait vu traîner dans la vitrine d'un bazar négligé d'un quartier sordide de la ville (quel quartier exactement, il ne s'en souvenait plus), et avait été immédiatement envahi par un désir irrépressible de le posséder. Les membres du Parti n'étaient pas supposés se rendre dans les magasins ordinaires (« acheter au marché libre » comme on disait), mais la règle n'était pas suivie trop scrupuleusement, car il y avait un certain nombre d'articles, comme des lacets ou des lames de rasoir, qu'on ne pouvait pas se procurer autrement. Il avait jeté un rapide

coup d'œil à droite et à gauche dans la rue, s'était glissé à l'intérieur, et avait acheté le livre pour deux dollars cinquante. A ce moment, il n'avait pas l'intention de l'utiliser dans un but précis. Il l'avait ramené à la maison dans sa serviette, se sentant coupable : même vierge de toute écriture, c'était une possession compromettante.

Ce qu'il s'apprêtait à faire, c'était ouvrir un journal.

Ce n'était pas illégal (rien n'était illégal, puisqu'il n'y avait plus de lois), mais s'il était pris, il était presque certain qu'il serait condamné à mort, ou au minimum à vingt-cinq ans de camp de travail. Winston mit une plume dans le porte-plume, et la suçota pour enlever la graisse. Il s'agissait d'un instrument archaïque, rarement utilisé même pour les signatures, et il se l'était procuré (furtivement et avec quelque difficulté), tout simplement parce que le beau papier crémeux méritait de sentir le contact d'une vraie plume, et pas d'être gratté par un stylo à encre. A vrai dire il n'avait pas l'habitude d'écrire à la main. A part de très courtes notes, il était d'usage de toujours utiliser le dictascript, ce qui était évidemment impossible pour ce qu'il s'apprêtait à faire. Il plongea la plume dans l'encre, et hésita un instant. Un tremblement lui agitait les entrailles. Le premier trait de plume allait être un acte décisif. En petites lettres maladroites, il écrivit :

4 avril 1984.

Il s'enfonça dans son siège. Un sentiment de complète impuissance s'était emparé de lui. Pour commencer, il n'était pas absolument sûr qu'on fût en 1984. Ce devait être à peu près la bonne date, puisqu'il était bien certain d'avoir trente-neuf ans, et pensait être né en 1944 ou 1945 ; mais de nos jours il n'était jamais possible de s'assurer d'une date à un ou deux ans près.

Pour qui donc, se demanda-t-il soudain, écrivait-il ce journal ? Pour le futur, pour ceux qui étaient encore à naître. Son esprit s'égara un moment sur la date douteuse qu'il avait portée sur la page, puis se retrouva avec un choc face au mot Neuvlang : PENSEE-DOUBLE. Pour la première fois, il réalisa l'ampleur de ce qu'il avait entrepris. Comment pourrait-on communiquer avec le futur ? C'était par nature impossible.

Si le futur ressemblait au présent, il ne l'écouterait pas, et s'il était différent, son avertissement n'aurait alors aucun sens.

Pendant un moment, il resta à contempler stupidement le papier. L'écrantel diffusait maintenant une musique militaire stridente. Il était curieux qu'il eût non seulement perdu la capacité de s'exprimer, mais même qu'il eût oublié ce qu'il avait eu originellement l'intention d'écrire. Depuis des semaines il s'était préparé à ce moment, et il ne lui était jamais venu à l'esprit que tout ce dont il aurait besoin, ce serait du courage. Ecrire, en soi, c'était facile. Tout ce qu'il avait à faire, c'était retranscrire sur le papier l'interminable et

fiévreux monologue qui roulait littéralement dans sa tête depuis des années. A ce moment toutefois, même le monologue s'était tari. De plus, son ulcère variqueux avait commencé à le démanger horriblement. Il n'osait pas se gratter, car quand le faisait il en était toujours quitte pour une inflammation. Les secondes s'égrenaient. Il n'était conscient de rien, sauf de la blancheur de la page qui était en face de lui, de sa peau qui le démangeait au-dessus de la cheville, du braillement de la musique, et de la légère ivresse causée par le gin. Soudain il se mit à écrire, comme pris de panique, seulement vaguement conscient des mots qu'il couchait sur le papier. Sa petite écriture infantile se répandait sur la page, commençant par oublier les majuscules, puis finalement même les points.

4 avril 1984. Nuit dernière au cinoche. Que des films de guerre. L'un d'eux très bon, l'histoire d'un bateau plein de réfugiés bombardé en Méditerranée. Public amusé par des scènes d'un gros homme essayant de fuir un hélicoptère qui le poursuivait ; d'abord on le voyait se vautrer dans l'eau comme un marsouin, puis à travers les viseurs de l'hélicoptère, puis il était plein de trous et la mer autour de lui devenait rose et il coula aussi vite que si les trous avaient laissé entrer l'eau, le public éclatait de rire tandis qu'il coulait, puis on voyait un canot de sauvetage plein d'enfants survolé par un hélicoptère, il y avait une femme entre deux âges, qui aurait pu être une Juive, assise à l'avant avec un petit garçon d'environ trois ans dans les bras. Le petit garçon hurlait de terreur et cachait sa tête entre ses seins comme s'il essayait de se cacher en elle et la femme passait ses bras autour de lui et essayait de le réconforter même si elle était elle-même pâle de frayeur, essayant de le couvrir le plus possible avec ses bras comme si elle pensait que cela pourrait arrêter les balles. Alors l'hélicoptère lâcha sur eux une bombe de 20 kilos, flash terrifiant, et tout le bateau n'était plus que du petit bois. Ensuite il y a eu un plan magnifique d'un bras d'enfant qui montait, montait tout droit en l'air ; un hélicoptère avec une caméra avait dû le suivre et il y a eu beaucoup d'applaudissements en provenance des sièges du parti mais une femme dans la partie réservée aux prolétaires a commencé à faire un scandale et à crier qu'ils ne devraient pas se permettre de montrer ça pas devant des enfants ils n'avaient pas le droit de montrer ça devant des enfants non jusqu'à ce que la police la mette dehors je ne crois pas qu'il lui soit arrivé quelque chose personne ne s'inquiète de ce que disent les prolétaires réaction typique de prolétaires, jamais ils ne ---

Winston arrêta d'écrire, en partie parce qu'il avait une crampe. Il ne savait pas pourquoi il avait déversé une telle quantité d'absurdités. Mais ce qui était curieux, c'était que tandis qu'il écrivait, un autre souvenir, totalement différent, s'était fait jour dans son esprit, à tel

point qu'il se sentait presque capable de l'écrire. Il le comprenait maintenant, c'était à cause de cet autre incident qu'il avait soudain décidé de rentrer chez lui et de commencer son journal le jour même.

C'était arrivé ce matin-là au Ministère, si on pouvait dire de quelque chose d'aussi imprécis que c'était arrivé. Il était presque onze zéro zéro, et au Département des Archives, où travaillait Winston, on tirait les chaises hors des box afin de les regrouper au centre du hall en face du grand écrantel, en préparation des Deux Minutes de la Haine. Winston venait tout juste de prendre place dans une des rangées du milieu lorsque deux personnes qu'il connaissait de vue, mais qui ne lui avaient jamais parlé, entrèrent inopinément dans la pièce. L'une d'elles était une fille qu'il avait souvent croisée dans les couloirs. Il ne connaissait pas son nom, mais il savait qu'elle travaillait au Service des fictions.

On pouvait supposer – puisqu'il l'avait parfois vue avec les mains graisseuses et munie d'un outil, qu'elle avait une fonction technique sur l'une des machines à écrire des romans. C'était une fille au regard audacieux, d'environ vingt-sept ans, avec les cheveux épais, des taches de rousseur, et des mouvements rapides et athlétiques. Une étroite ceinture écarlate, emblème des Jeunesses Anti-Sexe, était enroulée plusieurs fois autour de sa taille, par-dessus son bleu de travail, juste assez serrée pour mettre en valeur la finesse de ses hanches. Elle avait déplu à Winston à l'instant même où il l'avait vue. Il savait pourquoi. C'était à cause de cette atmosphère de terrain de hockey, de bains froids, de randonnées en groupe, et plus généralement de rectitude bien-pensante dont elle était environnée.

La plupart des femmes lui déplaisaient, et particulièrement celles qui étaient jeunes et jolies. C'étaient toujours les femmes, et surtout les jeunes, qui étaient les plus bigotes adeptes du parti, les avaleuses de slogans, les espionnes amatrices et les renifleuses d'hétérodoxies. Mais cette fille en particulier lui donnait l'impression d'être plus dangereuse que la plupart des autres. Une fois qu'ils se croisaient dans le couloir, elle lui avait lancé un rapide regard de côté qui lui sembla le percer de part en part, et qui pour un moment l'avait empli d'une sombre terreur. Une idée lui avait même traversé l'esprit : elle pouvait être un agent de la Police de la Pensée. C'était à vrai dire très improbable. Mais il continuait à éprouver un sentiment de malaise, qui était fait de peur mais aussi d'hostilité, à chaque fois qu'elle se trouvait près de lui. L'autre personne était un homme nommé O'Brien, un membre du cercle intérieur du Parti, et titulaire d'un poste si important et si lointain que Winston n'avait qu'une vague idée de sa nature.

Un silence momentané envahit le groupe de personnes qui se tenaient près des chaises, lorsqu'elles virent approcher la combinaison noire d'un membre du cercle intérieur du Parti. O'Brien était un homme grand, de forte carrure, avec un cou épais et un visage grossier, sanguin et brutal. En dépit de cette apparence impressionnante, ses manières avaient toutefois un certain charme. Il avait un tic de remettre sans cesse en place ses lunettes sur son nez, qui était curieusement désarmant – d'une façon indéfinissable, étrangement civilisée. C'était un geste qui, s'il avait encore existé des gens pour utiliser de tels termes, aurait évoqué un gentilhomme du dix-huitième siècle offrant sa tabatière. Winston avait peut-être vu O'Brien une douzaine de fois pendant toutes ces années. Il se sentait profondément attiré vers lui, et pas seulement parce qu'il était intrigué par le contraste entre les manières urbaines d'O'Brien et son physique de boxeur. Non, c'était surtout à cause de la secrète impression – et peut-être même pas une impression, mais un espoir – que l'orthodoxie d'O'Brien n'était pas parfaite. Quelque chose dans son visage le suggérait sans aucun doute. Et encore une fois, peut-être n'était-ce pas l'hétérodoxie d'O'Brien qui s'imprimait sur son visage, mais simplement l'intelligence. Mais en tout cas il avait l'apparence d'un homme à qui on pourrait parler, si d'aventure on parvenait à berner l'écrantel et à être seul avec lui. Winston n'avait jamais fait le moindre effort pour vérifier cette intuition ; à vrai dire il n'y avait aucun moyen d'y parvenir. A ce moment, O'Brien jeta un regard à sa montre de poignet, constata qu'il était presque onze zéro zéro, et à l'évidence décida de rester au Département des Archives jusqu'à la fin des Deux Minutes de la Haine. Il prit place sur la même rangée de Winston, à quelques chaises de lui. Une petite femme aux cheveux de sable, qui travaillait dans le box adjacent à celui de Winston, se trouvait entre eux. La fille aux cheveux noirs était juste derrière.

Le moment d'après, un bruit monstrueux et grinçant, comme une machine qui tournerait sans huile, éclata en provenance du grand écrantel au bout de la pièce. C'était un bruit à vous faire grincer des dents et à vous dresser les cheveux sur la nuque. La Haine avait commencé.

Comme toujours, le visage d'Emmanuel Goldstein, l'Ennemi du Peuple, était apparu sur l'écran. Il y eut des huées ici ou là parmi le public. La petite femme blonde émit un couinement de peur mêlée de dégoût. Goldstein était le renégat perpétuel qui, des années auparavant (combien d'années, nul ne le savait au juste), avait été l'un des leaders du Parti, presque au niveau de Big Brother lui-même, puis s'était engagé dans des activités contre-révolutionnaires, avait été condamné à mort, et s'était mystérieusement enfui et avait disparu. Le programme des Deux Minutes de la Haine

variait de jour en jour, mais il n'y avait pas une fois où Goldstein n'en était pas le personnage principal. Il était le traitre primordial, le premier profanateur de la pureté du Parti. Tous les crimes ultérieurs commis contre le parti, toutes les traitrises, les actes de sabotage, hérésies, déviations, relevaient directement de ses enseignements. Quelque part, il était toujours vivant et fomentait ses conspirations : peut-être par-delà les mers, sous la protection de ses maîtres étrangers, peut-être même – comme on le murmurait parfois – dans quelque cachette au sein même de l'Océanie.

Le diaphragme de Winston s'était contracté. Il ne pouvait jamais voir le visage de Goldstein sans éprouver un douloureux mélange d'émotions. Il avait un maigre visage de juif, avec une grande auréole de cheveux blancs et pelucheux, une barbe de bouc – un visage intelligent, mais fondamentalement méprisable, avec une sorte de sottise sénile dans ce long nez sur le bout duquel était perchée une paire de lunettes. Son visage ressemblait à celui d'un mouton, et sa voix elle aussi évoquait une chèvre. Goldstein récitait son habituelle attaque venimeuse contre les doctrines du Parti – une attaque tellement exagérée et perverse qu'un enfant n'en aurait pas été dupe, et pourtant, juste assez plausible pour vous faire éprouver le sentiment inquiétant que d'autres personnes, moins équilibrées, pourraient s'y laisser prendre. Il injuriait Big Brother, il dénonçait la dictature du Parti, il demandait la paix immédiate avec l'Eurasie, il réclamait la liberté d'expression, la liberté de la presse, la liberté de réunion, la liberté de pensée, il hurlait hystériquement que la révolution avait été trahie – et le tout dans un rapide phrasé polysyllabique qui était une parodie du style habituel des orateurs du Parti, et qui contenait même des mots de Neuvlang ; plus de mots de Neuvlang en vérité, qu'un membre du Parti n'en aurait utilisés dans la vie réelle. Et pendant ce temps, si quelqu'un avait le moindre doute quant à la réalité que recouvrait le boniment de Goldstein, derrière lui sur l'écrantel, marchaient les colonnes sans fin de l'armée Eurasienne – rang après rang, des hommes robustes avec des visages d'asiatiques dénués d'expression, qui traversaient la surface de l'écran puis s'évanouissaient, pour être remplacés par d'autres en tous points similaires. Le martèlement sourd des bottes des soldats formait l'arrière-plan de la voix chevrotante de Goldstein.

Avant que la Haine n'ait duré trente secondes, la moitié des personnes présentes dans la pièce poussaient déjà d'incontrôlables exclamations de rage. Le visage à face de mouton, satisfait de lui-même, et la terrifiante puissance de l'armée eurasienne derrière lui, étaient plus qu'ils n'en pouvaient supporter ; d'ailleurs, la simple vue ou même la simple pensée de Goldstein déclenchaient systématiquement la peur et la colère. Il était un objet de haine plus constant que l'Eurasie ou l'Estasie, car lorsque l'Océanie était en

guerre avec l'un de ces pays, elle était généralement en paix avec l'autre. Mais ce qui était étrange, c'était que même si Goldstein était haï et méprisé par tout un chacun, même si chaque jour, et mille fois par jour, sur les estrades, sur l'écrantel, dans les journaux, les livres, ses théories étaient réfutées, attaquées, ridiculisées, exposées à tous dans leur pitoyable sottise – en dépit de tout cela, son influence ne semblait pas décroître. Il y avait toujours de nouvelles dupes qui attendaient de se laisser séduire. Il ne se passait pas un jour sans que des espions ou des saboteurs agissant selon ses instructions ne soient démasqués par la Police de la Pensée. Il commandait à une vaste armée ténébreuse, un réseau souterrain de conspirateurs voués à la destruction de l'Etat, et qui s'appelait, à ce qu'on disait, la Confrérie. On murmurait aussi des histoires à propos d'un livre terrible, une compilation de toutes les hérésies, dont Goldstein était l'auteur, et qui circulait clandestinement ici ou là. C'était un livre qui n'avait pas de titre. Les gens y faisaient référence, quand ils le faisaient, en disant LE LIVRE. Mais on ne savait rien de ces choses, sinon par de vagues rumeurs. LE LIVRE ou la Confrérie n'étaient pas des sujets qu'un membre ordinaire du Parti abordait s'il pouvait faire autrement.

Dans sa seconde minute, la Haine atteint son paroxysme. Les gens sautaient sur place et criaient aussi fort qu'ils le pouvaient pour essayer de couvrir l'insupportable voix bêlante qui venait de l'écran. La femme aux cheveux de sable était devenue écarlate, et sa bouche s'ouvrait et se fermait comme celle d'un poisson hors de l'eau. Même le gros visage d'O'Brien était rouge. Il se tenait assis tout droit dans sa chaise, sa poitrine puissante se soulevant et s'abaissant comme s'il se préparait à faire face à l'assaut d'une vague. La fille aux cheveux bruns derrière Winston avait commencé à crier : « Fumier ! Fumier ! Fumier ! », et soudain elle saisit un lourd dictionnaire de Neuvlang et le lança sur l'écran. L'objet rebondit sur le nez de Goldstein ; la voix continua inexorablement. Dans un moment de lucidité, Winston s'aperçut qu'il criait avec les autres, et donnait de violents coups de talon contre les barreaux de sa chaise. Ce qui était horrible avec les deux Minutes de la Haine, c'est que personne n'était obligé d'y prendre part, mais qu'au contraire, il était presque impossible de s'empêcher de s'y joindre. Au bout de trente secondes, tout faux-semblant devenait inutile. Une monstrueuse extase faite de peur et de désir de vengeance, de meurtre, de torture, d'une envie de frapper des visages à coups de masse, semblait se répandre parmi le groupe comme un courant électrique, transformant chacun, contre sa volonté, en un fou hurlant et grimaçant.

Et pourtant la rage que chacun ressentait était une émotion abstraite et indirecte, qui pouvait passer d'un objet à un autre comme le faisceau d'un projecteur. Ainsi, à un

moment la haine de Winston n'était pas dirigée du tout contre Goldstein, mais au contraire, contre Big Brother, le Parti, et la Police de la Pensée ; et à ces moments là, son cœur allait vers le pauvre hérétique solitaire ridiculisé sur l'écran, seul gardien de la vérité et de la raison dans un univers de mensonges. Et pourtant l'instant d'après il ne faisait plus qu'un avec ceux qui l'entouraient, et tout ce qui était dit sur Goldstein lui semblait vrai. Durant ces moments, sa haine secrète de Big Brother se changeait en adoration, et Big Brother paraissait se dresser comme un roc contre les hordes d'Asie, tel un protecteur invincible et sans peur, et Goldstein, malgré son isolement, son impuissance, et le doute qui planait sur son existence même, évoquait quelque sinistre enchanteur, capable par le seul pouvoir de sa voix, de faire vaciller des fondements de la civilisation.

Il était même possible, par moments, de faire basculer sa haine d'un côté ou de l'autre par un acte de volonté. Soudain, par un violent effort analogue à celui par lequel le dormeur arrache sa tête de l'oreiller lors d'un cauchemar, Winston parvint à transférer sa haine depuis le visage sur l'écran vers la fille aux cheveux bruns qui était derrière lui. Des hallucinations magnifiques et précises lui traversèrent l'esprit. Il la fouettait à mort avec une matraque de caoutchouc. Il l'attachait nue à un poteau, et la criblait de flèches comme Saint Sebastien. Il la violait et lui tranchait la gorge au moment de la jouissance. Il comprenait maintenant, mieux qu'auparavant, POURQUOI il la haïssait. Il la haïssait parce qu'elle était jeune et jolie et asexuée, parce qu'il voulait coucher avec elle et ne pourrait jamais le faire, parce qu'autour de sa taille souple, qui semblait vous inviter à l'entourer de votre bras, il y avait cette odieuse ceinture écarlate, agressif symbole de chasteté.

La Haine parvint à son paroxysme. La voix de Goldstein était devenue un véritable bêlement, et pendant un instant son visage se changea en une face de chèvre. Puis celle-ci fut remplacée par le visage d'un soldat Eurasien qui semblait avancer, immense et terrible, dans le grondement de sa mitrailleuse, et semblant jaillir de la surface de l'écran, si bien que certaines des personnes du premier rang se radossèrent brusquement contre leur siège. Mais au même moment, au plus grand soulagement de chacun, le visage hostile se changea en celui de Big Brother, à la moustache et aux cheveux noirs, puissant et plein d'un calme mystérieux, et si vaste qu'il remplissait presque entièrement l'écran. Personne n'entendit ce que disait Big Brother. Ce n'étaient que quelques mots d'encouragement, le genre de mots que l'on prononce au plus fort de la bataille, incompréhensibles individuellement, mais qui redonnaient confiance par le simple fait qu'ils étaient prononcés.

Puis le visage de Big Brother disparut à nouveau, et à sa place les trois slogans du parti surgirent en lettres capitales :

LA GUERRE C'EST LA PAIX
LA LIBERTE EST UN ESCLAVAGE
L'IGNORANCE EST UNE FORCE

Mais le visage de Big Brother sembla persister quelques secondes sur l'écran, comme si l'impression qu'il avait faite sur les rétines de chacun était trop forte pour qu'elle pût disparaître immédiatement. La petite jeune femme aux cheveux de sable s'était jetée en avant, contre le dos de la chaise qui se trouvait devant elle. Dans un murmure tremblotant qui sonnait comme « Mon Sauveur ! » elle tendait les bras en direction de l'écran. Puis elle enfouit son visage dans ses mains. Il était visible qu'elle était en train de prier.

A ce moment, tout le groupe se mit à entonner un chant profond, lent, rythmique : « B-B ! … B-B ! » – encore et encore, très lentement, avec une longue pause entre le premier « B » et le second – un profond murmure sonore, d'une certaine façon, curieusement sauvage, derrière lequel on avait l'impression d'entendre le martèlement de pieds nus et le martèlement du tam-tam. Cela dura peut-être trente secondes. C'était un refrain qu'on entendait souvent dans ces moments d'émotion débordante. Pour partie, c'était une sorte d'hymne à la sagesse et à la majesté de Big Brother, mais plus encore, c'était un acte d'auto-hypnotisme, un engloutissement délibéré de la conscience par le biais de ce son rythmique. Les entrailles de Winston lui semblèrent se glacer. Pendant les Deux Minutes de la Haine, il ne pouvait s'empêcher de participer au délire collectif, mais ce chant primitif : « B-B ! … B-B ! » l'avait toujours empli d'horreur. Mais bien sûr il chantait avec les autres : il était impossible de faire autrement.

Dissimuler ses émotions, contrôler son visage, faire ce que tout le monde faisait, était une réaction instinctive. Mais il était possible que pendant deux secondes, l'expression de ses yeux puisse le trahir. Et c'était exactement à ce moment que l'évènement significatif s'était produit – si en tout cas il s'était produit.

Un instant, il capta le regard d'O'Brien. O'Brien s'était levé. Il avait retiré ses lunettes et était occupé à les réajuster sur son nez de son geste caractéristique. Mais il y eut une fraction de secondes où leurs regards se croisèrent, et pendant ce bref instant Winston sut – oui, il SUT ! – qu'O'Brien pensait exactement la même chose que lui. Un message sur lequel on ne pouvait se méprendre était passé. C'était comme si leurs deux esprits s'étaient ouverts, et que les pensées s'écoulaient de l'un vers l'autre par le regard. « Je suis avec vous », semblait lui dire O'Brien, « je sais précisément ce que vous ressentez. Je sais tout de votre mépris, de votre haine, de votre dégoût. Mais ne vous inquiétez pas, je suis de votre côté ! » Et alors, l'éclair de compréhension disparut, et le visage d'O'Brien redevint aussi impénétrable que celui de n'importe qui. Ce fut tout, et déjà il n'était plus

certain qu'il fût arrivé quoi que ce fût. De tels incidents n'avaient jamais aucune suite. Leur seule conséquence était de maintenir vivante en lui la croyance, ou l'espoir, que d'autres à part lui étaient les ennemis du Parti. Peut-être après tout, les rumeurs de vastes conspirations secrètes étaient-elles vraies, peut-être la Confrérie existait-elle vraiment ! Il était impossible, en dépit des arrestations, des confessions et des exécutions continuelles, d'être certain que la Confrérie n'était pas tout simplement un mythe. Certains jours il le croyait, d'autres non. Il n'y avait aucune preuve, à part de vagues impressions qui pouvaient vouloir tout dire ou ne rien dire : des bribes de conversations, de vagues gribouillages sur les murs des toilettes, parfois, même, lorsque deux étrangers se rencontraient, un petit mouvement de la main, qui pouvait ressembler à un signal de reconnaissance.

Il n'était sûr de rien. Il était très probable qu'il ait tout imaginé.

Il était retourné dans son box sans avoir lancé un autre regard à O'Brien. L'idée de prolonger leur contact momentané lui avait traversé l'esprit. Cela aurait été inconcevablement dangereux, même s'il avait su comment s'y prendre. Pendant une seconde, deux secondes, ils avaient échangé un coup d'œil équivoque ; fin de l'histoire. Mais même cela était un évènement mémorable, dans la complète solitude où il lui fallait vivre. Winston se redressa sur son siège. Il poussa un rot ; le gin lui remontait de l'estomac.

Son regard se concentra à nouveau sur la page. Il s'aperçut que tandis qu'il rêvassait, il avait continué à écrire, comme par automatisme. Et ce n'était plus du tout la même écriture serrée et maladroite : sa plume avait glissé voluptueusement sur le papier lisse, traçant en larges capitales bien nettes :

A BAS BIG BROTHER A BAS BIG BROTHER A BAS BIG BROTHER A BAS BIG BROTHER A BAS BIG BROTHER

Encore et encore, remplissant presque une demi-page.

Il ne put s'empêcher d'être gagné par une vague de panique. C'était absurde, car le fait d'écrire ces mots en particulier était pas plus dangereux que l'action initiale d'ouvrir le journal, mais pendant un moment il fut tenté de déchirer les pages souillées et d'abandonner toute l'entreprise. Il n'en fit rien, toutefois, car il savait que c'était inutile. Qu'il ait écrit A BAS BIG BROTHER ou qu'il s'en soit abstenu, cela ne faisait aucune différence. Qu'il continue le journal, ou qu'il ne le continue pas, cela ne faisait aucune différence. La Police de la Pensée le prendrait de toute façon. Il avait commis – et il aurait commis, même s'il n'avait pas posé la plume sur le papier – le crime originel, qui contenait en lui tous les autres crimes.

Crime-de-pensée, ils disaient. Un crime-de-pensée n'était pas quelque chose qu'on pouvait cacher pour toujours. Vous pouviez donner le change pendant un moment, même pendant des années, mais tôt ou tard ils finissaient par vous avoir. Cela se passait toujours la nuit – les arrestations se déroulaient toujours la nuit. Un réveil soudain, une main ferme qui se posait sur l'épaule, la lumière dans les yeux, des visages durs tout autour du lit. Dans l'immense majorité des cas il n'y avait pas de procès, pas de rapport d'arrestation. Votre nom était retiré des archives, toutes les traces de tout ce que vous aviez pu faire étaient supprimées, votre existence même était niée puis oubliée. Vous étiez aboli, annihilé : VAPORISE, c'était le terme consacré.

Pendant un moment, il fut gagné par une sorte d'hystérie. Il commença à gribouiller, négligemment et avec précipitation : ils vont m'abattre, ça m'est égal qu'ils m'abattent d'une balle dans la nuque ça m'est égal à bas big brother ils vous tirent toujours dans la nuque ça m'est égal à bas big brother –

Il se redressa sur son siège, légèrement honteux de lui-même, et posa sa plume. L'instant d'après, il sursauta violemment : on frappait à la porte.

Déjà ! Il se fit aussi silencieux qu'une souris, dans l'espoir futile que celui qui avait frappé, quel qu'il fût, partirait après une seule tentative. Mais non, on frappa à nouveau. La pire des choses à faire était de se faire attendre. Son cœur battait comme un tambour, mais son visage, habitué depuis toujours, était probablement sans expression. Il se leva et se dirigea lourdement vers la porte.

Chapitre 2

Comme il allait saisir la poignée de la porte, Winston remarqua qu'il avait laissé son journal ouvert sur la table. A BAS BIG BROTHER était écrit partout, en lettres si grosses qu'on pouvait les lire de l'autre bout de la pièce. C'était un acte d'une stupidité inconcevable. Mais, réalisa-t-il, dans sa panique-même, il n'avait pas voulu barbouiller le papier crémeux en refermant le livre alors que l'encre n'était pas sèche.

Il prit une inspiration et ouvrit la porte. Aussitôt, il se sentit inondé par une chaude vague de soulagement. Une femme sans couleur, à l'air brisé, avec des cheveux filasses et un visage ridé, se tenait à l'extérieur.

« Oh, camarade », commença-t-elle d'une voix maussade et plaintive, « j'ai bien cru vous entendre rentrer. Pensez-vous que vous pourriez venir jeter un œil à notre évier ? Il s'est bouché et __ »

C'était Mrs Parson, la femme d'un voisin de palier. (Mrs était un mot désapprouvé par le Parti – vous étiez censé appeler tout le monde « camarade » - mais on l'employait instinctivement en s'adressant à certaines femmes.) C'était une femme d'environ trente ans, mais qui en paraissait beaucoup plus. On aurait dit qu'il y avait de la poussière dans les plis de son visage.

Winston la suivit dans le couloir. Ces petits travaux de bricolage amateur étaient un sujet d'irritation presque quotidien. Les Maisons de la Victoire étaient de vieux bâtiments, qui dataient des années 30, et qui tombaient en ruines. Le plâtre s'écaillait continuellement des plafonds et des murs, les tuyaux éclataient à chaque coup de froid, le toit fuyait dès qu'il y avait de la neige, le chauffage central fonctionnait le plus souvent à mi-régime, quand il n'était pas tout simplement coupé pour faire des économies. Les réparations, en dehors de celles que vous pouviez faire vous-mêmes, devaient être autorisées par des comités éloignés, capables de faire trainer même l'envoi d'une vitre pendant deux ans.

« Bien sûr c'est seulement parce que Tom n'est pas à la maison », dit Mrs Parsons confusément.

L'appartement des Parsons était plus grand que celui de Winston, et il s'était défraîchi différemment. Tout avait l'air cabossé et piétiné, comme si l'endroit avait été récemment visité par quelque énorme animal sauvage. Des équipements sportifs jonchaient le sol - crosses de hockey, gants de boxe, un ballon de football éclaté, un short plein de sueur dont on voyait l'envers - et la table était tapissée de vaisselle sale et de cahiers

d'exercices cornés. Sur les murs se trouvaient les drapeaux rouges de la Ligue de la Jeunesse et des Espions, ainsi qu'un poster grandeur nature de Big Brother. L'odeur habituelle de chou bouilli, commune à tout l'immeuble, s'enrichissait ici de la puanteur d'une sueur, qui – comme on le sentait à la première inspiration, bien qu'il soit impossible de dire comment – émanait d'une personne actuellement absente. Dans une autre pièce, quelqu'un, à l'aide d'un instrument bricolé avec un peigne et un morceau de papier toilette, essayait de jouer à l'unisson de la musique militaire qui continuait de se déverser de l'écrantel.

« C'est les enfants », dit Mrs Parsons, lançant un regard un peu anxieux du côté de la porte. « Ils étaient dehors aujourd'hui, et bien sûr-- »

C'était une habitude, chez elle, que de s'interrompre au milieu de ses phrases. L'évier de la cuisine était plein, presque à ras bord, d'une eau fétide et verdâtre qui sentait intensément le chou.

Winston s'agenouilla et examina le coude du tuyau. Il avait horreur de travailler de ses mains, et il avait horreur de se pencher, parce que cela le faisait régulièrement tousser. Mrs Parsons regardait ce qu'il faisait sans se montrer d'aucune utilité.

« Bien sûr, si Tom était là, il aurait remis ça d'aplomb en un rien de temps », dit-elle. « Il adore ça. Il est tellement habile de ses mains, Tom. »

Parsons était le collègue de Winston au Ministère de la Vérité. C'était un homme gras mais actif, d'une stupidité stupéfiante, une vraie masse d'enthousiasmes imbéciles – l'un de ces tâcherons dévoués, qui ne remettent rien en question, et sur lesquels, bien plus que sur la Police de la Pensée, reposait la stabilité du Parti. A trente-cinq ans, il venait juste d'être évincé, bien involontairement, de la Ligue de la Jeunesse, et avant ce reclassement, il avait réussi à demeurer chez les Espions un an au-delà de l'âge statutaire. Au ministère il était employé à un poste subalterne, pour lequel aucune intelligence n'était requise, mais d'un autre côté il était une personnalité très en vue du Comité des Sports, et d'ailleurs de tous les autres comités impliqués dans l'organisation de randonnées collectives, de manifestations spontanées, de campagnes de levées de fonds, et de toute autre activité volontaire quelle qu'elle soit. Il vous expliquait, avec une calme fierté, entre deux bouffées de sa pipe, qu'il avait fait une apparition au Centre Communautaire chaque soir depuis quatre ans. Une odeur de sueur envahissante – sorte de témoignage inconscient du caractère laborieux de son existence – le suivait partout où il allait, et restait même dans les lieux qu'il venait de quitter.

« Auriez-vous une clé anglaise ? » demanda Winston, aux prises avec un boulon sur le coude du tuyau.

« Une clé anglaise », répéta Mrs Parsons, qui venait de se transformer en invertébrée. « Je ne sais pas, je ne suis pas sûre. Peut-être les enfants-- » Il y eut un martèlement de bottes et un nouveau souffle dans le peigne lorsque les enfants chargèrent dans le salon. Mrs Parsons amena la clé anglaise. Winston vida l'eau et, avec dégoût, retira le caillot de cheveux humains qui bouchait le tuyau. Il se nettoya les doigts comme il le put à l'eau froide qui coulait du robinet et revint dans l'autre pièce.

« Haut les mains ! » hurla une voix sauvage.

Une jolie petite brute de neuf ans avait surgi de sous la table et le menaçait avec un pistolet automatique factice, tandis que sa petite sœur, plus jeune de deux ans environ, imitait son geste avec un morceau de bois. Tous deux étaient vêtus du short bleu, de la chemise grise et du foulard rouge qui constituaient l'uniforme des Espions. Winston leva les mains au-dessus de sa tête, mais avec un sentiment de malaise, car le comportement du garçon était si vicieux qu'il ne pouvait s'agir tout à fait d'un jeu.

« Vous êtes un traître » criait l'enfant. « Vous êtes un criminel de la pensée ! Vous êtes un espion eurasien ! Je vais vous descendre, je vais vous vaporiser, je vais vous envoyer aux mines de sel ! »

Tout à coup ils furent deux à sauter autour de lui, criant "Traître" et "Criminel de la pensée!", la petite fille imitant chaque mouvement de son frère. C'était légèrement effrayant, un peu comme de voir gambader des petits tigres sur le point de devenir des mangeurs d'homme. Il y avait une sorte de férocité calculatrice dans l'œil du garçon, un désir évident de frapper Winston, et la conscience d'être presque assez grand pour le faire. C'était une vraie chance qu'il ne tînt pas un vrai pistolet, songea Winston.

Les yeux de Mrs Parsons allaient nerveusement de Winston aux enfants, puis revenaient à Winston. Dans la lumière plus crue du living-room, il remarqua qu'il y avait véritablement de la poussière dans les plis de son visage.

"Ils sont tellement bruyants", dit-elle. "Ils sont déçus parce qu'ils n'ont pas pu aller voir la pendaison, c'est pour ça. Je suis trop occupée pour les emmener, et Tom ne rentrera pas du travail à temps."

"Pourquoi on ne peut pas voir la pendaison?" gronda le garçon de sa grosse voix.

"Je veux voir la pendaison ! Je veux voir la pendaison!" scanda la petite fille, cabriolant toujours autour de lui.

Des prisonniers eurasiens, coupables de crimes de guerre, devaient être pendus au Parc ce soir-là, se souvint Winston. Cela arrivait environ une fois par mois, et c'était un spectacle populaire. Les enfants réclamaient toujours d'y être emmenés.

Il prit congé de Mrs Parsons et se dirigea vers la porte. Mais il n'avait pas descendu six marches de l'escalier que quelque chose heurtait très douloureusement sa nuque. C'était comme si un tuyau brûlant l'avait fouetté. Il fit volte-face juste à temps pour voir Mrs Parsons qui faisait rentrer son fils dans le vestibule, tandis que le garçon rangeait un lance-pierres dans sa poche.

"Goldstein!" mugit le garçon tandis que la porte se refermait sur lui.

Ce qui frappa le plus Winston, cependant, fut l'air de terreur impuissante sur le visage gris de la femme.

De retour chez lui, il traversa rapidement le champ de l'écrantel et se rassit à sa table, en continuant à se frotter la nuque. La musique de l'écrantel avait cessé. A la place, une voix militaire heurtée lisait, avec un appétit brutal, une description de l'armement de la nouvelle Forteresse Flottante qui venait de mouiller entre l'Islande et les îles Feroé.

Avec ces enfants, pensa-t-il, cette misérable femme doit vivre une vie de terreur. Encore un an, peut-être deux, et ils la surveilleraient nuit et jour à la recherche de symptômes de dissidence. Quasiment tous les enfants, aujourd'hui, étaient horribles. Le pire, dans tout cela, était que des organisations telles que les Espions les transformaient systématiquement en petits sauvages ingouvernables, et pourtant, ne produisaient en eux aucune tendance rebelle à l'encontre du Parti. Au contraire, ils adoraient le Parti et tout ce qui s'y rapportait. Les chansons, les processions, les bannières, les randonnées, les exercices avec les fusils factices, les hurlements des slogans, l'autorité de Big Brother – tout cela relevait d'une sorte de jeu glorieux, pour eux. Toute leur agressivité était tournée vers l'extérieur, contre les ennemis de l'Etat, contre les étrangers, les traîtres, les saboteurs, les criminels de la pensée. Il était presque normal, passé 30 ans, d'avoir peur de ses propres enfants. Et à juste titre, car il se passait rarement une semaine sans que le Times ne fasse paraître un entrefilet décrivant comment une petite fouine - "enfant-héros" était le terme habituellement employé - avait espionné ses parents, surpris des propos compromettants, et les avait dénoncés à la Police de la Pensée.

La piqure du projectile du lance-pierres s'était estompée. Il saisit son stylo à contrecœur, se demandant s'il trouverait quelque chose à ajouter dans son journal. Et soudain il repensa à O'Brien.

Des années auparavant – combien de temps cela faisait-il ? Sans doute sept ans – il avait rêvé qu'il marchait à travers une pièce plongée dans la pénombre. Et quelqu'un assis à

côté de lui avait dit, tandis qu'il passait : "Nous nous retrouverons là où il n'y a pas de ténèbres." Cela avait été dit très calmement, presque avec désinvolture - c'était une constatation et non un ordre. Il avait continué à marcher, sans s'arrêter. Le plus étrange était que sur le moment, dans le rêve, les mots ne lui avaient pas fait une forte impression. C'était seulement plus tard, et progressivement, qu'ils avaient semblé se charger de sens. Il ne pouvait pas se rappeler aujourd'hui si cela avait été avant ou après avoir fait ce rêve, qu'il avait vu O'Brien pour la première fois, ni quand il avait pour la première fois identifié cette voix du rêve comme celle d'O'Brien. Mais quoi qu'il en soit, ce lien était établi. C'était O'Brien qui s'était adressé à lui dans la pénombre.

Winston n'avait jamais réussi à savoir avec certitude - même après avoir croisé son regard ce matin, il était toujours impossible de le dire – si O'Brien était un ami ou un ennemi. Et cela ne paraissait pas d'une grande importance. Ils étaient liés par une entente qui dépassait l'affection ou le positionnement partisan. "Nous nous retrouverons là où il n'y a pas de ténèbres", avait-il dit. Winston ne savait pas ce que cela voulait dire; il savait seulement que d'une manière ou d'une autre, cela se réaliserait.

La voix de l'écrantel s'arrêta. Un son de trompette, clair et beau, flotta dans l'air stagnant. Puis la voix reprit, grinçante : "Attention ! Votre attention, s'il vous plaît ! Une nouvelle nous arrive à l'instant du front de Malabar. Nos forces dans l'Inde du Sud viennent de remporter une glorieuse victoire. Il m'est permis de vous dire que cet exploit d'aujourd'hui pourrait bien nous permettre d'entrevoir le bout de cette guerre. Voici les dernières dépêches __"

Ça sent les mauvaises nouvelles, pensa Winston. Et, de fait, après une description sanglante de l'annihilation de l'armée Eurasienne, à grand renfort de personnages extraordinaires tués ou faits prisonniers, on en vint à annoncer que la ration de chocolat passerait, la semaine prochaine, de 30 à 20 grammes.

Winston éructa à nouveau. Le gin cessait de faire effet, lui laissant l'impression d'être dégonflé. L'écrantel - peut-être pour célébrer la victoire, peut-être pour effacer le souvenir du chocolat perdu – bascula sur "Océanie, c'est pour Toi", que vous étiez censé écouter debout. Cependant, dans la position où il se trouvait, Winston était invisible.

"Océanie, c'est pour Toi" céda le pas à une musique plus légère, et Winston traversa la pièce en direction de la fenêtre, en tournant le dos à l'écrantel.

Le jour était toujours clair et froid. Quelque part, dans la distance, une roquette explosa avec un rugissement sourd qui se répercuta. Il tombait sur Londres, en ce moment, une vingtaine ou une trentaine de bombes par semaine.

En bas, dans la rue, le vent faisait claquer l'affiche déchirée de ci de là, et le mot “SOSSANG” apparaissait et disparaissait par intermittence. Les principes sacrés du Sossang. Neuvlang, pensée-double, et mutabilité du passé. Il avait l’impression de parcourir les forêts du fond des mers, perdu dans un monde monstrueux où il se trouvait lui-même être un monstre. Il était seul. Le passé était mort, le futur était inimaginable. Quelle assurance pouvait-il avoir que ne serait-ce qu’une seule créature actuellement en vie était de son côté ? Et comment croire que la mainmise du Parti ne durerait pas POUR TOUJOURS ? Comme une réponse, les trois slogans inscrits sur la façade blanche du Ministère de la Vérité lui revinrent :

“La guerre, c’est la paix.”

“La liberté est un esclavage”

“L’ignorance est une force”

Il sortit une pièce de vingt-cinq cents de sa poche. Ici, aussi, dans un lettrage minuscule et précis, les mêmes slogans étaient inscrits, avec, sur l’autre face, la tête de Big Brother. Les yeux vous poursuivaient, même depuis la pièce. Sur les pièces, les timbres, les couvertures des livres, les bannières, les posters, et sur l’emballage des paquets de cigarettes – partout. Toujours les yeux vous regardaient et la voix vous enveloppait. Que vous soyez endormi ou réveillé, occupé à travailler ou à manger, à l’intérieur ou à l’extérieur, dans votre baignoire, dans votre lit – il n’y avait pas d’échappatoire. Rien ne vous appartenait, à part les quelques centimètres cubes de l’intérieur de votre crâne.

Le soleil avait tourné, et la multitude de fenêtres du Ministère de la Vérité, qui étaient maintenant dans l’ombre, avaient pris une allure aussi sinistre que les meurtrières d’une forteresse. Le cœur de Winston trembla devant l’énorme forme pyramidale. Elle était trop puissante pour être balayée. Un millier de bombes ne l’abattrait pas. Il se demanda, à nouveau, pour qui il écrivait son journal. Pour le futur, pour le passé - pour un âge qui était peut-être imaginaire. Devant lui, ce n’était pas la mort qui menaçait, mais l’annihilation. Le journal serait réduit en cendres, et lui-même, en vapeur. Seule la Police de la Pensée lirait ce qu’il avait écrit, avant d’effacer ses mots de l’existence comme de la mémoire. Comment faire appel au futur, quand pas une trace de vous, pas même un mot anonyme griffonné sur un bout de papier, ne pouvait physiquement subsister?

L’écrantel sonna 14 zéro zéro. Il devait partir dans dix minutes pour être de retour au travail à 14 30. Curieusement, le carillon de l’heure semblait lui avoir rendu un peu de courage. Il était un fantôme solitaire énonçant une vérité que personne n’entendrait jamais. Mais tant qu’il pouvait la prononcer, d’une certaine façon, obscurément, la

continuité n'était pas brisée. Ce n'était pas en étant entendu, mais en restant sain d'esprit, qu'on pouvait porter l'héritage humain.

Il revint à la table, trempa sa plume, et écrivit :

"Au futur ou au passé, à un temps où la pensée est libre, où les hommes sont différents les uns des autres et ne vivent pas seuls - à un temps où la vérité existe et où ce qui est fait ne peut être défait - de la part d'un âge d'uniformité, d'un âge de solitude, de la part de l'âge de Big Brother, et de la pensée-double - salutations !"

Il était déjà mort, pensa-t-il. Il lui semblait que c'était seulement maintenant, en commençant à formuler ses pensées, qu'il avait franchi le Rubicon. Les conséquences de chaque acte étaient inscrites à l'intérieur-même de l'acte.

Il nota :

"Le crime de pensée n'entraine pas la mort ; le crime de pensée EST la mort."

Maintenant qu'il se reconnaissait comme un homme mort, il devenait important de rester vivant autant que possible. Deux doigts de sa main droite étaient tachés d'encre. C'était exactement ce genre de détails qui pouvaient vous trahir. Un zélateur fouineur (une femme, probablement : quelqu'un comme la petite femme aux cheveux de sable, ou comme la fille brune du Département de la Fiction) pourrait être amené à se demander pourquoi il avait écrit pendant sa pause méridienne, pourquoi il avait utilisé un stylo à l'ancienne, et CE qu'il avait pu écrire - puis il lui aurait suffi de laisser cet indice au bureau approprié.

Il alla à la salle de bains et fit disparaître l'encre consciencieusement en se frottant avec le savon marron foncé qui vous râpait les mains comme du papier de verre - et se trouvait donc tout à fait adapté pour cet usage.

Il rangea le journal dans le tiroir. Il était bien inutile de songer à le cacher, mais il pouvait au moins s'assurer que son existence avait, ou n'avait pas, été découverte. Un cheveu déposé en travers des pages était trop évident. Avec le bout de son doigt il ramassa un grain de poussière blanchâtre assez reconnaissable, et le déposa sur le coin de la couverture, à un endroit d'où il tomberait si le livre était déplacé.

Chapitre 3

Winston était en train de rêver de sa mère. Il devait avoir, à ce qu'il pensait, entre dix et onze ans quand cette dernière avait disparu. C'était une femme grande, sculpturale, plutôt silencieuse, avec des mouvements lents et des cheveux blonds magnifiques. Son père, il s'en souvenait plus vaguement – sombre et mince, toujours impeccablement vêtu de noir (Winston se rappelait particulièrement les lacets très fins de ses chaussures), et portant des lunettes. Les deux devaient, selon toute évidence, avoir été balayés dans l'une des premières grandes purges des années 50.

En cet instant, sa mère était assise quelque part très en dessous de lui, avec sa jeune sœur dans les bras. La seule image qu'il gardait de sa sœur était celle d'un bébé fragile, toujours silencieux, avec de grands yeux attentifs. Les deux le regardaient d'en bas. Elles se trouvaient dans une sorte de lieu souterrain – le fond d'un puits, par exemple, ou une tombe très profonde – mais c'était un lieu qui, déjà très en-dessous de lui, continuait à descendre. Elles étaient dans le salon d'un bateau en train de couler, et levaient les yeux vers lui à travers l'eau qui s'assombrissait. Il y avait encore de l'air dans le salon; elles pouvaient encore le voir, et lui pouvait les voir également, mais pendant ce temps elles continuaient à couler, au fond des eaux vertes qui allaient bientôt les dérober à la vue pour toujours. Lui, il était dehors, à l'air libre et à la lumière, tandis qu'elles étaient ainsi aspirées par le fond, vers la mort, et si elles coulaient ainsi, c'était précisément parce que lui était en haut. Il le savait, et elles aussi, et il voyait cette conscience sur leur visage. Il n'y avait aucun reproche, ni sur leur visage, ni dans leur cœur, simplement la conscience qu'elles devaient mourir pour qu'il puisse rester en vie, et que cela faisait partie de l'ordre inexorable des choses.

Il ne pouvait se rappeler ce qui était arrivé, mais il savait dans son rêve que d'une certaine manière les vies de sa mère et de sa sœur avaient été sacrifiées pour la sienne propre. C'était l'un de ces rêves qui, tout en conservant un paysage onirique caractéristique, sont une continuation de la vie intellectuelle, et à travers lesquels on prend conscience de faits et d'idées dont l'intérêt et la nouveauté persistent à l'état de veille. La chose qui frappait maintenant Winston était que la mort de sa mère, il y avait presque trente ans, avait été triste, tragique, d'une manière qui n'était plus possible aujourd'hui. La tragédie, il le sentait, appartenait à l'ancien monde, à un monde où on avait encore une vie privée, de

l'amour et de l'amitié, et où les membres d'une famille se sentaient liés sans avoir besoin de savoir pourquoi. Le souvenir de sa mère déchirait son cœur parce qu'elle était morte en l'aimant, quand il était lui-même trop jeune et trop égoïste pour l'aimer en retour, et parce que d'une façon ou d'une autre, il ne se rappelait pas comment, elle s'était sacrifiée à un idéal de loyauté individuelle inaltérable. De telles choses, il le voyait bien, ne pouvaient plus arriver aujourd'hui. Aujourd'hui il y avait de la peur, de la haine et de la douleur, mais aucune dignité dans les émotions, aucun chagrin complexe ou profond. Tout ceci, il lui semblait pouvoir le lire dans les grands yeux de sa mère et de sa sœur, levés vers lui à travers les centaines de brasses d'eau verte dans lesquelles elles s'enfonçaient sans fin.

Soudain, il se retrouva sur un gazon ras et élastique, par un soir d'été où les rayons obliques du soleil doraient le sol. Le paysage qu'il contemplait apparaissait si souvent dans ses rêves qu'il ne savait jamais vraiment s'il l'avait vu en vrai ou non. Dans ses moments de veille il l'appelait le Pays d'Or. C'était un pré ancien, brouté par les lapins, avec un sentier dessiné au milieu et des taupinières çà et là. Au niveau de la haie sauvage qui bordait le champ de l'autre côté, les branches d'un orme se balançaient très doucement dans la brise, les feuilles ondulant en masses denses comme des cheveux de femme. Quelque part, à portée de la main, bien que hors de vue, il y avait un ruisseau d'eau claire, au cours paresseux, avec des carpes qui nageaient dans les vasques sous les saules pleureurs.

La fille aux cheveux noirs s'approchait, à travers champs. D'un mouvement qui semblait tout d'une pièce, elle arrachait ses vêtements et les jetait de côté avec dédain. Son corps était blanc et lisse, mais il n'éveillait aucun désir en Winston, à vrai dire il le regardait à peine. Ce qui le submergeait à cet instant était l'admiration pour le geste avec lequel elle avait jeté ses vêtements de côté. Sa grâce et sa désinvolture paraissaient annihiler toute une culture, tout un système de pensée, comme si Big Brother et le Parti et la Police de la Pensée pouvaient tous être balayés d'un unique et splendide mouvement du bras. Ce geste aussi appartenait au vieux monde.

Winston se réveilla avec le mot "Shakespeare" sur les lèvres.

L'écrantel faisait résonner un sifflement strident, qui tenait la même note durant trente secondes. Il était 0715, l'heure de se lever pour les fonctionnaires .

Winston dégagea son corps du lit – nu, parce qu' un membre du cercle extérieur du Parti ne recevait que 3000 coupons de vêtements par an, et que les pyjamas en coûtaient 600

– et enfila un maillot de corps miteux et un caleçon qui étaient suspendus au dossier d'une chaise. Les « Assouplissements Physiques » débuteraient dans trois minutes. Il fut pris alors, comme presque tous les matins, peu de temps après son réveil, par une violente quinte de toux, qui vida si complètement ses poumons qu'il ne put retrouver son souffle qu'en s'allongeant sur le dos et en prenant une série de profondes inspirations.
Ses veines avaient gonflé pendant la quinte de toux, et son ulcère variqueux avait commencé à le démanger.
« Groupe Trente à Quarante ! » jappa une voix féminine et perçante.
« Groupe Trente à Quarante ! Prenez place, s'il vous plaît. Trente à Quarante ! »

Winston sauta de son lit pour se mettre en position en face de l'écrantel, sur lequel venait d'apparaître l'image d'une jeune femme, maigre mais musculeuse, vêtue d'une tunique et de chaussures de gymnastique.
« On fléchit les bras et on tire ! » gronda-t-elle. « Calez-vous sur moi. Et UN et deux et trois et quatre ! Et UN et deux et trois et quatre ! Allez, Camarades, mettez-moi un peu plus de nerf ! Et UN, et deux et trois et quatre ! Et UN, et deux et trois et quatre ! »
La douleur causée par la quinte de toux n'avait pas réussi à effacer complètement, dans l'esprit de Winston, l'impression de son rêve, et les mouvements de l'exercice, étrangement, la ravivèrent. Tandis qu'il jetait mécaniquement ses bras en avant et en arrière, avec, sur le visage, le masque de jouissance sinistre qui était considéré comme approprié durant les Assouplissements Physiques, il luttait pour retrouver, par la pensée, le chemin qui le ramènerait vers l'obscure période de sa première enfance. C'était extraordinairement difficile. Au-delà de la fin des années 50, les souvenirs s'évanouissaient. En l'absence de points de repère extérieurs auxquels se référer, même les contours de votre propre vie perdaient de leur netteté. Vous vous souveniez de grands événements qui n'avaient probablement jamais eu lieu, vous vous rappeliez les détails d'incidents, sans être capables de ressaisir leur atmosphère, et il y avait de grandes périodes vides, auxquelles vous étiez incapable d'assigner quoi que ce soit.

Tout avait été différent, à l'époque. Même le nom des pays, et leur forme sur les cartes, avaient été différents. La première région aérienne, par exemple, n'avait pas toujours été appelée ainsi : elle avait eu pour nom Angleterre ou Grande-Bretagne – même si Londres, il en était à peu près certain, avait toujours porté ce nom.

Winston ne pouvait pas se rappeler véritablement un temps où son pays n'était pas en guerre, mais il était évident qu'il y avait eu un assez long intervalle de paix pendant son enfance, parce qu'un de ses premiers souvenirs était un raid aérien qui avait pris tout le monde par surprise. C'était peut-être l'époque où une bombe atomique était tombée sur Colchester.

Il ne se souvenait pas du raid en lui-même, mais il se souvenait clairement de la main de son père pressant la sienne comme ils se hâtaient de descendre, toujours plus bas dans quelque lieu souterrain profond, tournant sans fin dans un escalier à colimaçon dont les marches claquaient sous ses pieds, et qui avait tellement brisé ses jambes qu'il avait commencé à pleurnicher et qu'ils avaient été obligés de faire une halte pour se reposer. Sa mère, avec sa lenteur habituelle et rêveuse, portait sa petite sœur bébé – ou peut-être ne s'agissait-il que d'un paquet de couvertures, car il n'était pas sûr que sa petite sœur fût déjà née à ce moment. Finalement, ils avaient débouché dans un lieu bruyant et bondé, qui n'était autre qu'une station de métro.

Il y avait des gens assis partout sur les dalles de pierre, et d'autres personnes étaient assises, entassées les unes sur les autres sur des couchettes de métal. Winston et ses deux parents trouvèrent une place sur le sol, à proximité d'un vieil homme et d'une vieille femme, côte à côte sur une couchette. Le vieil homme portait un costume noir très correct, et une casquette noire qui découvrait un peu de ses cheveux très blancs : son visage était écarlate et ses yeux bleus étaient pleins de larmes. Il empestait le gin. On eût dit que l'alcool s'exsudait de sa peau à la place de la sueur, et il était facile de s'imaginer que les larmes qui coulaient de ses yeux étaient faites de gin pur. Mais bien que légèrement saoul, il était aussi en proie à un chagrin authentique et insoutenable. Dans son esprit enfantin, Winston s'était figuré que quelque chose de terrible, quelque chose qui était au-delà de tout pardon, de toute réparation, venait juste d'arriver. Il lui semblait aussi savoir de quoi il s'agissait. Quelqu'un que le vieil homme aimait – une petite-fille, peut-être – avait été tué. A intervalles réguliers, le vieil homme répétait :

« On n'aurait pas dû leur faire confiance. Je l'avais bien dit, Ma, hein que je l'avais bien dit ? C'est ça qui arrive quand on leur fait confiance. Je l'ai assez répété. On n'aurait jamais dû faire confiance à ces vauriens. »

A quels vauriens il aurait mieux valu ne pas faire confiance, c'était ce dont Winston ne pouvait se souvenir. Depuis ce temps, la guerre n'avait littéralement jamais cessé, bien que, pour être précis, il ne s'était pas toujours agi de la même guerre. Pendant plusieurs mois, pendant son enfance, il y avait eu des combats confus dans les rues de Londres, et

il gardait de certains de ces combats un souvenir très vif. Mais retracer l'histoire générale de la période, dire qui se battait contre qui à tel moment précis, aurait été complétement impossible, puisqu'il n'existait aucune archive écrite, et que personne ne faisait jamais allusion, oralement, à un ordre des choses différent de celui qui existait maintenant. Aujourd'hui, par exemple, en 1984 (si nous étions bien en 1984), l'Oceanie était en guerre contre l'Eurasie et alliée avec l'Estasie. Personne n'admettait jamais, ni en public ni en privé, que les trois puissances belligérantes avaient connu un alignement différent par le passé.

En fait, comme Winston le savait pertinemment, seulement quatre ans auparavant, l'Océanie était en guerre contre l'Estasie et alliée avec l'Eurasie. Mais c'était là une connaissance lacunaire et clandestine, qu'il se trouvait posséder parce que sa mémoire n'était pas parfaitement sous contrôle. Officiellement, le changement d'alliance n'était jamais survenu. L'Océanie était en guerre contre l'Eurasie : donc l'Océanie avait toujours été en guerre contre l'Eurasie. L'ennemi du moment représentait toujours le mal absolu, et il s'ensuivait que toute entente avec lui, passée ou future, était impensable.

Ce qu'il y avait d'effrayant, songea-t-il pour la dix millième fois alors qu'il étirait douloureusement ses épaules vers l'arrière (avec les mains sur les hanches, ils faisaient pivoter leur corps au niveau de la taille, ce qui était un exercice censé faire du bien aux muscles du dos) – ce qu'il y avait d'effrayant, c'était que tout ceci pourrait être vrai. Si le Parti était capable de plonger sa main dans le passé et de dire, de tel ou tel événement, QU'IL NE S'ETAIT JAMAIS PRODUIT – est-ce que ce n'était pas, vraiment, plus effrayant que la simple torture et la mort ?

Le Parti disait que l'Océanie n'avait jamais été alliée avec l'Eurasie. Lui, Winston, savait que l'Océanie avait été alliée à l'Eurasie dans un passé si récent qu'il ne remontait qu'à quatre ans. Mais où cette connaissance existait-elle ? Uniquement dans sa propre conscience, qui, quoi qu'il arrive, allait bientôt être annihilée.

Et si tous les autres acceptaient le mensonge imposé par le Parti – si toutes les archives racontaient la même version – alors le mensonge passerait dans l'histoire et deviendrait la vérité. « Qui contrôle le passé », martelait le slogan du Parti, « contrôle le futur : qui contrôle le présent, contrôle le passé. » Et pourtant le passé, en dépit de son caractère altérable, n'avait jamais été altéré. Ce qui était vrai aujourd'hui était vrai depuis l'éternité et pour l'éternité. C'était très simple. Il suffisait d'une série indéfinie de victoires sur votre propre mémoire. Ils appelaient ça : « Contrôle de la Réalité ». En neuvlang, « pensée-double ».

« Repos ! » aboya l'instructrice, avec un peu plus de chaleur. Winston laissa tomber les bras le long de son corps et, lentement, remplit ses poumons d'air. Son esprit dérivait dans le monde labyrinthique de la pensée-double. Savoir et ne pas savoir, ressentir consciemment une authenticité complète tout en récitant des mensonges méticuleusement arrangés, avoir simultanément deux opinions qui s'excluaient mutuellement, savoir qu'elles étaient contradictoires et croire pourtant aux deux en même temps, user de la logique contre la logique, répudier toute moralité tout en tenant des discours moralisateurs, croire en l'impossibilité de la démocratie et croire que le Parti était un gardien de la démocratie, oublier ce qu'il était nécessaire d'oublier, avant de se le remémorer au moment opportun, pour l'oublier promptement à nouveau ; et surtout, appliquer le même processus au processus en lui-même. C'était là la subtilité ultime : il s'agissait de produire consciemment de l'inconscience, et alors, une fois encore, de perdre toute conscience de l'acte d'hypnose que vous veniez de pratiquer. Même le fait de comprendre le mot « pensée-double » impliquait d'utiliser de la pensée-double.

L'instructrice les avait rappelés à l'ordre. « Et maintenant, voyons qui parmi nous est capable de toucher ses orteils ! » dit-elle avec enthousiasme. « Les hanches bien droites, s'il vous plaît, camarades, Une deux, Une deux ».

Winston abhorrait cet exercice, qui envoyait des décharges de douleur tout le long de ses jambes depuis ses talons jusqu'à ses fesses, et s'achevait souvent par une nouvelle quinte de toux. Ses méditations prirent un tour plus sombre. Le passé, songea-t-il, n'avait pas seulement été altéré, il avait été détruit. Car comment établir même le fait le plus évident quand il n'existait en dehors de votre mémoire aucune archive ? Il essaya de se souvenir de l'année où il avait entendu parler pour la première fois de Big Brother. Il pensait que ce devait être au cours des années 60, mais il était impossible d'en être certain. Dans les récits du Parti, bien sûr, Big Brother était le leader et le gardien de la Révolution depuis les premiers jours. Ses exploits, petit à petit, avaient reculé dans le temps, jusqu'à ce que, aujourd'hui, ils remontent jusqu'au monde fabuleux des années 40 et même 30, à l'époque où les capitalistes, coiffés de leurs étranges chapeaux cylindriques, circulaient encore dans les rues de Londres dans de grandes voitures à moteur rutilantes ou des cabriolets vitrés tirés par des chevaux.

Il était impossible de savoir quelle part de vérité contenait cette légende, et quelle en était la part d'invention. Winston ne se rappelait pas à quelle date le Parti lui-même avait vu le jour. Il ne pensait pas avoir entendu le mot « SOSSANG » avant 1960, mais il était possible que sous sa forme ancienne, en Vieillang, c'est-à-dire « Socialisme Anglais », il ait circulé plus tôt.

Tout se mélangeait, dans une sorte de brouillard. Parfois, de manière sûre, vous arriviez à mettre le doigt sur un mensonge caractérisé. Il n'était pas vrai, par exemple, comme le clamaient les livres d'histoire du Parti, que le Parti avait inventé les avions. Il se souvenait d'avoir vu des avions depuis sa plus tendre enfance. Mais vous ne pouviez rien prouver. Il n'y avait jamais aucune preuve. Une seule fois dans toute sa vie il avait tenu dans ses mains un document qui prouvait irréfutablement la falsification d'un fait historique. Et à cette occasion –

« Smith ! cria la voix acariâtre de l'écrantel. 6079 Smith W. ! Oui, VOUS ! Penchez-vous plus bas, s'il vous plaît ! Vous pouvez faire mieux que ça. Vous ne faites pas d'efforts. Plus bas, s'il vous plaît ! Voilà qui est mieux, camarade. Et maintenant repos, toute la brigade, et regardez-moi. »

Une poussée de sueur brûlante venait de recouvrir le corps entier de Winston. Son visage demeura cependant complètement impassible. Ne jamais montrer d'indignation ! Ne jamais montrer de rancune ! Un seul battement de cils pouvait vous trahir. Il se tint debout, regardant l'instructrice qui levait ses bras au-dessus de sa tête et – non pas avec grâce, mais avec une netteté et une efficacité remarquables – se penchait en avant et glissait le bout des doigts sous ses orteils.

« Voilà, camarades ! C'est comme CA que je veux vous voir faire. Regardez-moi encore une fois. J'ai trente-neuf ans et j'ai eu 4 enfants. Regardez. »

Elle se pencha à nouveau.

« Vous voyez, mes genoux ne sont pas pliés. Et vous pouvez tous y arriver si vous vous en donnez la peine », ajouta-t-elle en se relevant. « Tout le monde, en-dessous de 45 ans, est parfaitement capable de toucher ses orteils. Nous n'avons pas le privilège de nous battre au front, mais au moins nous pouvons rester en forme. Pensez à nos petits gars sur le front de Malabar ! Et aux marins dans les Forteresses Flottantes ! Pensez un peu à ce que EUX ils ont à faire. Et maintenant recommencez. C'est mieux, camarade, c'est BEAUCOUP mieux », ajouta-t-elle pour encourager Winston qui, dans un mouvement brutal, parvint, pour la première fois depuis plusieurs années, à toucher ses orteils sans plier les genoux.

CHAPITRE 4

Avec ce soupir profond et involontaire que même la proximité de l'écrantel ne pouvait l'empêcher de pousser, au moment où débutait sa journée de travail, Winston avança le dictascript vers lui, épousseta son micro et chaussa ses lunettes. Puis il déroula et agrafa ensemble quatre petits rouleaux de papier qui avaient déjà surgi du tube pneumatique situé à la droite de son bureau.

Dans les murs du box, il y avait trois orifices. A droite du dictascript, un petit tube pneumatique pour les messages écrits ; à gauche, un tube plus large pour les journaux ; et sur le côté, à portée de main de Winston, une grande fente oblongue, protégée par un treillis métallique. Cette dernière servait à jeter le papier. De semblables fentes existaient par milliers ou dizaines de milliers à travers tout le bâtiment, pas seulement dans chaque pièce, mais régulièrement disposées dans chaque couloir. On les surnommait des trous de mémoire. Quand on savait qu'un document était destiné à la destruction, ou même quand on voyait trainer un brouillon, c'était un geste automatique d'ouvrir le clapet du trou de mémoire le plus proche, et de l'y jeter, afin qu'il soit emporté, par un courant d'air chaud, vers les énormes fournaises qui étaient cachées quelque part dans les profondeurs du bâtiment.

Winston examina les quatre bouts de papier qu'il avait déroulés. Chacun contenait un message d'une ou deux lignes, dans le jargon abrégé – pas véritablement en Neuvlang, mais constitué essentiellement de mots de la Neuvlang – qui était d'usage au Ministère pour les affaires internes. Ils disaient :

Times 17/03/84 rectifier err. Transcr. discours BB Afrique
Times 19/12/83 vérifier prévisions 4ème trim PA 3 - 83 err.impressions
Edition du jour
Times 14/02/84 rectifier Minibondance err. Ref. chocolat

Times 03/12/83 rapport ordre du jour BB mauvaisdoubleplus ref nonpersonnes

Récrire tt soumsup av arch

Avec une pointe de satisfaction, Winston laissa de côté le quatrième message. C'était un travail compliqué, à haute responsabilité, et il valait mieux s'en acquitter en dernier. Les

trois autres étaient des affaires de routine, bien que le second promît un épluchage fastidieux de colonnes de chiffres. Winston composa « numéros antérieurs » sur l'écrantel et demanda les numéros indiqués du Times, qui arrivèrent en glissant par le pneumatique au bout de quelques minutes seulement.

Les messages qu'il avait reçus concernaient des articles ou d'autres documents qu'il fallait, pour une raison ou pour une autre, altérer, ou plutôt, rectifier, pour rester fidèle à la terminologie officielle. Par exemple, il apparaissait dans le Times du 17 mars que Big Brother, dans son discours du jour précédent, avait prédit que le front Sud-Indien resterait calme mais qu'une offensive eurasienne serait bientôt lancée en Afrique du Nord. Dans les faits, le Haut Commandement Eurasien avait lancé son offensive en Inde du Sud et avait laissé tranquille l'Afrique du Nord. Il était donc nécessaire de récrire un paragraphe du discours de Big Brother, de telle sorte qu'on le fît prédire la chose qui s'était véritablement passée. Ou encore, le Times du 19 décembre avait publié les prévisions officielles de la production d'un certain nombre de biens de consommation pour le quatrième trimestre de 1983, qui était également le sixième trimestre du Neuvième Plan Triennal. Le numéro d'aujourd'hui contenait les chiffres de la production réelle, et laissait transparaître que les prédictions, à chaque fois, se révélaient truffées d'erreurs grossières. Le travail de Winston consistait à rectifier les chiffres originaux en les accordant avec les chiffres plus récents.

Quant au troisième message, il concernait une erreur très simple qui pouvait être rectifiée en quelques minutes. Très récemment, précisément en février, le Ministère de l'Abondance avait fait la promesse (les mots officiels étaient : "un engagement catégorique") qu'il n'y aurait pas de réduction de la ration de chocolat pendant l'année 1984. En vérité, comme Winston le savait, la ration de chocolat devait passer de 30 à 20 grammes à la fin de la semaine courante. Tout ce qu'il fallait faire, c'était substituer à la promesse originale un avertissement selon lequel il serait probablement nécessaire de réduire la ration dans le courant du mois d'avril.

Aussitôt que Winston eut terminé de s'occuper des messages, à l'aide d'un trombone, il attacha ses corrections dictascriptées à l'édition correspondante du Times, et poussa le tout dans le tube pneumatique. Puis, avec un mouvement presque inconscient, il rassembla le message original et les notes qu'il avait lui-même prises, pour les jeter dans le trou de mémoire, afin qu'ils soient dévorés par les flammes.

Ce qui se passait dans le labyrinthe invisible auquel menaient les tubes pneumatiques, il ne le savait pas en détail, mais il en avait une connaissance approximative. Aussitôt que toutes les corrections nécessaires d'un numéro particulier du Times étaient collationnées,

ce numéro était réimprimé, la copie originale en était détruite, et remplacée dans les dossiers par la nouvelle copie. Ce processus d'altération continuelle était appliqué non seulement aux journaux, mais aussi aux livres, aux périodiques, aux pamphlets, aux posters, aux brochures, aux films, aux bandes son, aux dessins animés, aux photographies - à tous les types de littérature ou de documentation susceptibles de contenir le moindre sens politique ou idéologique. Jour après jour, et presque minute par minute, le passé était mis à jour.

De cette façon on pouvait démontrer, preuve documentaire à l'appui, que chaque prédiction réalisée par le Parti avait été correcte, et aucune idée exprimée, aucune information perturbante au regard des besoins actuels, ne subsistait dans les archives. Toute l'histoire était un palimpseste, dont le texte était effacé et récrit aussi souvent qu'il le fallait. En aucun cas il n'aurait été possible, une fois l'acte effectué, de prouver que la moindre falsification avait eu lieu. La plus grande partie du Département des Archives, beaucoup plus importante que celle où Winston travaillait, était constituée de personnes dont le devoir était de débusquer et de collecter toutes les copies de livres, journaux et autres documents qui avaient été évincés et voués à la destruction. Un exemplaire du Times, qui, pour des raisons de changement de ligne politique, ou d'erreurs dans des prédictions délivrées par Big Brother, était susceptible d'avoir été récrit une douzaine de fois, se trouvait toujours dans les dossiers, rangé à sa date originale, et il n'en existait nulle part aucun autre exemplaire capable de le contredire.

Les livres, également, étaient rappelés et récrits encore, et encore, et invariablement réédités sans la moindre trace d'une altération quelconque. Même les instructions écrites que Winston recevait, et dont il se débarrassait toujours aussi rapidement que possible une fois qu'il les avait traitées, n'étaient jamais tournées de manière à suggérer qu'un acte de contrefaçon devait être commis : il était toujours question de coquilles, d'erreurs dans l'impression ou dans les références, qu'il fallait ajuster dans un souci de précision.

Mais, en fait, pensa-t-il tandis qu'il réajustait les chiffres du Ministère de l'Abondance, ce n'était même pas de la contrefaçon. Il s'agissait juste de remplacer une absurdité par une autre. La plupart des matériaux que vous traitiez n'avait aucune connexion avec ce qui existait dans le vrai monde, même pas le genre de connexion qu'on peut trouver dans un mensonge direct. Les statistiques étaient tout aussi fantaisistes dans leur version originale que dans leur version rectifiée. La plupart du temps on vous demandait d'ailleurs de les sortir de votre tête. Par exemple, le Ministère de l'Abondance avait estimé la production de bottes pour le trimestre à 145 millions de paires. La production réelle était estimée à 62 millions. Winston, toutefois, en récrivant le pronostic, fit descendre le chiffre

à 57 millions, afin qu'on pût se vanter d'avoir dépassé les objectifs. Dans tous les cas, 62 millions n'était pas plus près de la vérité que 57, ou même que 145 millions. Très probablement, on n'avait pas produit de bottes du tout. Encore plus probablement, personne ne savait combien de bottes avaient été produites, parce qu'on s'en moquait éperdument. Tout ce qu'on savait c'est que, à chaque trimestre, un nombre astronomique de bottes étaient produites sur le papier, alors que peut-être la moitié de l'Océanie allait pieds nus. Et il en allait ainsi pour tous les types de faits enregistrés, qu'ils soient importants ou insignifiants. Tout s'évanouissait dans un monde d'ombres dans lequel, finalement, même la date de l'année devenait incertaine.

Winston regarda dans le couloir. Dans le box d'en face, un homme petit, tiré à quatre épingles, la barbe noire, et nommé Tillotson, travaillait consciencieusement dans son coin, un journal plié sur ses genoux et la bouche très proche du micro du dictascript. Il avait l'air de vouloir tenir secret ce qu'il était en train de dire, en confidence, à l'écrantel. Il leva les yeux, et ses lunettes lancèrent un flash hostile en direction de Winston.
Winston connaissait à peine Tillotson, et n'avait aucune idée de ce à quoi il était employé. Les gens du département des Archives ne parlaient pas volontiers de leur travail. Dans le long couloir sans fenêtres, avec sa double rangée de boxes, ses continuels froissements de papier et le bourdonnement de ses voix murmurant dans les dictascripts, il y avait au moins une douzaine de personnes dont Winston ne connaissait même pas le nom, bien qu'il les vît quotidiennement courir de ci de là à travers les corridors ou gesticuler lors des Deux Minutes de la Haine. Il savait que dans le box à côté du sien, la petite femme aux cheveux de sable s'activait du matin au soir, juste pour retrouver et effacer dans la Presse les noms des gens qui avaient été vaporisés, et qui étaient donc considérés comme n'ayant jamais existé. Il y avait une certaine cohérence à tout cela, quand on savait que son propre mari avait été vaporisé quelques années plus tôt. Et quelques boxes plus loin, une douce créature rêveuse et inefficace, nommée Ampleforth, dotée d'oreilles très poilues et d'un talent surprenant pour jongler avec les rimes et les pieds, était employée à produire des versions déformées – le mot était : "textes définitifs" - de poèmes qui étaient devenus idéologiquement gênants, mais qui, pour une raison ou pour une autre, devaient être conservés dans les anthologies. Et ce couloir, avec sa cinquantaine de travailleurs, était seulement une sous-section, une simple cellule dans l'énorme complexe qu'était le Département des Archives. A côté, au-dessus, en dessous, se trouvaient d'autres essaims de travailleurs employés à une inimaginable multitude de tâches.

Il y avait les ateliers d'impression, avec leurs secrétaires de rédaction, leurs experts typographes, et leurs studios de falsification photographique, équipés d'un matériel sophistiqué. Il y avait la section des télé-programmes, avec ses ingénieurs, ses producteurs et ses équipes d'acteurs spécialement choisis pour leurs compétences en imitation des voix. Il y avait les armées de commis aux références, dont le travail consistait simplement à dresser des listes de livres et de périodiques destinés au rappel. Il y avait de vastes hangars où les documents corrigés étaient stockés, et les fournaises cachées où les copies originales étaient détruites. Et quelque part dans tout cela, parfaitement anonymes, il y avait les cerveaux qui dirigeaient, coordonnaient l'ensemble des efforts et mettaient au point les lignes politiques qui rendaient nécessaire de préserver tel fragment du passé, d'en falsifier tel autre, et de gommer l'existence de tout le reste.

Et le département des Archives, après tout, n'était lui-même qu'une seule des branches du Ministère de la Vérité, dont le travail principal n'était pas de reconstruire le passé, mais de pourvoir les citoyens de l'Océanie de journaux, de films, de livres, de programmes d'écrantel, de pièces, de romans - de toutes les sortes possibles et imaginables d'information, d'instruction ou de divertissement, depuis une statue à un slogan, en passant par un poème lyrique, un traité de biologie, un abécédaire d'enfant ou un dictionnaire de Neuvlang. Et le Ministère ne devait pas uniquement pourvoir aux besoins divers du Parti, mais aussi répéter toute l'opération à un niveau plus bas à destination du prolétariat. Il y avait toute une chaine de départements séparés, s'occupant de la littérature prolétarienne, de la musique, du théâtre et de tous les divertissements en général. Là étaient produits des journaux qui étaient de véritables torchons, ne contenant presque rien d'autre que du sport, des crimes et de l'astrologie, des feuilletons sensationnalistes à quatre sous, des films suintants de sexe, et des chansons sentimentales qui étaient entièrement composées par des moyens mécaniques, par un genre particulier de kaléidoscope appelé le "versificateur". Il y avait même une sous-section entière - Pornosec comme on l'appelait en Neuvlang - occupée à produire la pire espèce de pornographie, qui était expédiée dans des paquets scellés et qu'aucun membre du Parti, à part ceux qui y travaillaient, n'était autorisé à regarder.

Trois messages avaient glissé hors du tube pneumatique pendant que Winston travaillait, mais il s'agissait de tâches simples, et il en avait fini avant que les Deux Minutes de la Haine ne l'interrompent. Quand la Haine fut terminée, il retourna à son box, prit le dictionnaire de Neuvlang sur l'étagère, poussa le dictascript sur le côté, nettoya ses lunettes, et s'attela à son travail principal du matin.

Le plus grand plaisir de Winston, dans la vie, se trouvait dans son travail. La majeure partie n'en était qu'une routine fastidieuse, mais il y avait aussi des tâches si difficiles et épineuses que vous pouviez vous y perdre comme dans les profondeurs d'un problème mathématique - des ouvrages de contrefaçon délicats, pour lesquels vous ne disposiez d'aucun guide, en dehors de votre connaissance des principes du Sossang et votre estimation de ce que le Parti voulait que vous disiez. Winston était bon à ce genre de choses. A l'occasion on l'avait même gratifié d'une rectification des articles de la une du Times, entièrement écrits en Neuvlang. Il déroula le message qu'il avait mis de côté plus tôt. Il disait :

Times 03/12/83 rapport ordre du jour BB mauvaisdoubleplus ref nonpersonnes

Récrire tt soumsup av arch

En Vieillang (ou anglais standard), cela aurait donné : " La transcription de l'Ordre du Jour de Big Brother du Times du 3 décembre 1983 est extrêmement problématique car elle fait référence à des personnes qui n'existent pas. Récrivez-la entièrement et soumettez votre projet à votre supérieur hiérarchique avant de l'archiver."

Winston parcourut l'article incriminé. L'ordre du jour de Big Brother, à ce qu'il semblait, avait été majoritairement consacré aux louanges sur le travail d'une organisation appelée FFCC, qui pourvoyait les marins des Forteresses Flottantes en cigarettes et autres commodités. Un certain Camarade Withers, un membre éminent du cercle intérieur du Parti, avait été distingué par une mention spéciale et récompensé par une décoration : l'Ordre du Mérite Eclatant, seconde classe. Trois mois plus tard, le FFCC avait soudainement été dissous, sans aucune explication. On pouvait supposer que Withers et ses associés se trouvaient maintenant en disgrâce, mais il n'y avait aucune mention de cet événement dans la Presse ou sur l'écrantel. Cela n'était pas étonnant, puisqu'il était inhabituel, pour des criminels politiques, d'être jugés ou même seulement publiquement dénoncés. Les grandes purges, impliquant des milliers de personnes, avec des procès publics de traîtres et de criminels-de-pensée se livrant à des aveux abjects avant leur exécution, étaient des spectacles spéciaux, qui n'arrivaient pas plus d'une fois tous les deux ans. Le plus souvent, les gens qui avaient encouru la disgrâce du Parti disparaissaient simplement et personne n'en entendait plus jamais parler. On n'avait jamais le moindre indice de ce qui leur était arrivé. Dans certains cas ils pouvaient très

bien ne pas être morts. Winston connaissait personnellement une trentaine de personnes, en plus de ses parents, qui avaient disparu ainsi, à un moment ou à un autre.

Winston se tapota le nez avec un trombone. Dans le box, de l'autre côté du passage, le camarade Tillotson était toujours recroquevillé sur son micro avec un air de conspirateur. Il leva la tête un moment : à nouveau, le flash hostile des lunettes. Winston se demanda si le camarade Tillotson était en train de travailler sur la même chose que lui. C'était parfaitement possible. Un travail aussi délicat ne pouvait pas être confié aveuglément à une seule personne; d'un autre côté, en discuter en comité équivaudrait à admettre ouvertement qu'un acte de falsification avait lieu. Très probablement, une bonne douzaine de personnes travaillaient en ce moment même à des versions concurrentes de ce que Big Brother avait réellement dit. Et, ensuite, un grand ponte du cercle intérieur du Parti sélectionnerait telle ou telle version, la rééditerait, mettrait en mouvement les processus complexes de référencements croisés qui étaient nécessaires, avant que, finalement, le mensonge choisi passe dans les archives permanentes, et devienne une vérité.

Winston ignorait pour quelle raison Withers était tombé en disgrâce. Peut-être pour corruption ou pour incompétence. Peut-être Big Brother se débarrassait-il simplement d'un subordonné trop populaire. Peut-être que Withers ou l'un de ses proches avait été suspecté de tendances hérétiques. Ou peut-être - et c'était le plus probable – la chose était-elle simplement arrivée parce que les purges et les vaporisations étaient des rouages nécessaires au fonctionnement du gouvernement. Le seul véritable indice reposait dans les mots " ref nonpersonnes", qui indiquait que Withers était déjà mort. Il était impossible de le présupposer à chaque fois, quand les gens se faisaient arrêter. Parfois ils étaient relâchés et remis en liberté pour un an ou deux avant d'être exécutés. Plus rarement, une personne que vous pensiez morte depuis longtemps faisait une réapparition fantomatique lors d'un procès public, pour incriminer des centaines d'accusés par son témoignage, avant de disparaître, cette fois pour toujours. Withers, toutefois, était déjà une NONPERSONNE. Il n'existait pas : il n'avait jamais existé.
Winston décida qu'il ne suffirait pas de renverser simplement la tendance du discours de Big Brother. Il valait mieux transformer radicalement le sujet abordé. Il était possible de changer le discours en une dénonciation habituelle des traîtres et criminels-de-pensée, mais cela était un peu trop évident, tandis qu'inventer une victoire sur le front, ou quelque triomphe de dépassement des objectifs productifs dans le Neuvième

Plan Triennal, engendrerait des complications inutiles au niveau des archives. Ce qu'il fallait, c'était un discours de pure invention. Soudain, une image surgit dans son esprit, prête à l'emploi : celle d'un certain Camarade Ogilvy, récemment tombé au combat, dans des circonstances héroïques.

Il arrivait parfois que Big Brother consacre son Ordre du Jour à commémorer quelque membre du Parti obscur et sans grade, dont la vie et la mort constituaient un exemple à suivre. Aujourd'hui, il commémorerait le camarade Ogilvy. Il était vrai qu'il n'existait personne de ce nom, mais quelques lignes imprimées et quelques fausses photographies lui donneraient bientôt vie.

Winston réfléchit un moment, puis disposa le dictascript devant lui et commença à dicter dans le style familier de Big Brother : un style à la fois pédant et militaire, très facile à imiter grâce au procédé consistant à poser des questions et à y répondre immédiatement ("Quelles leçons pouvons-nous tirer de cet événement, Camarades ? La leçon que – et c'est aussi un des principes fondamentaux du Sossang – etc etc)

A l'âge de trois ans, le camarade Ogilvy avait refusé tous les jouets, à l'exception d'un tambour, d'un pistolet automatique et d'un modèle réduit d'hélicoptère. A six ans – en avance d'un an, par un assouplissement exceptionnel de la règle - il avait rejoint les Espions, et à neuf, il avait été promu chef de troupe. A onze ans, il avait dénoncé son oncle à la Police de la Pensée après avoir surpris une conversation qui lui paraissait avoir des tendances criminelles. A dix-sept ans, il avait été un responsable régional des Jeunesses Anti-Sexe. A dix-neuf ans, il avait créé une grenade à main qui avait été adoptée par le Ministère de la Paix et qui, dès son premier essai, avait tué 31 prisonniers eurasiens en une seule explosion. A vingt-trois ans il était mort au combat. Poursuivi par des avions de chasse ennemis alors qu'il volait au-dessus de l'Océan Indien avec des dépêches importantes, il avait lesté son corps avec la mitrailleuse et sauté hors de l'hélicoptère dans l'eau profonde avec toutes les dépêches - une fin, disait Big Brother, qu'il était impossible de contempler sans un sentiment d'envie.

Big Brother ajoutait quelques remarques sur la pureté et la détermination dont le camarade Ogilvy avait fait preuve dans sa vie. Il ne buvait pas, ne fumait pas, ne s'octroyait aucune récréation à part une heure quotidienne au gymnase, et avait fait vœu de célibat, persuadé que le mariage et le soin d'une famille étaient incompatibles avec le fait de se consacrer à son devoir vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il n'avait pas d'autre sujet de conversation que les principes du Sossang, et aucun autre but dans la vie que la défaite de l'ennemi eurasien et la traque des espions, des saboteurs, des

criminels-de-pensée, et de tous les traîtres en général. Winston eut un cas de conscience : fallait-il gratifier le camarade Ogilvy d'un Ordre du Mérite Eclatant ? A la fin il décida que non, à cause du travail inutile de références croisées que cela engendrerait.

Une fois de plus il jeta un coup d'œil à son rival, dans le box opposé. Quelque chose lui faisait dire, avec certitude, que Tillotson était occupé au même travail que lui. Il n'y aurait aucun moyen de savoir quelle version serait finalement adoptée, mais Winston était animé de l'intime conviction que ce serait la sienne. Le camarade Ogilvy, qui n'existait dans aucune imagination une heure auparavant, était maintenant un fait. Winston s'étonna de ce qu'il fût si facile de créer des morts - plutôt que des vivants. Le Camarade Ogilvy, qui n'avait jamais existé dans le présent, existait maintenant dans le passé, et une fois que l'acte de contrefaçon lui-même serait oublié, il existerait avec le même degré d'authenticité, et avec la même évidence, que Charlemagne ou Jules César.

Chapitre 5

Dans la cantine basse de plafond, située dans un lointain sous-sol, la file d'attente avançait lentement. La pièce était déjà bien remplie et extrêmement bruyante. Au niveau du comptoir, une forte odeur de ragoût en train de cuire se dégageait de la grille - une odeur aigre et métallique, qui n'était toutefois pas assez puissante pour masquer les effluves du Gin de la Victoire.. A l'extrémité opposée de la pièce, il y avait un petit bar, un simple trou dans le mur, où le gin pouvait être acheté pour dix cents le grand verre.

"Voilà justement l'homme que je cherchais", dit une voix dans le dos de Winston.

Il se retourna. C'était son ami Syme, qui travaillait au Département de la Recherche. Peut-être "ami" n'était-il pas le terme exact. On n'avait plus d'amis de nos jours, on avait des camarades : mais il y avait des camarades dont la société était plus plaisante que d'autres. Syme était un philologue ; un spécialiste de la Neuvlangue. En fait, il faisait partie d'une immense équipe d'experts occupée à compiler la Onzième Edition du Dictionnaire de la Neuvlangue. C'était une minuscule créature ; il était plus petit que Winston, avec des cheveux noirs et de grands yeux protubérants, à la fois mélancoliques et railleurs, des yeux qui semblaient observer attentivement votre visage tandis qu'il vous parlait.

« Je voulais vous demander si vous aviez des lames de rasoir » dit-il.

« Pas une seule ! » dit Winston, avec une sorte de hâte pleine de culpabilité. « J'ai essayé partout. Il n'en existe plus. »

Tout le monde vous demandait des lames de rasoir. En réalité il en avait deux, qu'il gardait en réserve. Elles étaient en rupture de stock depuis plusieurs mois. Il y avait toujours une pénurie de quelque chose, dans les magasins du Parti, parmi les produits de première nécessité. Parfois c'étaient des boutons, parfois du fil de raccommodage, parfois des lacets ; en ce moment c'étaient des lames de rasoir. Vous pouviez seulement vous en procurer, quand vous y arriviez, en recherchant plus ou moins discrètement sur le marché « libre ».

« J'utilise la même lame depuis six semaines » mentit-il.

La file d'attente avança à nouveau. Comme ils s'arrêtaient, il se retourna et fit à nouveau face à Syme. Chacun d'eux prit un plateau de métal graisseux sur une pile au bout du comptoir.

« Etes-vous allé voir la pendaison des prisonniers hier ? » demanda Syme.

« Je travaillais » dit Winston avec indifférence. « Je la verrai au ciné, je pense. »

« C'est un substitut tout à fait inadéquat », dit Syme.

Ses yeux moqueurs exploraient le visage de Winston. « Je vous connais » semblait dire ce regard. « Je vois à travers vous. Je sais très bien pourquoi vous n'êtes pas allé voir pendre ces prisonniers. » D'un point de vue intellectuel, Syme était d'une orthodoxie venimeuse. Il pouvait parler avec une jubilation désagréable de raids d'hélicoptères sur des villages ennemis, de procès et de confessions de criminels-de-la-pensée, d'exécutions dans les sous-sols du Ministère de l'Amour. Parler avec lui consistait essentiellement à essayer de l'éloigner de tels sujets, et à le perdre, si possible, dans les détails techniques de la Neuvlangue, sur lesquels il faisait autorité et savait se montrer intéressant. Winston tourna un peu sa tête sur le côté pour échapper à l'examen des grands yeux sombres.

« C'était une bonne pendaison. » dit Syme en la remémorant. « Je pense que cela gâche tout lorsqu'ils leur attachent les pieds. J'aime les voir donner des coups de pied. Et surtout, à la fin, la langue qui sort toute droite, et bleue – d'un beau bleu. C'est le détail que je préfère. »

« Suivant, si ou plait », hurla la prolétaire avec sa louche et son tablier blanc.

Winston et Syme poussèrent sous la grille leurs plateaux, dans lesquels fut déversée la ration réglementaire : une timbale métallique de ragoût d'un gris rosâtre, un morceau de pain, un cube de fromage, une tasse de Café de la Victoire sans lait, et une pastille de saccharine.

« Il y a une table là-bas, sous l'écrantel » dit Syme. « Prenons un gin en passant ». Le gin leur était servi dans des tasses de porcelaine sans anse.

Ils se faufilèrent dans la pièce surpeuplée et déposèrent leurs plateaux sur une table métallique, sur le coin de laquelle quelqu'un avait renversé du ragoût, une masse liquide répugnante qui avait l'apparence du vomi. Winston prit sa tasse de gin, et après un instant de pause pour rassembler ses forces, avala le liquide à goût d'huile. Quand il eut essuyé ses larmes, il s'aperçut soudain qu'il avait faim. Il commença à avaler des cuillérées de ragoût, dans lequel flottaient des morceaux rosâtres spongieux qui étaient probablement une préparation à base de viande. Ni l'un ni l'autre ne parlèrent plus avant d'avoir fini leur timbale. A la table à gauche de Winston, un peu en arrière, quelqu'un parlait rapidement et sans s'arrêter ; c'était un caquetage presque aussi désagréable que celui d'un canard, et qui perçait à travers le vacarme ambiant.

« Comment va le dictionnaire ? » demanda Winston, élevant la voix pour dominer le bruit.

« Lentement » dit Syme. « J'en suis aux adjectifs. C'est fascinant ». Son visage s'était illuminé à la seule mention de la Neuvlang. Il repoussa sa timbale, prit son morceau de

pain dans une main d'un geste délicat, et son fromage dans l'autre, puis se pencha au-dessus de la table afin de pouvoir parler sans crier.

« La Onzième Edition est l'édition définitive » dit-il.

« Nous donnons à la langue sa forme finale – la forme qu'elle aura lorsque plus personne n'en utilisera plus aucune autre. Quand nous aurons terminé, les gens comme vous devront la réapprendre entièrement. Vous pensez, j'en suis certain, que notre objectif principal est d'inventer de nouveaux mots. Mais pas du tout ! Nous détruisons des mots – des dizaines, des centaines, tous les jours. Nous réduisons la langue à sa plus simple expression. La Onzième Edition ne contiendra pas un seul mot qui puisse devenir obsolète avant l'année 2050. »

Il mordit dans son pain avec appétit et en avala quelques bouchées, puis continua à parler, avec une sorte de passion pédante. Son visage sombre et maigre s'était animé, ses yeux avaient perdu leur expression moqueuse et étaient maintenant presque rêveurs.

« C'est une belle chose, la destruction des mots. Bien sûr le plus grand gaspillage concerne les verbes et les adjectifs, mais il y a des centaines de noms dont on peut se débarrasser également. Il n'y a pas que les synonymes, il y a aussi les antonymes. Après tout, quelle justification y a-t-il pour un mot qui est simplement le contraire d'un autre mot ? Un mot contient son propre contraire en lui-même. Prenez le mot « bon » par exemple. Si vous avez un mot comme « bon », avez-vous besoin d'un mot comme « mauvais » ? « Non-bon » fera très bien l'affaire – mieux, même, car il s'agit de l'exact contraire, ce qui n'est pas le cas de l'autre mot. Ou encore, si vous voulez une version plus forte de « bon », quel sens cela peut-il bien avoir d'avoir toute une gamme de mots vagues et inutiles comme « Excellent », « Splendide » et tout le reste ? « Plus-bon » recouvre ce sens, ou « Double-plus-bon » si vous voulez quelque chose d'encore plus fort. Bien sûr, nous utilisons déjà ces formes, mais dans la version finale de la Neuvlangue, il n'y aura plus rien d'autre. A la fin toute cette notion de bien ou de mal ne sera plus couverte que par six mots – un seul, en réalité. N'en voyez-vous pas la beauté, Winston ? C'était à l'origine une idée de B.B., bien sûr » ajouta-t-il après coup.

Une sorte de tiède allégresse flotta sur le visage de Winston à la mention de Big Brother. Mais Syme remarqua immédiatement un certain manque d'enthousiasme.

« Vous n'appréhendez pas correctement la Neuvlang, Winston » dit-il, presque avec tristesse. Même quand vous l'utilisez à l'écrit, vous raisonnez encore en termes de Vieillang. J'ai lu à l'occasion certains de vos écrits dans le Times. Ils sont assez bons, mais ce sont des traductions. Dans votre cœur, vous préférez vous accrocher à la

Vieillang, avec toutes ses imprécisions et ses subtilités de sens inutiles. Vous ne réalisez pas la beauté de la destruction des mots. Savez-vous que la Neuvlang est la seule langue au monde dont le vocabulaire se réduit chaque année ? »

Winston le savait, bien sûr. Il sourit, d'un air sympathique espérait-il, ne se faisant pas assez confiance pour parler. Syme mordit un autre morceau de pain noir, le mâcha brièvement, et poursuivit : « Ne comprenez-vous pas que la Neuvlang ne poursuit pas d'autre but que de réduire le champ de la pensée ? A la fin, nous aurons rendu le crime-de-la-pensée impossible, parce qu'il n'y aura plus aucun mot pour l'exprimer. Tout concept dont nous pourrons avoir besoin, nous l'exprimerons exactement par un mot, qui aura une signification définie de façon immuable, et dont les sens secondaires auront été éliminés et oubliés. Déjà, avec la Onzième Edition, nous s'en sommes pas loin. Mais le processus se poursuivra longtemps encore après que vous ou moi nous serons morts. Chaque année encore moins de mots, et le champ de la conscience toujours plus réduit. Même maintenant, bien sûr, il n'y a aucune raison ou excuse pour commettre un crime-de-la-pensée. Ce n'est qu'une question d'autodiscipline, de contrôle de la réalité. Mais à la fin, il n'y aura même plus besoin de cela. La Révolution sera terminée quand le langage sera parfait. La Neuvlang est le Sossang, et le Sossang est la Neuvlang » ajouta-t-il avec une sorte de satisfaction mystique.

« Vous est-il déjà venu à l'esprit, Winston, qu'en l'an 2050 au plus tard, aucun être humain vivant ne sera capable de comprendre la conversation que nous avons en ce moment ? »

« A part – » commença Winston d'un air de doute, puis il s'arrêta.

Il était sur le point de dire « A part les prolétaires », mais il se ravisa, conscient que cette remarque pouvait se révéler, d'une façon ou d'une autre, hétérodoxe. Syme, toutefois, avait deviné ce qu'il avait failli dire.

« Les prolétaires ne sont pas des êtres humains », dit-il avec insouciance. « Vers 2050 – avant, probablement – toute véritable connaissance de Vieillang aura disparu. Toute la littérature du passé aura été détruite. Chaucer, Shakespeare, Milton, Byron – ils n'existeront plus que dans leur version Neuvlang, pas seulement changée en quelque chose de différent, mais en réalité en quelque chose de contraire à ce qu'ils étaient. Même la littérature du Parti changera. Même les slogans changeront. Comment pourrez-vous avoir un slogan comme « La liberté est un esclavage » si le concept de liberté a été aboli ? Tout le champ de la pensée sera différent. En fait il n'y aura plus de pensée, au sens où nous l'entendons maintenant. L'orthodoxie, c'est ne pas penser – ne pas avoir besoin de penser. L'orthodoxie, c'est l'inconscience. »

Un de ces jours, pensa soudain Winston avec une profonde conviction, Syme sera vaporisé. Il est trop intelligent. Il voit les choses trop clairement et les dit trop franchement. Le Parti n'aime pas les gens comme lui. Un jour, il va disparaître. C'est écrit sur son visage.

Winston avait fini son pain et son fromage. Il se tourna un peu sur le côté de sa chaise pour boire sa tasse de café. A la table à sa gauche, l'homme à la voix stridente continuait à parler implacablement. Une jeune femme, qui était peut-être sa secrétaire, et qui était assise le dos tourné à Winston, l'écoutait et semblait approuver ardemment tout ce qu'il disait. De temps en temps, Winston percevait des remarques comme « Je crois que vous avez raison, je suis tellement d'accord avec vous », prononcées d'une jeune voix féminine plutôt stupide. Mais l'autre voix ne s'arrêtait jamais un instant, même quand la fille parlait. Winston connaissait l'homme de vue, même si tout ce qu'il savait de lui, c'était qu'il occupait un poste important au Département des Fictions. C'était un homme d'environ trente ans, avec un cou musculeux et une grande bouche mobile. Il tenait la tête un peu en arrière, et à cause de l'angle sous lequel il était assis, ses lunettes reflétaient la lumière et présentaient à Winston deux disques blancs à la place des yeux. Ce qui était assez horrible, c'était qu'il était impossible de distinguer un seul mot de tout le torrent verbal qui s'écoulait de sa bouche. Winston parvint juste à capter une phrase à un moment : « La complète et finale élimination du Goldsteinisme », éructée très rapidement, et, semblait-il, d'un seul bloc, comme une ligne typographique matérialisée. Le reste était juste un bruit de fond, un can-can. Et pourtant, même si vous ne pouviez pas entendre ce que disait l'homme, vous ne pouviez avoir aucun doute sur le sens général de son propos. Il devait dénoncer Goldstein et demander des mesures plus fermes contre les criminels-de-la-pensée et les saboteurs, et fulminait sans doute contre les atrocités de l'armée Eurasienne ; il louait certainement Big Brother ou les héros du front de Malabar –cela ne faisait aucune différence. Quoi que ce fût, vous pouviez être sûr que chaque mot était de plus pure orthodoxie, du plus pur Sossang. Tandis qu'il regardait le visage sans yeux avec sa mâchoire qui allait et venait rapidement, Winston eut l'étrange sentiment qu'il ne s'agissait pas d'un véritable être humain, mais d'une sorte de mannequin. Ce n'était pas le cerveau de l'homme qui parlait, c'était son larynx. Ce qui sortait de lui était fait de mots, mais ce n'était pas du langage au sens propre ; ce n'était qu'un bruit proféré en toute inconscience, comme le caquetage d'un canard. Syme était silencieux depuis quelques instants, et dessinait des motifs sur la tache de ragout à l'aide du manche de sa cuiller. La voix de l'autre table continuait à caqueter frénétiquement, facilement audible en dépit du vacarme ambiant.

« Il y a un mot en Neuvlang », dit Syme, « Je ne sais pas si vous le connaissez : CANARDER, caqueter comme un canard. C'est l'un de ces mots intéressants qui ont deux sens contradictoires. Appliqué à un ennemi, c'est une insulte ; appliqué à un allié, c'est un compliment. »

Sans aucun doute, Syme sera vaporisé, se dit à nouveau Winston, avec une certaine tristesse, même s'il savait que Syme le méprisait et ne l'aimait pas vraiment, et était tout à fait capable de le dénoncer comme criminel-de-la-pensée s'il voyait quelque raison de le faire.

Il y avait quelque chose de subtilement faux en Syme. Il y avait quelque chose dont il manquait : la discrétion, la réserve, une sorte de stupidité protectrice. On ne pouvait pas dire qu'il était hétérodoxe. Il croyait en les principes du Sossang, il vénérait Big Brother, se réjouissait des victoires, détestait les hérétiques, pas seulement avec sincérité, mais avec une sorte de zèle fébrile, toujours au courant des dernières actualités plus que tout autre membre ordinaire du Parti. Et pourtant, une vague atmosphère de mauvaise réputation s'attachait toujours à lui. Il disait des choses qu'il aurait mieux valu taire, il avait lu trop de livres, il fréquentait le Café du châtaigner, repaire de peintres et de musiciens. Il n'y avait aucune loi, ni même de loi non écrite, interdisant de fréquenter le Café du châtaigner, mais l'endroit était quand même de mauvais augure. Les anciens leaders discrédités du Parti avaient l'habitude de s'y retrouver avant d'être finalement victimes d'une purge. Goldstein lui-même, disait-on, y avait parfois été vu, des années ou des décennies plus tôt. L'avenir de Syme n'était pas très difficile à prévoir. Et pourtant c'était un fait que si Syme, ne serait-ce que pendant trois secondes, parvenait à deviner la nature des opinions secrètes de Winston, il le dénoncerait instantanément à la Police de la Pensée. Tout comme n'importe qui, mais Syme, plus que quiconque. Le zèle ne suffisait pas. L'orthodoxie, c'était l'inconscience.

Syme releva les yeux. « Voilà Parsons », dit-il.

Quelque chose dans le ton de sa voix semblait ajouter : « ce maudit imbécile ». Parsons, le voisin de Winston aux Maisons de la Victoire, était en fait en train de se faufiler dans la pièce – un homme rondouillard, de taille moyenne, avec des cheveux clairs et un visage de grenouille. A trente-cinq ans, son cou et sa taille s'enveloppaient déjà d'une couche de graisse, mais ses mouvements étaient vifs et enfantins. Toute son apparence évoquait un petit garçon devenu grand, à tel point que même s'il portait la salopette réglementaire, il était presque impossible de ne pas l'imaginer vêtu du short bleu, de la chemise grise, et du foulard rouge des Espions. Lorsqu'on pensait à lui, on imaginait toujours une image de genoux à fossette et de manches enroulées sur des bras replets. Et en effet, Parsons

se mettait systématiquement en short lorsqu'une randonnée collective ou toute autre activité physique lui fournissait une excuse pour le faire. Il les gratifia d'un jovial « Salut, salut ! », et s'assit à leur table, répandant une intense odeur de transpiration. Des gouttes de sueur recouvraient son visage rose. Sa capacité de sudation était extraordinaire.

Au Centre Communautaire, on pouvait toujours dire s'il avait joué au tennis de table en fonction de l'humidité du manche de la raquette. Syme avait sorti une bande de papier sur laquelle se trouvait une longue colonne de mots, et l'étudiait, un stylo à encre entre les doigts.

« Regardez-le travailler à l'heure du déjeuner », dit Parsons, poussant Winston du coude. « Enthousiaste, hein ? Qu'est-ce que vous avez là, mon vieux ? Quelque chose d'un peu trop intellectuel pour moi, j'imagine. Smith, mon vieux, je vais vous dire pourquoi je vous cherchais. C'est cette somme que vous avez oublié de me donner. »

« Quelle somme ? » dit Winston, se tâtant machinalement les poches. Environ un quart du salaire devait être réservé à des souscriptions volontaires, qui étaient si nombreuses qu'il était difficile d'en garder un compte exact.

« Pour la Semaine de la Haine. Vous savez, cette collecte à domicile. Je suis le trésorier pour notre immeuble. Nous faisons un énorme effort – cela va être un spectacle prodigieux. Je vous le dis, ce ne sera pas ma faute si les Maisons de la Victoire n'ont pas le plus gros assortiment de drapeaux de toute la rue. Vous m'avez promis deux dollars. »

Winston trouva et lui tendit deux billets sales et froissés, que Parsons consigna dans un petit carnet, avec l'écriture nette propre aux illettrés.

« Au fait, mon vieux » dit-il, « On m'a dit que mon petit vaurien vous avait tiré dessus avec son lance-pierre hier. Je lui ai administré une bonne fessée pour ça. En fait je lui ai dit que je confisquerais le lance-pierre s'il recommençait. »

« Je pense qu'il était un peu déçu de ne pas aller à l'exécution » dit Winston.

« Ah, eh bien – ce que je veux dire, c'est qu'il est sur la bonne voie, non ? Ce sont des petits vauriens espiègles, tous les deux, mais quel enthousiasme ! Ils ne pensent qu'aux espions, et à la guerre bien sûr. Savez ce que ma gamine a fait samedi dernier, quand sa troupe randonnait sur la route de Berkhamsted ? Elle a pris deux autres filles avec elle, elles se sont échappées de la randonnée, et elles ont passé tout l'après-midi à suivre un homme étrange. Elles ne l'ont pas lâché pendant deux heures, droit à travers la forêt, et alors, quand elles sont arrivées à Amersham, elles l'ont dénoncé à la patrouille. »

« Pourquoi ont-elles fait ça ? » dit Winston, se redressant sur sa chaise. Parsons poursuivit, triomphalement : « Ma fille était certaine qu'il s'agissait d'une sorte d'agent ennemi – sans doute largué par parachute, par exemple. Mais voilà le plus beau, mon

vieux. Qu'est-ce que vous croyez qui l'a mise sur sa piste, au début ? Elle a remarqué qu'il portait de drôles de chaussures – elle a dit qu'elle n'avait jamais vu personne porter des chaussures comme ça auparavant. Alors, c'était certainement un étranger. Maline, pour une gamine de sept ans, hein ? »

« Qu'est-il arrivé à l'homme ? » demanda Winston.

« Ah, ça je n'en sais rien bien sûr. Mais je ne serais pas vraiment surpris si – » Parsons fit mine de viser avec un fusil, et fit claquer sa langue pour la détonation.

« Bien » fit Syme distraitement, sans quitter des yeux sa bande de papier.

« Bien sûr, on ne peut pas se permettre de prendre de risques » convint Winston, consciencieux.

« Ce que je veux dire, c'est qu'on est en guerre » dit Parsons.

Comme pour confirmer ses propos, une sonnerie de trompette retentit au-dessus de leurs têtes en provenance de l'écrantel. Toutefois, il ne s'agissait pas cette fois de la proclamation d'une victoire militaire, mais plutôt d'une annonce du Ministère de l'Abondance.

« Camarades ! » cria une jeune voix passionnée. « Votre attention, camarades ! Nous avons une grande nouvelle pour vous ! Nous avons gagné la bataille de la production ! Les statistiques maintenant complètes sur la production de tous les types de biens de consommation montrent que le niveau de vie a progressé de pas moins de 20 pour cent l'année dernière. Dans toute l'Océanie ce matin, il y a eu des manifestations spontanées de travailleurs sortant des usines et des bureaux pour parader dans les rues avec des bannières proclamant leur gratitude envers Big Brother pour cette nouvelle vie de bonheur que son sage leadership nous a procurée. Voici quelques-uns des chiffres : Denrées alimentaires – »

La phrase « Notre nouvelle vie de bonheur » revint plusieurs fois. C'était la favorite du Ministère de l'Abondance ces derniers temps. Parsons, dont l'attention avait été attirée par la sonnerie de trompette, restait assis à écouter bouche bée, avec une sorte de solennité et de religieux ennui.

Il n'arrivait pas à suivre les chiffres, mais il se rendait compte qu'ils étaient d'une façon ou d'une autre une cause de satisfaction. Il avait sorti une grosse pipe sale qui était déjà à moitié pleine de tabac brûlé. Avec la ration de tabac de 100 grammes par semaine, il était rarement possible de remplir une pipe complètement. Winston fumait une Cigarette de la Victoire qu'il prenait garde de maintenir horizontale. La nouvelle ration ne serait allouée que le lendemain et il ne lui restait plus que quatre cigarettes. Pour le moment il s'était fermé à tous les bruits extérieurs et il écoutait le flot verbal qui s'écoulait de l'écrantel. Il y

avait eu, disait-on, des manifestations pour remercier Big Brother d'avoir augmenté la ration de chocolat pour la porter à vingt grammes par semaine. Et seulement hier, réfléchit-il, on avait annoncé que la ration serait REDUITE à vingt grammes par semaine. Etait-il possible qu'ils avalent cela, après seulement vingt-quatre heures ? Eh bien oui, ils l'avalaient. Parsons l'avalait facilement, avec la stupidité d'un animal. La créature sans yeux à l'autre table l'avalait frénétiquement, passionnément, avec un furieux désir de traquer, de dénoncer et de vaporiser quiconque pourrait suggérer que la ration avait été de trente grammes. Syme aussi – d'une façon plus complexe, mettant en jeu la pensée-double, Syme l'avalait. Etait-il donc le SEUL à disposer d'une mémoire ?

Les merveilleuses statistiques continuaient à se déverser de l'écrantel. Par rapport à l'année précédente, il y avait plus de nourriture, plus de vêtements, plus de maisons, plus de meubles, plus de casseroles, plus de bébés – plus de tout sauf de maladies, de crimes et de folie. D'année en année et de minute en minute, toutes les choses et tous les gens connaissaient une ascension vertigineuse.

Comme Syme l'avait fait auparavant, Winston avait pris sa cuillère et triturait la sauce pâle qui coulait à travers la table ; il dessinait un motif sur une longue coulure, tout en méditant avec ressentiment sur la texture physique de la vie. Est-ce que cela avait toujours été comme ça ? La nourriture avait-elle toujours eu ce goût-là ? Il promena son regard à travers la cantine. Une pièce au plafond bas, surpeuplée, les murs crasseux du contact d'innombrables corps, des tables et des chaises de métal cabossé, placées si près les unes des autres que vos coudes se touchaient lorsque vous étiez assis, des cuillères tordues, des plateaux abîmés, de grossières tasses blanches ; toutes les surfaces étaient graisseuses, il y avait de la crasse dans la moindre fissure, et une odeur aigre, composite, de mauvais gin et de mauvais café et de ragoût métallique et de vêtements sales. Toujours, on sentait dans son estomac et dans sa peau une sorte de protestation, le sentiment qu'on était privé d'une chose à laquelle on avait droit. Il était vrai qu'il n'avait aucun souvenir de quelque chose de bien différent. Aussi loin qu'il s'en souvienne, il n'avait jamais vraiment eu assez à manger, personne n'avait jamais eu de chaussettes ou de sous-vêtements qui ne fussent pas pleins de trous, les meubles avaient toujours été usés et bancals, les pièces trop peu chauffées, les métros bondés, les maisons tombant en morceaux, le pain noir, le thé rare, le café infect, les cigarettes en nombre insuffisant – rien de bon marché et d'abondant, à part le gin synthétique. Et bien sûr, même si cela devenait de pire en pire tandis que votre corps vieillissait, cela n'indiquait-il pas que ce n'était PAS là l'ordre naturel des choses, si votre cœur se soulevait devant l'inconfort, la saleté, la pénurie, les hivers interminables, les chaussettes

collantes, les ascenseurs qui ne fonctionnaient jamais, l'eau froide, la soupe granuleuse, les cigarettes qui se désagrégeaient, le goût étrange et répugnant de la nourriture ? Pourquoi trouver tout cela intolérable, si ce n'est parce qu'une sorte de mémoire ancestrale vous murmurait que les choses avaient jadis été différentes ?

Il promena à nouveau son regard à travers la cantine. Presque tout le monde était laid, et aurait continué à être laid même habillé autrement qu'avec les bleus de travail réglementaires. De l'autre côté de la salle, assis seul à une table, un petit homme étrange, l'air d'un scarabée, buvait une tasse de café, ses petits yeux jetant des regards suspicieux d'un côté et de l'autre. Comme c'était facile, pensa Winston, si on ne regardait pas autour de soi, de croire que le type physique vanté par le Parti comme un idéal – de grands jeunes gens musclés et des filles à la poitrine généreuse, tous blonds, pleins de vie, bronzés, insouciants – existait et était même prédominant. En fait, autant qu'il pouvait en juger, la majorité des gens de la Première Région Aérienne étaient petits, sombres et laids. Il était curieux de constater combien le type scarabée proliférait dans les Ministères : de petits hommes courtauds, devenant très tôt corpulents, avec des jambes courtes, des mouvements rapides et précipités, et de gros visages impénétrables avec de petits yeux. C'était le type qui semblait le mieux prospérer sous la domination du Parti.

L'annonce du Ministère de l'Abondance se termina sur une autre sonnerie de trompette et laissa la place à une musique métallique. Parsons, porté à un vague enthousiasme par le bombardement de chiffres, sortit sa pipe de la bouche.

« On dirait que le Ministère de l'Abondance a fait du bon boulot, cette année » dit-il avec un mouvement de tête d'un air entendu. « Au fait, Smith, mon vieux, je suppose que vous n'avez pas de lames de rasoir dont vous pourriez me faire profiter ? »

« Pas une seule » dit Winston. « J'utilise la même lame depuis six semaines. »

« Ah, bon – je voulais juste vous poser la question, mon vieux. »

« Désolé » dit Winston.

La voix caquetante de la table voisine, temporairement silencieuse pendant l'annonce du Ministère, avait repris, plus forte que jamais. Pour une raison ou une autre, Winston se mit soudain à penser à Mrs. Parsons, avec ses cheveux clairsemés et la poussière dans les rides de son visage. D'ici deux ans, ses enfants la dénonceraient à la Police de la Pensée. Mrs. Parsons serait vaporisée. Syme serait vaporisé. Winston serait vaporisé. O'Brien serait vaporisé. Parsons, par contre, ne serait jamais vaporisé. La créature sans yeux avec sa voix caquetante ne serait jamais vaporisée. Les petits hommes-scarabées qui se pressaient si lestement à travers le labyrinthe des couloirs du Ministère, eux non plus ne seraient jamais vaporisés. Et la fille aux cheveux noirs, la fille du Département des

Fictions – ne serait jamais vaporisée non plus. Il lui semblait savoir instinctivement qui survivrait et qui périrait, mais ce qui faisait qu'on allait effectivement survivre ou non, ce n'était pas facile à dire.

A ce moment, il fut tiré de sa rêverie par une violente secousse. La fille assise à la table voisine s'était partiellement retournée et le regardait. C'était la fille aux cheveux noirs.

Elle le regardait de côté, mais avec une curieuse intensité. A l'instant où leurs regards se croisèrent, elle détourna les yeux.

Le dos de Winston fut inondé de sueur. Il fut traversé par un abominable accès de terreur, qui disparut presque immédiatement, mais laissa derrière lui un sentiment de malaise tenace. Pourquoi le regardait-elle ? Le suivait-elle ? Malheureusement il ne se souvenait pas si elle était déjà installée au moment où il était arrivé, ou si elle était venue plus tard. Mais la veille en tout cas, pendant les Deux Minutes de la Haine, elle s'était assise immédiatement derrière lui alors que cela n'était apparemment pas nécessaire. Très vraisemblablement, son véritable objectif avait été de l'écouter et de s'assurer qu'il criait bien avec toute la force voulue.

Il revint à sa première pensée : en fait, elle n'était probablement pas un membre de la Police de la Pensée, mais justement : c'étaient les espions amateurs qui étaient les plus dangereux de tous. Il ne savait pas depuis combien de temps elle le regardait, mais cela faisait peut-être bien cinq minutes, et il était possible qu'il n'ait pas gardé un parfait contrôle des expressions de son visage. Il était terriblement dangereux de laisser ainsi ses pensées errer lorsqu'on était en public, ou dans le champ de vision d'un écrantel. Le plus petit détail pouvait vous trahir. Un tic nerveux, un regard anxieux inconscient, une habitude de marmonner pour soi-même – tout ce qui pouvait suggérer que vous étiez anormal ou que vous pouviez avoir quelque chose à cacher. De toute façon, arborer une expression inappropriée sur votre visage (avoir l'air incrédule quand on annonçait une victoire, par exemple), était en soi une offense punissable. Il y avait même un mot pour cela en Neuvlangue : on disait CRIMEVISAGE.

La fille lui tournait à nouveau le dos. Peut-être après tout ne le suivait-elle pas, peut-être était-ce une coïncidence qu'elle se fût assise si près de lui deux jours de suite. Sa cigarette s'était éteinte, et il la déposa avec précaution sur le bord de la table. Il la finirait après son travail, s'il parvenait à maintenir le tabac à l'intérieur. Bien certainement, la fille à la table voisine était un espion de la Police de la Pensée, et bien certainement il se retrouverait dans les souterrains du Ministère de l'Amour d'ici trois jours, mais une cigarette ne devait pas être perdue. Syme avait replié sa bande de papier et l'avais remise en poche. Parsons avait recommencé à parler.

« Est-ce que je vous ai déjà parlé, mon vieux », dit-il, tapotant le tuyau de sa pipe, « de la fois où mes deux petits vauriens ont mis le feu à la jupe d'une vieille femme au marché, parce qu'ils l'avaient vue envelopper des saucisses dans une affiche de Big Brother ?
Ils se sont faufilés derrière elle et ont mis le feu avec une boite d'allumettes. L'ont brûlée assez gravement, je crois. Des petits brigands, hein ? Débordants d'enthousiasme ! C'est vraiment une formation de premier ordre qu'on leur donne maintenant chez les Espions – encore meilleure que de mon temps. A votre avis, c'est quoi la dernière chose qu'ils leur ont donnée ? Des cornets acoustiques pour écouter à travers les trous de serrure ! Ma petite fille en a ramené un à la maison l'autre soir – elle l'a essayé dans notre salon, et elle dit qu'elle entend deux fois mieux qu'en collant son oreille contre le trou de serrure. Bien sûr, c'est seulement un jouet, évidemment, mais ça leur donne de bonnes idées, non ? »
A ce moment, l'écrantel laissa entendre un sifflement strident.
C'était le signal de la reprise du travail. Les trois hommes bondirent sur leurs pieds afin de rejoindre la cohue devant les ascenseurs, et le tabac qui restait tomba de la cigarette de Winston.

Chapitre 6

Winston écrivait dans son journal :

“C’était il y a trois ans. Par un soir sombre, dans une allée étroite autour de l’une des grandes gares ferroviaires. Elle se tenait debout près d’une porte ouverte, sous un lampadaire qui ne donnait presque aucune lumière. Elle avait un visage jeune, avec une épaisse couche de maquillage. C’est vraiment le fard qui m’a attiré, sa blancheur semblable à un masque, et les lèvres rouges écarlates. Les femmes du Parti ne se maquillent jamais. Il n’y avait personne d’autre dans la rue, et pas d’écrantel. Elle a dit : “deux dollars”. Je --”

Il devenait maintenant trop difficile de continuer. Il ferma les yeux et les frotta avec ses doigts, essayant d’éradiquer cette vision qui ne cessait de lui revenir. Il lui venait une envie presque irrépressible de crier un flot de mots orduriers à pleine voix. Ou de cogner sa tête contre le mur, ou de donner un coup de pied à la table, ou de jeter l’encrier par la fenêtre - n’importe quoi qui fût violent, ou bruyant, ou douloureux, et susceptible de mettre fin au souvenir qui le tourmentait.

Votre pire ennemi, songea-t-il, était votre propre système nerveux. A n’importe quel moment, la tension que vous éprouviez à l’intérieur pouvait se transformer en un symptôme visible. Il pensa à ce passant, croisé dans la rue, il y avait de cela quelques semaines; un homme d’une allure très ordinaire, un membre du Parti âgé de trente-cinq ou quarante ans, grand et mince, portant une mallette. Ils n’étaient qu’à quelques mètres de distance lorsque le côté gauche de l’homme fut soudainement contorsionné par une sorte de spasme. Cela arriva à nouveau juste comme ils se croisaient; ce n’était qu’un tic, un frémissement, aussi rapide que le déclenchement d’un appareil photo, mais qui était manifestement habituel. Il se souvint avoir pensé à l’époque : “Ce pauvre diable est foutu.” Et ce qui était effrayant, c’était que ce geste était peut-être parfaitement inconscient. Le danger le plus mortel était de parler dans votre sommeil. Il n’y avait aucun moyen de s’en prémunir, du moins pas à sa connaissance. Il retint sa respiration et continua à écrire :

“Je l’ai suivie dans l’entrée, et à travers une arrière-cour, jusqu’à une cuisine en sous-sol. Il y avait un lit contre le mur et une lampe sur la table, dont on avait réglé l’éclairage au plus bas. Elle --”

Il était sur les nerfs, et aurait bien aimé cracher. En même temps qu'il se remémorait la femme de la cuisine en sous-sol, il pensa à Katharine, sa femme. Winston était marié - il avait été marié, à tout le moins : probablement l'était-il encore, car pour ce qu'il en savait, sa femme n'était pas morte. Il avait l'impression de respirer à nouveau l'odeur douce et écœurante de ce sous-sol, une odeur composée d'insectes, de linge sale et d'un atroce parfum au rabais, qui l'attirait pourtant, parce qu'aucune femme du Parti ne se parfumait, ou n'imaginait même pouvoir un jour se parfumer. Seules les prolétaires mettaient du parfum. Et dans son esprit, cette odeur était inextricablement liée à la fornication.

Quand il était allé avec cette femme, c'était son premier faux-pas depuis environ deux ans. Fréquenter des prostituées était interdit, bien sûr, mais il s'agissait de l'une de ces règles que vous pouviez occasionnellement vous permettre de transgresser. C'était dangereux, mais ce n'était pas une question de vie ou de mort. Se faire prendre avec une prostituée pouvait coûter cinq ans de travaux forcés; pas plus, si on n'avait pas commis d'autre infraction. Et ce n'était pas très difficile d'éviter de se faire prendre en flagrant délit. Les quartiers les plus pauvres grouillaient de femmes prêtes à se vendre. Certaines pouvaient même se donner pour une bouteille de gin – boisson que les prolétaires n'étaient pas censés boire. Sans le dire, le Parti était même enclin à encourager la prostitution, comme dérivatif pour les instincts qu'il n'arrivait pas à supprimer totalement. La simple luxure ne comptait pas vraiment, tant que l'acte était furtif, sans joie, et n'impliquait que des femmes d'une sous-classe méprisée. Le crime impardonnable, c'était la fornication entre les membres du Parti. Mais – bien qu'il s'agisse de l'un des crimes que les accusés, lors des Grandes Purges, avouaient toujours – il était difficile d'imaginer qu'une chose pareille pût réellement se produire.

Le but visé par le Parti n'était pas seulement d'empêcher les hommes et les femmes de développer des liens de loyauté qu'il ne serait pas en mesure de contrôler. Son véritable but, qui n'était jamais avoué, était de retirer tout plaisir de l'acte sexuel. Ce n'était pas tant l'amour que l'érotisme qui était l'ennemi, à l'intérieur comme à l'extérieur du mariage.

Tous les mariages entre membres du Parti devaient être approuvés par un comité réuni pour l'occasion, et – bien que ce principe ne fût jamais invoqué - l'autorisation était toujours refusée si les deux personnes concernées donnaient l'impression d'être physiquement attirées l'une par l'autre. Le seul but reconnu pour le mariage était d'engendrer des enfants pour le service du Parti. La relation sexuelle devait être considérée dans ce cas comme une opération mineure, légèrement répugnante, à l'instar

d'un lavement. Ceci non plus n'était jamais dit clairement, mais, de manière implicite, chaque membre du Parti était imprégné de cette idée depuis l'enfance. Il y avait même des organisations comme les Jeunesses Anti Sexe, qui prônaient un célibat complet pour les deux sexes. Tous les enfants, selon eux, étaient censés naître par insémination artificielle (INSEMART, comme on disait en Neuvlang), et être élevés dans des institutions publiques. Cela n'était pas, Winston le savait bien, une idée qu'on avançait vraiment sérieusement, mais cela collait, d'une certaine manière, avec l'idéologie du Parti. Le Parti essayait de tuer l'instinct sexuel, ou, si cette tâche s'avérait impossible, de le dégrader et de le salir. Winston ne savait pas pourquoi il en était ainsi, mais cela lui paraissait naturel. Et en ce qui concernait les femmes, les efforts du Parti étaient couronnés de succès.

Il repensa à Katharine. Cela faisait neuf, dix – presque onze ans qu'ils s'étaient séparés. Il était étrange de voir combien il y pensait peu. Il y avait des jours entiers où il était capable d'oublier qu'il avait été marié. Ils n'avaient été ensemble qu'environ 15 mois. Le Parti n'autorisait pas le divorce, mais encourageait la séparation dans le cas où il n'y avait pas d'enfants.

Katharine était une grande fille blonde, rectiligne, aux mouvements impeccables. Elle était dotée d'un visage décidé et aquilin, un visage qu'on aurait pu qualifier de noble avant de se rendre compte que ce qu'il masquait était d'une vacuité presque totale. Très tôt dans leur vie conjugale, il avait décidé – bien que ce fût peut-être le simple effet du fait qu'il la connaissait plus intimement que le reste des gens – qu'elle était, de loin, la personne la plus stupide, la plus vulgaire et dépourvue d'esprit qu'il eût jamais rencontrée. Il n'y avait pas une seule pensée dans sa tête qui ne fût un slogan, et il n'y avait aucune imbécillité, absolument aucune, qu'elle n'était capable d'avaler lorsque le Parti la lui présentait. « La bande-son humaine » était le surnom dont il l'avait secrètement affublée. Malgré tout, il aurait pu supporter de vivre avec elle, s'il n'y avait pas eu le sexe.

Aussitôt qu'il la touchait elle semblait se cripser et se rigidifier. La prendre dans ses bras revenait à étreindre une icône de bois. Et ce qui était étrange, c'était que même lorsqu'elle le serrait contre elle, il avait l'impression que simultanément, elle le repoussait de toutes ses forces. La rigidité de ses muscles suffisait à transmettre cette impression. Elle s'allongeait là, les yeux fermés, sans résister, sans coopérer : elle se SOUMETTAIT. C'était affreusement gênant, et, après un temps, cela devint horrible. Il aurait pu continuer à vivre avec elle, s'ils s'étaient entendus pour demeurer abstinents. Mais, contre toute attente, ce fut Katharine elle-même qui refusa cet arrangement. Ils devaient, disait-elle, produire un enfant s'ils le pouvaient. Ainsi, la performance se répéta, une fois par semaine, avec une grande régularité, à chaque fois que ce n'était pas impossible. Elle

avait même pris l'habitude de le lui rappeler le matin, comme une chose qu'ils avaient à faire le soir et qu'il ne fallait pas oublier. Elle avait deux expressions pour en parler. L'une d'entre elles était « faire un bébé », et l'autre : « notre devoir envers le Parti » (oui, elle utilisait vraiment cette phrase). Très vite, il développa une terrible anxiété à l'approche du jour fixé. Mais fort heureusement, aucun enfant ne montra le bout de son nez : à la fin elle accepta de renoncer à essayer, et peu après ils se séparèrent.

Winston eut un soupir sonore. Il saisit son stylo et écrivit :

« Elle se jeta sur le lit, et, immédiatement, sans le moindre préliminaire, de la façon la plus vulgaire et horrible qui soit, elle remonta sa jupe. »

Il se revit, debout dans la pénombre de la lampe, avec l'odeur des insectes et du parfum bon marché dans les narines, et dans le cœur un sentiment de défaite et de rancune qui, même à cet instant, était mêlé à la pensée du corps blanc de Katharine, glacé à tout jamais par le pouvoir hypnotique du Parti. Pourquoi est-ce qu'il devait toujours en être ainsi ? Pourquoi ne pouvait-il avoir une femme à lui, plutôt que ces empoignades infâmes, espacées de plusieurs années ? Mais une véritable histoire d'amour était un événement quasiment inimaginable. Les femmes du Parti étaient toutes identiques. La chasteté était aussi fermement implantée en elles que la loyauté envers le Parti. Par un conditionnement précoce et attentif, par des jeux, par l'eau froide, par tout le tintamarre de sottises qu'elles subissaient à l'école, chez les Espions et à la Ligue de la Jeunesse, par des lectures, des parades, des chansons, des slogans, par la musique martiale, tout sentiment naturel avait été éradiqué en elles. La raison de Winston lui disait qu'il devait exister des exceptions, mais son cœur n'y croyait pas. Elles étaient toutes inexpugnables, comme le voulait le Parti. Et ce qu'il voulait, plus encore que d'être aimé, c'était de faire tomber ce mur de vertu, même si cela ne devait arriver qu'une seule fois dans toute sa vie. L'acte sexuel, mené à bien, était un acte de rébellion. Le désir était un crime de la pensée. Même s'il avait réussi à éveiller les sens de Katharine, dans le mariage, cela aurait été comme une sorte de séduction.

Mais il fallait écrire la fin de l'histoire. Il écrivit :

« Je tournai le bouton de la lampe. Quand je la vis dans la lumière –

Par contraste avec l'obscurité, la faible lumière de la lampe à paraffine avait paru très crue. Pour la première fois il pouvait voir la femme distinctement. Il s'était approché d'elle, puis avait fait halte, plein de concupiscence et de terreur. Il était douloureusement conscient du risque qu'il avait pris en venant ici. Il était parfaitement possible que les patrouilleurs l'attrapent quand il sortirait : il n'était pas exclu qu'ils l'attendent, dans cette

intention, en ce moment-même, juste derrière la porte. S'il partait maintenant, sans même faire ce pour quoi il était venu --!

Cela devait être couché sur le papier, cela devait être confessé. Ce qu'il avait vu soudainement, dans la lumière de la lampe, était que cette femme était VIEILLE. Le fard était si épais sur son visage qu'il paraissait capable de se craqueler comme un masque de carton-pâte. Il y avait des filets blancs dans ses cheveux ; mais le détail vraiment effrayant était que sa bouche s'était entrouverte, laissant béer des ténèbres caverneuses. Elle n'avait absolument aucune dent.

Il écrivit à la hâte, d'une écriture nerveuse :

« Quand je la vis dans la lumière, elle se révéla être assez âgée, 50 ans au minimum. Mais je continuai et fis comme si de rien n'était. » Il pressa à nouveau ses doigts contre ses paupières. Il l'avait écrit, enfin, mais cela n'avait rien changé. La thérapie n'avait pas fonctionné. Le besoin pressant de hurler des mots orduriers à pleins poumons était plus fort que jamais.

Chapitre 7

« S'il y a de l'espoir », écrivit Winston, « il se trouve chez les prolétaires. »

S'il y avait de l'espoir, il DEVAIT se trouver chez les prolétaires, car c'était seulement de ces masses grouillantes et méprisées, 85 pour cent de la population de l'Océanie, que pourrait un jour jaillir la force nécessaire pour détruire le Parti. Le Parti ne pouvait pas être renversé de l'intérieur. Ses ennemis, s'il en avait, n'avaient aucun moyen de se rassembler, ou même de s'identifier les uns les autres. Même si la légendaire Confrérie existait, ce qui était possible, il était inconcevable que ses membres puissent jamais se rassembler à plus de deux ou trois. La rébellion, c'était un regard, une inflexion de la voix, au mieux un mot murmuré. Mais les prolétaires, si seulement ils pouvaient d'une façon ou d'une autre prendre conscience de leur force, n'auraient aucunement besoin de conspirer. Ils n'avaient besoin que de se lever, et de s'ébrouer comme un cheval qui chasse les mouches. S'ils le décidaient, ils pouvaient mettre le parti en pièces demain matin. Certainement, un jour ou l'autre, cela arriverait ? Et pourtant ! ---

Il se souvenait de cette fois où il descendait une rue bondée, lorsque le cri terrible de centaines de voix – des voix de femmes – avait retenti, venant d'une petite rue attenante devant lui. C'était un formidable cri de colère et de désespoir, un grand et profond « O-o-o-o-o-oh ! » qui se prolongeait comme la réverbération d'une cloche. Son cœur s'était arrêté. Ca commence ! avait-il pensé. Une émeute ! Les prolétaires vont se libérer à la fin ! Lorsqu'il eut rejoint l'endroit, ce fut pour voir une foule de de deux ou trois cents femmes envahissant les étals du marché, avec des visages aussi tragiques que si elles avaient été les passagères sans espoir d'un navire en perdition. Mais à ce moment, le désespoir général se fragmenta en une multitude de querelles individuelles. Il se trouvait que l'un des étals du marché vendait des casseroles en fer blanc. C'étaient des articles misérables et crasseux, mais des casseroles de tout type étaient toujours des articles qu'il était difficile de se procurer. Et maintenant, le stock s'était subitement épuisé. Les femmes qui avaient eu le plus de chance, poussées et bousculées par les autres, essayaient de s'esquiver avec leurs casseroles, tandis que des dizaines d'autres vociféraient devant les étals, accusant le commerçant de faire preuve de favoritisme et d'avoir d'autres casseroles quelque part en réserve. Il y eut une nouvelle explosion de cris. Deux grosses femmes, dont l'une était décoiffée, s'étaient emparées de la même casserole et cherchaient toutes deux à l'arracher des mains de l'autre. Pendant un moment elles tirèrent toutes les deux, puis le manche lâcha. Winston les regardait avec dégoût. Et

pourtant, pendant juste un instant, quel pouvoir presque terrifiant avait révélé ce cri jailli de seulement quelques centaines de gorges ! D'où venait qu'ils n'étaient pas capables de crier ainsi pour quelque chose d'important ? Il écrivit :

Tant qu'ils ne seront pas devenus conscients, ils ne se révolteront jamais, et ils ne pourront devenir conscients qu'une fois qu'ils se seront révoltés.

Ceci, réfléchit-il, pourrait presque être une transcription d'un des manuels du Parti. Le Parti se vantait, bien sûr, avoir libéré les prolétaires de la servitude. Avant la révolution, ils avaient été honteusement exploités par les capitalistes, ils avaient été affamés et fouettés, les femmes avaient été forcées de travailler dans les mines de charbon (les femmes travaillaient toujours dans les mines de charbon, en réalité), et les enfants étaient vendus à des usines dès l'âge de six ans. Mais en même temps, en vertu des principes de la Pensée-double, le Parti enseignait que les prolétaires étaient des inférieurs de naissance qui devaient rester dans une situation de sujétion, comme des animaux, en application de quelques règles simples. En réalité, on savait fort peu de choses sur les prolétaires, mais il n'était pas nécessaire d'en savoir beaucoup. Tant qu'ils continuaient à travailler et à procréer, leurs autres activités étaient sans importance. Laissés à eux-mêmes, comme le bétail lâché en liberté dans les plaines d'Argentine, ils en étaient revenus à un style de vie qui leur semblait naturel, une sorte de schéma ancestral. Ils naissaient, ils grandissaient dans le caniveau, travaillaient à douze ans, connaissaient une brève période florissante de beauté et de désir sexuel, se mariaient à vingt ans, atteignaient la maturité à trente ans, et mouraient, pour la plupart, à soixante ans. Le travail physique épuisant, les tâches ménagères et le soin des enfants, les petites querelles avec les voisins, les films, le football, la bière, et par-dessus tout le jeu, étaient l'unique horizon de leurs esprits. Les maintenir sous contrôle n'était pas difficile. Quelques agents de la Police de la Pensée évoluaient parmi eux, répandant de fausses rumeurs, repérant et éliminant les quelques individus qu'ils jugeaient capables de devenir dangereux, mais aucune tentative n'était faite pour les endoctriner avec l'idéologie du Parti. Il n'était pas souhaitable que les prolétaires aient un fort sentiment politique. Tout ce qu'on attendait d'eux, c'était un patriotisme primitif auquel on pouvait faire appel à chaque fois que c'était nécessaire, pour leur faire accepter des temps de travail accrus ou des rations plus faibles. Et même quand ils étaient insatisfaits, comme c'était parfois le cas, leur insatisfaction ne menait nulle part, car n'ayant pas d'idées générales, ils ne pouvaient se concentrer que sur de petits griefs mesquins. Ils n'étaient pas conscients des maux les plus importants qui leur étaient infligés. La grande majorité des prolétaires n'avaient même pas d'écrantels à leur domicile. Même la police civile ne se

mêlait que rarement de leurs affaires. Il y avait une très forte criminalité à Londres, un véritable Etat dans l'Etat fait de voleurs, de bandits, de prostituées, de trafiquants de drogue et de racketteurs de toutes sortes, mais comme tout cela se déroulait parmi les prolétaires eux-mêmes, cela n'avait aucune importance. Pour tout ce qui concernait la morale, ils avaient le droit de suivre leurs codes ancestraux. Le puritanisme sexuel du Parti ne leur était pas imposé. La fornication n'était pas punie, le divorce était autorisé. D'ailleurs, même la pratique religieuse aurait été autorisée, si les prolétaires en avaient manifesté la moindre envie ou le moindre besoin. Ils étaient au-delà de toute suspicion. Comme le proclamait le slogan du Parti : « Les prolétaires et les animaux sont libres. »

Winston se pencha et gratta avec précaution son ulcère variqueux. Il avait recommencé à le démanger. Ce sur quoi on revenait sans cesse, c'était l'impossibilité de savoir à quoi ressemblait réellement la vie avant la Révolution. Il sortit du tiroir un exemplaire d'un manuel scolaire d'histoire qu'il avait emprunté à Mrs. Parsons, et commença à en recopier un large extrait sans le journal :

Dans les temps anciens (était-il écrit), avant la glorieuse Révolution, Londres n'était pas la belle cité qu'elle est de nos jours. C'était un endroit sombre, sale, misérable où presque personne n'avait suffisamment de quoi se nourrir, et où des centaines, des milliers de personnes n'avaient pas de chaussures à leurs pieds, et même pas un toit sous lequel dormir. Des enfants pas plus âgés que vous devaient travailler douze heures par jour pour des maîtres cruels qui les flagellaient s'ils travaillaient trop lentement, et ne les nourrissaient avec rien d'autre que des croûtes de pain rassis et de l'eau. Mais au milieu de toute cette terrible pauvreté, il y avait quelques grandes et belles maisons, qui étaient habitées par de riches hommes qui pouvaient avoir jusqu'à trente serviteurs pour prendre soin d'eux. On appelait ces hommes riches des capitalistes. C'étaient des hommes gras et laids, avec des visages malfaisants, comme celui qui est représenté sur la page ci-contre. Vous pouvez voir qu'il est habillé d'un long manteau, qu'on appelait une redingote, et un curieux chapeau brillant en forme de tuyau de poêle, qu'on appelait un haut-de-forme. C'était l'uniforme des capitalistes, et personne d'autre n'était autorisé à le porter. Les capitalistes possédaient tout au monde, et tous les autres étaient leurs esclaves. Ils possédaient toutes les terres, toutes les maisons, toutes les usines, et tout l'argent. Si quelqu'un leur désobéissait, ils pouvaient l'envoyer en prison, ou ils pouvaient lui enlever son emploi et le condamner à mourir de faim. Quand une personne ordinaire parlait à un capitaliste, il lui fallait se courber humblement, enlever sa casquette et l'appeler « Sir ». Le chef de tous les capitalistes était appelé le Roi, et –

Mais il connaissait tout le reste. On allait mentionner les évêques aux manches évasées, les juges dans leurs robes d'hermine, le pilori ,le carcan, la roue, le chat à neuf queues, le banquet du Lord Maire, et la pratique qui consistait à embrasser l'orteil du Pape. Il y avait aussi ce qu'on appelait la JUS PRIMAE NOCTIS, qui ne serait probablement pas mentionnée dans un livre pour enfants. C'était la loi en vertu de laquelle tout capitaliste avait le droit de coucher avec n'importe quelle femme travaillant dans une de ses usines. Comment savoir ce qui dans tout cela était mensonger ? Il était POSSIBLE que l'être humain vive mieux en moyenne maintenant qu'avant la Révolution. La seule preuve du contraire, c'était cette protestation muette que vous sentiez jusque dans vos os, le sentiment instinctif que les conditions dans lesquelles vous viviez étaient intolérables et qu'elle avaient dû être différentes à d'autres époques. Il était frappant que la véritable caractéristique de la vie moderne n'était ni sa cruauté, ni son insécurité, mais simplement son austérité, sa saleté, son apathie. La vie, si vous regardiez autour de vous, ne ressemblait en rien, en premier lieu, aux mensonges que déversaient les écrantels, mais elle ne ressemblait pas non plus à l'idéal que tentait d'atteindre le Parti. De nombreux aspects de la vie, même pour un membre du Parti, étaient neutres et apolitiques : s'épuiser dans un travail ennuyeux, se bagarrer pour une place dans le Métro, repriser une chaussette usée, mendier un comprimé de saccharine, conserver un mégot de cigarette. L'idéal prôné par le Parti était quelque chose d'immense, de terrible et de scintillant – un monde d'acier et de béton, de machines monstrueuses et d'armes terrifiantes – une nation de guerriers et de fanatiques, allant de l'avant dans un parfait ensemble, chacun avec les mêmes pensées et criant les mêmes slogans, sans cesse occupés à travailler, combattre, triompher, persécuter – trois cents millions de personnes ayant toutes le même visage. La réalité, c'était des cités décrépites, miteuses, où des gens affamés traînaient les pieds ça et là dans des chaussures percées, dans des maisons rafistolées du dix-neuvième siècle qui sentaient toujours le chou et les toilettes défectueuses. Il lui semblait voir en Londres une vaste cité en ruines d'un million de poubelles, et à cette vision se mêlait l'image de Mrs. Parsons, une femme au visage ridé et aux cheveux clairsemés, aux prises sans aucun espoir avec un tuyau de vidange bouché.

Il se pencha et gratta à nouveau sa cheville. Jour et nuit, l'écrantel vous emplissait les oreilles de statistiques prouvant que les gens avaient maintenant plus de nourriture, plus de vêtements, des maisons plus confortables, des loisirs plus agréables – qu'ils vivaient plus longtemps, travaillaient moins, étaient plus gros, en meilleure santé, plus forts, plus

heureux, plus intelligents, mieux éduqués, que cinquante ans plus tôt. Pas un seul de ces mots ne pourrait jamais être confirmé ou infirmé.

Le Parti proclamait, par exemple, qu'aujourd'hui 40 pour cent des prolétaires adultes savaient lire. Avant la Révolution, ce taux n'était, disait-on, que de 15 pour cent. Le Parti proclamait que le taux de mortalité infantile n'était maintenant que de 160 pour mille, alors qu'il était de 300 avant la Révolution – et ainsi de suite. C'était comme une équation simple à deux inconnues. Il se pouvait très bien que chaque mot, littéralement, des livres d'histoire, même tout ce qu'on acceptait sans se poser aucune question, soient de pures inventions. Autant qu'il pouvait savoir, il n'y avait peut-être jamais eu de loi comme la JUS PRIMAE NOCTIS, ou de créatures comme les capitalistes, ou de chapeaux comme les hauts-de-forme. Tout se perdait dans le brouillard. Le passé était effacé, l'effacement était oublié, le mensonge devenait vérité. Une seule fois dans sa vie, il avait possédé – APRES l'évènement, c'était cela l'important – la preuve concrète, irréfutable, d'un acte de falsification.

Il l'avait tenue dans ses mains pendant près de trente secondes. Ce devait être en 1973 – en tout cas, c'était à peu près au moment où lui et Katharine s'étaient séparés.

Mais la date vraiment importante, c'était sept ou huit ans auparavant. L'histoire avait commencé réellement au milieu des années soixante, au moment des grandes purges pendant lesquelles les premiers meneurs de la Révolution avaient été éliminés une bonne fois pour toutes. En 1970 plus aucun d'entre eux ne subsistait, à part Big Brother lui-même. Tous les autres avaient déjà à ce moment-là été démasqués comme traitres et contre-révolutionnaires. Goldstein avait fui et se cachait, nul ne savait où, et quant aux autres, quelques-uns avaient simplement disparu, tandis que la majorité avaient été exécutés après des procès spectaculaires durant lesquels ils avaient confessé leurs crimes. Parmi les derniers survivants, il y avait trois hommes, nommés Jones, Aaronson et Rutherford. Ils avaient dû être arrêtés tous les trois vers 1965. Comme cela arrivait souvent, ils avaient disparu pendant un an ou plus, si bien qu'on ne savait pas s'ils étaient vivants ou morts, puis on les avait soudainement exposés à nouveau pour qu'il s'accusent eux-mêmes, comme c'était l'usage. Ils avaient avoué être coupables d'intelligence avec l'ennemi (à cette époque aussi, l'ennemi était l'Eurasie), de détournement de fonds publics, du meurtre de membres fidèles du Parti, d'intrigues contre le gouvernement de Big Brother, qui avaient commencé longtemps avant la Révolution, et d'actes de sabotage ayant causé la mort de centaines de milliers de personnes. Après leur confession, ils avaient été pardonnés, réintégrés au Parti, et placés à des postes qui, malgré leurs intitulés ronflants, n'étaient en fait que des placards. Tous

trois avaient écrits de longs articles abjects dans « Le Times », analysant les raisons de leur trahison, et promettant de faire amende honorable.

Peu de temps après leur libération, Winston les avait vus tous trois au Chestnut Tree Café. Il se souvenait qu'il les regardait du coin de l'œil avec une sorte de fascination terrifiée. Ils étaient beaucoup plus âgés que lui, des reliques de l'ancien monde, pratiquement les derniers grands personnages qui restaient de l'époque héroïque du Parti. Le prestige de la lutte souterraine et de la guerre civile s'attachait encore un peu à leur personne. Il avait le sentiment, même si déjà à cette époque les faits et les dates commençaient à se brouiller, qu'il avait connu leurs noms des années avant de connaître celui de Big Brother. Mais aussi, ils étaient des renégats, des ennemis, des intouchables, voués à une mort absolument certaine d'ici un an ou deux. Aucun de ceux qui tombaient entre les mains de la Police de la Pensée n'en réchappait, au final. Ils étaient des cadavres, attendant qu'on les renvoie dans la tombe.

Personne n'était assis aux tables les plus proches. Il n'était pas sage ne serait-ce que d'être aperçu dans le voisinage de telles personnes. Ils étaient assis en silence, devant leurs verres de gin aromatisé au clou de girofle, qui était la spécialité du café. Des trois, c'était Rutherford dont l'apparence avait le plus impressionné Winston. Rutheford avait jadis été un célèbre caricaturiste, dont les dessins féroces avaient aidé à enflammer l'opinion publique avant et pendant la Révolution. Même alors, à de longs intervalles, ses caricatures étaient encore publiées par le Times. Elles n'étaient plus qu'une imitation de son ancien style, et curieusement elles étaient sans vie et peu convaincantes. Elles ressassaient toujours les anciens thèmes – les bidonvilles, les enfants affamés, les batailles de rue, les capitalistes en haut-de-forme – même sur les barricades, les capitalistes semblaient s'accrocher à leurs hauts-de-forme, dans un effort désespéré et sans fin pour revenir au passé.

C'était un homme monstrueux, avec une crinière graisseuse de cheveux gris, un visage gonflé et ridé, et d'épaisses lèvres négroïdes. En un temps il avait dû être immensément fort, mais maintenant son grand corps se distendait, s'affaissait, débordait dans toutes les directions. Il semblait se désintégrer sous vos yeux, comme une montagne qui s'écroule.

Il était quinze zéro zéro, l'heure solitaire. Winston ne parvenait pas à se souvenir comment il s'était retrouvé dans le café à pareille heure. L'endroit était presque désert. Une musique métallique s'écoulait des écrantels. Les trois hommes étaient assis dans leur coin, presque immobiles et sans parler.

Sans qu'on l'ait appelé, le garçon amena de nouveaux verres de gin. Il y avait un jeu d'échecs sur la table à côté d'eux, avec les pièces placées, mais aucune partie n'était commencée. Et alors, pendant peut-être trente secondes en tout, quelque chose s'était passé sur les écrantels. Non seulement le morceau avait changé, mais la tonalité-même de la musique avait changé aussi. Et il y avait eu - c'était vraiment difficile à décrire - une note particulière, craquante, comme un braiement railleur : dans son esprit, Winston l'avait appelée une "note jaune". Puis une voix, dans l'écrantel, avait chanté :

Sous le châtaigner florissant,
Je t'ai vendu, et tu m'as vendu
Là ils sont étendus, et là nous sommes étendus,
Sous le châtaigner florissant.

Aucun des trois hommes n'avait réagi. Mais quand Winston avait lancé un regard au visage dévasté de Rutherford, il avait vu que ses yeux étaient pleins de larmes. Et pour la première fois il avait remarqué , avec une sorte de frisson intérieur, et sans savoir pourtant ce qui le faisait frissonner, qu'Aaronson et Rutherford avaient tous deux le nez cassé.

Quelque temps plus tard, tous trois avaient été arrêtés à nouveau. Il était apparu qu'ils s'étaient lancés dans de nouvelles conspirations dès leur libération. Lors de leur second procès, ils avaient, en plus de toute une gamme de nouveaux crimes, renouvelé leur confession des anciens. Ils avaient été exécutés, et leur destin avait été relaté dans les annales du Parti, en guise d'avertissement pour la postérité.

Environ cinq ans après, en 1973, Winston déroulait une liasse de documents qui venaient juste de tomber sur son bureau depuis le tube pneumatique, quand il était tombé sur un bout de papier qui avait à l'évidence été glissé entre les autres, puis oublié. Au moment même où il était en train de l'aplatir de la main, il avait réalisé sa signification. C'était une demi-page arrachée du Times une dizaine d'années auparavant – la moitié supérieure de la page, si bien qu'elle comprenait également la date. Elle présentait une photographie des délégués lors d'une réunion du Parti à New York. Au milieu du groupe se trouvaient, bien visibles, Jones, Aaranson et Rutherford. Il n'y avait pas d'erreur possible, et de toute façon, leurs noms se trouvaient dans la légende sous la photo.

Le problème, c'était que durant leur procès, tous les trois avaient avoué être sur le sol Eurasien à cette date. Ils s'étaient rendus quelque part en Sibérie depuis un aérodrome secret au Canada, et s'étaient entretenus avec les membres de l'état-major Eurasien, à qui ils avaient révélé d'importants secrets militaires. La date s'était gravée dans la mémoire de Winston, car c'était justement le jour du Solstice d'été. Mais toute l'histoire devait être enregistrée dans d'innombrables autres documents. Il n'y avait qu'une seule

conclusion possible : les aveux étaient des mensonges. Bien entendu, ce n'était pas en soi une découverte. Même à cette époque, Winston n'imaginait pas que les personnes liquidées pendant les purges avaient réellement commis les crimes dont on les accusait. Mais cela, c'était une preuve concrète, le fragment d'un passé aboli, comme un os fossilisé qu'on retrouve dans la mauvaise strate et qui détruit une théorie géologique. Cela aurait suffi à désintégrer le Parti, si l'évènement ainsi que sa signification avaient pu être rendus publics.

Il s'était immédiatement remis à travailler. Dès qu'il avait vu la photographie, et compris ce qu'elle signifiait, il l'avait aussitôt recouverte d'un autre papier. Par chance, l'écrantel n'avait pu capter que son verso au moment où il l'avait déroulée.

Il avait posé son bloc-notes sur ses genoux et avait reculé sa chaise pour se placer aussi loin que possible de l'écrantel. Garder son visage inexpressif, ce n'était pas très difficile, et on pouvait même, avec un certain effort, contrôler sa respiration, mais on ne pouvait pas contrôler les battements de son cœur, et l'écrantel était suffisamment sensible pour le détecter. Il avait laissé passer une dizaine de minutes, pendant lesquelles il avait été tourmenté par la crainte de quelque accident – un courant d'air soudain soufflant sur son bureau, par exemple – qui aurait pu le trahir.

Alors, en prenant garde à ne pas la dévoiler à nouveau, il avait laissé tomber la photographie dans le trou de mémoire, avec quelques autres papiers à jeter. Encore une minute, et elle serait réduite en cendres.

C'était dix ou onze ans auparavant. Maintenant, il aurait certainement gardé la photographie. Il était étrange que le fait de l'avoir tenue entre ses doigts fût pour lui si significatif, même maintenant, alors que la photographie, tout comme l'évènement quelle rappelait, n'était plus qu'un souvenir. L'emprise du Parti sur le passé était-elle moins forte, se demanda-t-il, parce qu'une preuve qui n'existait plus maintenant, avait UN JOUR existé ?

Mais maintenant, même en supposant qu'il puisse la reconstituer à partir de ses cendres, la photographie ne constituerait même pas une preuve. Déjà, à l'époque où il avait fait cette découverte, l'Océanie n'était plus en guerre avec l'Eurasie, et ç'aurait donc dû être pour l'Estasie que les trois hommes auraient trahi leur pays. Et depuis, il y avait eu d'autres changements – deux, trois, il ne se souvenait pas combien. Très probablement, les aveux avaient dû être réécrits et réécrits, jusqu'à ce que les faits et les dates d'origine n'aient plus le moindre sens. Non seulement le passé changeait, mais il changeait continuellement. Ce qui l'affligeait le plus et lui donnait une sensation de cauchemar, c'était qu'il n'avait jamais clairement compris le pourquoi de toute cette monstrueuse

imposture. Les avantages immédiats d'une falsification du passé étaient évidents, mais la raison finale demeurait mystérieuse. Il reprit sa plume et écrivit :

Je comprends COMMENT, mais je ne comprends pas POURQUOI.

Il se demanda, comme il se l'était déjà souvent demandé, s'il n'était pas fou lui-même. Peut-être un fou n'était-il qu'une minorité réduite à une seule personne. Il fut un temps où c'était un signe de folie de penser que la terre tournait autour du soleil ; maintenant il en était de même si on pensait que le passé était inaltérable. Il était peut-être LE SEUL à le croire, et alors, s'il était le seul, cela faisait de lui un fou. Mais la pensée d'être fou ne le troublait pas beaucoup, le plus horrible était qu'il pût se tromper.

Il reprit le manuel scolaire d'histoire et regarda le portrait de Big Brother, disposé en frontispice. Le regard hypnotique était fixé sur le sien. C'était comme si une force colossale s'exerçait contre vous – quelque chose qui pénétrait dans votre crâne, vous tapait sur le cerveau, vous effrayait de vos propres croyances, vous persuadant presque de refuser le témoignage de vos sens. A la fin, le Parti annoncerait que deux et deux font cinq, et vous finiriez par le croire. Il était inévitable qu'ils fassent cette annonce tôt ou tard : la logique de leur position l'exigerait. Ce n'était pas seulement la validité de l'expérience qui était tacitement reniée par leur philosophie, mais l'existence même d'une réalité extérieure. L'hérésie des hérésies, c'était le bon sens. Et ce qui était terrifiant, ce n'était pas qu'ils pourraient vous tuer si vous pensiez autrement, mais qu'il se pouvait qu'ils aient raison ? Car après tout, comment savons-nous que deux et deux font quatre ? Ou que la force de gravité existe ? Ou que le passé est immuable ? Si le monde extérieur et le passé n'existent tous deux que dans l'esprit, et si l'esprit lui-même est contrôlable, qu'en est-il alors ?

Mais non ! Son courage sembla soudain se raffermir de lui-même. Le visage d'O-Brien, sans association d'idée évidente, s'était présenté à son esprit. Il sut, avec plus de certitude qu'auparavant, qu'O-Brien était de son côté.

Il écrivait son journal pour O-Brien – Il était DESTINE à O'Brien : c'était comme une lettre interminable que personne ne lirait jamais, mais qui était adressée à une personne précise, et qui prenait de ce fait une coloration particulière.

Le Parti vous disait de rejeter le témoignage de vos yeux et de vos oreilles. C'était leur commandement final, le plus essentiel. Son cœur chavira en pensant à l'énorme puissance qui s'élevait face à lui, à la facilité avec laquelle n'importe quel intellectuel du Parti le dominerait dans un débat, tous ces arguments subtils qu'il ne serait même pas capable de comprendre, sans parler d'y répondre. Et pourtant, il avait raison ! Ils avaient tort et il avait raison. L'évidence, la simplicité, et la vérité devaient être défendus. Les

truismes sont des vérités, et il faut s'accrocher à cela ! Le monde matériel existe, ses lois ne changent pas. Les pierres sont dures, l'eau est humide, les objets qu'on lâche tombent vers le centre de la terre. Avec le sentiment de s'adresser à O'Brien, et aussi d'énoncer un important axiome, il écrivit :

« La liberté, c'est la liberté de dire que deux plus deux font quatre. Si on obtient cela, tout le reste suit."

Chapitre 8

Surgissant d'on ne sait où, au fond d'un passage, une odeur de café – de vrai café, pas de café de la Victoire – flottait dehors, dans la rue. Winston s'arrêta machinalement. Pendant peut-être deux secondes, il avait été replongé dans le monde à demi oublié de son enfance. Puis une porte claqua, étouffant l'odeur du café aussi abruptement que si cela avait été un bruit.

Il avait marché plusieurs kilomètres sur les pavés, et son ulcère variqueux le lançait. C'était la seconde fois en trois semaines qu'il manquait une soirée au Centre Communautaire : un acte imprudent, car vous pouviez être certain que le relevé de vos présences au Centre était attentivement épluché. En principe un membre du Parti n'avait pas de temps libre, et n'était jamais seul, sauf dans son lit. Il était entendu que quand il n'était pas en train de travailler, de manger ou de dormir, il devait prendre part à quelque récréation communautaire : faire quoi que ce soit qui suggérait un goût pour la solitude, même se promener seul, était toujours légèrement dangereux. Il y avait un mot pour cela en Neuvlang : « PROPREVIE », qui signifiait individualisme et excentricité. Mais ce soir, comme il sortait du Ministère, la douceur embaumée de l'air d'avril l'avait tenté. Le ciel était d'un bleu plus intense qu'il ne l'avait vu de toute l'année, et soudain, la perspective d'une longue soirée bruyante au Centre, avec ses jeux ennuyeux et épuisants, ses lectures, sa camaraderie grinçante lubrifiée par le gin, lui avait paru intolérable. Sur une impulsion, il avait tourné le dos à l'arrêt de bus et marché dans le labyrinthe de Londres, d'abord vers le Sud, puis vers l'Est, puis vers le Nord à nouveau, se perdant à travers des rues inconnues et se souciant à peine de la direction dans laquelle il allait.

« S'il y a de l' espoir », avait-il écrit dans le journal, « il se trouve chez les prolétaires. »

Ces mots lui revenaient, ces mots qui énonçaient une vérité mystique et en même temps une absurdité substantielle. Il se trouvait dans la nébuleuse brune des bidonvilles qui s'étendaient au nord et à l'est de ce qui avait été autrefois la gare Saint Pancras . Il remontait une ruelle pavée, bordée de petites maisons à deux étages aux portes défoncées qui ouvraient directement sur la chaussée et qui faisaient étrangement penser à des trous de rats. Il y avait des flaques d'eau sale qui stagnaient çà et là entre les pavés. Dans les entrées obscures, et dans les étroites allées latérales qui s'ouvraient de chaque côté, les gens fourmillaient, dans des quantités incroyables – des jeunes filles en fleur, aux lèvres violemment maquillées, des jeunes qui suivaient les filles, et des femmes boursouflées qui se dandinaient, comme pour vous montrer ce à quoi les jeunes filles

allaient ressembler d'ici dix ans, et de vieilles créatures courbées qui se trainaient sur leurs pieds affaissés, et des enfants loqueteux, nu-pieds, qui jouaient dans les flaques puis se regroupaient en réponse aux cris hargneux de leurs mères. Environ un quart des fenêtres étaient cassées, et remplacées par du carton. La plupart des gens ne prêtaient aucune attention à Winston ; certains le lorgnaient avec une sorte de curiosité prudente. Deux femmes monstrueuses, avec des bras rouge-brique repliés sur leur tablier, discutaient dans une entrée. Winston entendit des bribes de conversation quand il s'en approcha.

« Oui, j'y ai dit, tout ça c'est très joli, j'ai dit. Mais si tu serais à ma place, t'aurais fait pareil que moi. C'est facile de critiquer, j'y ai dit, mais t'as pas les mêmes problèmes que moi. »

« Ah, dit l'autre, c'est ezactement ça. C'est ezactement ça qu'il y a. »

Les voix stridentes s'arrêtèrent brutalement. Les femmes observèrent Winston dans un silence hostile jusqu'à ce qu'il fût passé. Mais il ne s'agissait pas à proprement parler d'hostilité ; simplement une sorte de méfiance, une crispation momentanée, comme à la vue d'un animal auquel on n'est pas habitué. Le bleu de travail du Parti était certainement une denrée rare dans une telle rue. Il était vraiment imprudent d'être vu dans de tels endroits, à moins que vous ayez une affaire précise à y régler. Les patrouilleurs pouvaient vous arrêter s'ils tombaient sur vous. « Puis-je voir vos papiers, camarade ? Qu'est-ce que vous faites par ici ? A quelle heure avez-vous quitté le travail ? Est-ce votre itinéraire habituel pour rentrer chez vous ? » et ainsi de suite. Non qu'il y eût une règle interdisant de rentrer chez soi à pied par un chemin inhabituel : mais c'était assez pour attirer l'attention sur vous si la Police de la Pensée venait à en être informée.

Tout à coup, la rue entière s'agita. Il y eut des cris d'avertissement, lancés de tous côtés. Des gens se terraient dans les entrées comme des lapins. Une jeune femme se pencha à l'extérieur d'une entrée, un peu devant Winston, attrapa, à l'aide d'un lasso formé par son tablier, un enfant minuscule qui jouait dans une flaque, et se renfonça à l'intérieur – le tout dans un mouvement unique. Au même instant, un homme qui portait un costume noir bouchonné, émergeant d'une allée latérale, courut vers Winston et lui cria, en désignant le ciel, au comble de l'excitation : « Cocotte-minute ! Attention, excellence, attention la tête ! Couchez-vous, vite ! »

« Cocotte-minute » était le surnom que, pour une raison inconnue, les prolétaires avaient donné aux roquettes. Winston se jeta immédiatement face contre terre. Les prolétaires voyaient presque toujours juste quand ils vous donnaient ce genre d'avertissements. Ils semblaient posséder une sorte d'instinct qui leur disait, quelques secondes en avance, qu'une roquette allait s'abattre – bien que les roquettes fussent censées dépasser la

vitesse du son. Winston se protégea la tête avec ses bras. Il y eut un rugissement qui fit tanguer le sol ; une pluie d'objets légers s'abattit sur le dos de Winston. Quand il se releva, il découvrit qu'il était couvert des débris d'une vitre provenant de la fenêtre la plus proche.

Il reprit sa marche. La bombe avait démoli un pâté de maisons, deux cents mètres plus haut dans la rue. Un noir panache de fumée s'élevait dans le ciel, au-dessus d'un nuage de poussière de plâtre qui entourait les ruines où une foule s'amassait déjà. Il y avait, gisant devant lui, sur les pavés, un petit amas de plâtre qui portait en son milieu une rayure rouge sang. Quand il s'approcha il vit qu'il s'agissait d'une main humaine sectionnée au poignet. Privée de l'afflux de sang du corps, la main était si totalement blanche qu'elle ressemblait à un morceau de plâtre.

Il repoussa la chose, avec son pied, dans le caniveau, puis, pour éviter la foule, prit une rue latérale sur sa droite. En trois ou quatre minutes il était sorti de la zone d'impact de la bombe, et le grouillement sordide de la vie dans les rues reprenait comme si de rien n'était. Il était presque 20 zero zero, et les débits de boisson que les prolétaires fréquentaient (et qu'ils appelaient « pubs ») étaient remplis de consommateurs. De leurs portes battantes et crasseuses, qui ne cessaient de s'ouvrir et de se fermer, provenait une odeur d'urine, de sciure et de bière aigre.

Dans un renfoncement, sous un porche, se tenaient trois hommes, très rapprochés les uns des autres. Celui du milieu tenait un journal à moitié plié, que les autres regardaient par-dessus son épaule. Même avant d'être assez proche pour discerner l'expression de leurs visages, Winston pouvait noter la concentration dans chaque ligne de leurs corps. Ils étaient manifestement en train de découvrir une information très importante. Il n'était plus qu'à quelques pas lorsque soudain le groupe se scinda ; et deux des hommes entrèrent en conflit assez violemment. Pendant un moment, il sembla qu'ils allaient en venir aux mains.

« T'es pas foutu de comprendre ce qu'je dis ? Je te dis qu'aucun numéro qui se finit par un 7 a jamais gagné depuis 14 mois ! »

« Si, c'est arrivé ! »

« Je te dis que non ! Chez moi, les numéros gagnants, j'les ai tous notés depuis deux ans sur un bout de papier. J'les note à chaque fois, réglé comme une horloge. Et je te dis, y'a pas de numéro qui se termine par un 7 qui –

« Si, y'en a un qu'a gagné ! J'suis presque capable de te le donner entier, ce foutu numéro. Y se termine par 407. C'était en février – deuxième semaine de février. »

« Février de ta grand-mère ! J'les ai tous noir sur blanc. Et je te dis, aucun numéro –

« Oh ça va », dit le troisième homme.

Ils parlaient de la Loterie. Winston se retourna au bout d'une trentaine de mètres. Ils étaient toujours en train de se disputer, avec des visages animés et passionnés. La Loterie, avec ses gros lots astronomiques hebdomadaires, était le seul événement public que les prolétaires prenaient au sérieux. Sans doute, la Loterie était-elle pour des millions de prolétaires la principale, sinon l'unique, raison de vivre. C'était leur délice, leur folie, leur opium, leur stimulant intellectuel. Quand il s'agissait de la Loterie, même des gens quasiment analphabètes paraissaient capables de calculs compliqués et d'exploits stupéfiants au niveau de la mémoire.

Il y avait des légions entières d'hommes qui gagnaient leur vie juste en vendant des astuces, des prévisions et des porte-bonheur. Winston n'avait rien à voir avec le fonctionnement de la Loterie, qui était gérée par le Ministère de l'Abondance, mais il était conscient (comme tous les membres du Parti, sans exception), que les gains étaient en grande partie imaginaires. Seules de petites sommes étaient réellement versées, car les gagnants des gros lots étaient des personnes fictives. En l'absence de réelle communication entre une partie de l'Océanie et une autre, cela n'était pas difficile à arranger. Mais s'il restait de l'espoir, il se trouvait chez les prolétaires. Il fallait s'accrocher à cette idée. Quand vous l'exprimiez par des mots, cela sonnait comme une idée raisonnable ; c'était quand vous regardiez les êtres humains qui battaient le pavé, que cela devenait un acte de foi.

La rue dans laquelle il avait tourné descendait vers le bas de la colline. Il avait le sentiment qu'il s'était déjà rendu dans ce quartier, auparavant, et qu'il y avait une artère majeure à proximité. Non loin, on entendait un tintamarre de cris. La rue fit un coude et se termina par une volée de marches menant à une allée en contrebas, où quelques vendeurs à l'étalage proposaient des légumes à l'air fatigué. A ce moment, Winston reconnut les lieux. L'allée débouchait sur l'avenue principale, et après le prochain virage, à environ 5 minutes, se trouvait la brocante où il avait acheté le livre aux pages blanches qui lui servait aujourd'hui de journal. Et dans une petite papeterie, non loin de là, il avait acheté son porte-plume et sa bouteille d'encre.

Il s'arrêta un instant en haut des marches. En face de lui, dans l'allée, il y avait un petit pub minable, dont les vitres semblaient brisées, alors qu'elles étaient seulement noires de poussière. Un très vieil homme, voûté mais actif, avec des moustaches blanches qui frétillaient en avant comme des antennes de crevette, poussa le battant de la porte et entra. Comme Winston restait là à regarder, il lui vint à l'esprit que ce vieil homme, qui

devait avoir au moins 80 ans, devait déjà être un homme d'âge mûr au moment de la Révolution. Lui, et une poignée d'autres comme lui, étaient les derniers liens qui existaient avec le monde disparu du capitalisme. Au Parti même, il ne restait pas beaucoup de gens dont les idées avaient été formées avant la Révolution. La génération d'avant avait presque entièrement été balayée lors des grandes purges des années 50 et 60, et les rares survivants avaient depuis longtemps cédé à la terreur, et intellectuellement rendu les armes. S'il y avait encore quelqu'un de vivant, capable de vous rendre compte à peu près fidèlement des conditions de vie de la première moitié du siècle, c'était un prolétaire. Soudain, le passage du livre d'histoire que Winston avait recopié dans son journal lui revint en mémoire, et il fut pris d'une impulsion subite. Il allait pénétrer dans le pub, il allait engager la conversation avec ce vieil homme et lui poser des questions. Il lui dirait : « Racontez-moi la vie que vous aviez, quand vous étiez enfant. Est-ce que c'était comme aujourd'hui ? Est-ce que les choses étaient mieux qu'aujourd'hui, ou pires ? »
Pour éviter de se donner le temps de céder à la peur, il se hâta de descendre les marches et traversa la rue étroite. C'était de la folie, bien sûr. Comme toujours, il n'y avait pas de règle claire interdisant de parler à des prolétaires dans des pubs, mais c'était une action beaucoup trop inhabituelle pour passer inaperçue. Si les patrouilleurs arrivaient, il pourrait plaider une faiblesse soudaine, mais il était peu probable qu'on le crût. Il poussa la porte pour entrer, et une odeur nauséabonde de bière aigre le heurta de plein fouet. A son entrée, le brouhaha des voix se réduisit de moitié. Il pouvait sentir, derrière son dos, tous les regards fixés sur son bleu de travail. Une partie de fléchettes qui se disputait à l'autre bout de la pièce s'interrompit pendant une trentaine de secondes. Le vieil homme que Winston avait suivi était debout au bar, et protestait contre le barman, un jeune homme massif, carré, doté d'un nez crochu et de bras énormes. Un rond de curieux, debout autour d'eux, leurs verres à la main, regardaient la scène.

« Est-ce que j'ai pas demandé poliment, p'têt ? dit le vieil homme, en redressant ses épaules comme pour se battre. Et vous m'dites qu'y a pas un verre à pinte dans tout ce foutu bistrot ? »
« Et c'est quoi, nom de Dieu, une PINTE ? dit le barman, penché en avant, le bout des doigts sur le comptoir.
« Écoutez-le ! Le soi-disant barman, qui sait même pas ce que c'est une pinte ! Eh bien, une pinte c'est la moitié d'un quart, et y'a quatre quarts dans le gallon. La prochaine fois, j't'apprendrai le B.A. BA. »

« Jamais entendu parler », dit laconiquement le barman. « Litre et demi-litre, c'est tout ce qu'on sert. Les verres sont sur l'étagère en face de vous. »

« Je veux une pinte », insista le vieil homme. « C'est pas compliqué de me faire couler une pinte. On n'avait pas ces foutus litres quand j'étais jeune homme. »

« Quand vous étiez jeune, vous viviez dans les arbres », dit le barman, en regardant les autres clients d'un air entendu.

Il y eut des rires bruyants, et le malaise causé par l'entrée de Winston sembla se dissiper. Le visage hérissé de blanc du vieil homme avait rougi. Il se retourna, marmonnant, et se cogna contre Winston. Ce dernier le prit gentiment par le bras.

« Puis-je vous offrir un verre ? » dit-il.

« Vous, vous êtes un gentleman », dit l'autre, redressant ses épaules à nouveau. Il ne paraissait pas avoir remarqué le bleu de travail de Winston. « Une pinte ! » ajouta-t-il avec agressivité au barman. « Une pinte de wallop. »

Le barman versa deux demi-litres d'une bière brune dans des verres épais qu'il venait de rincer dans un baquet sous le comptoir. La bière était la seule boisson que vous pouviez trouver dans les pubs des prolétaires. Les prolétaires n'étaient pas censés boire du gin, bien que dans la pratique ils pussent s'en procurer assez facilement. La partie de fléchettes battait à nouveau son plein, et la rangée d'hommes au comptoir s'étaient mis à parler de tickets de loterie. La présence de Winston était oubliée pour un moment. Il y avait une table de bois sous la fenêtre, où lui et le vieil homme pourraient parler sans craindre d'être entendus. C'était horriblement dangereux, mais au moins, il n'y avait pas d'écrantel dans la pièce – il s'en était assuré aussitôt qu'il était entré.

« L'aurait pu m'donner une pinte », grogna le vieil homme en s'installant devant son verre. « Un demi-litre, c'est pas assez. Ca cale pas. Et un litre entier c'est trop. Ca pèse sur la vessie, sans parler du prix. »

« Vous avez dû voir de grands changements, depuis votre jeunesse » , dit timidement Winston. Les yeux bleus pâles du vieil homme allèrent du jeu de fléchettes au bar, puis du bar à la porte des toilettes, comme si les changements en question devaient avoir eu lieu à l'intérieur de la salle de bar.

« La bière était meilleure », dit-il finalement. « Et moins chère ! Quand j'étais jeune, la bière blonde – wallop qu'on l'appelait – était à quatre pence la pinte. C'était avant la guerre, évidemment. »

« De quelle guerre parlez-vous ? » demanda Winston.

« C'est toutes les mêmes », dit le vieil homme évasivement. Il prit son verre, et ses épaules se redressèrent à nouveau. « Je vous souhaite une excellente santé ! »

Dans son cou décharné, la pomme d'Adam pointue fit un mouvement de va-et-vient étonnamment rapide, et la bière disparut. Winston alla au bar et revint avec deux autres demi-litres. Le vieil homme semblait avoir oublié ses préventions contre le fait de boire un litre entier.

"Vous êtes beaucoup plus âgé que moi", dit Winston. "Vous deviez être un homme adulte au moment de ma naissance. Vous pouvez vous rappeler comment c'était dans les temps anciens, avant la Révolution. Nous ne pouvons que lire des choses là-dessus dans les livres, et ce qu'il y a dans les livres peut ne pas être vrai. J'aimerais avoir votre opinion là-dessus. Les livres d'histoire disent que la vie avant la Révolution était complètement différente de ce qu'elle est maintenant. Qu'il y avait une oppression terrible, de l'injustice, une misère noire comme on ne l'imagine pas. Qu'ici à Londres, la grande majorité des gens n'avaient pas assez à manger, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Que la moitié d'entre eux n'avaient pas même de bottes à leurs pieds. Qu'ils travaillaient douze heures par jour, qu'ils n'allaient à l'école que jusqu'à 9 ans, qu'ils dormaient à 10 dans une seule pièce. Et qu'en même temps, il y avait une toute petite quantité de gens, quelques milliers à peine – qu'on appelait les capitalistes – qui étaient riches et puissants. Qu'ils possédaient tout ce qu'il était possible de posséder. Qu'ils vivaient dans de grandes et magnifiques maisons, avec trente domestiques, qu'ils se promenaient dans des voitures à moteur et des attelages à quatre chevaux, qu'ils buvaient du champagne, qu'ils portaient des chapeaux haut-de-forme --"

Le vieil homme s'illumina soudain. " Des hauts-de-forme!" dit-il. "C'est drôle que vous en parliez. Ca m'est revenu pas plus tard qu'hier, je sais pas pourquoi. J'ai juste pensé: tiens, j'ai pas vu de haut-de-forme depuis des lustres. Y z'ont complètement disparu. La dernière fois que j'en ai porté un, c'était à l'enterrement de ma belle-sœur. Et c'était - ben, je pourrais pas vous donner la date, mais ça doit faire bien cinquante ans. Evidemment je l'avais loué pour l'occasion, vous comprenez."

"Les hauts-de-forme, ce n'est pas le plus important", dit Winston patiemment. "Ce qui est important, c'est que ces capitalistes – eux et une poignée d'avocats et de prêtres et autres qui gravitaient autour d'eux - ils étaient les seigneurs de la terre. Tout existait pour leur profit. Vous – les gens ordinaires, les travailleurs – vous étiez leurs esclaves. Ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient de vous. Ils pouvaient vous envoyer au Canada comme du bétail. Ils pouvaient coucher avec vos filles s'ils en avaient envie. Ils pouvaient vous condamner à être fouettés avec une chose appelée un chat à neuf queues. Vous deviez

retirer votre chapeau quand vous les croisiez. Et tous les capitalistes se déplaçaient avec une bande de laquais qui --"

Le vieil homme s'illumina à nouveau.

"Des laquais !" dit-il. "Par exemple, voici un mot que j'ai pas entendu depuis bien longtemps. Ce client-là me ramène en arrière, ça oui. Je me souviens que, oh, y'a belle lurette – j'allais des fois à Hyde Park le dimanche après-midi pour écouter les gars faire leurs discours. L'armée du salut, les Catholiques Romains, les Juifs, les Indiens – toutes sortes de gars. Et il y en avait un – bon, je pourrais pas vous donner son nom, mais c'était un sacré bon orateur, celui-là. Il n'y allait pas par quatre chemins ! "Laquais ! Y disait. "laquais de la bourgeoisie ! Larbins de la classe dominante !" "Parasites !" ça, c'en était un autre. Et "hyènes" - il les traitait de hyènes. Evidemment il voulait parler du Parti Travailliste, vous comprenez."

Winston avait l'impression qu'ils discutaient à contre-sens.

"Ce que je voulais vraiment savoir, c'est ceci :", dit-il. "Avez-vous le sentiment d'avoir plus de liberté maintenant que vous en aviez à l'époque ? Etes-vous traité plus humainement ? Dans les temps anciens, les gens riches, les gens de la haute --

"La Maison des Seigneurs", articula le vieil homme, dans une réminiscence.

"La Maison des Seigneurs, si vous voulez. Ce que je demande, c'est : est-ce que ces gens étaient capables de vous traiter comme un inférieur, juste parce qu'ils étaient riches et vous pauvres ? Est-ce vrai, par exemple, que vous deviez les appeler "Sir", et retirer votre chapeau quand vous les croisiez ?"

Le vieil homme parut s'abimer dans sa réflexion. Il but environ le quart de sa bière avant de répondre.

"Oui, dit-il. Ils aimaient qu'on porte la main à son chapeau en les voyant. C'était un genre de geste de respect. J'étais pas spécialement d'accord, mais je l'ai fait bien souvent. C'était de mise, pour ainsi dire."

"Et était-il habituel – je ne fais que rapporter ce que j'ai entendu dans les livres d'histoire - était-il habituel pour ces gens et leurs serviteurs de vous pousser du trottoir vers le caniveau ?"

"Y'en a un qui m'a poussé, une fois, dit le vieil homme. "Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était une nuit de régate - qu'est-ce qu'ils étaient bagarreurs, les nuits de régate - et voilà-t-y pas que je me cogne contre un jeune type sur Shaftesbury Avenue. Un vrai gentleman, que c'était - chemise habillée, haut-de-forme, pardessus noir. Et il était en train de zig-zaguer sur le trottoir, et je lui suis rentré dedans sans le vouloir. Il a dit : "Pourquoi ne regardez-vous pas où vous marchez ?" . J'ai dit : "Vous croyez que ce

foutu trottoir vous appartient ?" Il a dit : "Je vous arrache la tête si vous vous montrez insolent". J'ai dit : "Vous êtes saoul. Et je vais vous charger dans moins d'une minute, j'ai dit. Et croyez-moi si vous voulez, il a mis sa main sur ma poitrine, et m'a quasiment poussé sous les roues d'un bus. Bon, j'étais jeune à l'époque, et j'étais sur le point de lui en mettre une, seulement..."

Un sentiment d'impuissance s'empara de Winston. La mémoire du vieil homme n'était rien qu'un fatras de détails. On aurait pu l'interroger toute une journée sans en tirer une seule véritable information. Les histoires du Parti pouvaient toujours être vraies, d'une certaine manière : elles pouvaient même être complètement exactes. Il fit une dernière tentative.

"Peut-être que je n'ai pas été assez clair", dit-il. "Ce que j'essaie de dire est ceci. Vous avez vécu très longtemps; vous aviez vécu la moitié de votre vie avant la Révolution. En 1925, par exemple, vous étiez déjà un adulte. Diriez-vous, d'après vos souvenirs, que la vie en 1925 était meilleure que maintenant, ou pire ? Si on vous donnait le choix, préféreriez-vous vivre à cette époque, ou maintenant ?"

Le vieil homme médita un moment, les yeux posés sur les fléchettes. Il termina sa bière, plus lentement que la fois précédente. Quand il parla, ce fut avec un air philosophe et tolérant, comme si la bière l'avait adouci.

"Je sais ce que vous voulez que je dise", dit-il. "Vous vous attendez à ce que je dise que j'aimerais mieux être jeune à nouveau. C'est ce que diraient beaucoup de gens si vous leur demandiez. Vous avez la santé et la force quand vous êtes jeune. Quand vous arrivez à mon âge, vous n'êtes jamais très en forme. J'ai une vilaine douleur aux pieds, et ma vessie me joue de drôles de tours. Six à sept fois par nuit, je me relève. Mais d'un autre côté, y'a de grands avantages à être vieux. Vous n'avez plus les mêmes soucis. Pas d'embrouilles avec les femmes, et ça, c'est quelque chose. J'ai plus touché une femme depuis près de 30 ans, si vous pouvez le croire. Et, qui plus est, je n'en ai pas eu envie !

Winston se rassit contre le rebord de la fenêtre. Ça ne servait à rien de continuer. Il était sur le point d'acheter de nouvelles bières quand le vieil homme se leva brusquement et se dépêcha vers l'urinoir puant sur le côté de la pièce. Le demi supplémentaire faisait déjà son effet sur lui. Winston resta assis une minute ou deux, contemplant son verre vide, et remarqua à peine quand ses pieds le transportèrent dehors, dans la rue. Dans vingt ans tout au plus, songea-t-il, la simple et immense question "La vie était-elle meilleure avant la Révolution que maintenant ?" n'aurait plus jamais aucune réponse

possible. Mais en fait c'était déjà le cas maintenant, puisque les survivants éparpillés de l'ancien monde étaient incapables de comparer deux époques entre elles. Ils se rappelaient un million de choses inutiles, une querelle avec un collègue, la recherche d'une pompe à vélo perdue, l'expression du visage d'une sœur morte depuis longtemps, les tourbillons de poussière soulevés par le vent d'un matin ancien de 70 ans : mais tous les faits importants étaient en dehors de leur champ de vision. Ils étaient comme des fourmis, qui peuvent voir les petits objets mais pas les grands. Et quand la mémoire défaillait, et que les archives étaient falsifiées - quand cela arrivait, on était obligé d'accepter les affirmations du Parti, selon lesquelles il avait amélioré les conditions de la vie humaine, parce qu'il n'existait, et n'existerait plus jamais, aucun étalon auquel cette affirmation pouvait être jaugée.

A cet instant, le cours de ses pensées s'arrêta brusquement. Il fit halte et regarda en l'air. Il se trouvait dans une rue étroite, avec quelques échoppes sombres au milieu de maisons d'habitation. Immédiatement au-dessus de sa tête pendaient trois boules métalliques décolorées qui semblaient avoir été dorées dans des jours meilleurs. Il avait l'impression de reconnaître l'endroit. Bien sûr ! Il se tenait à l'extérieur de la brocante où il avait acheté son journal. Il eut au cœur un pincement de peur. Acheter le livre, pour commencer, avait été très téméraire, et il s'était juré de ne jamais plus s'approcher de ce lieu. Et pourtant, au moment où il avait laissé divaguer son esprit, ses pieds, indépendants, l'avaient ramené là. C'était justement contre des impulsions suicidaires de ce genre qu'il avait espéré pouvoir se prémunir en commençant le journal.
Il remarqua en même temps que, bien qu'il fût presque 21.00, la boutique était toujours ouverte. Avec le sentiment qu'il serait moins visible à l'intérieur qu'en train de traîner sur le trottoir, il franchit le seuil. Si on le questionnait, il pourrait prétendre, de manière assez plausible, qu'il était en quête de lames de rasoir. Le propriétaire venait juste d'allumer une lanterne à huile, qui dégageait une odeur impure mais amicale. C'était un homme qui pouvait avoir la soixantaine, frêle et voûté, avec un long nez bienveillant, et des yeux doux, déformés par d'épaisses lunettes. Ses cheveux étaient presque blancs, mais ses sourcils broussailleux étaient encore noirs. Ses lunettes, ses mouvements doux et méticuleux, et le fait qu'il portât une vieille veste de velours noir, lui donnaient un vague air d'intellectualité, comme s'il était une sorte d'homme de lettres, ou peut-être un musicien. Sa voix était douce, comme délavée, et son accent était moins vulgaire que la majorité des prolétaires.

“Je vous ai reconnu sur le trottoir”, dit-il immédiatement. Vous êtes le gentleman qui m’a acheté l’album de souvenirs pour dame. C’était un beau papier, ça. Crémeux, comme on disait dans le temps. Du papier comme ça, on n’en fait plus depuis – oh, je dirais 50 ans.”

Il regarda Winston par-dessus le haut de ses lunettes.

“Y a-t-il quelque chose en particulier que je puisse faire pour vous ? Ou vous vouliez juste jeter un coup d’œil ?”

“Je passais”, dit Winston évasivement. “J’ai seulement regardé la vitrine. Je ne veux rien de particulier.”

“Ce n’est pas plus mal”, dit l’autre, “car je ne pense pas que j’aurais pu vous satisfaire.” Il fit un geste d’excuse avec sa main à la paume douce. “Vous voyez comment c’est; une boutique vide, pour tout dire. Entre vous et moi, le commerce d’antiquités est à peu près fini. Il n’y a plus de demande, et plus de stock non plus. Meubles, porcelaines, verres, tout s’est cassé petit à petit. Et bien sûr les choses en métal ont pour la plupart été fondues. Je n’ai pas vu un bougeoir en laiton depuis des années.”

La boutique minuscule était si pleine, en réalité, que c’en était inconfortable, mais il n’y avait pratiquement rien qui eût la moindre valeur. L’espace au sol était très réduit, car contre tous les murs étaient empilés d’innombrables cadres de tableaux poussiéreux.

Sur la fenêtre il y avait des plateaux d’écrous et de boulons, des ciseaux usés, des couteaux de poche avec la lame cassée, des montres ternies qui ne prétendaient même plus fonctionner, et d’autres déchets divers. Sur une petite table, dans un coin, il y avait un bric-à-brac de tabatières laquées, de broches d’agate et autres choses du même genre – qui seul paraissait pouvoir contenir quelque chose d’intéressant. Comme Winston s’en approchait, son regard fut attiré par une chose ronde et lisse qui brillait doucement dans la lumière de la lampe, et il s’en saisit.

C’était un lourd bloc de verre, courbé d’un côté et plat de l’autre, formant presque une demi-sphère. La couleur et la texture du verre rappelaient la douceur particulière de l’eau de pluie. En son centre, agrandi par la surface convexe, il y avait un étrange objet rose, plein de circonvolutions, qui faisait penser à une rose ou à une anémone de mer.

“Qu’est-ce que c’est ?” demanda Winston, fasciné.

“C’est du corail, ça.”, dit le vieil homme. “Ca doit venir de l’Océan Indien. Ca se faisait, de l’enchasser dans du verre. Ca n’a pas moins d’un siècle. Peut-être plus, d’après son allure.”

“C’est un bel objet”, dit Winston.

“C’est un bel objet”, dit l’autre d’un air de connaisseur. “Mais il n’y a pas beaucoup de gens qui seraient de cet avis de nos jours.” Il toussa. “Maintenant, si par hasard vous aviez envie de l’acheter, ça vous coûterait 4 dollars. Je me souviens d’un temps où un truc comme ça allait chercher dans les 8 livres, et 8 livres, c’était - bah, je ne peux pas dire exactement, mais c’était beaucoup d’argent. Mais qui se soucie des antiquités véritables comme ça, de nos jours – alors qu’il n’y en a presque plus ?”

Winston paya immédiatement les 4 dollars et glissa l’objet convoité dans sa poche. Ce qui exerçait sur lui ce charme puissant, ce n’était pas tant sa beauté, que son air d’appartenir à une époque totalement différente de l’époque présente. Le verre, doux et pareil à de l’eau de pluie, n’était comme aucun autre verre qu’il eût déjà vu. L’objet était doublement fascinant, à cause de son apparente inutilité, bien qu’il devinât qu’il avait dû être fabriqué pour être un presse-papier. C’était très lourd dans sa poche, mais heureusement cela ne faisait pas de bosse trop visible. C’était un objet étrange, et même un objet compromettant, pour un membre du Parti. Toutes les choses anciennes, et plus généralement toutes les choses belles, étaient toujours vaguement suspectes. Le vieil homme était devenu notablement plus chaleureux après avoir reçu ses quatre dollars. Et Winston se rendit compte qu’il en aurait accepté trois, et même deux.
“Il y a une autre pièce en haut, si ça vous intéresse de regarder”, dit-il. Il n’y a pas grand-chose. Juste quelques articles. Nous emmènerons de la lumière si nous allons là-haut.”
Il alluma une autre lampe, et, le dos courbé, il ouvrit lentement la voie, monta les escaliers raides et usés, traversa un minuscule couloir, et entra dans une pièce qui ne donnait pas sur la rue, mais sur une cour pavée et une forêt de cheminées. Winston remarqua que la chambre était toujours arrangée comme pour y vivre. Il y avait un bout de tapis par terre, un ou deux cadres aux murs, et un fauteuil profond et crasseux disposé en face de l’âtre. Une pendule à l’ancienne, avec un cadran de douze heures, faisait entendre son tic-tac sur le manteau de la cheminée. Sous la fenêtre, occupant près d’un quart de la pièce, était un énorme lit, toujours garni d’un matelas.
“On a vécu là jusqu’à la mort de ma femme”, dit le vieil homme comme pour s’excuser. “Je vends les meubles petit à petit. Là vous avez un beau lit en acajou, enfin, ce pourrait être un beau lit si on arrivait à faire partir les punaises. Mais je dois dire qu’il est assez lourd.”
Il tenait haut la lanterne, de manière à illuminer toute la chambre, et dans cette chaude et faible lumière, l’endroit paraissait curieusement accueillant. Il vint à l’esprit de Winston qu’il serait sans doute assez facile de louer cette chambre pour quelques dollars la

semaine, s'il était prêt à prendre ce risque. C'était une idée folle, impossible, à abandonner aussitôt qu'elle vous traversait l'esprit; mais la chambre avait éveillé en lui une sorte de nostalgie, une sorte de souvenir ancestral. Il lui semblait connaître exactement l'impression que cela faisait, de s'asseoir dans une chambre comme celle-ci, dans un fauteuil, près d'un feu, avec vos pieds contre la grille et une bouilloire sur la plaque; complètement seul, complètement en sécurité, avec personne pour vous regarder, aucune voix pour vous poursuivre, aucun son excepté le chant de la bouilloire et le tic-tac amical de l'horloge.

"Il n'y a pas d'écrantel !" ne put-il s'empêcher de murmurer. "Ah, dit le vieil homme, je n'ai jamais eu de truc comme ça. C'est trop cher. Et je n'ai jamais vraiment éprouvé le besoin d'en avoir, de toutes façons. Et ça, c'est une belle table à rallonge, dans le coin, ici. Evidemment, si vous vouliez utiliser les rallonges, il faudrait mettre des charnières neuves. "

Il y avait une petite bibliothèque à l'autre coin, et Winston s'était déjà déplacé dans cette direction. Elle ne contenait qu'un bric-à-brac sans intérêt. La traque et la destruction des livres avait été effectuée aussi systématiquement dans les quartiers prolétaires que partout ailleurs. Il était très peu probable qu'il existât nulle part en Océanie un exemplaire d'un livre imprimé avant 1960. Le vieil homme, qui portait toujours la lampe, se tenait en face d'une image dans un cadre en bois de rose qui était accroché de l'autre côté de la cheminée, à l'opposé du lit.

"Si par hasard vous êtes un tant soit peu intéressé par les vieilles affiches __" commença-t-il précautionneusement.

Winston s'approcha pour examiner l'image. C'était une gravure sur métal représentant un bâtiment ovale pourvu de fenêtres rectangulaires, et d'une petite tour sur le devant. Il y avait une balustrade qui entourait le bâtiment, et à l'arrière, se trouvait quelque chose qui semblait être une statue. Winston le regarda quelques minutes. Cela lui semblait vaguement familier, bien qu'il ne se rappelât pas la statue.

"Le cadre est fixé au mur", dit le vieil homme, "mais je pourrais le dévisser, pour vous, pour sûr."

"Je connais ce bâtiment", dit enfin Winston. "C'est une ruine, maintenant. C'est au milieu de la rue qui borde le Palais de Justice."

"Exact. A l'extérieur de la cour de justice. Ca a été bombardé en – oh, il y a un tas d'années. C'était une église, auparavant, St Clement Danes, qu'elle s'appelait." Il sourit, en manière d'excuse, comme s'il était conscient de dire quelque chose d'un peu ridicule, et ajouta :

“Oranges et Piments, disent les cloches de St Clément”

“Qu’est-ce que vous dites ?” demanda Winston.

“Oh - Oranges et Piments, disent les cloches de St Clément. C’était une comptine quand j’étais petit garçon. Je ne me souviens pas de ce qui vient juste après, mais je sais comment ça finit : “Et voici une bougie pour éclairer ton lit, et voici un hachoir pour te couper la tête”. C’était une sorte de danse. Ils se tenaient les mains pour que vous passiez au-dessous, et quand on arrivait à “Et voici un hachoir pour te couper la tête”, ils faisaient descendre leurs bras et vous attrapaient. C’était rien que des noms d’églises. Toutes les églises de Londres y figuraient – toutes les principales, du moins.”

Winston se demanda vaguement de quel siècle datait cette église. Il était toujours difficile de déterminer l’âge d’un bâtiment de Londres. Tout ce qui était massif et impressionnant, et d’apparence suffisamment moderne, avait été prétendument construit après la Révolution, tandis que tout ce qui datait manifestement d’un temps plus ancien était assigné à une période obscure nommée “Moyen-Age”. Les siècles du capitalisme étaient réputés pour n’avoir produit aucun bâtiment de valeur. Il était devenu aussi impossible d’apprendre l’histoire par l’architecture que par les livres. Les statues, les inscriptions, les plaques commémoratives, les noms de rues – tout ce qui aurait pu jeter une lumière sur le passé avait été systématiquement changé.

“Je ne savais pas que cela avait été une église”, dit-il.

“Il y en a plein qui restent, en fait”, dit le vieil homme, “bien qu’elles servent aujourd’hui à d’autres usages. Mais qu’est-ce qu’il y avait donc, après la comptine ? Ah, ça y est! Oranges et Piments, disent les cloches de St Clément, Tu me dois trois florins, disent les cloches de St Martin. Je ne peux pas aller plus loin. Les florins, c’étaient des petites pièces de monnaie, ça ressemblait à un cent.”

“Où se trouvait St Martin ? Demanda Winston. “St Martin ? Elle est encore debout. Dans Victory Square, à côté de la galerie de peinture. Un bâtiment avec un genre de porche triangulaire et des colonnes devant, et une grande volée de marches.”

Winston connaissait très bien l’endroit. C’était un musée utilisé par la propagande, pour des expositions diverses – des modèles réduits de bombes et de Forteresses Flottantes, des tableaux de cire représentant les atrocités commises par l’ennemi, et autres choses du même ordre.

“St Martin des Champs, que ça s’appelait”, ajouta le vieil homme, “bien que je ne me souvienne d’aucun champ dans les environs.”

Winston n’acheta pas le tableau. Cela aurait été une acquisition encore plus incongrue que celle du presse-papier de verre, et impossible à ramener à la maison, à moins de le

retirer de son cadre. Mais il s'attarda encore quelques minutes, à bavarder avec le vieil homme, dont le nom, il le découvrit, n'était pas Weeks – comme on aurait pu le penser d'après l'inscription de l'enseigne - mais Charrington. Mr Charrington, semblait-il, était un veuf de 63 ans, et il avait habité cette boutique pendant 30 ans. Durant tout ce temps, il avait eu l'intention de changer le nom inscrit au-dessus de sa vitrine, mais il n'avait jamais réellement mis cette intention à exécution. Alors même qu'il bavardait, les bribes de la comptine continuaient à trotter dans la tête de Winston. Oranges et piments, disent les cloches de St CLément. Tu me dois trois florins, disent les cloches de St Martin. C'était curieux, mais à force de répéter cela, vous aviez réellement l'impression d'entendre les cloches, les cloches d'un Londres perdu qui existait encore quelque part, déguisé et oublié. D'un clocher fantomatique à l'autre, il lui semblait entendre les cloches carillonner. Et pourtant, aussi loin qu'il s'en souvienne, il n'avait jamais entendu dans sa vie réelle le son des cloches d'une église.

Il prit congé de Mr Charrington et descendit seul l'escalier, de façon à ne pas laisser le vieil homme le voir prendre des repères pour retrouver la rue lorsqu'il sortirait. Il avait déjà pris sa décision : après un intervalle convenable – disons, un mois – il prendrait le risque de revenir une nouvelle fois à la boutique. Ce n'était peut-être pas plus dangereux que de rater une soirée au Centre. La véritable folie avait été de revenir ici la première fois, après avoir acheté le journal et sans savoir si le propriétaire de la boutique était digne de confiance. De toutes façons -- !
Oui, pensa-t-il encore, il reviendrait. Il achèterait d'autres beaux objets inutiles dans ce bric à brac. Il achèterait la gravure de St Clement Danes, l'enlèverait de son cadre, et la ramènerait à la maison, cachée dans la veste de son bleu de travail. Il parviendrait à extraire le reste de la comptine de la mémoire de Mr Charrington. Et même, le projet insensé de louer la chambre du haut lui vint à nouveau à l'esprit. Pendant environ 5 secondes, l'exaltation le rendit imprudent, et il déboucha de la boutique sur le trottoir sans même un regard préliminaire par la fenêtre. Il avait même commencé à fredonner, sur une mélodie improvisée, "Oranges et Piments, disent les cloches de st Clément, tu me dois trois florins, disent les cloches de Saint Martin".

Soudain son cœur se figea et ses entrailles se liquéfièrent. Une silhouette en bleu de travail se dirigeait vers lui sur le trottoir, à dix mètres à peine. C'était la fille du Département des Fictions, la fille aux cheveux noirs. La lumière baissait, mais il n'eut

aucun mal à la reconnaître. Elle le regarda droit dans les yeux, puis le dépassa rapidement, comme si elle ne l'avait pas vu.

Pendant quelques secondes, Winston fut trop paralysé pour bouger. Puis il tourna à droite et s'éloigna à pas lourds, sans se rendre compte sur le moment qu'il s'engageait dans la mauvaise direction. Vaille que vaille, une question au moins était réglée. Il n'y avait plus de doute, maintenant : la fille l'espionnait. Elle avait dû le suivre ici, car il n'était pas crédible qu'elle se trouvât par pur hasard, le même soir que lui, dans la même obscure ruelle que lui, à des kilomètres de distance de tout quartier habité par les membres du Parti. C'était une coïncidence trop énorme. Qu'elle fût réellement un agent de la Police de la Pensée, ou seulement une espionne amatrice, mue par un excès de zèle, cela importait peu. Le simple fait qu'elle le surveille était suffisant. Elle l'avait probablement vu aussi à l'intérieur du pub.

Marcher représentait un effort. Le bloc de verre dans sa poche cognait sa cuisse à chaque pas, et il était tenté de le sortir de sa poche et de le jeter. Le pire était sa douleur au ventre. Pendant deux minutes il eut le sentiment qu'il allait mourir s'il ne trouvait pas des toilettes bientôt. Mais il n'y avait pas de toilettes publiques dans un quartier comme celui-ci. Puis le spasme passa, cédant le pas à une douleur plus sourde.

La rue était une impasse. Winston s'arrêta, resta quelques secondes à se demander quoi faire, puis fit demi-tour et revint sur ses pas. Ce faisant, il se dit qu'il n'avait croisé la fille que trois minutes auparavant, et qu'en courant il était probablement capable de la rattraper. Il pourrait la suivre, jusqu'à un lieu désert, et lui écraser la tête avec un pavé. Le presse-papier en verre, dans sa poche, était assez lourd pour faire l'affaire. Mais il abandonna immédiatement cette idée, car la seule pensée de faire un effort physique lui était intolérable. Il ne pouvait pas courir, il ne pouvait pas porter un coup.

De plus, elle était jeune et vigoureuse, et elle se défendrait. Il pensa aussi à se hâter d'aller au Centre Communautaire et à y demeurer jusqu'à la fermeture, afin d'établir un alibi partiel pour sa soirée. Mais cela aussi était impossible. Une lassitude mortelle avait pris possession de lui. Tout ce qu'il voulait, c'était rentrer à la maison au plus vite, s'asseoir et rester tranquille.

Il était plus de 22 zero zero quand il rentra à l'appartement. Les lumières ne seraient pas coupées avant 23.30. Il alla à la cuisine et avala près d'une tasse entière de gin de la Victoire. Puis il s'assit à la table de l'alcôve, et prit le journal dans le tiroir. Mais il ne l'ouvrit pas tout de suite. Une voix féminine trompetait, depuis l'écrantel, une chanson patriotique. Il resta à regarder la couverture marbrée du livre, essayant sans succès de faire disparaître la voix de sa conscience.

C'était la nuit qu'ils venaient vous prendre, toujours la nuit. La meilleure chose à faire, c'était de vous tuer vous-même avant qu'ils ne vous attrapent. Il était sûr que certaines personnes le faisaient. De nombreuses disparitions étaient en réalité des suicides. Mais il fallait un courage désespéré pour se tuer dans un monde où les armes à feu, ainsi que tous les poisons sûrs et rapides, étaient impossibles à se procurer. Il songea avec une sorte d'incrédulité à l'inutilité biologique de la douleur et de la peur, la traîtrise du corps humain qui se figeait toujours dans l'inertie au moment précis où on avait besoin d'un effort particulier. Il aurait pu réduire au silence la fille aux cheveux noirs s'il avait été capable de réagir assez vite : mais c'était justement l'intensité du danger qui lui avait fait perdre ses moyens. Il était frappant de constater que dans les moments de crise, on ne se battait jamais contre un ennemi extérieur, mais toujours contre son propre corps. Même maintenant, malgré le gin, la douleur sourde à son ventre l'empêchait de penser de manière -suivie. Et il en allait de même, il s'en rendait compte, dans toutes les situations qui paraissaient héroïques ou tragiques. Sur le champ de bataille, dans la salle de torture, sur un bateau en plein naufrage, les problèmes pour lesquels vous vous battez sont toujours oubliés, au profit du corps, qui se dilate jusqu'à remplir l'univers entier, et même quand vous n'êtes pas paralysé par la peur ou en train de hurler de douleur, la vie est un combat de chaque instant contre la faim, ou le froid, ou le manque de sommeil, contre une brûlure d'estomac ou une rage de dents.

Il ouvrit le journal. Il était important d'écrire quelque chose. La femme, sur l'écrantel, avait commencé une nouvelle chanson. Sa voix semblait s'accrocher à son cerveau comme des éclats de verre. Il essaya de penser à O'Brien, pour qui il écrivait son journal, ou plutôt à qui il le destinait, mais, à la place, il commença à songer aux choses qui lui arriveraient après que la Police de la Pensée l'aurait emmené. Cela n'aurait pas été aussi grave s'ils vous avaient tué tout de suite. Être tué, c'est ce à quoi on s'attendait. Mais avant la mort (personne ne parlait de telles choses, et pourtant tout le monde le savait), il y avait le rituel de la confession, qu'il fallait traverser : la reptation par terre, les hurlements de supplication, le craquement des os brisés, les dents éclatées, et les touffes de cheveux sanglants.

Pourquoi était-il nécessaire d'endurer cette douleur, puisque de toutes façons la fin était la même ? Pourquoi était-il impossible de faire une coupe de quelques jours ou de quelques semaines dans votre vie ? Personne n'échappait jamais à la surveillance, et personne ne manquait jamais d'avouer. Une fois que vous aviez succombé au crime-de-pensée, il devenait certain qu'à une certaine date, vous seriez mort. Pourquoi alors cette horreur, qui ne changeait rien, était-elle scellée à votre futur ?

Il essaya, avec un peu plus de succès cette fois, de convoquer l'image d'O'Brien. "Nous nous retrouverons là où il n'y a pas de ténèbres." lui avait dit O'Brien. Il savait ce que cela voulait dire, ou du moins il pensait le savoir. Le lieu où il n'y avait pas de ténèbres était le futur imaginé, que personne ne verrait jamais, mais qui pouvait se dévoiler, par une prescience mystique. Mais la voix harcelante de l'écrantel à ses oreilles l'empêchait de poursuivre le cours de sa pensée. Il mit une cigarette dans sa bouche. La moitié du tabac tomba aussitôt sur sa langue, en une poussière amère qu'il était difficile de recracher. Le visage de Big Brother se répandit dans son esprit, remplaçant celui d'O'Brien. Exactement comme il l'avait fait quelques jours plus tôt, il sortit une pièce de sa poche et la regarda. Le visage le fixait, lourd, calme, protecteur : mais quel genre de sourire se cachait-il derrière la moustache sombre ?

Comme un glas de plomb, les mots lui revinrent :

La guerre, c'est la paix.

La liberté est un esclavage.

L'ignorance est une force.

Partie 2

Chapitre 1

C'était le milieu de la matinée, et Winston avait quitté son box pour se rendre aux toilettes. Une silhouette solitaire se dirigeait vers lui depuis l'autre extrémité du long couloir brillamment éclairé. C'était la fille aux cheveux noirs. Quatre jours avaient passé depuis qu'il l'avait bousculée en sortant de la brocante. Tandis qu'elle s'approchait, il s'aperçut qu'elle avait le bras droit en écharpe, ce qui était peu visible de loin, car l'écharpe était de la même couleur que son bleu de travail. Elle s'était probablement blessé la main en faisant tourner l'un des grands kaléidoscopes qui servaient à établir les plans des romans. C'était un accident courant au Département des Fictions.

Ils étaient peut-être à quatre mètres l'un de l'autre lorsque la fille trébucha et s'étala presque de tout son long. Elle poussa un cri de douleur aigu. Elle devait être tombée justement sur son bras blessé. Elle s'était redressée sur ses genoux.

Son visage avait pris une teinte jaunâtre sur laquelle tranchait sa bouche, plus rouge que jamais. Ses yeux étaient fixés sur ceux de Winston, avec une expression suppliante qui évoquait plus la peur que la douleur.

Une curieuse émotion agita le cœur de Winston. En face de lui, se trouvait un ennemi, qui essayait de le tuer, mais en face de lui se trouvait aussi une créature humaine, qui souffrait et avait peut-être un os brisé. Déjà il s'apprêtait instinctivement à lui porter secours. Au moment où il l'avait vue tomber sur son bras bandé, ç'avait été comme s'il avait pu ressentir la douleur dans son propre corps.

« Vous êtes blessée ? » dit-il.

« Ce n'est rien. Mon bras. Ça ira mieux dans une seconde. »

Elle parlait comme si son cœur palpitait ; sans aucun doute elle était devenue très pâle.

« Vous ne vous êtes rien cassé ? »

« Non, je vais bien. Ça fait mal pendant un moment, c'est tout. »

Elle lui tendit sa main libre, et il l'aida à se relever. Elle avait repris des couleurs, et semblait aller beaucoup mieux.

« Ce n'est rien » répéta-t-elle hâtivement. « Je me suis simplement fait un peu mal au poignet. Merci, camarade ! »

Et sur ce, elle se remit en marche dans la direction qu'elle suivait auparavant, aussi vivement que s'il ne s'était rien passé. L'incident en entier n'avait pas duré plus d'une

demi-minute. Ne pas laisser ses sentiments apparaître sur son visage était une seconde nature ? et de toute façon ils s'étaient tenus face à un écrantel lorsque la chose était arrivée. Il avait été néanmoins difficile de ne pas trahir une surprise momentanée, car pendant les deux ou trois secondes où il l'avait aidée à se relever, la fille avait glissé quelque chose dans sa main. Sans aucun doute, elle l'avait fait intentionnellement. C'était un objet petit et plat. Quand il franchit la porte des toilettes, il le mit dans sa poche et l'explora du bout des doigts. C'était un morceau de papier plié en quatre. Tandis qu'il était debout devant l'urinoir, il parvint, par une nouvelle manipulation, à le déplier. Il devait évidemment y avoir un message quelconque écrit dessus. Pendant un moment il fut tenté d'entrer dans un des cabinets et de le lire immédiatement. Mais ce serait de la folie furieuse, il le savait bien. Il n'y avait aucun endroit où l'on pouvait être plus certain que les écrantels observaient continuellement. Il retourna à son box, s'assit, posa comme si de rien n'était le bout de papier parmi d'autres papiers sur le bureau, chaussa ses lunettes, et tira le dictascript vers lui. « Cinq minutes », se dit-il, « cinq minutes grand minimum ! ». Son cœur battait dans sa poitrine avec une force terrifiante. Heureusement, il était occupé à un travail de pure routine, la rectification d'une longue liste de chiffres, qui ne demandait pas une grande attention.

Quoi qu'il puisse y avoir d'écrit sur le papier, cela devait avoir d'une façon ou d'une autre un sens politique. Autant qu'il pouvait en juger, il y avait deux possibilités. L'une, la plus probable, était que la fille était un agent de la Police de la Pensée, comme il le craignait. Il ne voyait pas pourquoi la Police de la Pensée remettrait ses messages de cette façon, mais ils avaient peut-être leurs propres raisons. Le texte sur le papier devait contenir une menace, une injonction, un ordre de commettre un suicide, ou un piège d'une nature ou d'une autre. Mais il y avait une autre possibilité, encore plus folle, qui pointait le bout de son nez, même s'il tentait de ne pas y penser. C'était que le message ne vienne pas du tout de la Police de la Pensée, mais de quelque organisation secrète. Peut-être la Confrérie existait-elle vraiment après tout ! Peut-être la fille en faisait-elle partie ! Evidemment, cette idée était absurde, mais elle avait jailli dans son esprit à l'instant précis où il avait senti le morceau de papier dans sa main. C'était seulement quelques minutes plus tard qu'il avait pensé à l'autre explication, la plus probable. Et même maintenant, alors que son cerveau lui disait que le message était probablement synonyme de mort - même maintenant, il n'y croyait pas, et cet espoir déraisonnable persistait, et son cœur battait à tout rompre, et ce n'était qu'avec difficulté qu'il empêchait sa voix de trembler tandis qu'il murmurait ses chiffres dans le dictascript.

Une fois son travail terminé, il enroula le tout et le glissa dans le tube pneumatique. Huit minutes avaient passé. Il réajusta ses lunettes sur son nez, soupira, puis tira vers lui le dossier suivant, avec le bout de papier posé dessus. Il l'aplanit. Dessus était écrit, d'une écriture large et informe :

JE VOUS AIME.

Pendant quelques secondes, il fut trop secoué, même pour envoyer l'objet compromettant dans le trou de mémoire. Quand il le fit, même s'il était conscient du danger qu'il y avait à montrer trop d'intérêt, il ne put résister à l'envie de le lire encore une fois, ne serait-ce que pour s'assurer que les mots étaient toujours là.

Pendant le reste de la matinée, il lui fut très difficile de travailler.

Cacher son agitation à l'écrantel était plus difficile encore que de se concentrer sur toute une suite de travaux minutieux. Il sentait comme un feu brûlant dans sa poitrine. Le repas dans la cantine surchauffée, bondée et bruyante fut une torture. Il avait espéré être un peu seul durant le repas, mais par malchance, cet imbécile de Parsons se laissa tomber sur la place à côté de lui, l'odeur de sa sueur couvrant presque totalement le fumet métallique du ragoût. Il lui déversa un flot de paroles à propos de la préparation de la Semaine de la Haine. Il était particulièrement enthousiaste au sujet de la réplique en papier mâché de la tête de Big Brother, de deux mètres de large, que la troupe d'espions de sa fille était occupée à fabriquer pour l'occasion. Le plus irritant, c'était que dans tout ce concert de voix, Winston pouvait à peine entendre ce que disait Parsons, et devait sans cesse lui demander de répéter des remarques toutes plus bêtes les unes que les autres. A un moment, il aperçut la fille, attablée avec deux autres filles à l'autre bout de la pièce. Elle ne semblait pas l'avoir vu, et il ne regarda plus par la suite dans cette direction.

L'après-midi fut plus supportable. Juste après le repas, il reçut un travail délicat et difficile, qui occuperait toute son attention pendant plusieurs heures. Il s'agissait de falsifier une série de rapports de production vieux de deux ans, de manière à jeter le discrédit sur un membre éminent du Cercle Intérieur du Parti maintenant en disgrâce. C'était le genre de travail dans lequel Winston était bon, et pendant deux heures, il parvint à chasser la fille de son esprit. Puis, son visage lui revint en mémoire, et avec lui, une envie furieuse, intolérable, d'être seul. Jusque-là, impossible de réfléchir à ce nouvel évènement. Il devait passer la soirée au centre communautaire. A la cantine, Il avala un autre plat dépourvu de goût, se dépêcha pour rejoindre le Centre, prit part à la

mascarade solennelle d'une "discussion de groupe", fit deux parties de tennis de table, avala quelques verres de gin, puis resta assis pendant une demi-heure à lire "Le Sossang et les échecs". Il était accablé par l'ennui, mais pour une fois il n'avait pas envie d'esquiver sa soirée au Centre. A la lecture des mots "JE VOUS AIME", le désir de rester vivant s'était réveillé en lui, et il lui semblait maintenant stupide de prendre le moindre risque. Il ne fut capable de penser rationnellement qu'à partir de 23 zéro zéro, quand il fut chez lui et au lit – dans les ténèbres, où vous étiez à l'abri même de l'écrantel, tant que vous restiez silencieux.

Il devait résoudre un problème matériel : comment prendre contact avec la fille, et organiser une rencontre. Il n'imaginait plus qu'elle puisse constituer une sorte de piège pour lui. Il savait qu'il n'en était rien, à cause de l'agitation évidente qu'elle avait montrée quand elle lui avait donné le papier. Elle était visiblement effrayée au-delà de toute expression, autant qu'il était possible. L'idée de refuser ses avances ne lui vint même pas à l'esprit. Il n'y avait pas cinq jours, il s'imaginait encore lui défoncer le crâne à coups de pavés, mais cela n'avait plus d'importance. Il pensait à son corps jeune et nu, comme il l'avait vu dans ses rêves. Il avait imaginé qu'elle était aussi sotte que les autres, la tête remplie de mensonges et de haine, le ventre aussi froid que la glace. Il fut pris d'une sorte de fièvre à l'idée de la perdre, et de voir ce corps jeune et blanc lui échapper ! Ce qu'il craignait le plus, c'était qu'elle puisse changer d'avis s'il ne prenait pas contact avec elle rapidement. Mais la difficulté matérielle d'une rencontre était immense. C'était comme de tenter encore un mouvement aux échecs alors que vous étiez déjà échec et mat. Où que l'on aille, on se retrouvait face à l'écrantel. A vrai dire, tous les moyens de la contacter lui étaient déjà venus à l'esprit cinq minutes après avoir lu le message, mais maintenant, avec du temps pour y penser, il les passait en revue un par un, comme une rangée d'instruments déposés sur une table.

Evidemment, une rencontre comme celle qui avait eu lieu ce matin-là ne pouvait pas être reproduite. Si elle avait travaillé au Département des Archives, cela aurait été beaucoup plus simple en comparaison, mais il n'avait qu'une idée très vague de l'endroit où se trouvait le Département des Fictions dans le bâtiment, et il n'avait aucun prétexte pour s'y rendre. S'il avait su où elle habitait, et à quelle heure elle quittait son travail, il aurait pu arranger quelque rencontre sur le chemin, mais essayer de la suivre jusqu'à son domicile était dangereux, parce que cela aurait voulu dire rôder hors du Ministère, ce qui pouvait être remarqué. Et lui envoyer une lettre par la poste était inimaginable. Par une habitude qui n'était même pas un secret, toutes les lettres étaient ouvertes en route. Pour les messages qu'on avait parfois besoin d'envoyer, il y avait des cartes postales avec de

longues listes de phrases imprimées, et vous deviez rayer toutes celles qui n'étaient pas applicables. De toute façon il ne connaissait pas le nom de la fille, et encore moins son adresse. Finalement, il décida que l'endroit le plus sûr était la cantine. S'il pouvait la rejoindre seule à table, quelque part au milieu de la pièce, pas trop près des écrantels, et avec un brouhaha de conversation suffisant autour d'eux - et si ces conditions se maintenaient pendant, disons trente secondes, il serait peut-être possible d'échanger quelques mots.

Pendant la semaine qui suivit, la vie fut comme un rêve fiévreux. Le jour suivant, elle ne se montra à la cantine qu'au moment où il en sortait. Certainement, elle avait dû changer d'équipe. Il se croisèrent sans échanger un regard. Le jour suivant elle se présenta à la cantine à l'horaire habituel, mais avec trois autres filles, et juste en-dessous d'un écrantel. Puis, pendant trois terribles jours, elle ne se montra pas du tout. Tout le corps et tout l'esprit de Winston semblaient affligés d'une insupportable sensibilité, une sorte de transparence, qui faisait de chaque mouvement, de chaque son, de chaque contact, de chaque mot qu'il devait prononcer ou entendre, une torture. Même dans son sommeil, il ne pouvait complètement échapper à son image. Il ne toucha pas à son journal ces jours-là. S'il pouvait trouver un répit, c'était dans son travail, dans lequel il pouvait s'absorber pendant dix minutes d'affilée.

Il n'avait aucune idée de ce qui avait pu lui arriver. Elle avait pu se suicider, elle avait pu être transférée à l'autre bout de l'Océanie, et le pire et le plus probable, elle avait pu changer d'avis et décider de l'éviter.

Le jour suivant, elle reparut. Son bras n'était plus en écharpe, et elle avait une bande de pansement adhésif autour du poignet. Le soulagement de Winston fut tel qu'il ne put s'empêcher de la regarder en face pendant plusieurs secondes. Le lendemain, il réussit presque à lui parler. Quand il entra dans la cantine, elle était assise à une table loin des murs, et tout à fait seule. Il était tôt, et l'endroit n'était pas bondé. La queue avançait et Winston était presque au comptoir, mais il fut arrêté pendant deux minutes parce que quelqu'un devant se plaignait de ne pas avoir reçu son comprimé de saccharine. Mais la fille était toujours seule quand Winston s'empara de son plateau et commença à se diriger vers sa table. Il marchait vers elle avec précaution, cherchant du regard une place à une table derrière elle. Elle était peut-être à trois mètres de lui. Plus que deux secondes.

Alors une voix derrière lui l'appela. "Smith !" Il fit comme s'il n'avait pas entendu. "Smith !" répéta la voix, plus fort. Il se retourna. Un jeune homme blond, au visage stupide, nommé Wilsher, qu'il connaissait à peine, l'invitait en souriant à prendre une

place libre à sa table. Il n'était pas prudent de refuser. Après avoir été reconnu, il ne pouvait pas aller s'asseoir à côté d'une fille solitaire ; cela se remarquerait trop.

Il s'assit en souriant amicalement. Le stupide visage blond se tourna vers lui. Winston s'imagina en train de le frapper à coups de pioche. La table de la fille se remplit quelques minutes plus tard.

Mais elle devait l'avoir vu se diriger vers elle, et peut-être avait-elle compris le message. Le jour suivant, elle eut soin d'arriver tôt. Bien sûr, elle était installée à peu près au même endroit, et toujours seule. La personne juste devant lui dans la file d'attente était un homme aux allures de scarabée, de petite taille, aux mouvements rapides, avec un visage plat et de petits yeux soupçonneux. Tandis que Winston s'éloignait du comptoir avec son plateau, il vit le petit homme se diriger droit vers la table où se trouvait la fille. Il perdit à nouveau espoir. Il y avait une place libre à une autre table un peu plus loin, mais quelque chose dans l'apparence du petit homme laissait penser qu'il était suffisamment attentif à son propre confort pour choisir la table où il aurait le plus d'espace. Winston le suivit le cœur glacé. Cela ne servait à rien s'il ne pouvait pas se retrouver seul avec elle.

A ce moment, il y eut un terrible fracas. Le petit homme se retrouva étalé les quatre fers en l'air ; il avait lâché son plateau, laissant deux trainées de soupe et de café sur le sol.

Il se redressa en jetant un regard mauvais à Winston, qu'il soupçonnait à l'évidence de l'avoir fait trébucher. Cinq secondes plus tard, le cœur battant, Winston s'asseyait à la table de la fille.

Il ne la regarda pas. Il posa son plateau et se mit immédiatement à manger. Il était de la première importance de parler sans attendre, avant que quelqu'un ne puisse venir, mais une peur terrible l'avait soudain envahi. Une semaine avait passé depuis qu'elle l'avait approché. Elle avait peut-être changé d'avis ; elle devait avoir changé d'avis ! Il était impossible que cette histoire puisse aboutir, de telles choses n'arrivaient pas dans la vie réelle. Il aurait peut-être renoncé tout à fait à parler si à ce moment il n'avait pas vu Ampleworth, le poète aux oreilles poilues, errer mollement à travers la pièce avec son plateau, cherchant une place pour s'asseoir. Ampleworth était, à sa manière vague, attaché à Winston, et il s'assiérait certainement à sa table s'il l'apercevait. Il avait peut-être une minute pour agir. Winston et la fille mangeaient tous deux sans s'arrêter. La substance qu'ils avalaient était un ragoût clair, en réalité une soupe, de haricots. Winston se mit à parler tout bas, dans un murmure. Aucun d'eux ne releva les yeux ; ils continuaient avec constance à porter à leur bouche les cuillères de liquide, et entre deux cuillérées, ils échangèrent les quelques mots nécessaires d'une voix basse et inexpressive.

“A quelle heure quittez-vous votre travail ?”

“Dix-huit trente.”

“Où peut-on se rencontrer ?

“Au Square de la Victoire, à côté du monument.”

“C’est plein d’écrantels.”

“Ca n’a pas d’importance s’il y a foule.”

“Un signal ?”

“Non. Ne venez pas tant que vous ne me verrez pas au milieu de nombreuses personnes. Et ne me regardez pas. Restez juste près de moi.”

“Quelle heure ?”

“Dix-neuf zéro zéro”.

“Parfait.”

Ampleworth ne vit pas Winston et s’assit à une autre table. Ils ne parlèrent plus, et, autant qu’il était possible pour deux personnes assises à la même table l’un en face de l’autre, ils ne se regardèrent pas. La fille termina son repas rapidement et partit, tandis que Winston restait pour fumer une cigarette.

Winston se trouva au Square de la Victoire avant l’heure convenue. Il se promena autour de la base de l’énorme colonne cannelée, au sommet de laquelle la statue de Big Brother contemplait le ciel du sud, où il avait vaincu les aéroplanes eurasiens (les aéroplanes estasiens, quelques années plus tôt), au cours de la bataille de la Première Région Aérienne. Dans la rue qui lui faisait face, il y avait une statue d’un homme à cheval qui était censée représenter Oliver Cromwell. Cinq minutes après l’heure fixée, la fille ne s’était toujours pas montrée. A nouveau, la même terrible peur s’empara de Winston. Elle ne venait pas, elle avait changé d’avis ! Il remonta lentement vers le côté nord du square, et éprouva un fade plaisir lorsqu’il identifia l’église Saint-Martin, dont les cloches, quand elle avait encore des cloches, avaient carillonné “Tu me dois trois florins”. Alors il vit la fille, debout au pied du monument, lisant ou faisant semblant de lire une affiche qui s’enroulait autour de la colonne. Il n’était pas prudent de s’approcher d’elle avant qu’il n’y ait plus de monde. Il y avait des écrantels tout autour du piédestal.

Mais à ce moment, des cris retentirent, et il y eut un bruit de lourds véhicules quelque part sur la gauche. Et soudainement, tout le monde se mit à courir dans le square. La fille contourna prestement les lions à la base du monument et se joignit à la foule qui courait. Winston la suivit. Tandis qu’il courait, il comprit à certains cris qu’il entendait qu’un convoi de prisonniers eurasiens passait.

Déjà une masse compacte de gens bloquait le côté sud du square. Winston, qui était plutôt en temps normal du genre à se tenir à l'écart des bousculades, poussait, jouait des coudes, se faufilait au cœur de la foule. Bientôt il fut à une longueur de bras de la fille, mais la voie était barrée par un énorme prolétaire, et une femme tout aussi énorme, probablement sa femme, qui semblaient constituer un infranchissable mur de chair. Winston se tortilla pour se mettre de biais, et d'un mouvement violent, il réussit à passer son épaule entre eux. Pendant un moment il eut l'impression que ses entrailles allaient être réduites en bouillie entre leurs hanches musculeuses, puis il parvint à franchir l'obstacle, non sans transpirer quelque peu. Il était à côté de la fille. Ils étaient au coude à coude ; chacun regardant fixement droit devant.

Une longue file de camions, avec des gardes au visage de bois armés de mitrailleuses se tenant à chaque coin, descendit lentement la rue. Dans les camions, de petits hommes jaunes en uniformes verdâtres miteux, étaient accroupis, serrés les uns contre les autres. Leurs tristes visages de type mongol regardaient par-dessus les bords des camions, totalement indifférents. A l'occasion, lorsqu'un camion cahotait, il y avait un clank-clank de métal : tous les prisonniers avaient les pieds entravés de fers. Des camions et des camions de visages tristes défilèrent. Winston savait qu'ils étaient là, mais il ne les voyait que par intermittence. L'épaule de la fille, et son bras jusqu'au coude, étaient pressés contre lui. Sa joue était presque assez près pour qu'il puisse en sentir la chaleur.

Elle avait immédiatement pris en main la situation, comme elle l'avait fait à la cantine. Elle commença à parler, de la même voix sans expression que précédemment, ses lèvres bougeant à peine, son murmure facilement noyé dans le vacarme des voix et le grondement des camions.

"Vous m'entendez ?"

"Oui."

"Pouvez-vous vous libérer dimanche après-midi ?"

"Oui."

"Alors, écoutez attentivement. Vous devrez retenir ceci. Allez à la gare de Paddington –"

Avec une précision toute militaire qui étonna Winston, elle lui décrivit la route qu'il devrait suivre. Un voyage d'une demi-heure en train, puis à gauche en sortant de la gare, deux kilomètres le long de la route, un portail dont la barre supérieure manquait, un chemin à travers champ, un sentier herbeux, un passage entre des buissons, un arbre mort couvert de mousse. C'était comme si elle avait une carte à l'intérieur de son crâne. "Vous vous rappellerez tout cela ?" murmura-t-elle finalement.

"Oui".

“Vous tournez à gauche, puis à droite, puis encore à gauche. Et le portail qui n’a pas de barre supérieure.”

“Oui. A quelle heure ?”

“Environ quinze heures. Vous devrez peut-être attendre. J’irai là-bas par un autre chemin. Vous êtes certain de tout vous rappeler ?”

“Oui.”

“Alors éloignez-vous de moi aussi vite que possible.”

Elle n’avait pas besoin de le dire. Mais pour le moment, ils ne pouvaient pas s’extirper de la foule. Les camions défilaient toujours, les gens les regardant avidement.

Au début il y avait eu quelques huées et quelques sifflets, mais ils ne venaient que de quelques membres du parti parmi la foule, et ils cessèrent bientôt. L’émotion dominante était seulement la curiosité. Les étrangers, qu’ils viennent d’Eurasie ou d’Estasie, étaient des animaux étranges. Littéralement, on ne les voyait jamais, sinon en tant que prisonniers, et même à cette occasion, on n’en avait jamais qu’un bref aperçu. Personne ne savait non plus ce qu’il advenait d’eux, à part pour les quelques-uns qui étaient pendus comme criminels de guerre, les autres disparaissaient tout simplement, sans doute dans des camps de travail forcé. Les visages mongoloïdes ronds avaient laissé la place à des hommes d’un type plus européen, sales, barbus et épuisés. Au-dessus de leurs pommettes broussailleuses, leurs yeux regardaient Winston, parfois avec une étrange intensité, puis se détournaient. Le convoi arrivait à sa fin. Dans le dernier camion il put voir un homme âgé, dont le visage n’était qu’une masse de cheveux gris, se tenant debout, les poignets croisés en face de lui, comme s’il était habitué à ce qu’ils fussent liés. Il était presque temps pour Winston et la fille de se séparer. Mais au dernier moment, alors que la foule continuait à les oppresser, la main de la fille chercha celle de Winston et la pressa brièvement.

Cela ne pouvait avoir duré dix secondes, et pourtant leurs mains leur semblèrent s’étreindre pendant un log moment. Il eut le temps d’étudier tous les détails de sa main. Il explora les longs doigts, les ongles manucurés, la paume durcie par le travail, avec sa rangée de callosités, la chair tendre en-dessous du poignet. Maintenant qu'il l'avait ainsi touchée, il serait capable de la reconnaître par la vue. Au même instant, il se rendit compte qu’il ne savait pas de quelle couleur étaient les yeux de la fille. Ils étaient probablement bruns, mais les personnes à la chevelure brune avaient parfois des yeux bleus. Tourner les yeux vers elle pour la regarder aurait été une inconcevable folie. La main dans la main, invisibles au milieu des corps serrés les uns contre les autres, ils

regardaient droit devant eux, et, au lieu des yeux de la fille, c'étaient les yeux du vieux prisonnier qui fixaient tristement Winston, enfouis dans la masse de sa chevelure.

Chapitre 2

Winston se frayait un chemin à travers les taches d'ombre et de soleil, posant les pieds dans des puits de lumière dorée à chaque fois qu'il y avait une trouée dans les branches. Sous les arbres, à sa gauche, le sol était tapissé de jacinthes sauvages. L'air ambiant paraissait embrasser votre peau. C'était le deux mai. Un roucoulement de tourterelles provenait de quelque part, au cœur du bois.

Il était légèrement en avance. Il n'avait pas rencontré de difficulté pendant le trajet, et l'expérience manifeste de la fille faisait qu'il était moins effrayé qu'il aurait dû l'être. On pouvait raisonnablement compter sur elle pour trouver un endroit sûr. De manière générale, la campagne n'était pas spécialement plus sûre que Londres. Il n'y avait, bien sûr, pas d'écrantels, mais cela n'ôtait pas le danger de potentiels microphones cachés, grâce auxquels votre voix pouvait être captée et identifiée ; de plus, il n'était pas facile de vous y rendre par vos propres moyens sans attirer l'attention sur vous. Pour des distances inférieures à 100 km, il n'était pas nécessaire de présenter son passeport, mais parfois des patrouilleurs trainaient autour des gares, et examinaient les papiers de tout membre du Parti qu'ils y rencontraient, tout en lui posant des questions embarrassantes. Cependant, aucun patrouilleur ne s'était présenté, et sur le chemin qu'il avait pris depuis la gare, il s'était assuré, par des coups d'œil prudents derrière lui, qu'il n'était pas suivi.

Le train était plein de prolétaires dont l'humeur, à cause du temps estival, était plutôt aux vacances. Le compartiment dans lequel il avait voyagé sur des sièges de bois était rempli à ras bord par une énorme famille, allant de la grand-mère édentée au bébé d'un mois. Ils étaient en partance pour une après-midi à la campagne avec les beaux-parents, et, comme ils s'en était librement ouverts à Winston, avaient aussi l'espoir d'obtenir un peu de beurre au marché noir.

Le chemin s'élargit, et au bout d'une minute il arriva au sentier dont elle lui avait parlé, une simple piste de chèvres qui s'enfonçait dans les buissons. Il n'avait pas de montre, mais il ne pouvait être déjà 15 zero zero. Les jacinthes formaient un tapis si épais qu'il était impossible de ne pas les piétiner en marchant. Il s'agenouilla et commença à en cueillir quelques-unes, en partie pour passer le temps, mais aussi à cause de la vague idée qu'il serait agréable d'avoir une brassée de fleurs à offrir à la fille au moment de leur rencontre. Il avait rassemblé un grand bouquet et en respirait le parfum faible et douceâtre quand un bruit dans son dos le figea – le craquement parfaitement

reconnaissable d'un pied écrasant des brindilles. Il continua à cueillir ses jacinthes. C'était la meilleure chose à faire. Cela pouvait être la fille, ou bien il pouvait avoir été suivi malgré tout. Regarder autour de lui, c'était avouer sa culpabilité. Il en cueillit une, puis une autre.

Une main se posa doucement sur son épaule. Il regarda vers le haut. C'était la fille. Elle secoua la tête pour lui faire signe de ne pas faire de bruit, puis écarta les buissons et ouvrit la voie rapidement, le long de l'étroit sentier dans les bois. Il était évident qu'elle était déjà venue par là, car elle évitait les passages bourbeux de manière machinale. Winston la suivit, agrippant toujours sa brassée de fleurs. Son premier sentiment fut le soulagement, mais tandis qu'il regardait le corps mince et fort bouger devant lui, avec la ceinture écarlate qui était juste assez serrée pour souligner la courbe des hanches, le sentiment de sa propre infériorité commença à lui peser. Même à présent, il paraissait assez probable que lorsqu'elle se retournerait pour le regarder, elle ferait finalement marche arrière. La douceur de l'air et le vert des feuilles le décourageaient. Déjà, pendant sa marche depuis la gare, le soleil de Mai lui avait donné l'impression d'être une créature d'intérieur sale et étiolée, la peau tout encrassée de la poussière de Londres. Il lui vint à l'esprit que jusqu'à maintenant, elle ne l'avait probablement jamais vu en pleine lumière, à l'air libre.

Ils arrivèrent à l'arbre couché dont elle lui avait parlé. La fille sauta par-dessus et se fraya un chemin parmi des buissons qui ne semblaient pas offrir d'ouverture. Quand Winston la suivit, il se rendit compte qu'ils se trouvaient dans une clairière naturelle, un minuscule tertre d'herbe entouré de jeunes arbres qui le protégeaient complètement.

La fille s'arrêta et se tourna.

« Nous y voilà », dit-elle.

Il lui faisait face, à quelques pas de distance. Et pourtant, il n'osait pas s'approcher davantage.

« Je ne voulais rien dire, tant que nous étions sur le chemin », continua-t-elle, « au cas où il y aurait eu un micro caché là. Je ne pense pas qu'il y en ait, mais cela reste possible. Il y a toujours le risque que votre voix soit reconnue par un de ces porcs. Ici, nous sommes tranquilles. »

Il n'avait toujours pas le courage de s'approcher d'elle.

« Nous sommes tranquilles ? » répéta-t-il bêtement.

« Oui. Regardez les arbres. »

C'étaient de petits frênes, qui avaient probablement été coupés à un moment, et qui avait repoussé en une forêt de piquets pas plus épais qu'un poignet.

« Il n'y a rien d'assez gros pour cacher un micro. Et puis, je suis déjà venue ici. »
Comme ils se contentaient de faire la conversation, Winston avait réussi à s'approcher un peu. Elle se tenait très droite devant lui, avec un sourire sur le visage qui semblait vaguement ironique, comme si elle se demandait pourquoi il mettait autant de temps à se décider. Les violettes étaient tombées en cascade sur le sol. Elles semblaient être tombées de leur propre initiative. Il prit sa main.
« Croiriez-vous, dit-il, que jusqu'à ce moment, je ne savais pas de quelle couleur étaient vos yeux ? »
Ils étaient marron, nota-t-il, d'une teinte assez claire, avec des cils noirs.
« Maintenant que vous voyez à quoi je ressemble vraiment, pouvez-vous encore supporter de me regarder ? »
« Oui, sans problème. »
« J'ai 39 ans. J'ai une femme dont je ne puis me débarrasser. J'ai des veines variqueuses. J'ai cinq fausses dents. »
« Je m'en contrefiche », dit la fille.
L'instant d'après, il était difficile de dire à l'initiative de qui, elle était dans ses bras. Au début il ne ressentit rien, en dehors d'une pure incrédulité. Le corps jeune se serrait contre le sien, la masse de cheveux noirs était contre son visage, et oui ! vraiment, elle avait relevé le visage et il était en train d'embrasser la large bouche rouge. Elle avait enlacé son cou, elle l'appelait « chéri », « précieux », « bien-aimé ». Il l'avait poussée sur le sol, et comme elle n'opposait absolument aucune résistance, il pouvait faire ce qu'il voulait avec elle. Mais la vérité était qu'il n'avait aucune sensation physique, à part celle d'un simple contact. Tout ce qu'il éprouvait, c'était de l'incrédulité et de l'orgueil. Il était heureux que cela arrive, mais il n'avait pas de désir physique. Il était trop tôt, sa jeunesse et sa beauté lui avaient fait peur, il était trop habitué à vivre loin des femmes – il ne savait pas la raison.
La fille se releva et retira une violette de ses cheveux. Elle s'assit contre lui, passant son bras autour de la taille de Winston.
« Ce n'est pas grave, chéri. On n'est pas pressé. Nous avons tout l'après-midi. Est-ce que ce n'est pas une merveilleuse cachette ? Je l'ai trouvée un jour que je m'étais perdue, lors d'une randonnée communautaire. Si quelqu'un venait, on l'entendrait à plus de cent mètres. »
« Comment tu t'appelles ? » demanda Winston.
« Julia. Moi, je connais ton nom. C'est Winston – Winston Smith. »
« Comment as-tu trouvé ça ? »

« Je pense que je suis plus habile que toi pour trouver des choses, chéri. Dis-moi, que pensais-tu de moi avant ce jour où je t'ai donné le mot ? »

Il ne ressentait pas la tentation de lui mentir. C'était même une sorte de gage d'amour que de commencer par lui raconter le pire en premier.

« Je ne pouvais pas te supporter », dit-il. « Je voulais te violer et te tuer ensuite. Il y a deux semaines j'ai songé sérieusement à te fracasser la tête avec un pavé. Si tu veux vraiment tout savoir, j'étais persuadé que tu frayais avec la police de la Pensée. »

La fille éclata de rire, ravie, prenant cela comme un hommage à ses capacités de dissimulation.

« Pas la police de la pensée, quand même ! Tu as vraiment pensé cela ? »

« Eh bien, peut-être pas exactement. Mais d'après ton apparence générale – simplement parce que tu es jeune, fraîche et vigoureuse, tu comprends – j'ai pensé que probablement –«

« Tu as pensé que j'étais un membre fidèle du Parti. Pure en paroles et en actes. Bannières, processions, slogans, jeux, randonnées communautaires et tout ce genre de choses. Et tu as pensé qu'à la moindre occasion, je te dénoncerais comme criminel-de-pensée et te ferais tuer ? »

« Oui, quelque chose dans cet esprit-là. Beaucoup de jeunes filles sont comme ça, tu sais. »

« C'est à cause de ce maudit truc », dit-elle, arrachant la ceinture écarlate des jeunesses Anti-Sexe et la lançant dans une branche. Puis, comme si le fait de toucher sa taille lui avait fait penser à quelque chose, elle tâta une poche de son bleu de travail et en sortit un petit carreau de chocolat. Elle le coupa en deux et en donna la moitié à Winston. Même avant de le saisir, il sut, à l'odeur, qu'il s'agissait d'un chocolat très particulier. Il était noir et brillant, et enveloppé dans du papier d'argent. Le chocolat, normalement, était une matière friable d'un marron terne, dont le goût, si tant est qu'on pût le décrire, tenait de la fumée d'un feu de détritus. Mais il avait déjà goûté du chocolat semblable à celui qu'elle venait de lui donner. La première bouffée de son parfum avait éveillé en lui une réminiscence qu'il n'arrivait pas à identifier, mais qui était puissante et troublante.

« Où as-tu trouvé ça ? » demanda-t-il.

« Au marché noir », dit-elle avec indifférence. « Vraiment, à première vue, c'est à ce genre de filles que je ressemble. Je suis bonne à ce jeu. J'étais cheffe de groupe chez les Espions. Je fais du volontariat trois soirs par semaine aux Jeunesses Anti-Sexe. J'ai passé des heures et des heures à placarder leur satanée pourriture partout dans Londres. Je porte toujours un bout de la bannière dans les processions. J'ai toujours l'air

chaleureux et je n'élude jamais rien. Toujours hurler avec les loups, c'est ma devise. C'est la seule manière de se préserver. »

Le premier fragment de chocolat avait fondu sur la langue de Winston. Le goût était délicieux. Mais il y avait toujours ce souvenir planant à l'orée de sa conscience, quelque chose de puissamment ressenti mais qui n'avait pas de forme bien définie, comme un objet aperçu au bord du champ de vision. Il le repoussa, conscient qu'il s'agissait du souvenir d'une action qu'il aurait aimé, en vain, pouvoir défaire.

« Tu es très jeune », dit-il. « Tu as dix ou quinze ans de moins que moi. Qu'est-ce qui a pu t'attirer dans un homme tel que moi ? »

« Quelque chose dans ton visage. Je me suis dit que je prendrais le risque. Je suis bonne pour repérer les gens qui ne croient pas. Dès que je t'ai vu, j'ai su que tu étais contre EUX. »

« EUX » s'avéra désigner le Parti, et surtout le cercle intérieur du Parti, dont elle parlait avec une haine ouverte et moqueuse qui rendait Winston mal à l'aise, bien qu'il sût qu'ils étaient en sécurité ici, si toutefois une chose comme la sécurité existait encore quelque part. Une chose le surprit particulièrement chez elle : la crudité de son langage. Les membres du Parti n'étaient pas censés jurer, et Winston lui-même ne jurait qu'exceptionnellement – à tout le moins à haute voix. Julia, au contraire, paraissait incapable de mentionner le Parti, et particulièrement le cercle intérieur du Parti, sans utiliser le genre de mots que vous voyiez griffonnés sur les murs de ruelles crasseuses. Cela ne lui déplaisait pas. C'était simplement un symptôme de sa révolte contre le Parti et tous ses usages, et d'une certaine façon il considérait cela comme sain et naturel, comme l'éternuement d'un cheval dont l'haleine pue le foin.

Ils avaient quitté la clairière et marchaient à nouveau dans le damier d'ombre et de lumière, enlacés par la taille lorsque le sentier permettait qu'ils marchent de front. Il remarqua combien sa taille paraissait plus douce maintenant que la ceinture avait disparu. Ils ne parlaient pas plus haut que le ton du murmure. En dehors de la clairière, avait dit Julia, il était préférable d'y aller doucement. A présent, ils atteignaient l'orée du petit bois. Elle l'arrêta.

« N'allons pas à découvert. Il pourrait y avoir quelqu'un en train d'observer. Nous sommes en sécurité si nous restons derrière les branches. »

Ils se tenaient dans l'ombre de noisetiers. La lumière du soleil, filtrant à travers les innombrables feuilles, était encore chaude sur leur visage. Winston jeta un coup d'œil au champ, au-delà, et ressentit un choc curieux, presque lent, quand il reconnut le lieu. Il

l'avait déjà vu. Une vieille pature, traversée par un sentier et parsemée de taupinières. Dans la haie sauvage, à l'autre extrémité, les branchages des ormes se balançaient presque imperceptiblement dans la brise, et leurs feuilles frissonnaient doucement en masses denses comme des cheveux de femme. Sûrement, à proximité, mais hors de vue, il devait se trouver un cours d'eau avec des vasques vertes où nageaient des carpes ?

« Il n'y a pas un cours d'eau, par ici ? » murmura-t-il.

« Si, il y a bien un cours d'eau. A la bordure du champ d'après, pour être exacte. Il y a des poissons dedans, de gros poissons. Tu peux les regarder s'ébattre et remuer leur queue dans les vasques, sous les saules. »

« C'est – presque – le Pays D'Or », murmura-t-il.

« Le Pays d'Or ? »

« Ce n'est rien. Un paysage que j'ai vu plusieurs fois en rêve. »

« Regarde ! » murmura Julia.

Une grive s'était posée sur une branche à moins de cinq mètres, presque au niveau de leurs visages. Peut-être ne les avait-elle pas vus. Elle était dans la lumière, et eux, dans l'ombre. Elle déploya ses ailes, puis les remit délicatement en place, enfouit sa tête pendant un moment, comme si elle faisait une sorte de révérence au soleil, et ensuite se mit à émettre un torrent de notes de musique. Winston et Julia se collèrent l'un à l'autre, fascinés. La musique jaillit encore et encore, minute après minute, avec d'incroyables variations, ne se répétant jamais, presque comme si l'oiseau faisait une démonstration délibérée de sa virtuosité. Quelquefois il s'arrêtait pendant quelques secondes, déployait et repliait ses ailes, puis gonflait sa poitrine tachetée et son chant éclatait de nouveau. Winston le regarda avec une sorte de vague révérence. Pour qui, pour quoi cet oiseau chantait-il ? Aucun partenaire, aucun rival ne le regardait. Qu'est-ce qui le poussait à s'arrêter au bout de ce bois solitaire, et à répandre sa musique dans le vide ? Il se demanda si, en fin de compte, un microphone n'était pas caché quelque part dans les environs. Lui et Julia n'avaient fait que chuchoter, et le micro ne capterait pas leurs paroles, mais il capterait la grive. Peut-être qu'à l'autre bout de l'instrument, un petit homme semblable à un scarabée était en train d'écouter cela – de l'écouter religieusement. Mais peu à peu, le flot de musique chassa toutes les spéculations de son esprit. C'était comme un liquide qui se répandait dans tout son être, un liquide mêlé à la lumière du soleil qui filtrait à travers les feuilles. Il cessa de penser et se contenta de ressentir. La taille de la fille, au creux de son bras, était douce et chaude. Il l'attira à lui de manière à ce qu'ils soient poitrine contre poitrine ; son corps paraissait se

fondre dans le sien. Où que ses mains aillent, c'était aussi ductile que de l'eau. Leurs bouches se cherchèrent ; et ce fut très différent des rudes baisers qu'ils avaient échangés tout à l'heure. Quand leurs visages se séparèrent, tous deux soupiraient profondément. L'oiseau prit peur et s'envola dans un froissement d'ailes.

Winston colla sa bouche à l'oreille de Julia. « Maintenant », murmura-t-il.

« Pas ici », répondit-elle. « Retournons à la cachette, c'est plus sûr. »

Rapidement, avec de loin en loin un craquement de brindilles, ils rebroussèrent chemin jusqu'à la clairière. Quand ils furent à nouveau dans le cercle de jeunes arbres, elle se retourna vers lui. Ils respiraient tous les deux très vite, mais le sourire avait réapparu au coin de la bouche de Julia. Elle se tint face à lui un instant, puis elle saisit le zip de son bleu de travail. Et, oui ! ce fut presque comme dans le rêve de Winston. Presque aussi promptement qu'il l'avait imaginé, elle avait arraché ses vêtements, et quand elle les avait jetés de côté, c'était avec le même geste magnifique par lequel toute une civilisation semblait être annihilée. Le corps blanc de Julia brillait dans le soleil. Mais pendant un moment il ne regarda pas son corps ; ses yeux étaient magnétisés par le visage parsemé de taches de rousseur, avec son fin sourire provocant. Il s'agenouilla devant elle et prit ses mains dans les siennes.

« Tu as déjà fait cela ? »

« Bien sûr. Des centaines de fois – enfin, des tonnes de fois, en tout cas. »

« Avec des membres du Parti ? »

« Oui. Toujours avec des membres du Parti. »

« Avec des membres du cercle intérieur du Parti ? »

« Pas avec ces porcs, non. Mais il y en a beaucoup qui le feraient s'ils en avaient l'occasion. Ils ne sont pas si dévôts qu'ils le paraissent. »

Le cœur de Winston bondit. Elle l'avait fait des tonnes de fois : il aurait voulu que ce fût des centaines, des milliers de fois. Tout ce qui sentait la corruption l'emplissait d'un espoir sauvage. Qui savait ? Peut-être que le Parti était pourri de l'intérieur, sous la surface ; son culte de l'effort et du déni-de-soi n'étaient peut-être qu'un faux-semblant pour masquer l'injustice. S'il avait eu le pouvoir d'infecter tous les membres du Parti avec la lèpre ou la syphillis, comme il l'aurait fait joyeusement ! Tout était bon à faire pourrir, à affaiblir, à saper ! Il l'attira à terre afin qu'ils se trouvent agenouillés, face à face.

« Ecoute. Plus tu as eu d'hommes, plus je t'aime. Tu comprends, cela ? »

« Oui. Parfaitement. »

« Je hais la pureté. Je hais la bonté ! Je ne veux aucune vertu, nulle part. Je veux que tout le monde soit corrompu jusqu'à la moelle. »

« Eh bien, en ce cas, je devrais te convenir, chéri. Je suis corrompue jusqu'à la moelle. »
« Tu aimes faire ça ? Je ne veux pas parler simplement de moi : je veux dire, la chose en elle-même ? »
« J'adore ça. »
C'était, par-dessus tout, ce qu'il voulait entendre. Pas seulement l'amour d'une personne, mais l'instinct animal, le simple désir indifférencié : c'était là la force capable de mettre le Parti en pièces. Il la coucha dans l'herbe, au-dessus des jacinthes tombées. Cette fois il n'eut pas de difficulté. A présent, leurs poitrines se soulevaient et s'abaissaient à un rythme plus lent, jusqu'à une allure normale, et ils se séparèrent dans une sorte d'agréable impuissance.
Le soleil semblait être devenu plus chaud. Ils étaient tous deux ensommeillés. Il attrapa leurs bleus de travail qui trainaient à côté, et les disposa pour la couvrir en partie. Presque aussitôt, ils s'endormirent, et ne s'éveillèrent qu'au bout d'une demi-heure.

Winston s'éveilla en premier. Il s'assit et regarda le visage tacheté de son, toujours paisiblement endormi, qui reposait dans la paume de sa main. On ne pouvait pas dire qu'elle était belle, à part sa bouche. Elle avait une ou deux rides autour des yeux, en y regardant de près. La chevelure noire et courte était extraordinairement épaisse et douce. Il songea qu'il ne connaissait ni son nom de famille ni son adresse.
Le corps jeune et fort, momentanément sans défense dans le sommeil, éveillait en lui un sentiment protecteur et presque de pitié. Mais la tendresse folle qu'il avait éprouvée sous le noisetier tandis que la grive chantait, n'était pas revenue. Il retira les bleus de travail et étudia le flanc lisse et blanc de Julia. Dans les jours anciens, songea-t-il, un homme regardait le corps d'une fille et voyait qu'il était désirable, et le tour était joué. Mais vous ne pouviez plus avoir d'amour pur ou de luxure pure de nos jours. Aucune émotion n'était pure, parce que tout était mêlé de peur et de haine. Leur étreinte avait été un combat ; l'orgasme, une victoire. C'était un coup porté au Parti. C'était un acte politique.

Chapitre 3

“Nous pourrons venir ici encore une fois” dit Julia. “C’est généralement sans danger d’utiliser une cachette deux fois. Mais pas avant un mois ou deux, bien entendu.”

Dès qu’elle s’était levée, son comportement avait changé. Elle était devenue alerte et affairée, s’était rhabillée, avait enroulé l’écharpe rouge autour de sa taille, et avait commencé à organiser les détails du voyage de retour. Il semblait naturel de la laisser s’en charger. Elle avait à l’évidence cette ruse pratique qui manquait à Winston, et elle semblait de plus avoir une connaissance exhaustive de la campagne aux alentours de Londres, mémorisée grâce à d’innombrables randonnées collectives. L’itinéraire qu’elle lui indiqua était sensiblement différent de celui par lequel il était venu, et l’amena à une autre gare.

“Ne rentre jamais par le même chemin que celui par lequel tu es venu”, dit-elle, comme si elle énonçait un important principe général. Elle partirait en premier, et Winston devait attendre une demi-heure avant de la suivre.

Elle lui avait indiqué un endroit où ils pourraient se retrouver le soir après le travail, quatre jours plus tard. C’était une rue dans l’un des quartiers les plus pauvres, où se tenait un marché qui était généralement bondé et bruyant. Elle serait debout devant les étals, prétendument à la recherche de lacets ou de fil à coudre.

Si elle jugeait que la situation était sûre, elle se moucherait lorsqu’il approcherait, sinon il devrait passer devant elle sans sembler la reconnaître. Mais avec un peu de chance, au milieu de la foule, ils pourraient parler sans danger un quart d’heure et organiser une autre rencontre.

“Et maintenant je dois partir” dit-elle, dès qu’il eut compris ses instructions. “Je dois être rentrée à Dix-neuf-Trente. Je dois passer deux heures à la Ligue des Jeunesses Anti-Sexe, à distribuer des prospectus, ou quelque chose comme ça. Si ça n’est pas malheureux ! Donne-moi un coup de brosse, veux-tu ? Je n’ai pas de brindille dans les cheveux ? Tu es sûr ? Alors, au revoir, mon amour, au revoir.”

Elle se jeta dans ses bras, l’embrassa presque violemment, et un moment après elle se frayait un passage parmi les arbrisseaux, et disparut dans le bois presque sans aucun bruit. Même maintenant, il ne connaissait ni son nom ni son adresse. Mais cela ne faisait aucune différence, car il était inconcevable qu’ils pussent se rencontrer un jour à l’intérieur ou échanger quelque communication écrite que ce soit.

En fait ils ne retournèrent jamais à la clairière dans les bois. Durant le mois de mai, ils n'eurent à vrai dire qu'une seule occasion où ils réussirent à faire l'amour. C'était dans une autre cachette de Julia, le beffroi d'une église en ruines dans un coin presque désert où une bombe atomique était tombée trente ans plus tôt. C'était une bonne cachette quand ils y étaient, mais s'y rendre était dangereux. Sinon, ils parvinrent seulement à se retrouver dans la rue, en des endroits différents chaque soir et jamais plus d'une demi-heure à chaque fois. Dans la rue, il était possible de se parler, d'une certaine façon. Tandis qu'ils se laissaient emporter par la foule sur les trottoirs, pas trop proches l'un de l'autre, et ne se regardant jamais, ils poursuivaient une conversation étrange, intermittente, qui allait et venait comme la lumière d'un phare, soudain réduite au silence par l'approche d'un uniforme du Parti ou la proximité d'un écrantel, reprise quelques minutes plus tard au milieu d'une phrase, puis interrompue brusquement lorsqu'ils se séparaient à l'endroit convenu, et reprise presque sans autre introduction le jour suivant. Julia paraissait être habituée à ce genre de conversation, qu'elle appelait "parler par épisodes".

Elle était surtout étonnamment habile à parler sans bouger les lèvres. Une seule fois en presque un mois, lors de leurs rencontres du soir, ils parvinrent à échanger un baiser. Ils descendaient silencieusement une rue transversale (Julia ne parlait jamais quand ils n'étaient pas dans une rue principale), quand il y eut soudain un rugissement assourdissant, la terre se souleva, l'air s'obscurcit, et Winston se retrouva couché sur le côté, contusionné et terrifié. Une roquette devait être tombée tout près. Soudain il prit conscience du visage de Julia à quelques centimètres du sien, d'une pâleur mortelle, d'un blanc de craie. Même ses lèvres étaient blanches. Elle était morte ! Il la serra contre lui et réalisa qu'il embrassait un visage chaud et vivant. Mais ses lèvres rencontraient une substance poudreuse. Leurs deux visages étaient couverts d'une épaisse couche de plâtre.

Il y avait des soirs où ils se rendaient au rendez-vous et devaient passer l'un à côté de l'autre sans un signe, parce qu'une patrouille venait de surgir au coin de la rue, ou parce qu'un hélicoptère était en vol stationnaire au-dessus d'eux. Même s'il n'y avait pas eu tous ces dangers, il aurait été difficile de trouver du temps pour se rencontrer. Winston faisait des semaines de soixante heures de travail, celles de Julia étaient plus longues encore, et leurs jours de repos variaient en fonction des contraintes du travail et ne coïncidaient pas souvent. Julia, de toute façon, avait rarement une soirée complète de libre. Elle passait un temps considérable à assister à des conférences, à participer à des manifestations, à distribuer des écrits pour la Ligue de la Jeunesse Anti-Sexe, à préparer

des bannières pour la Semaine de la Haine, à collecter des fonds pour a grande campagne de l'épargne, et autres activités similaires. C'était utile, disait-elle, c'était du camouflage. En respectant les petites règles, on pouvait enfreindre les grandes. Elle réussit même à convaincre Winston de sacrifier une de ses soirées en se portant volontaire pour un travail relatif aux munitions qu'effectuaient à tour de rôle les membres les plus zélés du Parti. Ainsi, une soirée par semaine, Winston passait quatre heures d'ennui assommant à visser l'une sur l'autre de petites pièces de métal, qui intervenaient probablement dans la fabrication de détonateurs, dans un atelier mal éclairé et plein de courants d'air, où le bruit des marteaux se mêlait sinistrement à la musique des écrantels.

Quand ils se retrouvèrent dans le clocher de l'église, les blancs dans leur conversation fragmentaire furent comblés. Ce fut un après-midi ardent.

L'air dans la petite pièce carrée au-dessus des cloches était chaud et stagnant, et sentait très fort la crotte de pigeon. Ils restèrent assis sur le sol poussiéreux couvert de brindilles, à parler pendant des heures, se levant de temps en temps pour jeter un œil à travers les meurtrières et s'assurer que personne ne venait.

Julia avait vingt-six ans. Elle vivait dans un foyer avec trois autres filles ("Toujours avec ces saletés de femmes ! Comme je déteste les femmes !" dit-elle en passant), et elle travaillait, comme il l'avait deviné, sur les machines à écrire des romans au Département des Fictions. Elle aimait son travail, qui consistait surtout à faire fonctionner et à surveiller un moteur électrique puissant mais délicat. Elle n'était "pas intelligente" mais aimait se servir de ses mains et était à l'aise avec les machines. Elle pouvait décrire le processus complet de composition d'un roman, depuis les directives générales reçues du Comité du Plan, jusqu'aux retouches finales de l'équipe de réécriture. Mais elle n'était pas intéressée par le produit final. Elle "ne s'intéressait pas beaucoup à la lecture" disait-elle. Les livres étaient juste un bien qui devait être produit, comme la confiture ou les lacets.

Elle n'avait aucun souvenir de quoi que ce soit qui fut antérieur au début des années soixante, et la seule personne qu'elle avait connue qui parlait souvent des temps d'avant la Révolution était son grand-père, qui avait disparu quand elle avait huit ans. A l'école elle avait été capitaine de l'équipe de hockey, et avait gagné le premier prix de gymnastique deux années de suite. Elle avait été chef de groupe chez les Espions, et secrétaire auxiliaire à la Ligue de la Jeunesse, avant de rejoindre la Ligue de la Jeunesse Anti-Sexe. Elle avait toujours eu un excellent caractère. Elle avait même (un signe d'excellente réputation) été choisie pour travailler au Pornosec, la sous-section du Département des Fictions qui tournait des films pornographiques bon marché pour les

distribuer aux prolétaires, et qui était surnommée “la Porcherie” par ceux qui y travaillaient, fit-elle remarquer. Elle y était restée une année, participant à la production de livrets, qui, dans des paquets scellés avec des titres comme “Histoires sulfureuses” ou “Une nuit dans une école de filles”, étaient destinés à être achetés furtivement par de jeunes prolétaires qui avaient l’impression de se procurer quelque chose d’illégal.

“A quoi ressemblent ces livres ?” demanda Winston curieux. “Oh, de vrais déchets. Ils sont ennuyeux, vraiment. Ils n’ont que six intrigues différentes, mais ils les changent de temps en temps. Bien sûr je ne travaillais qu’aux kaléidoscopes. Je n’ai jamais fait partie des équipes de réécriture. Je ne suis pas une littéraire, mon cher - même pas suffisamment pour ça.”

Il apprit avec étonnement que tous les employés du Pornosec, à part les dirigeants, étaient des filles. On pensait qu’en théorie, les hommes, dont les instincts sexuels étaient moins contrôlables que ceux des femmes, couraient plus de dangers d’être corrompus par les saletés qu’ils manipulaient.

“Ils n’aiment même pas voir des femmes mariées là-dedans", ajouta-t-elle. Les filles sont toujours censées être tellement pures. En voici une qui ne l’est pas, en tout cas.”

Elle avait eu sa première histoire d’amour quand elle avait seize ans, avec un membre du Parti de soixante ans, qui plus tard se suicida pour échapper à son arrestation. “Encore heureux”, dit Julia, “sinon ils auraient obtenu mon nom quand il se serait confessé.”

Depuis lors il y en avait eu divers autres. Pour elle, la vie était très simple. Vous vouliez passer du bon temps ; “eux”, elle entendait par là, le Parti, voulaient vous en empêcher, et vous transgressiez les règles autant que vous le pouviez. Elle semblait trouver tout aussi naturel pour “eux” d’essayer de vous priver de vos plaisirs, que pour vous de chercher à éviter d’être pris. Elle haïssait le Parti, et le disait avec les mots les plus crus, mais elle n’en faisait aucune critique générale. A part pour tout ce qui concernait sa propre vie, elle ne s’intéressait pas du tout à la doctrine du Parti. Il remarqua qu’elle n’utilisait jamais de mots de Neuvlangue, à part ceux dont l’usage était passé dans la vie de tous les jours. Elle n’avait jamais entendu parler de la Confrérie, et refusait de croire en son existence. Toute idée de révolte organisée contre le Parti, qui était vouée à l’échec, était selon elle stupide. Ce qui était intelligent, c’était de transgresser les règles tout en restant vivant. Il se demanda vaguement combien d’autres comme elle il pouvait y avoir dans la jeune génération qui avait grandi dans le monde de la Révolution, ne connaissant rien d’autre, acceptant le Parti comme une chose inaltérable, comme le soleil, ne se rebellant pas contre son autorité mais tentant seulement d’y échapper, comme un lapin à un chien de chasse.

Ils ne discutèrent pas de la possibilité de se marier. C'était trop lointain pour y penser. Aucun comité imaginable de sanctionnerait jamais un tel mariage, même s'il avait été possible de se débarrasser d'une façon ou d'une autre de Katarine, la femme de Winston. Ce n'était pas vraisemblable, même pour un fantasme.

"Comment était-elle, ta femme ?" dit Julia.

"Elle était -- tu connais le mot Neuvlangue BONNEPENSANTE ? Qui veut dire naturellement orthodoxe, incapable d'une mauvaise pensée ?"

"Non, je ne connaissais pas ce mot, mais je connais suffisamment ce genre de personnes."

Il commença à lui raconter l'histoire de sa vie d'homme marié, mais curieusement, elle semblait déjà en savoir l'essentiel. Elle lui décrivit, presque comme si elle l'avait vu ou ressenti, le raidissement du corps de Katarine dès qu'il la touchait, la façon dont elle semblait toujours vouloir le repousser de toutes ses forces, même quand elle le serrait fortement entre ses bras. Il n'éprouvait aucune difficulté à parler de ces choses avec Julia ; de toute façon, le souvenir de Katarine avait depuis longtemps cessé d'être douloureux pour n'être plus que désagréable.

"J'aurais pu le supporter s'il n'y avait pas eu une chose" dit-il. Il lui parla de la petite cérémonie frigide que Katarine l'avait forcé à accomplir la même nuit de chaque semaine. "Elle détestait ça, mais rien n'aurait pu l'en empêcher. Elle appelait ça -- tu ne devineras jamais."

"Notre devoir envers le Parti," dit Julia promptement.

"Comment le sais-tu ?"

"Je suis allée à l'école, mon chéri. Conférences sur le sexe une fois par mois pour les plus de seize ans. Et au Mouvement de la Jeunesse. Ils vous entrent ça dans le crâne pendant des années. Je dirais que ça marche dans beaucoup de cas. Mais bien sûr, on ne peut jamais savoir, les gens sont tellement hypocrites."

Elle continua sur le sujet. Avec Julia, tout ramenait toujours à sa propre sexualité. Dès qu'on s'approchait un tant soit peu de ce sujet, elle était capable d'une grande perspicacité. Contrairement à Winston, elle avait compris la signification profonde du puritanisme du Parti. Ce n'était pas seulement que l'instinct sexuel créait un monde à lui qui échappait au contrôle du Parti et qui devait donc être détruit si possible. Ce qui était le plus important, c'était que la frustration sexuelle engendrait l'hystérie, qui était souhaitable car elle pouvait être transformée en fièvre guerrière et en adoration des dirigeants. Elle s'expliquait ainsi :

“Quand tu fais l’amour, tu brûles de l’énergie, et après, tu te sens heureux et tu te fous de tout. Ils ne peuvent pas supporter que tu ressentes cela. Ils veulent que tu sois vibrant d’énergie tout le temps. Toutes ces marches ici ou là, ces acclamations, ces drapeaux agités, ne sont rien d’autre que du sexe aigri. Si tu es heureux intérieurement, pourquoi t’exciterais-tu à propos de Big Brother et du Plan Triennal et des Deux Minutes de la Haine et de toutes leurs autres saletés ?”

C’était très juste, pensa-t-il. Il y avait un lien direct et intime entre la chasteté et l’orthodoxie politique. Car comment maintenir au niveau voulu la peur, la haine, et cette crédulité imbécile dont le Parti avait besoin chez ses membres, sinon en capturant quelque puissant instinct et en l’utilisant comme force motrice ? L’instinct sexuel était dangereux pour le Parti, et le Parti l’employait à son profit. Ils avaient fait le même coup avec l’instinct parental. La famille ne pouvait pas être vraiment abolie, et en vérité, les gens étaient encouragés à aimer leurs enfants, presque à la manière traditionnelle. Les enfants, par contre, étaient systématiquement montés contre leurs parents et éduqués à les espionner et à rapporter leurs déviations. La famille était devenue dans les faits une extension de la Police de la Pensée. C’était un outil qui permettait que chacun soit entouré jour et nuit par des informateurs qui les connaissaient intimement.

Brusquement, son esprit revint à Katarine. Katarine l’aurait sans aucun doute dénoncé à la Police de la Pensée si elle n’avait pas été trop stupide pour détecter l’hétérodoxie dans ses opinions. Mais ce qui la lui rappela à ce moment, ce fut la chaleur étouffante de l’après-midi, qui avait inondé son front de sueur. Il commença à raconter à Julia quelque chose qui était arrivé, ou plutôt qui n’était pas arrivé, pendant un autre après-midi étouffant, onze ans auparavant.

C’était trois ou quatre mois après leur mariage. Ils s’étaient perdus pendant une randonnée collective quelque part dans le Kent. Ils avaient seulement traîné en arrière pendant quelques minutes, mais ils tournèrent dans la mauvaise direction, et se retrouvèrent bloqués par le bord d’une vieille carrière de craie. C’était une pente raide de dix ou vingt mètres, avec des rochers en bas. Il n’y avait personne à qui demander leur chemin. Dès qu’elle comprit qu’ils étaient perdus, Katarine fut très mal à l’aise. Être éloignée de la troupe bruyante des randonneurs pendant un moment lui donna le sentiment de mal agir. Elle voulait faire demi-tour aussi vite que possible et commencer à chercher dans l’autre direction. Mais à ce moment, Winston remarqua des touffes de salicaires dans les anfractuosités de la falaise. L’une des touffes était de deux couleurs, magenta et rouge brique, poussant apparemment depuis la même racine. Il n’avait jamais rien vu de tel, et il appela Katarine pour qu’elle vienne voir.

“Regarde, Katarine ! Regarde ces fleurs ! Cette touffe, là, en bas. Tu vois, elle est de deux couleurs différentes ?”

Elle d’était déjà retournée pour partir, mais elle revint pour un moment, irritée. Elle se pencha même par-dessus la falaise pour regarder ce qu’il lui montrait. Il se tenait juste derrière elle, et il posa la main sur sa taille pour la tenir.

A ce moment, il se rendit soudain compte à quel point ils étaient absolument seuls. Il n’y avait pas un être humain, pas une feuille qui bougeât , pas même un chant d’oiseau. Dans un endroit comme celui-ci, le risque qu’il pût y avoir un microphone dissimulé était très faible, et même s’il y en avait un, il ne capterait que les sons. C’était l’heure la plus chaude et la plus tranquille de l’après-midi. Le soleil flamboyait au-dessus d'eux, la sueur lui chatouillait le visage. Et la pensée lui vint...

“Pourquoi ne lui as-tu pas donné une bonne poussée ?” dit Julia. “Je l’aurais fait, moi.”

“Oui, ma chérie, tu l’aurais fait. Moi aussi, si j’avais été celui que je suis maintenant. Ou peut-être aurais-je... je n’en suis pas certain.”

“Tu regrettes de ne pas l’avoir fait ?”

“Oui. Tout compte fait, je regrette de ne pas l’avoir fait.”

Ils étaient assis côte à côte sur le sol poussiéreux. Il l’attira plus près de lui. La tête de Julia reposait sur son épaule, l’odeur agréable de ses cheveux masquant celle de la crotte de pigeon. Elle était très jeune, pensa-t-il, elle attendait toujours quelque chose de la vie, elle ne comprenait pas que pousser une personne gênante du haut d’une falaise ne résout rien.

“En fait, cela n’aurait fait aucune différence”, dit-il.

“Alors pourquoi es-tu désolé de ne pas l’avoir fait ?”

“Seulement parce que je préfère le positif au négatif. Dans ce jeu que nous jouons, nous ne pouvons pas gagner. Certains échecs valent mieux que d’autres, voilà tout.”

Il sentit les épaules de Julia se crisper en signe de désaccord. Elle le contredisait toujours lorsqu’il lui disait ces sortes de choses. Elle ne pouvait accepter comme une loi de la nature que l’individu soit toujours vaincu. D’une certaine façon, elle se rendait compte qu’elle-même était condamnée, que tôt ou tard la Police de la Pensée l’attraperait et la tuerait, mais dans une autre partie de son esprit, elle croyait qu’il était possible de construire un monde secret où on pouvait vivre comme on le voulait. Tout ce qui était nécessaire, c’était de la chance, de la ruse et de l’audace. Elle ne comprenait pas qu’il n’existait rien qui ressemblât au bonheur, que la seule victoire se trouvait dans l’avenir lointain, longtemps après leur propre mort, et qu’à partir du moment où on avait déclaré la guerre au Parti, il valait mieux se considérer comme un cadavre.

“Nous sommes les morts”, dit-il.

“Nous ne sommes pas encore morts”, dit Julia prosaïquement.

“Pas physiquement. Six mois, un an – cinq ans, au mieux. J’ai peur de la mort. Tu es jeune, donc certainement tu en as plus peur que moi. Evidemment, nous repousserons l’échéance autant que nous pourrons. Mais cela ne fera pas beaucoup de différence. Aussi longtemps que les êtres humains restent des humains, la mort et la vie sont la même chose.”

“Des conneries ! Avec qui préfères-tu coucher, moi ou un squelette ? N’apprécies-tu pas d’être en vie ? N’aimes-tu pas ressentir : c’est moi, c’est ma main, c’est ma jambe, je suis réel, je suis solide, je suis vivant ! N’aimes-tu pas CELA ?”

Elle se retourna et pressa sa poitrine contre lui. Il pouvait sentir ses seins, lourds mais fermes, à travers son bleu de travail. Son corps semblait déverser de sa jeunesse et de sa vigueur dans le sien.

“Oui, j’aime ça”, dit-il.

“Alors arrête de parler de mourir. Et maintenant, écoute-moi, mon chéri, nous devons fixer notre prochain rendez-vous. On pourrait très bien retourner à cet endroit dans les bois. Cela fait suffisamment longtemps. Mais tu devras y aller par un autre chemin cette fois. Je t’ai tout préparé. Tu prends le train – mais regarde, je te fais un dessin.”

Et, à sa manière pratique, elle délimita un petit carré de sol poussiéreux, et avec une brindille prise dans un nid de pigeon, elle commença à dessiner.

Chapitre 4

Winston promena son regard dans la petite chambre miteuse au-dessus du magasin de Mr Charrington.

A côté de la fenêtre, l'énorme lit était fait, avec des couvertures dépenaillées et un traversin dépourvu de taie. L'horloge démodée, avec son cadran de douze heures, faisait tic-tac sur le manteau de la cheminée. Dans un coin, sur la table pliante, le presse-papier de verre qu'il avait acheté lors de sa dernière visite luisait faiblement dans la pénombre.

Sur le rebord de la cheminée, il y avait un vieux poêle à pétrole, une casserole, et deux tasses, fournies par Mr Charrington. Winston alluma le brûleur et mit à bouillir de l'eau. Il avait acheté une enveloppe pleine de Café de la Victoire, et quelques tablettes de saccharine.

Les aiguilles de l'horloge indiquaient dix-sept, vingt. Il était dix-neuf vingt en réalité. Elle devait venir à dix-neuf trente. Folie, folie, ne cessait de lui répéter son cœur, folie consciente, gratuite et suicidaire. De tous les crimes que pouvait commettre un membre du Parti, celui-là était le plus difficile à dissimuler. En vérité, cette idée avait d'abord germé dans son esprit comme une vision : le presse-papier de verre se reflétant sur la surface de la table à rallonges. Comme il s'en était douté, Mr Charrington n'avait fait aucune difficulté pour lui laisser la chambre. Il était visiblement heureux des quelques dollars que cela allait lui rapporter. Il ne sembla pas non plus choqué et ne se montra pas une connivence déplacée quand il devint clair que Winston voulait la chambre pour une histoire d'amour. Au contraire, son regard devint vague et il ne parla que de généralités, d'un air si délicat qu'il donnait l'impression d'être devenu en partie invisible. L'intimité, dit-il, était quelque chose de précieux. Tout le monde voulait un endroit où être seul de temps en temps. Et quand vous trouviez un tel endroit, la moindre des courtoisies pour quiconque le connaissait également était de garder pour soi ce qu'il en savait. Il ajouta même, en donnant presque l'impression de disparaître, qu'il y avait deux entrées à la maison, l'une d'elles par la cour de derrière, et donnant sur une allée.

Sous la fenêtre, quelqu'un chantait. Winston regarda, dissimulé derrière le rideau de mousseline. Le soleil de juin était encore haut dans le ciel, et dans la cour en-dessous, éclatante de soleil, une femme monstrueuse et massive, avec des bras rouges et musclés, un tablier en toile noué autour de la taille, allait et venait d'un pas lourd entre un baquet et une corde à linge, accrochant une série de petites choses blanches dans

lesquelles Winston reconnut des couches de bébé. Chaque fois que sa bouche n'était pas occupée par des pinces à linge, elle chantait, d'une puissante voix de contralto :

"C'était juste un rêve sans espoir,

Qui est passé comme un jour d'avril

Un regard et un mot ont brisé mes rêves

Ont emporté mon coeur

On entendait cet air-là partout dans Londres depuis des semaines. C'était l'une de ces innombrables chansons publiées pour les prolétaires par une sous-section du Département de la Musique.

Les mots de ces chansons étaient composés sans la moindre intervention humaine par un instrument appelé le versificateur. Mais la femme chantait tellement juste qu'elle pouvait transformer la pire soupe en un son presque plaisant. Winston pouvait entendre le chant de la femme, le raclement de ses chaussures sur le dallage, et les cris des enfants dans la rue, et quelque part au loin le léger ronronnement du trafic, et pourtant la chambre semblait curieusement silencieuse, grâce à l'absence d'écrantel.

Folie, folie, folie ! Pensa-t-il à nouveau. Il était inconcevable qu'ils fréquentent cet endroit pendant plus de quelques semaines sans être pris. Mais la tentation d'avoir une cachette qui fût vraiment à eux, tout près et en intérieur, avait été trop forte pour tous les deux. Pendant un certain temps après leur rendez-vous dans le clocher de l'église, il avait été impossible d'organiser une rencontre. Les temps de travail avaient été considérablement augmentés en prévision de la Semaine de la Haine. C'était dans plus d'un mois, mais les préparatifs importants et complexes qui étaient nécessaires donnaient du travail supplémentaire à tout le monde.

Finalement, tous deux réussirent à réserver un après-midi libre le même jour. Ils s'étaient mis d'accord pour retourner à la clairière dans les bois. Le soir précédent, ils se rencontrèrent brièvement dans la rue. Comme toujours, Winston regardait à peine Julia tandis qu'ils se dirigeaient l'un vers l'autre dans la foule, mais le bref coup d'œil qu'il lui lança lui révéla qu'elle était plus pâle que d'habitude.

"C'est fichu" murmura-t-elle dès qu'elle jugea sans danger de parler. "Pour demain, je veux dire."

"Quoi ?"

"Demain après-midi. Je ne peux pas venir."

"Et pourquoi ?"

"Oh, la raison habituelle. C'est arrivé plus tôt cette fois-ci."

Pendant un instant, il fut très en colère. Depuis un mois qu'il la connaissait, la nature de son désir pour elle avait changé. Au début, il y avait eu peu de vraie sensualité. La première fois qu'ils avaient fait l'amour, ç'avait été un pur acte de volonté. Mais après la deuxième fois, ce fut différent. L'odeur de ses cheveux, le goût de sa bouche, le contact de sa peau semblaient avoir pénétré Winston, ou l'air autour de lui. Elle était devenue une nécessité physique, une chose que non seulement il voulait, mais aussi à laquelle il sentait qu'il avait droit. Quand elle lui dit qu'elle ne pouvait pas venir, il eut l'impression qu'elle lui mentait. Mais juste à ce moment, ils furent pressés par la foule, et leurs mains se rencontrèrent accidentellement. Elle saisit furtivement le bout de ses doigts, d'un geste qui invitait non au désir, mais à l'affection. Il fut frappé de l'idée que quand on vivait avec une femme, cette déception en particulier devait être un évènement normal, récurrent, et il fut soudain gagné par une profonde tendresse, telle qu'il n'en avait jamais éprouvée pour elle auparavant. Il aurait voulu qu'ils fussent un couple marié depuis dix ans.

Il aurait aimé marcher avec elle dans la rue, comme ils le faisaient maintenant, mais ouvertement et sans crainte, parlant de banalités et achetant ceci ou cela pour la maison. Il aurait aimé, par-dessus tout, qu'ils aient un endroit où ils pourraient être seuls ensemble, sans se sentir obligés de faire l'amour à chaque fois qu'ils se rencontraient. Ce ne fut pas vraiment à ce moment, mais au cours jour suivant, que l'idée de louer la chambre de Mr Charrington lui était venue. Tous les deux savaient que c'était de la démence. C'était comme s'ils se rapprochaient volontairement de leurs tombes. Tandis qu'il était assis sur le bord du lit, il pensa à nouveau aux caves du Ministère de l'Amour.

Il était curieux de constater comment cette prédestination fatale pouvait entrer et ressortir de sa conscience. C'était là, fixé dans le futur, précédant la mort aussi certainement que 99 précédait 100. On ne pouvait pas l'éviter, mais on pouvait peut-être en repousser l'échéance. Et pourtant au contraire, de temps en temps, par un acte conscient, volontaire, on choisissait de réduire l'intervalle de temps qui nous en séparait.

Au même moment, il y eut un bruit de pas rapide dans les escaliers. Julia surgit dans la pièce. Elle portait une sacoche à outils en grosse toile brune, comme il l'avait déjà vue en porter ici ou là au Ministère. Il s'élança pour la prendre dans ses bras, mais elle se dégagea promptement, parce qu'elle portait encore la sacoche.

"Une seconde" dit-elle. "Laisse-moi seulement te montrer ce que j'ai apporté. Est-ce que tu as amené de cette saleté de Café de la Victoire ? J'en étais sûre. Tu peux le balancer, parce que nous n'en aurons pas besoin. Regarde."

Elle se mit à genoux, ouvrit le sac, en sortit en vrac quelques clés et un tournevis qui se trouvaient sur le dessus. En-dessous, il y avait plusieurs sacs en papier bien emballés. Le

premier paquet qu'elle passa à Winston lui provoqua une sensation étrange, et pourtant vaguement familière. Il était rempli d'une substance lourde, ressemblant à du sable, qui s'enfonçait sous le doigt.

"Ce n'est pas du sucre ?" demanda-t-il.

"Du vrai sucre. Pas de la saccharine, du sucre. Et voici un morceau de pain – du beau pain blanc, pas notre saloperie – et un petit pot de confiture. Et là, une boite de lait – mais regarde ! C'est de ça que je suis vraiment fière. J'ai dû enrouler un bout de toile autour, parce que –"

Mais elle n'avait pas besoin de lui dire pourquoi elle l'avait enveloppé. L'odeur emplissait déjà la pièce, une odeur riche et chaude qui semblait une émanation de la petite enfance de Winston, mais que l'on rencontrait encore à l'occasion, même maintenant, emplissant un passage avant qu'une porte ne claque, ou se diffusant mystérieusement dans une rue bondée, respirée un instant puis aussitôt perdue.

"C'est du café" murmura-t-il. "Du vrai café".

"Du café du Cercle Intérieur du Parti. Il y en a à peu près un kilo" dit-elle.

"Comment as-tu réussi à te procurer toutes ces choses ?"

"Tout ça vient du Cercle Intérieur. Ils ont tout ce qu'ils veulent ces salauds-là, tout. Mais bien sûr les garçons et les serviteurs piquent des choses, et – regarde, j'ai aussi un petit paquet de thé."

Winston s'était accroupi à côté d'elle. Il déchira un coin du paquet.

"C'est du vrai thé. Pas des feuilles de mûrier."

"Il y a eu pas mal de thé ces derniers temps. Ils ont mis la main sur l'Inde ou quelque chose comme ça." dit-elle vaguement. "Mais écoute, chéri, je veux que tu te retournes trois minutes. Va t'asseoir de l'autre côté du lit. Ne t'approche pas trop de la fenêtre. Et ne te retourne pas avant que je te le dise."

Winston regarda distraitement à travers le rideau de mousseline.

En bas dans la cour, la femme aux bras rouges allait et venait toujours entre le baquet et la corde à linge. Elle enleva deux pinces de sa bouche et chanta, pleine d'émotion :

Y disent que le temps guérit tout
Y disent qu'on peut toujours oublier
Mais les sourires et les larmes, malgré les années
Font toujours vibrer les cordes de mon cœur !

Elle semblait connaître par cœur toutes ces niaiseries.

Sa voix montait dans la douceur de l'air d'été, très mélodieuse, et chargée d'une sorte de mélancolie heureuse. On avait l'impression qu'elle aurait été parfaitement heureuse, si

cette soirée de juin ne s'arrêtait jamais, et si le stock de linge avait été inépuisable, de rester là pendant mille ans, à accrocher des couches et à chanter des âneries. Il fut frappé de penser que curieusement, il n'avait jamais entendu un membre du parti chanter seul et spontanément. Cela aurait semblé un peu hétérodoxe, une dangereuse excentricité, comme se parler à soi-même.

Peut-être n'était-ce que lorsqu'ils étaient proches de la famine que les gens avaient quelque chose à chanter.

"Tu peux te retourner maintenant" dit Julia.

Il se retourna, et pendant une seconde, il eut peine à la reconnaître. En fait, il s'était attendu à la voir nue. Mais elle n'était pas nue. La transformation était encore bien plus surprenante. Elle s'était peint le visage.

Elle devait s'être glissée dans quelque magasin des quartiers prolétaires et s'être achetée un nécessaire de maquillage complet. Ses lèvres étaient très rouges, ses joues fardées, son nez poudré. Il y avait même une touche de quelque chose sous ses yeux pour les rendre plus brillants. Ce n'était pas très bien fait, mais les standards de Winston en la matière n'étaient pas bien hauts. Jusque-là, il n'avait jamais vu ni même imaginé une femme du Parti avec des cosmétiques sur le visage. L'effet sur son apparence était saisissant. Avec juste quelques petites touches de couleur au bon endroit, elle était devenue non seulement beaucoup plus jolie, mais surtout, beaucoup plus féminine. Ses cheveux courts et son bleu de travail ne faisaient que renforcer cet effet. Quand il la prit dans ses bras, un effluve de violette synthétique lui vint aux narines. Il se souvint de la pénombre dans une cuisine en sous-sol, et de la bouche caverneuse d'une femme. Elle avait utilisé le même parfum, mais à ce moment, cela ne semblait pas avoir d'importance.

"Du parfum aussi !" dit-il.

"Oui, mon chéri, du parfum aussi. Et tu sais ce que je vais faire ensuite ? Je vais trouver quelque part des vrais vêtements de femme et je vais les porter à la place de ces saletés de pantalons. Je porterai des bas de soie et des chaussures à talons hauts ! Dans cette chambre, je serai une femme, pas une camarade du Parti."

Ils enlevèrent leurs vêtements et grimpèrent sur l'imposant lit d'acajou. C'était la première fois qu'il se déshabillait en sa présence. Jusque-là, il avait eu trop honte de son corps maigre et pâle, et des veines variqueuses sur son mollet, et de la tache décolorée au-dessus de sa cheville. Il n'y avait pas de draps, mais la couverture sur laquelle ils étaient étendus était usée et douce. La taille et l'élasticité du lit les surprirent tous deux.

"Il est sûrement plein de vermines, mais peu importe !" dit Julia.

On ne voyait plus de lits doubles, sauf chez les prolétaires. Winston avait eu l'occasion de dormir dans un lit double, quand il était enfant, mais pas Julia, autant qu'elle pût se souvenir. Ils s'endormirent pendant un petit moment. Quand Winston se réveilla, les aiguilles de l'horloge indiquaient presque neuf zéro zéro. Il ne bougea pas, car Julia dormait la tête dans le creux de son bras. L'essentiel du maquillage s'était étalé sur Winston ou sur le traversin, mais une légère teinte rouge soulignait encore la beauté de sa pommette.

Le soleil couchant éclaira d'un rayon jaune le pied du lit ainsi que l'âtre, où l'eau bouillait dans la casserole. Dans la cour en bas, la femme avait arrêté de chanter, mais de lointains cris d'enfants flottaient encore dans l'air de la rue. Il se demanda vaguement si, dans le passé aboli, ç'avait été une expérience normale de rester étendu ainsi dans un lit, dans la fraîcheur d'une soirée d'été, un homme et une femme sans aucun vêtement, faisant l'amour quand ils en avaient envie, discutant de ce qu'ils voulaient, sans ressentir aucune obligation de se lever, juste étendus comme cela à écouter les sons paisibles qui venaient de l'extérieur. Certainement, il n'avait pas pu exister un temps où tout cela semblait naturel ?

Julia s'éveilla, se frotta les yeux, et se redressa sur son coude afin de regarder le poêle à pétrole.

"La moitié de l'eau s'est évaporée" dit-elle. "Je vais me lever et faire du café dans un moment. Nous avons une heure. A quelle heure coupent-ils la lumière chez toi ?"

"Vingt-trois trente."

"C'est vingt-trois à l'hôtel. Mais tu dois rentrer avant ça, parce que... Hi ! Dégage, sale bête !"

Elle se pencha soudain par-dessus le lit, ramassa une chaussure, et l'envoya dans le coin de la pièce d'un geste puéril, comme il l'avait vue lancer le dictionnaire sur Goldstein, ce matin-là pendant les Deux Minutes de la Haine.

"Qu'est-ce que c'était ?" dit-il, surpris.

"Un rat. Je l'ai vu passer son sale petit nez à travers le lambris. Il y a un trou là-bas. Je lui ai bien fichu la trouille en tout cas."

"Des rats" murmura Winston. "Dans cette pièce !"

"Il y en a partout ici" dit Julia, indifférente tandis qu'elle se recouchait. "On en a même dans la cuisine du foyer. Certaines parties de Londres en sont envahies. Sais-tu qu'ils attaquent les enfants ? Mais oui. Dans certaines de ces rues, une femme ne doit pas laisser son bébé seul deux minutes. Ce sont ces gros rats bruns qui font ça. Et le pire c'est que c'est brutes-là font toujours –"

“ARRETE !” dit Winston, qui fermait les yeux avec force.

“Mon chéri ! Tu es devenu tout pâle. Qu’y a-t-il ? Ils te rendent malade ?”

“De toutes les horreurs du monde – un rat !”

Elle se pressa contre lui et l’entoura de ses bras, comme pour le rassurer avec la chaleur de son corps. Il ne rouvrit pas les yeux immédiatement. Pendant quelques instants, il avait eu le sentiment de s’être retrouvé dans un cauchemar récurrent qui l’avait régulièrement poursuivi tout au long de sa vie. C’était presque toujours la même chose. Il se tenait devant un mur de ténèbres, au-delà duquel se trouvait quelque chose d’insupportable, une chose si terrible qu’on ne pouvait l’affronter. Dans le rêve, il avait toujours l’impression profonde de céder à une illusion, car il savait en fait ce qui se trouvait par-delà le mur de ténèbres. Avec un terrible effort, comme s’il arrachait un morceau de son propre cerveau, il aurait même pu mettre à jour cette chose. A chaque fois, il se réveillait sans avoir découvert de quoi il s’agissait, mais d’une façon ou d’une autre, c’était lié à ce que disait Julia quand il l’avait interrompue.« Je suis désolé » dit-il. « Ce n’est rien. Je n’aime pas les rats, c’est tout. »

« Ne t’en fais pas, mon chéri, ces saletés ne rentreront pas ici. Je boucherai le trou avec un morceau de sac avant de partir. Et la prochaine fois j’amènerai du plâtre pour refermer ça proprement. »

Déjà cet instant de noire panique était à demi-oublié. Un peu honteux de lui-même, il s’assit contre le tête de lit. Julia se leva, enfila son bleu de travail, et prépara du café. L’odeur qui sortait de la casserole était si puissante et si excitante qu’ils fermèrent la fenêtre afin que personne ne la remarque et ne se pose des questions. Ce qui était encore meilleur que l’odeur du café, c’était cette texture soyeuse que lui donnait le sucre, et que Winston avait presque oubliée après des années de saccharine. Avec une main dans la poche et une tartine de confiture dans l’autre, Julia se promenait dans la pièce, regardant négligemment la bibliothèque, cherchant la meilleure façon de réparer la table à rallonges, se laissant tomber sur le fauteuil usé pour voir s’il était confortable, et examinant l’absurde pendule à douze chiffres avec un amusement bienveillant. Elle amena le presse-papier de verre sur le lit pour le regarder en pleine lumière. Il le lui prit des mains, fasciné comme toujours par l’apparence douce du verre, évoquant l’eau de pluie.

« Qu’est-ce que c’est, à ton avis ? » dit Julia.

« Je ne pense pas que ce soit quelque chose ; je veux dire, je ne pense pas que ça ait une fonction quelconque. C’est un petit morceau d’histoire qu’ils ont oublié de modifier. C’est un message d’il y a cent ans, si on savait comment le lire. »

« Et cette image la-haut » - elle indiquait de la tête la gravure sur le mur opposé – est-ce qu'elle a cent ans aussi ? »

« Plus. Deux cents, je dirais. On ne peut pas savoir. C'est impossible de découvrir l'âge de quoi que ce soit de nos jours. »

Elle se rapprocha pour la regarder. « Voilà où cette sale bête a passé son nez » dit-elle en tapotant le lambris juste en-dessous de l'image. « Quel est cet endroit ? Je l'ai déjà vu quelque part. »

« C'est une église, ou tout au moins c'en était une. Saint-Clement Danes, elle s'appelait ». Le fragment musical que lui avait appris Mr. Charrington lui revint en mémoire, et il ajouta, à demi nostalgique : « Oranges et Piments, disent les cloches de Saint-Clement ! »

A sa vive surprise, elle continua :

« Tu me dois trois florins, disent les cloches de Saint-Martin,

Quand donc serai-je payé ? disent les cloches d'Old Bailey

Je ne me souviens pas de la suite après ça. Mais de toute façon, je me souviens de la fin : « Voici une bougie pour t'éclairer dans ton lit, et voici un hachoir pour te couper la tête ! »

C'était comme deux pièces s'emboitant parfaitement. Mais il devait y avoir encore un vers après « Les cloches d'Old Bailey ». Peut-être pourrait-on le tirer de la mémoire de Mr. Charrington, s'il était convenablement stimulé.

« Qui t'a appris cela ? » dit-il.

« Mon grand-père. Il me le récitait quand j'étais une petite fille. Il a été vaporisé quand j'avais huit ans – en tout cas, il a disparu. Je me demande ce qu'était un piment », ajouta-t-elle en sautant du coq à l'âne. « J'ai vu des oranges. Ce sont des sortes de fruits jaunes et ronds avec une peau épaisse. »

« Je me souviens des piments » dit Winston. Ils étaient assez communs dans les années cinquante. Ils étaient tellement forts que ça vous agaçait les dents rien qu'à les sentir ».

« Je suis sûr qu'il y a des scarabées derrière cette image » dit Julia. « Je la décrocherai un de ces jours et je la nettoierai un bon coup. Je suppose qu'il est presque l'heure de partir. Je dois commencer à enlever le maquillage. Quelle plaie ! J'enlèverai le rouge à lèvres de ton visage après cela. »

Winston attendit encore quelques minutes avant de se lever. L'obscurité gagnait la pièce. Il se retourna vers la lumière et regarda à travers le presse-papier de verre. Ce qui l'intéressait au plus haut point n'était pas le fragment de corail, mais l'intérieur du verre lui-même. Il y avait en lui une telle profondeur, et pourtant il était aussi transparent que l'air. C'était comme si la surface de verre était l'arc du ciel, renfermant un monde

minuscule avec son atmosphère complète. Il avait le sentiment qu'il pourrait y pénétrer, et qu'en réalité il était à l'intérieur, lui et le lit en acajou et la table à rallonges, et l'église, et la gravure sur acier, et le presse-papier lui-même. Le presse-papier était la pièce dans laquelle il se trouvait, et le corail était sa propre vie et celle de Julia, fixées dans une sorte d'éternité au cœur du cristal.

Chapitre 5

Syme avait disparu. Un matin, il était absent à son travail ; quelques écervelés commentèrent son absence. Le jour suivant, plus personne ne parla de lui. Le troisième jour, Winston se rendit au vestibule du Département des Archives pour consulter le panneau d'affichage. L'une des notes présentait une liste des membres du Comité du Jeu d'Echec, dont Syme avait fait partie. La liste ressemblait exactement à ce qu'elle avait toujours été : aucune rature, mais elle comportait un nom de moins. Cela suffisait. Syme avait cessé d'exister : il n'avait jamais existé.

Il faisait épouvantablement chaud. Dans le labyrinthe du Ministère, les pièces sans fenêtres et dotées de l'air conditionné maintenaient une température normale, mais au-dehors, les trottoirs vous brûlaient les pieds, et la puanteur du métro à l'heure d'affluence était une horreur.

Les préparatifs de la Semaine de la Haine battaient leur plein, et les équipes de tous les Ministères faisaient des heures supplémentaires. Il fallait organiser des processions, des réunions, des parades militaires, des expositions, des projections de films, des programmes d'écrantel ; il fallait fabriquer des statues de cire, des stands, des effigies, inventer des slogans, écrire des chansons, lancer des rumeurs, falsifier des photographies. L'unité de Julia au Département des Fictions avait abandonné la production de romans et publiait à toute vitesse une série de pamphlets monstrueux. Winston, en plus de son travail habituel, passait beaucoup de temps chaque jour à parcourir des archives du Times, et à modifier ou embellir des nouvelles qui devaient être citées dans les discours. Tard le soir, quand des hordes de prolétaires tapageurs parcouraient les rues, une étrange atmosphère de fébrilité flottait régnait dans la ville. Les roquettes s'écrasaient plus souvent qu'à l'ordinaire, et il y avait parfois au loin d'énormes explosions que personne ne pouvait expliquer, et sur lesquelles couraient de folles rumeurs.

La nouvelle mélodie, qui devait être la bande-son de la Semaine de la Haine (on l'appelait la Chanson de la Haine) avait déjà été composée et passait en boucle sur les écrantels.

C'était un rythme sauvage, une sorte d'aboiement qu'on ne pouvait exactement appeler de la musique, mais qui ressemblait au battement d'un tambour. Rugi par des centaines de voix scandant une marche militaire, il était terrifiant. Les prolétaires l'avaient adopté, et dans les rues à minuit il rivalisait avec le toujours populaire "C'était juste un rêve sans espoir". Les enfants Parsons le jouaient à toute heure du jour ou de la nuit, de façon

insupportable, avec un peigne et un morceau de papier toilette. Les soirées de Winston étaient plus occupées que jamais. Des équipes de volontaires, organisées par Parsons, préparaient la rue pour la Semaine de la Haine, cousant des bannières, peignant des affiches, installant des mâts pour les drapeaux sur les toits, et tendant des câbles à travers la rue, pour y accrocher les bannières, au mépris du danger.

Parsons claironnait que les Maisons de la Victoire, à elles seules, déploieraient quatre cents mètres de pavoisement. Il était dans son élément ; il était gai comme un pinson. La chaleur et le travail manuel lui avaient donné un prétexte pour revenir le soir au short et à la chemise ouverte. Il était partout à la fois, à pousser, à tirer, à scier, à donner du marteau, improvisant, encourageant tout le monde par des exhortations amicales, et produisant par tous les replis de son corps ce qui semblait être une inépuisable réserve de sueur à l'odeur acide.

Une nouvelle affiche était soudainement apparue dans tout Londres. Elle ne comportait pas de texte, et représentait simplement la silhouette monstrueuse d'un soldat Eurasien, haut de trois à quatre mètres et chaussé d'énormes bottes, avançant, son visage asiatique dénué d'expression, et portant sur la hanche une mitrailleuse pointée en avant. Quel que soit l'angle par lequel vous regardiez l'affiche, le canon de l'arme, agrandi par la perspective, semblait être pointé directement sur vous. L'affiche avait été placardée sur chaque espace disponible de chaque mur, en plus grande quantité même que le portrait de Big Brother. Les prolétaires, habituellement indifférents à la guerre, étaient entrés dans l'une de leurs périodiques fièvres patriotiques. Comme pour s'harmoniser avec l'humeur générale, les roquettes tuaient plus de monde que d'habitude. L'une d'entre elles tomba dans une salle de cinéma bondée de Stepney, ensevelissant plusieurs centaines de victimes sous les ruines. Toute la population du voisinage sortit alors pour un long cortège funéraire qui dura des heures, et qui était en fait une manifestation d'indignation. Une autre bombe tomba sur un terrain vague qui était utilisé comme aire de jeu, et quelques dizaines d'enfants furent mis en pièces. Il y eut encore d'autres manifestations de colère. On brûla une effigie de Goldstein, des centaines d'exemplaires de l'affiche du soldat Eurasien furent déchirés et jetées dans les flammes, et un certain nombre de magasins furent pillés dans la confusion. Puis la rumeur se répandit que des espions dirigeaient les tirs de roquettes au moyen d'ondes radio, et on mit le feu à la maison d'un vieux couple qui était suspecté d'être d'origine étrangère, et qui périt étouffé.

Dans la chambre au-dessus du magasin de Mr. Charrington, quand ils pouvaient s'y rendre, Julia et Winston restaient étendus côte à côte sur le lit sans couverture, sous la

fenêtre ouverte, cherchant la fraîcheur. Le rat n'était jamais revenu, mais les punaises s'étaient horriblement multipliées avec la chaleur. Cela ne semblait pas avoir d'importance. Sale ou propre, la pièce était un paradis. Dès qu'ils arrivaient, ils saupoudraient tout de poivre acheté au marché noir, arrachaient leurs vêtements, et faisaient l'amour, leurs corps en sueur, puis s'endormaient, et ils se réveillaient pour constater que les punaises se rassemblaient pour la contre-attaque.

Quatre, cinq, six – ils se rencontrèrent sept fois durant le mois de juin. Winston avait abandonné son habitude de boire du gin à toute heure. Il semblait ne plus en avoir besoin. Il avait pris du poids, son ulcère variqueux avait presque disparu, ne laissant qu'une marque brune sur la peau au-dessus de sa cheville, et ses quintes de toux du matin avaient cessé. La vie avait cessé d'être intolérable ; il n'était plus tenté de faire des grimaces à l'écrantel ou de hurler des insanités à tue-tête. Maintenant qu'ils avaient une cachette sûre, presque un foyer, il ne semblait même plus être difficile de ne se voir qu'irrégulièrement et pour deux heures à chaque fois. Ce qui comptait, c'était que la pièce au-dessus de la brocante existât.

Savoir qu'elle était là, inviolable, c'était presque la même chose que d'y être. La chambre était un monde, un fragment du passé dans lequel pouvaient marcher des espèces disparues. Mr. Charrington, pensait Winston, était lui aussi un animal d'une espèce disparue. Il s'arrêtait souvent pour parler quelques minutes avec lui avant de monter l'escalier.

Le vieil homme semblait ne sortir que rarement de chez lui, voire jamais, et par ailleurs il n'avait pratiquement aucun client. Il menait une existence fantomatique entre son petit magasin sombre et son arrière-cuisine plus petite encore, où il préparait ses repas et qui contenait, entre autres choses, un gramophone incroyablement ancien, avec un énorme pavillon. Il semblait heureux d'avoir l'occasion de parler. Errant au milieu de son stock sans valeur, avec son long nez, ses épaisses lunettes et ses épaules voutées dans son gilet de velours, il avait toujours plutôt l'air d'un collectionneur que d'un commerçant.

Avec une sorte de fade enthousiasme, il caressait telle ou telle camelote – un bouchon en porcelaine, le couvercle peint d'une tabatière cassée, un médaillon de pacotille contenant la mèche de cheveux d'un bébé mort depuis longtemps – ne proposant jamais à Winston de les acheter, mais seulement de les admirer. Parler avec lui, c'était comme écouter le tintement d'une vieille boite à musique. Il avait encore tiré des recoins de sa mémoire quelques fragments de chansons oubliées. Il y en avait une à propos de vingt-quatre merles, et une autre à propos d'une vache à la corne tordue, et une autre à propos de la mort d'un pauvre rouge-gorge.

“J’avais juste pensé que cela pourrait vous intéresser” disait-il avec un petit rire d’excuse à chaque fois qu’il se remémorait un nouveau morceau. Mais il ne pouvait jamais se souvenir de plus de quelques vers à la fois.

Winston et Julia le savaient bien – en un sens, jamais ils n’oubliaient que tout cela ne pourrait durer longtemps. Il y avait des moments où l’idée de la mort imminente semblait aussi palpable que le lit sur lequel ils étaient étendus, et ils s’accrochaient l’un à l’autre avec une sorte de sensualité désespérée, comme une âme damnée se raccrochant à son dernier instant de plaisir alors que l’horloge doit sonner cinq minutes plus tard. Mais il y avait aussi des moments où ils avaient une illusion non seulement de sécurité, mais aussi de permanence. Tant qu’ils étaient effectivement dans la chambre, ils sentaient tous deux qu’aucun mal ne pouvait les atteindre. S’y rendre était difficile et dangereux, mais la chambre elle-même était un sanctuaire. C’était comme quand Winston avait regardé au cœur du presse-papier, avec le sentiment qu’il serait possible de rentrer dans ce monde de verre, et qu’une fois à l’intérieur, le temps pourrait être arrêté. Souvent, ils se laissaient aller tous deux à des rêves d’évasion. Leur chance durerait toujours, et ils poursuivaient leur aventure, comme cela, tout le reste de leur vie sur terre. Soit Katarine mourait, et par de subtiles manœuvres, Winston et Julia parvenaient à se marier. Soit ils disparaissaient, modifiant leur apparence au point de ne plus pouvoir être reconnus, apprenaient à parler avec un accent de prolétaire, trouvaient du travail dans une usine et vivaient leur vie dans une petite rue sans être retrouvés. C’était absurde, ils le savaient tous deux. En réalité il n’y avait pas d’échappatoire.

Même le seul plan qui fût praticable, le suicide, ils n’avaient pas l’intention de le réaliser. S’accrocher jour après jour, semaine après semaine, faire durer un présent qui n’avait pas de futur, semblait un instinct invincible, tout comme un poumon cherchera toujours à respirer tant qu’il y aura de l’air.

Parfois aussi, ils parlaient de s’engager dans une rébellion active contre le Parti, mais sans savoir comment faire le premier pas. Même si la légendaire Confrérie était une réalité, il restait toujours la difficulté de parvenir à y entrer. Il lui parla de l’étrange intimité qui existait, ou qui semblait exister, entre lui et O’Brien, et de l’impulsion qu’il ressentait parfois, d’aller tout simplement trouver O’Brien, de lui annoncer qu’il était un ennemi du Parti, et de lui demander son aide. Fort curieusement, cela ne sembla pas à Julia d’une témérité inenvisageable. Elle avait l’habitude de juger les gens à leur visage, et il lui semblait naturel que Winston pût juger O’Brien digne de confiance à la suite d’un simple échange de regards. Plus encore, elle tenait pour acquis que tout le monde, ou presque tout le monde, haïssait secrètement le Parti, et enfreindrait les règles s’il pensait pouvoir

le faire en toute sécurité. Mais elle refusait de penser qu'une opposition vaste et organisée existait, ou pouvait exister. Les histoires à propos de Goldstein et de son armée secrète, disait-elle, étaient seulement des bêtises inventées par le Parti dans son propre intérêt, et auxquelles on devait faire semblant de croire. D'innombrables fois, lors de rassemblements du Parti ou de manifestations spontanées, elle avait hurlé de toutes ses forces pour réclamer l'exécution de personnes dont elle n'avait jamais entendu les noms auparavant, pour des crimes auxquels elle ne croyait pas un instant. Quand des procès publics se tenaient, elle avait tenu sa place dans les détachements des Ligues de la Jeunesse qui entouraient les tribunaux du matin au soir, chantant régulièrement "Mort aux traitres !". Pendant les Deux Minutes de la Haine, elle surpassait toujours tous les autres par les insultes qu'elle hurlait en direction de Goldstein. Et pourtant elle n'avait qu'une idée très vague de qui était Goldstein, et de la doctrine qu'il était censé représenter. Elle avait grandi après la Révolution et était trop jeune pour se souvenir des combats idéologiques des années cinquante et soixante. Une chose telle qu'un mouvement politique indépendant était au-delà de ce qu'elle pouvait imaginer, et de toute façon, le Parti était invincible. Il existerait toujours, et serait toujours le même. On ne pouvait se rebeller contre lui que par une désobéissance secrète, ou, au mieux, par des actes de violence isolés, comme tuer quelqu'un, ou faire exploser quelque chose.

Par certains côtés, elle était beaucoup plus perspicace que Winston, et beaucoup moins sensible à la propagande du Parti. Une fois, alors qu'il mentionnait dans la discussion la guerre contre l'Eurasie, elle le stupéfia en lui disant tout simplement qu'à son avis, il n'y avait pas de guerre. Les roquettes qui s'abattaient tous les jours sur Londres étaient sans doute tirées par le gouvernement de l'Océanie lui-même, "juste pour entretenir la peur". C'était une idée qui n'était littéralement jamais venue à l'esprit de Winston. Elle éveilla aussi en lui une sorte d'envie quand elle lui raconta que durant les Deux Minutes de la Haine, le plus difficile pour elle était d'éviter d'éclater de rire. Mais elle ne s'interrogeait sur les enseignements du Parti que quand ils concernaient d'une façon ou d'une autre sa propre vie.

Souvent elle était prête à accepter la mythologie officielle, tout simplement parce que la différence entre la vérité et le mensonge ne lui semblait pas importante. Elle pensait par exemple, l'ayant appris à l'école, que le Parti avait inventé les avions (quand il était lui-même à l'école, Winston s'en souvenait, à la fin des années cinquante, c'était l'hélicoptère que le Parti prétendait avoir inventé. Une génération de plus, et ce serait la machine à vapeur). Et quand il lui dit que les avions existaient longtemps avant sa naissance et même longtemps avant la Révolution, elle trouva ce fait

totalement dénué d'intérêt. Après tout, quelle importance cela avait-il, qui avait inventé les avions ? Ce fut un choc encore plus grand pour Winston de découvrir, au détour d'une remarque, qu'elle ne se souvenait pas que l'Océanie, quatre ans plus tôt, était en guerre avec l'Estasie et en paix avec l'Eurasie. Il était vrai qu'elle voyait toute la guerre comme une imposture, mais apparemment, elle n'avait pas remarqué que le nom de l'ennemi avait changé.

"Je pensais que nous avions toujours été en guerre avec l'Eurasie" dit-elle vaguement. Cela effraya quelque peu Winston. L'invention des avions datait de longtemps avant sa naissance, mais le changement dans la guerre ne datait que de quatre ans, longtemps après qu'elle fût devenue grande. Il en parla avec elle pendant peut-être un quart d'heure. A la fin, il parvint à la forcer à chercher dans sa mémoire jusqu'à ce qu'elle se souvînt vaguement qu'à une époque, l'Estasie était l'ennemi, et non l'Eurasie. Mais la conclusion lui parut toujours sans importance. "Qui s'en soucie ?" dit-elle avec impatience. "C'est toujours une saleté de guerre après l'autre, et on sait que les nouvelles sont entièrement fausses de toute façon."

Parfois il lui parlait du Département des Archives et des odieuses falsifications qu'il y réalisait. De telles choses ne semblaient pas horrifier Julia. Elle ne sentait pas des gouffres insondables s'ouvrir sous ses pieds à la pensée de mensonges qui devenaient des vérités. Il lui raconta l'histoire de Jones, Aaronson et Rutherford, et celle de l'important bout de papier qu'il avait tenu entre ses doigts. Cela ne fit pas une grande impression sur elle. Et en vérité, elle eut d'abord du mal à saisir l'importance de l'histoire.

"Etaient-ils de tes amis ?" dit-elle.

"Non, je ne les ai jamais connus. C'étaient des membres du cercle intérieur du Parti. De plus, ils étaient beaucoup plus âgés que moi. Ils appartenaient aux temps anciens, avant la Révolution. Je les connaissais à peine de vue."

"Alors quel était le problème ? Des gens sont tués tous les jours, non ?"

Il essaya de lui faire comprendre. "C'était un cas exceptionnel. Ce n'est pas juste une histoire de quelqu'un qui se fait tuer. Est-ce que tu te rends compte que le passé, à partir d'hier, a été réellement aboli ? S'il survit quelque part, ce n'est qu'à travers des objets concrets, auxquels n'est attaché aucun mot, comme ce bloc de verre là-bas. Déjà, nous ne savons littéralement plus rien de la Révolution, et des années d'avant la Révolution. Chaque document a été détruit ou falsifié, chaque livre a été réécrit, chaque tableau a été repeint, chaque statue, chaque rue, chaque bâtiment a été renommé, chaque date a été modifiée. Et le processus se poursuit jour après jour et minute après minute. L'histoire s'est arrêtée. Plus rien n'existe, à part un présent sans fin dans lequel le Parti a toujours

raison. Je sais bien sûr que le passé a été falsifié, mais il ne me serait jamais possible de le prouver, même si j'ai fait la falsification moi-même. La chose faite, il ne reste jamais de preuve. La seule preuve se trouve dans mon propre esprit, et je ne suis pas certain qu'un autre être humain partage mes souvenirs. Juste une fois dans toute ma vie, j'avais entre les mains une vraie preuve après l'évènement - des années après."

"Et quel bien cela a-t-il fait ?"

"Aucun, car je l'ai balancée quelques minutes plus tard. Mais si la même chose arrivait maintenant, je le garderais."

"Eh bien pas moi" dit Julia. "Je suis prête à prendre des risques, mais seulement pour quelque chose qui en vaut la peine, pas pour un vieux bout de journal. Qu'aurais-tu pu en faire même si tu l'avais gardé ?"

"Pas grand-chose, sans doute. Mais c'était une preuve. J'aurais pu semer le doute ici ou là, à supposer que j'aie eu le courage de le montrer à quelqu'un. Je ne pense pas qu'on puisse changer quoi que ce soit de notre vivant. Mais on peut imaginer de petits nœuds de résistance qui apparaîtraient ici ou là - de petits groupes qui s'assemblent, qui croissent progressivement, et qui laissent même quelques traces derrière eux, afin que les générations suivantes puissent prendre la relève."

"Je ne m'intéresse pas à la prochaine génération, mon chéri. Je m'intéresse à NOUS."

"Tu n'es rebelle qu'en dessous de la ceinture" lui dit-il. Elle trouva cela brillamment spirituel et l'entoura de ses bras avec délice.

Elle ne s'intéressait pas le moins du monde aux ramifications de la doctrine du Parti. Dès qu'il commençait à lui parler des principes du Sossang, de la pensée-double, de la mutabilité du passé, de la négation de la réalité objective, et à utiliser des mots de Neuvlangue, elle montrait des signes d'ennui et de confusion et disait ne jamais accorder la moindre attention à ce genre de chose. On savait que c'étaient des conneries, alors pourquoi s'en soucier ? Elle savait quand applaudir et quand huer, et c'était tout ce qu'on avait besoin de savoir. Et quand il continuait à parler de semblables sujets, elle avait l'habitude déconcertante de s'endormir. Elle faisait partie de ces gens capables de s'endormir à toute heure et dans n'importe quelle position. En lui parlant, il se rendait compte à quel point il était facile de présenter toutes les apparences de l'orthodoxie, sans avoir la moindre idée de ce que pouvait signifier l'orthodoxie. En un sens, la vision du monde du Parti s'imposait le plus facilement aux personnes incapables de la comprendre.

Ils pouvaient être amenés à accepter les violations le plus flagrantes de la réalité, car ils ne prenaient jamais la mesure de l'énormité de ce qui leur était demandé, et ne

s'intéressaient pas suffisamment aux évènements publics pour remarquer ce qui se passait.

Ils ne gardaient leur santé mentale que grâce à leur manque de compréhension. Ils avalaient tout, tout simplement, et ce qu'ils avalaient ne pouvait leur faire aucun mal, car cela ne laissait aucun résidu, tout comme une graine qui traverse le corps d'un oiseau sans être digérée.

Chapitre 6

Cela avait fini par se produire. Le message attendu était arrivé. Toute sa vie, à ce qu'il lui semblait, il n'avait fait qu'attendre ce moment.

Il marchait dans le long couloir du Ministère et il était presque arrivé au point où Julia avait glissé le billet dans sa main quand il prit conscience que quelqu'un de plus massif que lui était en train de marcher juste derrière lui. La personne, quelle qu'elle soit, toussota, d'une manière qui indiquait clairement qu'elle allait se mettre à parler. Winston s'arrêta brusquement et se tourna. C'était O'Brien.

Enfin, ils étaient face à face, et son impulsion première était de tourner les talons. Son cœur se serra violemment. Il aurait été bien incapable de parler. O'Brien, toutefois, avait poursuivi son mouvement vers lui, posant un instant une main amicale sur le bras de Winston, de manière à ce qu'ils marchent côte à côte. Il commença à parler avec cette courtoisie grave qui lui était particulière, et le différenciait des autres membres du cercle intérieur du Parti.

« J'ai attendu une occasion pour vous parler », dit-il. « J'ai lu l'un de vos articles en Neuvlang dans le Times, l'autre jour. Vous portez un intérêt scientifique à la Neuvlang, je crois ? »

Winston avait partiellement recouvré ses moyens.

« Je ne dirais pas scientifique », dit-il. « Je ne suis qu'un amateur. Ce n'est pas mon sujet. Je n'ai jamais rien eu à voir avec la construction effective de la langue. »

« Mais vous l'écrivez de manière très élégante », dit O'Brien. « Et ce n'est pas simplement mon opinion. J'en parlais récemment à l'un de vos amis qui, lui, est assurément un expert. Son nom m'échappe, actuellement. »

A nouveau, le cœur de Winston s'agita douloureusement. Il était inconcevable que ce fût une référence à un autre que Syme. Mais Syme n'était pas seulement mort, il était aboli, il était une non-personne. Toute référence explicite à lui aurait été mortellement dangereuse. La remarque d'O Brien ne pouvait avoir été faite que dans l'intention d'émettre un signal, un message codé. En partageant un petit acte de crime-de-pensée, O'Brien les avait transformés en deux complices. Ils avaient continué à flâner lentement le long du couloir, mais soudain O'Brien s'était arrêté. Avec cette amabilité désarmante qu'il réussissait toujours à mettre dans ce geste , il rajusta ses lunettes sur son nez. Puis il poursuivit :

« Ce que je voulais vraiment vous dire, c'est que dans votre article, j'ai remarqué votre utilisation de deux mots qui sont devenus obsolètes. Mais cette obsolescence est très récente. Avez-vous vu la dixième édition du Dictionnaire de la Neuvlang ? »

« Non », dit Winston. « Je ne savais pas qu'elle était déjà sortie. Nous utilisons toujours la Neuvième au Département des Archives. »

« La dixième édition ne doit pas, je crois, paraître avant des mois. Mais quelques épreuves ont déjà circulé. J'en ai une moi-même. Cela pourrait peut-être vous intéresser d'y jeter un œil ? »

« Oui, beaucoup », dit Winston, voyant immédiatement où il voulait en venir.

« Certains des nouveaux développements sont très ingénieux. La réduction du nombre de verbes – c'est le point qui va vous plaire, à mon avis. Voyons, est-ce que vous voulez que je vous envoie un coursier avec le dictionnaire ? Mais je crains d'être du genre à oublier invariablement ce genre de choses. Peut-être pourriez-vous venir le chercher directement à mon appartement à un moment qui vous conviendrait ? Attendez, je vous donne mon adresse. »

Ils se tenaient juste devant un écrantel. D'une manière distraite, O'Brien fouilla deux de ses poches et en sortit un petit carnet couvert de cuir et un stylo à plume en or. A portée immédiate de l'écrantel, placé de telle manière que la personne chargée de la surveillance, de l'autre côté de l'écran, pût facilement lire ce qu'il était en train d'écrire, il griffonna son adresse, déchira la page et la tendit à Winston.

« En général, je suis chez moi le soir », dit-il. « Si je suis absent, mon serviteur vous donnera le dictionnaire. »

Il était parti, laissant dans les mains de Winston le papier déchiré que, cette fois, il n'était pas utile de dissimuler. Malgré tout, Winston prit la précaution de mémoriser ce qui était écrit, et, quelques heures plus tard, laissa tomber le papier dans un trou de mémoire avec d'autres papiers à jeter.

Ils s'étaient parlé pendant deux minutes au plus. Il n'y avait qu'une seule signification possible à cet épisode. Il avait été orchestré dans l'unique but de faire connaître à Winston l'adresse d'O Brien. C'était une nécessité, car sans investigation directe, il n'était jamais possible de découvrir où les gens habitaient. Il n'y avait pas d'annuaire, d'aucune sorte. « Si vous voulez me voir, voici l'endroit où vous pouvez me trouver », était en substance ce qu'O Brien lui avait dit. Peut-être trouverait-il un message caché dans le dictionnaire. Mais de toutes façons, une chose était certaine. La conspiration dont il avait rêvé existait bel et bien, et il était sur le point de la découvrir.

Il savait que tôt ou tard il répondrait à l'appel d'O Brien. Peut-être demain, peut-être après un plus long délai – il ne le savait pas encore. Ce qui arrivait n'était que le dénouement d'un processus qui avait commencé des années auparavant. Winston était passé des pensées aux mots, et maintenant il passait des mots aux actes. La dernière étape était une chose qui se déroulerait au Ministère de l'Amour. Il l'avait accepté. La fin était contenue dans le début.

Mais c'était effrayant ; ou, plus exactement, c'était comme un avant-goût de mort, comme de se trouver un peu moins vivant. Même pendant la conversation avec O'Brien, alors qu'il assimilait la signification même de ses paroles, un frisson glacé avait pris possession de son corps. Il avait l'impression de pénétrer dans l'humidité d'un tombeau, et, ce qui n'était pas fait pour le rassurer, il avait toujours su que ce tombeau était là, et qu'il l'attendait.

Chapitre 7

Winston s'était réveillé les yeux emplis de larmes. Julia, à moitié endormie, roula contre lui en murmurant quelque chose comme "Que se passe-t-il ?"

"J'ai fait un rêve" commença-t-il, avant de s'arrêter. C'était trop complexe pour qu'il pût mettre des mots dessus. Il y avait le rêve en lui-même, et il y avait un souvenir qui était lié au rêve et qui s'était glissé dans son esprit quelques secondes après son réveil.

Il se rallongea, les yeux fermés, toujours plongé dans l'atmosphère du rêve. C'était un rêve vaste et lumineux, dans lequel toute sa vie semblait s'étendre devant lui comme le paysage d'une soirée d'été après la pluie. Cela s'était passé dans le presse-papier de verre, mais la surface de verre était le dôme du ciel, et à l'intérieur du dôme, tout était plongé dans une lumière claire et douce à travers laquelle on pouvait voir à des distances inimaginables. Dans le rêve, il y avait aussi - à vrai dire, cela constituait l'essentiel du rêve - un geste du bras fait par sa mère, et reproduit trente ans plus tard par la femme juive qu'il avait vu dans le film d'actualité, afin d'essayer de protéger des balles le petit garçon, avant que l'hélicoptère ne les mette tous deux en pièces.

"Sais-tu" dit-il, "que jusqu'à ce moment, je pensais avoir assassiné ma mère ?"

"Pourquoi l'as-tu assassinée ?" dit Julia, presque endormie.

"Je ne l'ai pas assassinée. Pas physiquement."

Dans le rêve, il s'était souvenu de la dernière vision qu'il avait eue de sa mère, et en quelques instants après son réveil, tout l'ensemble de petits évènements qui y étaient associés lui était revenu. C'était un souvenir qui avait sans doute été volontairement déplacé en dehors du champ de sa conscience durant de longues années. Il n'était pas certain de la date, mais il ne pouvait pas avoir moins de dix ans, peut-être douze, lorsque c'était arrivé.

Son père avait disparu peu avant – combien de temps avant, il ne s'en souvenait pas. Il se souvenait mieux des circonstances difficiles et agitées de l'époque : les paniques régulières lors des raids aériens, et les abris dans les stations de métro, les tas de décombres partout, les proclamations incompréhensibles placardées à tous les coins de rue, les gangs de jeunes tous vêtus de chemises de la même couleur, les files d'attente énormes devant les boulangeries, les tirs de mitrailleuses intermittents dans le lointain – et par-dessus tout, le fait qu'il n'y avait jamais suffisamment à manger. Il se souvenait de longs après-midis passés avec d'autres garçons à fouiller des poubelles rondes et des tas d'ordures, ramassant des morceaux de feuilles de chou, des pelures de pommes de

terre, parfois même des morceaux de croûte de pain rassis dont ils grattaient précautionneusement les cendres. Il se souvenait aussi avoir attendu sur une certaine route le passage de camions dont on savait qu'ils transportaient de la nourriture pour les bestiaux, et qui perdaient parfois quelques fragments de tourteaux de tournesol lorsqu'ils tressautaient aux endroits où la route était la plus mauvaise.

Quand son père disparut, sa mère ne montra ni surprise ni colère violente, mais un changement soudain se fit en elle. Elle semblait être devenue complètement apathique. Il était évident, même pour Winston, qu'elle attendait une chose qu'elle savait devoir se produire. Elle faisait tout ce qui était nécessaire : elle cuisinait, nettoyait, raccommodait, faisait le lit, lavait le sol, dépoussiérait le manteau de la cheminée, mais toujours très lentement, et en évitant étrangement tout mouvement superflu, comme un mannequin artificiel qui se mettrait à bouger de sa propre volonté.. Son grand corps bien proportionné semblait toujours revenir naturellement à l'immobilité. Parfois elle pouvait rester assise dans son lit sans bouger pendant des heures, allaitant la jeune sœur de Winston, une petite fille souffreteuse et très silencieuse de deux ou trois ans, dont le visage semblait simiesque tant elle était maigre. Très rarement, elle prenait Winston dans ses bras et le serrait très fort pendant un long moment sans dire un mot. Il se rendait compte, en dépit de son jeune âge et de son égoïsme, que c'était lié à cet évènement qui était sur le point d'arriver, et dont on ne parlait jamais.

Il se souvenait de la chambre dans laquelle ils vivaient : une pièce sombre, qui sentait le renfermé, et qui semblait déjà à moitié remplie avec le lit à la courtepointe blanche. Il y avait un fourneau à gaz sur le rebord de la cheminée, et une étagère sur laquelle était rangée la nourriture, et sur le palier au-dehors il y avait un évier en faïence brune, commun à plusieurs chambres. Il se souvenait du corps sculptural de sa mère penchée sur le fourneau, occupée à remuer quelque chose dans une casserole. Mais par-dessus tout, il se souvenait de sa faim continuelle, et des luttes féroces et sordides au moment des repas. Il demandait à sa mère avec acrimonie, encore et toujours, pourquoi il n'y avait pas plus à manger, il criait et se déchaînait contre elle (il se souvenait même du ton de sa voix, qui commençait à muer prématurément et explosait parfois d'une façon très particulière), ou alors il tentait une approche pleurnicheuse afin d'obtenir plus que sa part. Elle tenait pour acquis que lui, "le garçon", devait avoir droit à la plus grosse portion, mais quelque quantité qu'elle lui donnât, il en voulait toujours plus. Lors de chaque repas, elle le suppliait de ne pas être égoïste, et de se souvenir que sa petite sœur était malade et avait aussi besoin de nourriture, mais cela était inutile. Il pleurait de rage quand sa mère arrêtait de le servir, il essayait de s'emparer de la casserole et de la cuillère, il chipait des

morceaux dans l'assiette de sa sœur. Il savait qu'il les affamait toutes deux, mais il ne pouvait pas s'en empêcher, il trouvait même qu'il était en droit de le faire. La faim qui dévorait ses entrailles semblait lui donner raison. Entre les repas, si sa mère n'était pas vigilante, il ne cessait de chaparder dans la pauvre réserve de nourriture sur l'étagère.

Un jour, une ration de chocolat fut distribuée. Il n'y avait pas eu de distribution depuis des semaines ou des mois. Il se souvenait très clairement du précieux petit morceau de chocolat. Une tablette de deux onces (on parlait encore d'onces en ce temps-là) qui se trouvait posée sur la table entre eux trois. Il était évident qu'elle devait être partagée en trois parts égales. Soudain, comme s'il écoutait quelqu'un d'autre parler, Winston s'entendit réclamer d'une grosse voix retentissante la totalité de la tablette. Sa mère lui dit de ne pas être vorace. Il y eut une longue et pénible discussion, avec des cris, des gémissements, des larmes, des reproches, des tractations. Sa toute petite sœur, agrippée des deux mains à sa mère, tout comme un bébé singe, restait assise à le regarder par-dessus les épaules de celle-ci avec de grands yeux implorants. Pour finir, sa mère cassa la tablette et en donna les trois quarts à Winston, donnant le dernier quart à sa sœur. La petite fille s'empara du morceau et le regarda d'un air maussade, ne sachant peut-être même pas ce que c'était.

Winston la regarda pendant un moment, puis, d'une rapide détente, il arracha le morceau de chocolat des mains de sa sœur et s'enfuit en direction de la porte.

"Winston, Winston !" l'appela sa mère. "Reviens ! Rends à ta sœur son chocolat !"

Il s'arrêta, mais ne revint pas. Les yeux inquiets de sa mère étaient fixés sur son visage. Même maintenant, quand il y repensait, il ne savait toujours pas quelle était cette chose qui était sur le point d'arriver. Sa sœur, consciente d'avoir été spoliée, avait poussé un faible gémissement. Sa mère l'entoura de ses bras et pressa son visage contre son sein. Quelque chose dans ce geste lui disait que sa sœur était mourante. Il se retourna et dévala les escaliers, tandis que le chocolat devenait collant dans sa main.

Il ne revit jamais sa mère. Après avoir dévoré le chocolat, il se sentit un peu honteux et erra dans les rues pendant quelques heures, jusqu'à ce que la faim le ramène à la maison. Quand il rentra, sa mère avait disparu.

Cela commençait déjà à devenir normal à cette époque. Rien n'avait disparu de la pièce, à part sa mère et sa sœur. Elles n'avaient pris aucun vêtement, même pas le manteau de sa mère. A partir de ce jour, il ne sut jamais avec une absolue certitude que sa mère était morte. Il était tout à fait possible qu'elle eût été envoyée dans un camp de travail forcé. Quant à sa sœur, elle pouvait avoir été envoyée dans une de ces colonies pour enfants sans foyer (des Centres de Réclamation, comme on disait) qui s'étaient multipliés suite à

la guerre civile ; ou peut-être avait-elle été envoyée dans un camp de travail avec sa mère, ou tout simplement abandonnée ici ou là pour y mourir.

Le rêve était toujours net dans l'esprit de Winston, particulièrement le geste du bras, enveloppant et protecteur, dans lequel toute la signification du rêve semblait contenue. Son esprit remonta à un autre rêve, deux mois plus tôt. Tout comme sa mère s'était tenue assise sur la courtepointe usée du lit, son enfant cramponnée à elle, elle était restée pareillement assise dans le navire qui sombrait, loin en-dessous de lui, s'enfonçant plus profondément à chaque minute, mais levant les yeux vers lui à travers l'eau de plus en plus sombre.

Il raconta à Julia la disparition de sa mère. Sans ouvrir les yeux, elle roula sur elle-même et s'installa dans une position plus confortable. "J'ai l'impression que tu étais un sale petit vaurien à cette époque" dit-elle vaguement. Tous les enfants sont des vauriens."

"Oui, mais la vérité dans cette histoire..."

A entendre sa respiration, il était évident qu'elle allait se rendormir. Il aurait aimé continuer à parler de sa mère. Il ne pensait pas, pour autant qu'il pouvait s'en souvenir, qu'elle était une femme extraordinaire, et encore moins une femme intelligente ; et pourtant elle avait une sorte de noblesse, une sorte de pureté, simplement parce que les règles auxquelles elle se soumettait étaient des règles personnelles. Ses sentiments étaient les siens, et ne pouvaient pas être modifiés de l'extérieur. Il ne lui serait pas venu à l'esprit qu'une action inefficace fût par là même sans signification. Si vous aimiez quelqu'un, vous l'aimiez, et si vous n'aviez rien d'autre à lui donner, vous pouviez toujours lui donner de l'amour. Quand le chocolat avait disparu, sa mère avait serré son enfant dans ses bras. Cela ne servait à rien, cela ne changeait rien, cela ne produisait pas plus de chocolat, ni n'empêchait la mort de l'enfant ou sa propre mort, mais cela lui semblait naturel. La réfugiée, dans le bateau, avait aussi protégé le petit garçon de son bras, qui ne valait pas mieux contre les balles qu'une feuille de papier. Ce que le Parti avait fait de terrible, c'était de vous persuader que la moindre impulsion, le moindre sentiment, ne comptaient pas, tandis que le Parti vous privait en même temps de tout pouvoir sur le monde matériel. Une fois que vous étiez tombé dans ses griffes, ce que vous ressentiez ou ne ressentiez pas, ce que vous faisiez ou vous reteniez de faire, ne faisait littéralement aucune différence.

Dans tous les cas vous disparaissiez, et on n'entendait plus jamais parler ni de vous ni de vos actions. Vous étiez tout simplement sorti du flux de l'histoire. Et pourtant pour les gens de deux générations auparavant, cela n'aurait pas semblé aussi important, car eux n'essayaient pas de modifier l'histoire. Ils étaient mus par des loyautés personnelles qu'ils ne remettaient pas en doute. Ce qui comptait, c'étaient les relations individuelles, et un

geste totalement désespéré, une étreinte, une larme, un mot adressé à un homme mourant, pouvaient avoir une valeur en eux-mêmes.

Les prolétaires, se dit-il soudain, étaient restés dans cette condition. Ils n'étaient pas loyaux à un parti ou à un pays ou à une idée ; ils étaient loyaux les uns envers les autres. Pour la première fois de sa vie, il ne méprisait pas les prolétaires ; il ne les envisageait pas comme une force inerte qui pourrait un jour renaître à la vie et régénérer le monde. Les prolétaires étaient restés humains. Ils ne s'étaient pas durcis à l'intérieur. Ils en étaient restés aux émotions primitives que lui devait réapprendre par un effort conscient. Et en pensant à cela, il se souvint, sans aucun rapport apparent, que quelques semaines auparavant il avait vu une main coupée sur le trottoir, et l'avait poussée dans le caniveau comme si ç'avait été un morceau de choux.

"Les prolétaires sont des êtres humains" dit-il à haute voix. "Nous ne sommes pas humains."

"Pourquoi pas ?" dit Julia, qui s'était éveillée à nouveau.

Il réfléchit un instant. "T'est-il déjà venu à l'esprit" dit-il, "que la meilleure chose que nous puissions faire serait de sortir d'ici tout simplement avant qu'il ne soit trop tard, et de ne plus jamais nous revoir ?"

"Oui, mon chéri, plusieurs fois. Mais je ne vais pas le faire, de toute façon."

"Nous avons eu de la chance" dit-il, "mais cela ne durera plus longtemps. Nous sommes jeunes. Tu sembles normale et innocente. Si tu te tiens à l'écart de personnes comme moi, tu peux rester en vie pendant encore cinquante ans."

"Non. J'y ai réfléchi. Ce que tu fais, je le ferai. Et ne sois pas trop découragé. Je suis plutôt bonne pour rester en vie."

"Nous pouvons rester ensemble pendant encore six mois – un an, on ne sait pas. Mais au final nous sommes certains d'être séparés. Est-ce que tu réalises à quel point nous serons seuls ? Une fois qu'ils auront mis la main sur nous, nous ne pourrons plus rien faire, absolument plus rien, l'un pour l'autre. Si j'avoue, ils te tueront, et si je n'avoue pas, ils te tueront tout autant. Rien de ce que je pourrai faire ou dire, ou m'empêcher de dire, ne pourra te faire éviter la mort pendant plus de cinq minutes. Aucun de nous deux ne saura même si l'autre est vivant ou mort. Nous serons absolument dénués de tout pouvoir, quel qu'il soit. La seule chose qui compte, c'est que nous ne nous trahissons pas l'un l'autre, mais même cela ne fera pas la moindre différence."

"Si tu parles d'aveux" dit-elle, "nous en ferons, c'est sûr. Tout le monde fait des aveux, toujours. Tu ne peux pas l'éviter. Ils te torturent."

“Je ne parle pas d’aveux. Faire des aveux, ce n’est pas trahir. Ce que tu dis ou fait n’a pas d’importance : seuls les sentiments comptent. S’ils parvenaient à faire en sorte que je cesse de t’aimer - ce serait cela la vraie trahison.”

Elle réfléchit. “Ils ne peuvent pas faire ça” dit-elle finalement. C’est la seule chose qu’ils ne peuvent pas faire. Ils peuvent te faire dire n’importe quoi – N'IMPORTE QUOI – mais ils ne peuvent pas te forcer à y croire. Ils ne peuvent entrer à l’intérieur de toi.”

“Non” dit-il, avec un peu plus d’espoir. “Non, c’est tout à fait juste. Ils ne peuvent pas entrer en toi. Si tu RESSENS que cela vaut le coup de rester humain, même si cela ne peut pas avoir de résultats, alors tu les as battus.”

Il pensa à l’écrantel et à son œil qui ne dormait jamais. Ils pouvaient espionner jour et nuit, mais en gardant son sang-froid, on pouvait les berner. Avec toute leur intelligence, ils n’avaient pas encore trouvé le secret qui permet de savoir ce que pense un autre être humain. Peut-être que ce n’était plus aussi vrai quand on tombait entre leurs mains. On ne savait pas ce qui se passait au Ministère de l’Amour, mais on pouvait le deviner : torture, drogues, instruments délicats enregistrant les réactions nerveuses, affaiblissement progressif par manque de sommeil, solitude et interrogatoires sans fin.

Les faits, en tout cas, ne pouvaient rester cachés. Ils pouvaient être découverts par des enquêtes, ils pouvaient vous être arrachés par la torture. Mais si le but n’était pas de rester vivant, mais de rester humain, quelle différence cela faisait-il au final ? Ils ne pouvaient changer les sentiments, car on ne pouvait même pas les changer soi-même, même si on le désirait. Ils pouvaient mettre à nu jusqu’au moindre détail tout ce que vous aviez dit ou fait ou pensé, mais le fond de votre cœur, dont les mécanismes étaient mystérieux même pour vous-même, restait inviolable.

Chapitre 8

Ils l'avaient fait, ils l'avaient fait enfin ! La pièce dans laquelle ils se trouvaient était tout en longueur et doucement éclairée. Le volume de l'écrantel avait été réduit et n'était plus qu'un faible murmure ; la richesse du tapis bleu foncé donnait l'impression de marcher sur du velours. A l'autre bout de la pièce, O'Brien était assis à table sous une lampe à abat-jour vert, avec une masse de papiers de part et d'autre de lui. Il n'avait pas pris la peine de lever le regard quand le domestique avait introduit Julia et Winston.

Le coeur de Winston battait si fort qu'il doutait même d'être capable de parler. Ils l'avaient fait, ils l'avaient fait enfin, c'était tout ce qu'il pouvait penser. Cela avait été vraiment téméraire de venir là, et une pure folie d'arriver ensemble, même s'il était vrai qu'ils étaient venus par des chemins différents et ne s'étaient rencontrés que devant la porte d'O'Brien. Mais le simple fait de marcher dans un tel endroit était une épreuve pour les nerfs.Ce n'était qu'en de très rares occasions qu'on pouvait voir l'intérieur du domicile d'un membre du Cercle Intérieur du Parti, ou même pénétrer dans le quartier de la ville qu'ils habitaient.Toute l'atmosphère de l'immense bâtiment, la richesse et les vastes dimensions de tout ce qui s'y trouvait, l'inhabituelle odeur de la bonne nourriture et du bon tabac, les ascenseurs silencieux et incroyablement rapides qui montaient et descendaient, les domestiques en gilet blanc qui se hâtaient ça et là - tout était intimidant. Même s'il avait un bon prétexte pour se trouver là, il craignait à chaque pas de voir apparaître soudainement à chaque coin un garde en uniforme noir, mystérieusement informé, qui lui demanderait ses papiers et lui ordonnerait de sortir.

Le domestique d'O'Brien, toutefois, les avait laissés entrer tous deux sans objection. C'était un petit homme aux cheveux noirs, dans un gilet blanc, avec un visage en losange, totalement dénué d'expression, qui aurait pu être celui d'un chinois. Le passage à travers lequel il les conduisit, avec son papier peint crème et ses lambris blancs, était d'une propreté exquise. Un tapis moelleux couvrait le sol. Cela aussi était intimidant. Winston n'arrivait pas à se souvenir d'un passage dont les murs n'étaient pas crasseux à force du contact des corps humains.

O'Brien avait pris un papier dans les mains et semblait l'étudier avec attention. Son gros visage, penché mais laissant voir la ligne de son nez, paraissait à la fois formidable et intelligent. Pendant peut-être trente secondes, il resta assis sans bouger. Puis il attira le dictascript à lui, et lâcha un message dans le jargon hybride des Ministères :

“Articles un virgule cinq virgule sept approuvés entièrement stop suggestion contenue article six doubleplus ridicule frise crime-de-pensée annuler stop arrêter construction attente plus-complètes estimations coûts machines stop fin message”

Il se leva délibérément de sa chaise et se dirigea vers eux en marchant sans bruit sur le tapis. Un peu de son air officiel semblait l’avoir quitté en même temps que les mots en Neuvlangue, mais son expression était plus sombre qu’à l’accoutumée, comme s’il était mécontent d’être dérangé. La terreur que ressentait Winston fut soudain traversée par un sentiment de gêne ordinaire. Il se disait qu’il avait peut-être tout simplement fait une erreur stupide.

Car quelle preuve avait-il, en réalité, qu’O’Brien fût une sorte de conspirateur politique ? Rien d’autre qu’un éclat dans le regard et une simple remarque équivoque : à part cela, rien que ses secrètes imaginations, fondées sur un rêve. Il ne pouvait même pas se rabattre sur le prétexte qu’il était venu emprunter le dictionnaire, car dans ce cas la présence de Julia aurait été impossible à expliquer. Tandis qu’O’Brien passait devant l’écrantel, une pensée sembla le frapper. Il s’arrêta, se tourna, et pressa un bouton sur le mur. Il y eut un claquement sec. La voix s’était arrêtée.

Julia émit un petit bruit, une sorte de cri de surprise.

Même dans sa panique, Winston était trop surpris pour pouvoir tenir sa langue.

“Vous pouvez l’éteindre” dit-il.

“Oui” dit O’Brien, “Nous pouvons l’éteindre. Nous avons ce privilège.”

Il était maintenant en face d’eux. Sa silhouette solide les dominait tous deux, et l’expression de son visage était toujours indéchiffrable. Il attendait, l’air assez sévère, que Winston se mette à parler, mais à propos de quoi ? Même maintenant, il était tout à fait concevable qu’il ne soit qu’un homme occupé se demandant pourquoi il avait été interrompu. Personne ne parlait. Après l’extinction de l’écrantel, la pièce semblait mortellement silencieuse. Les secondes passaient, monstrueuses. Avec difficulté, Winston continuait à fixer O’Brien. Alors soudain, le visage maussade laissa apparaître ce qui pouvait être le commencement d’un sourire. De son geste caractéristique, O’Brien remit en place ses lunettes sur son nez.

“Le dirai-je, ou le direz-vous ?” dit-il.

“Je vais le dire” répondit rapidement Winston. “Cette chose est-elle vraiment coupée ?”

“Oui, tout est coupé. Nous sommes seuls.”

“Nous sommes venus parce que ---”

Il fit une pause, réalisant pour la première fois à quel point ses propres motivations étaient floues. Comme il ne savait pas à vrai dire quelle sorte d’aide il attendait de la part

d'O'Brien, il n'était pas facile de dire pourquoi il était venu. Il poursuivit, conscient que ce qu'il disait devait sembler à la fois faible et prétentieux.

"Nous pensons qu'il doit exister une sorte de conspiration, une sorte d'organisation secrète qui œuvre contre le Parti, et que vous y êtes impliqué. Nous voulons vous rejoindre et y travailler avec vous. Nous ne croyons pas aux principes du Sossang. Nous sommes des criminels-de-la-pensée. Nous sommes aussi des adultères. Je vous le dis parce que nous voulons nous mettre à votre merci. Si vous voulez que nous nous accusions de n'importe quelle autre façon, nous y sommes prêts."

Il s'arrêta, et regarda par-dessus son épaule, avec la sensation que la porte s'était ouverte. Et en effet, le petit domestique au visage jaune était entré sans frapper. Winston vit qu'il portait un plateau avec une carafe et des verres.

"Martin est l'un des nôtres" fit O'Brien impassible. "Amenez les verres ici, Martin. Posez-les sur la table ronde. Avons-nous assez de fauteuils ? Alors nous ferions aussi bien de nous asseoir confortablement pour parler. Amenez un fauteuil pour vous, Martin. Ce sont les affaires. Vous pouvez cesser d'être un domestique pour les dix minutes à venir."

Le petit homme s'assit, très à l'aise, mais pourtant il avait toujours l'air d'un serviteur, d'un serviteur qui jouit d'un privilège. Winston le regarda du coin de l'œil. Il comprit que la vie entière de l'homme était un rôle qu'il endossait, et qu'il trouvait dangereux d'abandonner sa personnalité d'emprunt même pour un moment. O'Brien prit la carafe par le col et remplit les verres d'un liquide rouge sombre. Cela éveilla en Winston de vagues souvenirs entrevus longtemps auparavant sur un mur ou une affiche – une grande bouteille faite de lumières électriques qui semblait monter et descendre, et qui versait son contenu dans un verre. Vu du dessus, le liquide paraissait presque noir, mais dans la carafe, il brillait comme un rubis. Il avait une odeur aigre-douce. Julia prit son verre et le renifla avec une franche curiosité.

"Cela s'appelle du vin" dit O'Brien avec un léger sourire. "Vous avez certainement déjà lu quelque chose à ce propos dans les livres. Je crains qu'il n'y en ait pas beaucoup dans les Cercles Extérieurs du Parti." Son visage redevint solennel, et il leva son verre : "Je pense qu'il serait adapté que nous commencions par porter un toast. A notre chef : à la santé d'Emmanuel Goldstein."

Winston leva son verre avec une certaine excitation. Le vin, c'était une chose dont il avait entendu parler, et dont il avait rêvé. Comme le presse-papier ou les rythmes à demi oubliés de Mr Charrington, le vin appartenait au passé disparu et romantique, les temps anciens comme il aimait à les appeler au plus profond de ses pensées. Pour une raison ou une autre, il avait toujours pensé que le vin aurait un goût très sucré, comme la

confiture de mûres, et un effet enivrant immédiat. En fait, lorsqu'il l'avala, il fut clairement déçu. A la vérité, après des années de gin, il pouvait à peine sentir le goût du vin. Il reposa le verre vide.

"Alors il existe quelqu'un du nom de Goldstein ?" dit-il.

"Oui, cette personne existe, et elle est en vie. Où, je l'ignore."

"Et la conspiration – l'organisation ? Elle est réelle ? Ce n'est pas simplement une invention de la Police de la Pensée ?"

"Non, elle est réelle. La Confrérie, comme nous l'appelons. Vous n'en apprendrez jamais beaucoup plus sur la Confrérie, si ce n'est qu'elle existe et que vous en faites partie. J'y reviendrai."

Il regarda sa montre-bracelet. "Il est inhabituel pour les membres du Cercle Intérieur du Parti de désactiver l'écrantel pendant plus d'une demi-heure. Vous n'auriez pas dû arriver ici ensemble, et vous devrez repartir séparément. Vous, camarade" - il inclina la tête vers Julia, "partirez en premier. Nous avons environ vingt minutes devant nous. Vous le comprendrez, je dois commencer par vous poser certaines questions. D'une façon générale, à quoi êtes-vous prêts ?"

"A tout ce dont nous serons capables" dit Winston.

O'Brien s'était tourné légèrement sur son fauteuil afin de faire face à Winston. Il ignorait quasiment Julia, semblant prendre pour acquis que Winston pouvait parler pour elle. Pendant un moment, il battit des paupières. Il commença à poser ses questions d'une voix basse, sans expression, comme s'il s'agissait d'une routine, d'une sorte de catéchisme, comme s'il connaissait d'avance la réponse à la plupart des questions.

"Etes-vous prêts à donner vos vies ?"

"Oui."

"Etes-vous prêts à commettre des meurtres ?"

"Oui."

"A commettre des actes de sabotage qui pourraient causer la mort de centaines d'innocents ?"

"Oui."

"A trahir votre pays pour des puissances étrangères ?"

"Oui."

"Vous êtes prêts à mentir, à faire des faux, du chantage, à corrompre les esprits des enfants, à distribuer des drogues addictives, à encourager la prostitution, à disséminer des maladies vénériennes - à faire tout ce qui pourrait engendrer la démoralisation et affaiblir le pouvoir du Parti ?"

“Oui.”

“Si, par exemple, cela pouvait servir nos intérêts d’une façon ou d’une autre de projeter de l’acide sulfurique sur le visage d’un enfant – seriez-vous prêt à le faire ?”

“Oui.”

“Vous êtes prêts à perdre votre identité et à passer le reste de votre vie à travailler comme serveur ou docker ?”

“Oui.”

“Vous êtes prêts à vous suicider, si et quand nous vous l’ordonnons ?”

“Oui”.

“Vous êtes prêts, chacun de vous deux, à vous séparer et à ne plus jamais vous revoir ?”

“Non !” interrompit Julia.

Il sembla à Wilson qu’un long moment s’était écoulé avant qu’il ne réponde. Pendant un moment, il pensa qu’il avait même été privé de la parole. Sa langue s’agita sans produire aucun son, et sa bouche s’ouvrit pour prononcer un mot, puis un autre, encore et encore. Jusqu’à ce qu’il l’ait prononcé, il ne savait pas lequel il allait utiliser.

“Non” dit-il enfin.

“Vous avez bien fait de me le dire” dit O’Brien. “Il est nécessaire que nous sachions tout.”

Il se tourna vers Julia et ajouta, d’une voix sensiblement plus expressive : “Comprenez-vous que même s’il survit, il peut devenir une personne différente ? Nous serons peut-être obligés de lui donner une nouvelle identité. Son visage, ses gestes, la forme de ses mains, la couleur de ses cheveux, même sa voix seraient alors différents. Et vous-même pourriez devenir une personne différente. Nos chirurgiens peuvent changer les gens à tel point qu’on ne peut plus les reconnaître. Parfois, c’est nécessaire. Parfois, nous les amputons même d’un membre.”

Winston ne put s’empêcher de lancer un nouveau coup d’œil au visage oriental de Martin. Il ne voyait aucune cicatrice. Julia était devenue un peu plus pâle, si bien que ses taches de rousseur se voyaient, mais elle continuait à fixer O’Brien courageusement. Elle murmura quelque chose qui pouvait être un assentiment.

“Bien. Donc, c’est réglé”.

Il y avait un coffret à cigarettes en argent sur la table. D’un air absent, O’Brien le poussa vers les autres, prit lui-même une cigarette, puis se leva et commença à arpenter la pièce, comme si cela l’aidait à penser. C’étaient de très bonnes cigarettes, très épaisses et bien remplies, avec une douceur inhabituelle dans le papier. O’Brien regarda à nouveau sa montre-bracelet.

“Vous feriez mieux de retourner à l’office, Martin” dit-il. “Je rallumerai dans un quart d’heure. Regardez bien les visages de ces camarades avant de partir. Vous les reverrez prochainement ; moi, peut-être pas.”

Exactement comme ils l’avaient fait à la porte d’entrée, les yeux noirs du petit homme parcoururent leurs visages. Il n’y avait rien d’amical dans ses manières. Il mémorisait leur apparence, mais il ne ressentait aucun intérêt pour eux, ou ne semblait en ressentir aucun. Il vint à l’esprit de Winston qu’un visage synthétique était peut-être incapable de changer d’expression. Sans un mot, et sans le moindre signe de salutation, Martin sortit, fermant silencieusement la porte derrière lui. O’Brien se promenait dans la pièce, une main dans la poche de son bleu de travail, l’autre tenant sa cigarette.

“Vous comprenez” dit-il, “que vous aurez à combattre dans l’obscurité. Vous serez toujours dans l’obscurité. Vous recevrez des ordres et vous y obéirez, sans savoir pourquoi. Plus tard, je vous enverrai un livre qui vous révèlera la vraie nature de la société dans laquelle nous vivons, et la stratégie que nous utiliserons pour la détruire. Quand vous aurez lu le livre, vous serez des membres à part entière de la Confrérie. Mais entre les objectifs généraux pour lesquels nous combattons, et les tâches immédiates du moment, vous ne saurez rien. Je vous dis que la Confrérie existe, mais je ne peux pas vous dire si elle compte cent membres ou dix millions. D’après votre expérience personnelle, vous ne pourrez jamais affirmer qu’elle en compte ne serait-ce qu’une douzaine. Vous aurez trois ou quatre contacts, qui se renouvelleront de temps en temps, au fur et à mesure de leur disparition. Comme ceci était votre premier contact, il sera préservé. Quand vous recevrez des ordres, ils viendront de moi. Si nous estimons nécessaire de communiquer avec vous, ce sera par l’intermédiaire de Martin. Quand finalement vous serez pris, vous ferez des aveux. C’est inévitable. Mais vous aurez très peu à avouer, à part vos propres actions. Vous ne serez pas en mesure de trahir plus d’une poignée de personnes sans importance. Probablement, vous ne me trahirez même pas. A ce moment-là, je serai peut-être mort, ou je serai devenu une personne différente, avec un visage différent.”

Il continuait à aller et venir sur le tapis moelleux. Malgré sa corpulence, il y avait une grâce remarquable dans ses mouvements. Elle s’exprimait même dans le geste qu’il faisait quand il plongeait une main dans sa poche, ou manipulait une cigarette. Plus encore que de force, il donnait une impression de confiance et d’intelligence mêlées d’ironie. Quelle que soit sa sincérité, il n’avait rien du fanatique obstiné. Quand il parlait de meurtre, de suicide, de maladie vénérienne, d’amputations et de visages modifiés, c’était avec un air de légère raillerie. “C’est inévitable” semblait dire sa voix, “c’est ce que

nous devons faire, sans flancher. Mais ce n'est pas ce que nous ferons quand la vie vaudra à nouveau la peine d'être vécue."

Une vague d'admiration, presque de vénération à l'égard d'O'Brien, déferla en Winston. Pour le moment, il avait oublié la silhouette indistincte de Goldstein. Quand vous regardiez les épaules puissantes et le visage taillé au couteau d'O'Brien, si laid et pourtant si civilisé, il était impossible de croire qu'il pouvait être vaincu. Il n'y avait aucun stratagème avec lequel il ne pût rivaliser, aucun danger qu'il ne pût prévoir. Même Julia semblait être impressionnée. Elle avait laissé tomber sa cigarette et écoutait attentivement. O'Brien poursuivit :

"Vous avez sans doute entendu des rumeurs à propos de la Confrérie. Sans aucun doute, vous vous en êtes forgé une image personnelle. Vous avez imaginé, probablement, un immense monde souterrain de conspirateurs, se rencontrant secrètement dans des caves, gribouillant des messages sur les murs, se reconnaissant les uns les autres par des mots de passe, ou par des gestes particuliers de la main. Rien de tout cela n'existe. Les membres de la Confrérie n'ont aucun moyen de se reconnaître entre eux, et il est impossible pour un membre quel qu'il soit, de connaître l'identité de plus d'une poignée d' autres. Goldstein lui-même, s'il tombait entre les mains de la Police de la Pensée, ne pourrait donner une liste complète de tous les membres, ou même une information qui pourrait mener à une telle liste. Une telle liste n'existe pas. La Confrérie ne peut pas être anéantie, parce qu'il n'y a aucune organisation au sens ordinaire. Aucun lien n'est indestructible – seule une idée peut l'être. Vous n'aurez jamais rien pour vous soutenir, sinon cette idée. Vous n'aurez ni camaraderie, ni encouragements. Quand finalement sous serez pris, vous ne recevrez pas d'aide. Nous n'aidons jamais nos membres. Au maximum, quand il est absolument nécessaire de réduire quelqu'un au silence, nous sommes capables à l'occasion d'introduire une lame de rasoir dans la cellule d'un prisonnier. Vous devrez vous habituer à vivre sans voir aucun résultat, et sans espoir. Vous travaillerez un certain temps, vous serez pris, vous ferez des aveux, et puis vous mourrez. Ce sont là les seuls résultats que vous verrez jamais. Il n'y a aucun espoir que vous puissiez constater le moindre changement durant toute votre vie. Nous sommes les morts. Notre seule vraie vie est dans le futur. Nous y participerons sous la forme de poignées de poussière et de débris d'os. Mais dans quelle mesure ce futur est éloigné à quelle distance se trouve ce futur, il est impossible de le savoir. Peut-être mille ans. Pour l'instant, rien n'est possible, à part étendre petit à petit le domaine du bon sens. Nous ne pouvons pas agir collectivement. Nous pouvons seulement répandre ce que nous savons

d'individu à individu, génération après génération. Face à la Police de la Pensée, il n'y a pas d'autre moyen."

Il s'arrêta et regarda une troisième fois sa montre de poignet.

"Il est presque temps pour toi de partir, camarade" dit-il à Julia. "Attendez. La carafe est encore à moitié pleine."

Il remplit les verres et leva le sien en le tenant par le pied.

"A quoi boirons-nous, cette fois ?" dit-il, toujours avec la même légère intonation ironique. "A la confusion de la Police de la Pensée ? A la mort de Big Brother ? A l'humanité ? Au futur ?"

"Au passé" dit Winston.

"Le passé est plus important", reconnut O'Brien gravement.

Ils vidèrent leurs verres, et un moment après Julia se leva pour partir. O'Brien prit une petite boite en haut d'un meuble, et en sortit un petit comprimé blanc et plat qu'il lui dit de placer sur sa langue. Il était important, dit-il, de ne pas sortir avec une haleine de vin : les liftiers étaient très observateurs.

Dès que la porte se fut refermée sur elle, il sembla avoir oublié son existence. Il fit encore un ou deux pas, puis s'arrêta.

"Il y a des détails à régler" dit-il. "Je suppose que vous avez une cachette d'une nature ou d'une autre ?"

Winston lui parla de la chambre au-dessus du magasin de Mr. Charrington.

"Cela ira pour le moment. Plus tard, nous arrangerons quelque chose d'autre pour vous. Il est important de changer de cachette fréquemment. Entretemps, je vais vous envoyer un exemplaire du LIVRE" - même O'Brien, remarqua Winston, semblait prononcer ce mot comme s'il était écrit en italique - '"le livre de Goldstein, vous comprenez, dès que possible. Cela me prendra peut-être quelques jours avant que je puisse m'en procurer un. Il n'en existe pas beaucoup, comme vous pouvez l'imaginer. La Police de la Pensée les traque et les détruit presque aussi vite que nous les produisons. Cela ne fait pas beaucoup de différence. Le livre est indestructible. Si la dernière copie était perdue, nous pourrions le reproduire pratiquement au mot près. Est-ce que vous emmenez une serviette au travail ?" ajouta-t-il.

"En général, oui."

"A quoi ressemble-t-elle ?"

'"Noire, très râpée. Avec deux lanières."

"Noire, deux lanières, très râpée - bien. Un jour dans un futur très proche – je ne peux pas vous donner de date – l'un des messages que vous recevrez pour votre travail du matin

contiendra une coquille, et vous devrez demander une rectification. Le jour suivant, vous vous rendrez au travail sans votre serviette. A un moment de la journée, dans la rue, un homme vous touchera le bras et vous dira : 'Vous avez fait tomber votre serviette'". Celle qu'il vous donnera contiendra une copie du livre de Goldstein. Vous le rendrez dans les quatorze jours qui suivront."

Ils restèrent un moment silencieux.

"Il reste quelques minutes avant que vous partiez" dit O'Brien. "Nous nous retrouverons – si nous nous rencontrons à nouveau ---"

Winston leva les yeux vers lui. "Là où il n'y a pas de ténèbres ?" dit-il, hésitant.

O'Brien acquiesca sans montrer de signes de surprise. "Là où il n'y a pas de ténèbres" dit-il, comme s'il avait compris l'allusion. "Et en attendant, y a-t-il quelque chose que vous souhaitez savoir avant de partir ? Un message ? Une question ?"

Winston réfléchit. Il n'avait pas d'autre question à poser, et il ressentait encore moins l'envie de proférer quelque pompeuse généralité. Au lieu de penser à quelque chose en lien direct avec O'Brien ou à la Confrérie, il lui vint à l'esprit une sorte d'image composite de la chambre sombre où sa mère avait passé ses derniers jours, de la petite chambre au-dessus du magasin de Mr Charrington, et du presse-papier de verre, et de la gravure sur acier dans son cadre en palissandre. Presqu'au hasard, il dit :

"Vous est-il déjà arrivé d'entendre une vieille chanson qui commence comme ceci : "Oranges et Piments, disent les cloches de Saint-Clement" ?

A nouveau, O'Brien hocha la tête. Avec une sorte de courtoisie grave, il compléta la strophe :

"Oranges et Piments, disent les cloches de Saint-Clement
Tu me dois trois florins, disent les cloches de Saint-Martin
Quand donc serai-je payé ? disent les cloches d'Old Bailey
Quand je serai riche, disent les cloches de Shoreditch."

"Vous connaissez la dernière ligne !" dit Winston.

"Oui, je connais la dernière ligne. Et maintenant, je le crains, il est temps pour vous de partir. Mais attendez. Il vaut mieux que vous preniez un de ces comprimés."

Tandis que Winston se levait, O'Bien lui tendit la main. Sa poigne puissante écrasa les os de Winston. Une fois à la porte, Winston regarda en arrière, mais O'Brien semblait déjà occupé à le chasser de son esprit. Il attendait, la main sur le bouton qui commandait l'écrantel.

Derrière lui, Winston pouvait voir la table avec ses lampes à abat-jours verts, et le dictascript, et les corbeilles à dépêches, remplies à ras bords de papiers. L'incident était

clos. Dans les trente secondes, pensa-t-il, O'Brien aurait repris, après cette interruption, le cours du travail important qu'il réalisait pour le Parti.

Chapitre 9

Winston était si fatigué qu'il se sentait gélatineux. Gélatineux était le mot exact. Il lui était venu à l'esprit spontanément. Son corps n'avait pas seulement, lui semblait-il, la mollesse de la gelée, mais aussi son aspect translucide. Il avait l'impression que s'il tenait sa main en l'air, il serait capable de voir au-travers. Tout le sang, toute la lymphe avaient été drainés hors de de lui par une énorme débauche de travail, ne lui laissant qu'une fragile structure de nerfs, d'os et de peau. Toutes les sensations étaient amplifiées. Son bleu de travail irritait ses épaules, les pavés chatouillaient ses pieds, même ouvrir et fermer la main représentait un effort qui faisait craquer ses articulations.

Il avait travaillé plus de 90 heures en cinq jours. Comme tous les autres fonctionnaires du Ministère. Maintenant que tout était fini, il n'avait littéralement plus rien à faire, aucun travail d'aucune sorte pour le compte du Parti, jusqu'à demain matin. Il pouvait passer six heures dans la cachette et ensuite neuf dans son propre lit. Lentement, dans la douce lumière de l'après-midi, il remontait une rue délabrée, en direction de la boutique de Mr Charrington, attentif aux patrouilles, mais convaincu, de manière irrationnelle, que cet après-midi il n'y avait aucun danger que quelqu'un s'en prenne à lui. La lourde serviette qu'il portait lui heurtait le genou à chaque pas, ce qui provoquait un fourmillement sur la surface de la peau de sa jambe, de haut en bas. Dans l'attaché-case se trouvait le livre, qu'il avait maintenant en sa possession depuis six jours, qu'il n'avait pas encore ouvert, ni même regardé.

Au sixième jour de la Semaine de la Haine, après les processions, les discours, les hurlements, les chants, les bannières, les posters, les films, les statues de cire, les roulements de tambour et les crissements des trompettes, le martèlement des bottes, le grincement des chenilles des tanks, le grondement des escadrilles d'avions, les détonations d'armes à feu – après six jours de tout cela, quand le grand orgasme s'acheminait vers son climax, et que la haine généralisée de l'Eurasie bouillait d'un tel délire que si la foule avait pu mettre les mains sur les 2000 eurasiens qui devaient être pendus le dernier jour des opérations, elle les aurait indiscutablement taillés en pièces – à cet instant précis, il avait été annoncé que l'Océanie n'était finalement plus en guerre contre l'Eurasie. L'Océanie était en guerre avec l'Estasie. L'Eurasie était un allié.

Il n'y eut, bien sûr, aucun aveu d'un changement qui serait survenu. Simplement on informa, avec une soudaineté extrême et partout en même temps, que l'Estasie était

l'ennemi, et non l'Eurasie. Winston participait à une manifestation dans l'une des places du centre de Londres au moment où c'était arrivé. C'était la nuit, et les visages blancs et les bannières rouges étaient éclairés par des projecteurs lugubres. La place était emplie de plusieurs milliers de personnes, dont environ un millier de scolaires en uniforme des Espions. Sur une estrade drapée de rouge, un orateur du cercle intérieur du Parti, un petit homme maigre avec des bras d'une longueur disproportionnée et un gros crâne chauve parsemé de quelques mèches plates et désordonnées, haranguait la foule. C'était un petit nain Tracassin, déformé par la haine, qui étranglait le micro d'une main, et, de l'autre - une main énorme au bout d'un bras squelettique - griffait l'air au-dessus de sa tête, d'un geste menaçant. Sa voix, que les amplificateurs rendaient métallique, assénait un catalogue sans fin d'atrocités, de massacres, de déportations, de pillages, de viols, de tortures de prisonniers, de bombardements de civils, de propagande mensongère, d'agressions injustes, de traités violés. Il était presque impossible de l'écouter sans se laisser d'abord convaincre, puis fanatiser. Par moments, la fureur de la foule était portée à ébullition, et la voix de l'orateur était noyée dans un grondement bestial qui s'élevait, incontrôlable, de milliers de gorges. Les hurlements les plus sauvages provenaient des enfants des écoles. Le discours durait depuis environ 20 minutes quand un messager arriva en toute hâte sur l'estrade et glissa un morceau de papier dans la main du tribun. Il le déroula et le lut sans s'arrêter de parler. Rien ne changea, ni dans sa voix, ni dans le contenu de ce qu'il disait, mais soudain, les noms furent différents. Sans qu'aucun mot soit prononcé, une vague de compréhension ondula à travers la foule. L'Océanie était en guerre contre l'Estasie ! L'instant d'après il y eut un formidable émoi. Les bannières et les posters qui ornaient la place étaient tous faux ! La moitié d'entre eux arboraient les mauvaises personnes ! C'était du sabotage ! Les agents de Goldstein avaient œuvré ! Il y eut un interlude tapageur pendant lequel les posters furent arrachés des murs, les bannières déchirées et piétinées. Les Espions se montrèrent prodigieusement actifs en escaladant les toits pour couper les banderoles qui flottaient sur les cheminées. Mais en deux ou trois minutes, tout était terminé. L'orateur, qui agrippait toujours le cou du micro, ses épaules voûtées en avant, sa main libre griffant l'air, avait continué à dérouler son discours. Une minute encore, et les grondements de rage sauvage éclataient à nouveau parmi la foule. La Haine continuait, exactement comme avant, à la seule différence que son objet avait été changé. Une chose impressionna Winston, a posteriori : c'était que l'orateur avait changé d'alignement littéralement en plein milieu d'une phrase, non seulement sans faire de pause, mais sans même faire une faute de syntaxe. Mais, sur le moment, il avait eu d'autres préoccupations. C'était pendant le moment de désordre,

quand les posters avaient été déchirés, qu'un homme dont il ne pouvait voir le visage lui avait tapoté l'épaule et avait dit : « Excusez-moi, je pense que vous avez lâché votre serviette. »

Winston ramassa la serviette distraitement, sans dire un mot. Il savait qu'il se passerait des jours avant qu'il puisse regarder à l'intérieur. A l'instant où la manifestation se termina, il se rendit tout droit au Ministère de la Vérité, bien qu'il fût maintenant presque 23 zero zero. Toutes les équipes du Ministère en avaient fait de même. Les ordres qui tombaient déjà des écrantels pour les rappeler à leurs postes étaient à peine nécessaires.

L'Océanie était en guerre contre l'Estasie : l'Océanie avait toujours été en guerre contre l'Estasie. Une grande partie de la littérature politique des cinq dernières années était maintenant complètement obsolète. Les rapports et les archives de toutes sortes, journaux, livres, pamphlets, films, bandes-sons, photographies – tout devait être rectifié à la vitesse de l'éclair. Malgré l'absence de directives explicites, il était clair que les chefs du Département avaient pour objectif que toute référence à une guerre contre l'Eurasie, ou à une alliance avec l'Estasie, fût retirée de l'existence en moins d'une semaine.

Ils étaient d'autant plus submergés de travail, que les opérations nécessaires ne pouvaient jamais être appelées par leur vrai nom. Tout le monde au Département des Archives travaillait dix-huit heures par jour, avec deux ou trois heures de pause pour la sieste. Des matelas avaient été montés des caves et disposés le long des corridors : les repas consistaient en des sandwiches et du café de la victoire apportés sur des tables roulantes par les employés du réfectoire. A chaque fois que Winston s'arrêtait pour l'une de ses pauses de sommeil, il essayait de laisser son bureau vide de tout travail inachevé, et à chaque fois qu'il y revenait, douloureux et les yeux collés, c'était pour y trouver une nouvelle avalanche de rouleaux de papiers qui avait à moitié enseveli le dictascript et s'était déversée sur le sol, de sorte que son premier souci était de les assembler dans une pile assez propre pour lui laisser la place de travailler. Le pire de tout était que le travail était loin d'être un simple travail mécanique. Souvent il suffisait de substituer un nom par un autre, tout simplement, mais tous les rapports d'événements détaillés demandaient de la concentration et de l'imagination. Les connaissances en géographie nécessaires ne serait-ce que pour transférer la guerre d'une partie du monde à l'autre, étaient considérables.

Vers le troisième jour, ses yeux le faisaient intolérablement souffrir et ses lunettes avaient besoin d'être nettoyées toutes les cinq minutes. C'était comme de se débattre avec une tâche physique harassante, une chose qu'on était en droit de refuser, et qu'on était

pourtant névrotiquement désireux d'accomplir. Pour autant qu'il pût s'en souvenir lorsqu'il eut le loisir d'y repenser, il n'avait pas été dérangé par le fait que chaque mot murmuré dans le dictascript, chaque trait de son stylo à encre, étaient des mensonges délibérés. Il était, comme tous ses collègues du Département, désireux que la manipulation fût parfaite.

Au matin du sixième jour le débit des cylindres se calma. Pendant une demi-heure entière, rien ne sortit du tube. Puis il y eut un cylindre de plus, puis plus rien. Partout, au même moment, le rythme de travail se détendit. Un soupir profond et secret parcourut le Département. Une action puissante, qui ne pourrait jamais être mentionnée, avait été accomplie. Il était maintenant impossible pour aucun être humain de prouver par des documents que la guerre avec l'Eurasie avait eu lieu. A 12 zero zero, on annonça, à la surprise générale, que les travailleurs du ministère étaient libres jusqu'au lendemain matin. Winston n'avait pas quitté l'attaché-case, qui était resté à ses pieds pendant ses heures de travail, et sous son corps pendant ses heures de sommeil. Il l'emporta chez lui, se rasa, et s'endormit presque dans son bain, quoi que l'eau fût à peine tiède.

Avec une sorte de craquement voluptueux de ses articulations, il grimpa les marches au-dessus de la boutique de Mr Charrington. Il était fatigué, mais il n'avait plus sommeil. Il ouvrit la fenêtre, alluma la mauvaise petite lampe à huile et fit chauffer la bouilloire pour faire du café. Julia allait bientôt arriver ; et entre temps il y avait le livre.

Il s'assit dans le fauteuil sale et défit les fixations de la serviette.

Un lourd volume noir, relié par un amateur, ne portant ni nom ni titre sur sa couverture. Les pages étaient usées sur les bords, et se détachaient facilement, comme si le livre était passé par de nombreuses mains.

L'inscription sur la page de garde indiquait :

THEORIE ET PRATIQUE DU COLLECTIVISME OLIGARCHIQUE
Par Emmanuel Goldstein

Chapitre 1
L'Ignorance est une force

Depuis le début de l'Histoire, et probablement depuis la fin du Néolithique, il y a toujours eu trois classes de gens dans le monde : les classes supérieures, moyennes, et inférieures. Elles se sont subdivisées de multiples façons, elles ont porté d'innombrables noms différents, et leur nombre respectif, ainsi que leur attitude les unes envers les

autres, ont varié d'âge en âge : mais la structure essentielle de la société n'a jamais changé. Même après d'énormes soulèvements et des changements apparemment irrévocables, le même schéma est toujours réapparu, tout comme un gyroscope retourne toujours à l'équilibre, si loin qu'il ait été poussé d'un côté ou de l'autre.

Les buts de ces classes sont parfaitement irréconciliables…

Winston s'arrêta de lire, principalement pour savourer le fait qu'il était en train de lire, dans le confort et la sécurité. Il était seul : pas d'écrantel, pas d'oreille collée au trou de la serrure, pas de geste nerveux pour jeter un regard par-dessus son épaule ou pour recouvrir la page de sa main. L'air doux de l'été caressait sa joue. De faibles cris d'enfants flottaient dans le lointain : dans la pièce elle-même, il n'y avait aucun son, à part la voix d'insecte de l'horloge. Il s'installa plus profondément dans le fauteuil et mit ses pieds sur le rebord de la cheminée. C'était la félicité, c'était l'éternité. Soudain, comme on fait parfois d'un livre dont on sait qu'on finira par en lire et en relire chaque mot, il l'ouvrit à une page différente et se trouva au Chapitre III. Il poursuivit sa lecture :

CHAPITRE III.

La guerre, c'est la paix.

La division du monde en trois super-états est un événement qui pouvait être, et qui a d'ailleurs été, anticipé, dès le milieu du vingtième siècle. Avec l'absorption de l'Europe par la Russie et de l'Empire Britannique par les Etats Unis, deux des trois puissances existantes, l'Eurasie et l'Océanie, avaient déjà une existence effective. La troisième, l'Estasie, n'émergea comme unité distincte qu'après une autre décennie de combats confus. Les frontières entre les trois super-états sont, à maints endroits, arbitraires, et, à d'autres endroits, elles fluctuent selon les aléas de la guerre, mais en général, elles suivent plus ou moins les lignes géographiques. L'Eurasie englobe l'ensemble de l'Europe du Nord et de la masse continentale asiatique, du Portugal jusqu'au Détroit de Bering. L'Océanie comprend les Amériques, les îles de l'Atlantique, parmi lesquelles les Iles Britanniques, l'Australasie, et la portion méridionale de l'Afrique. L'Estasie, plus petite que les deux autres, et avec une frontière occidentale plus floue, comprend la Chine et les pays plus au Sud, les îles japonaises, une grande mais fluctuante partie de la Mandchourie, de la Mongolie et du Tibet.

Dans un alignement ou dans un autre, ces trois puissances sont en guerre permanente depuis 25 ans. La guerre, cependant, n'est plus la lutte désespérée et destructrice qu'elle a été dans les premières décennies du 20ème siècle. Ce sont des conflits avec des objectifs limités, entre des belligérants incapables de se détruire les uns les autres, des

conflits dépourvus de cause matérielle aussi bien que d'opposition idéologique essentielle. Cela ne veut pas dire que la façon de faire la guerre, ou l'attitude dominante par rapport à celle-ci, soient devenues plus chevaleresques ou moins sanguinaires. Au contraire, l'hystérie guerrière est continue et universelle dans tous les pays, et des actes comme le viol, le pillage, le massacre d'enfants, la réduction de peuples entiers en esclavage, et les représailles à l'encontre de prisonniers allant jusqu'à les faire bouillir ou les enterrer vivants, sont considérés comme non seulement normaux, mais même, quand ils sont commis par des compatriotes et non par des ennemis, comme méritoires. Mais sur un plan strictement physique, la guerre n'implique plus qu'un très petit nombre de personnes, pour la plupart des spécialistes surentrainés, et cause, comparativement, assez peu de pertes humaines. Le combat, quand il y en a, a lieu sur ces frontières floues dont l'homme moyen n'a qu'une idée très vague, ou autour des Forteresses Flottantes qui gardent des points stratégiques sur les mers. Au centre des civilisations, la guerre ne signifie pas plus qu'une pénurie perpétuelle des biens de consommation, et l'explosion occasionnelle d'une roquette qui peut causer quelques morts. La guerre a, en fait, changé de personnalité. Plus exactement, les raisons pour lesquelles on fait la guerre ont changé d'ordre de priorité. Les raisons qui étaient déjà présentes, mais à la marge, dans les grandes guerres du début du 20ème siècle, sont devenues dominantes et sont conscientes, reconnues, et on en tient désormais compte pour agir.

Pour comprendre la nature de la guerre présente – car en dépit des changements d'alliances qui arrivent tous les trois ou quatre ans, il s'agit toujours de la même guerre – il faut d'abord prendre conscience qu'il est impossible à cette guerre d'être décisive. Aucun des trois super-états ne pourrait être définitivement conquis, même par une combinaison des deux autres. Leurs forces sont trop également réparties, et ils sont dotés de formidables défenses naturelles. L'Eurasie est protégée par de vastes plaines continentales, l'Océanie, par les profondeurs de l'Atlantique et du Pacifique, l'Estasie par la fécondité et le caractère industrieux de ses habitants. Deuxièmement, il n'y a, matériellement parlant, plus rien à se disputer. Avec l'établissement des économies autarciques, dans lesquelles la production et la consommation sont réglées l'une sur l'autre, la course commerciale qui était la raison principale des guerres de jadis, s'est arrêtée, tandis que la compétition pour les matières premières a cessé d'être une question de vie ou de mort. Dans tous les cas, chacun des trois super-états est si vaste qu'il peut obtenir presque tous les matériaux dont il a besoin à l'intérieur de ses propres frontières. Dans la mesure où la guerre répond à un besoin économique direct, c'est une guerre pour la force de travail. Il existe un carré grossier, entre les frontières des super-

états – un carré qui n'est jamais dominé par aucun d'entre eux de manière permanente – et dont les angles seraient Tanger, Brazzaville, Darwin et Hong Kong. Ce carré contient un cinquième de la population mondiale. C'est pour la possession de ces régions densément peuplées, ainsi que de l'Arctique, que les trois puissances se battent constamment. Dans les faits, aucune puissance n'en contrôle jamais la totalité. Ce sont des portions de cette zone qui changent constamment de mains, et c'est l'opportunité de faire main basse sur tel ou tel fragment par une attaque-surprise ou une traîtrise qui va dicter les réalignements sans fin.

Tous les territoires disputés contiennent des minerais précieux, et certains d'entre eux produisent des dérivés végétaux comme le caoutchouc qu'il faut, dans les pays plus froids, synthétiser par des méthodes onéreuses. Mais, surtout, ils contiennent des réserves sans fond de main d'œuvre bon marché. La puissance qui contrôle l'Afrique équatoriale, ou les pays du Moyen-Orient, ou de l'Inde du Sud, ou de l'archipel Indonésien, dispose aussi des corps et des forces de centaines de millions de coolies mal-payés et durs au travail. Les habitants de ces zones, réduits plus ou moins ouvertement au statut d'esclaves, passent continuellement d'un conquérant à l'autre, et sont consommés exactement comme du charbon ou de l'huile dans la course à l'armement, aux territoires, aux forces productives, pour produire plus d'armement, conquérir plus de territoires, et ainsi de suite, indéfiniment.

Il est à remarquer que les combats ne vont jamais au-delà des bordures des zones disputées. Les frontières de l'Eurasie fluctuent légèrement entre le bassin du Congo et le rivage septentrional de la Méditerranée ; les îles de l'Océan Indien et du Pacifique passent sans cesse des mains de l'Eurasie à celles de l'Océanie et de l'Estasie ; en Mongolie la ligne de partage entre l'Eurasie et l'Estasie n'est jamais stable ; autour du Pôle, les trois puissances se réclament d'immenses territoires qui sont en réalité largement inhabités et inexplorés : mais la balance du pouvoir demeure toujours à peu près équilibrée, et le territoire qui constitue le cœur de chaque superpuissance demeure inviolé. En outre, le travail des peuples exploités autour de l'Equateur n'est pas réellement nécessaire pour l'économie mondiale. Il n'ajoute rien à la richesse du monde, puisque tout ce que ces peuples produisent n'est utilisé qu'à des fins guerrières, et que l'objectif même d'une guerre n'est jamais que d'en engager une autre. Par leur labeur, les peuples esclaves permettent l'accélération du tempo de la guerre permanente. Mais s'ils n'existaient pas, la structure de la société mondiale, et les processus par lesquels elle se maintient, ne seraient pas essentiellement altérés.

Le but principal de la guerre moderne (en accord avec les principes de la penséedouble, ce but est simultanément reconnu et non-reconnu par les têtes pensantes du cercle intérieur du Parti) est d'écouler les produits du système sans augmenter le niveau de vie général. Depuis la fin du 19ème siècle, le problème de l'excédent de biens de consommation a été latent dans la société industrielle. À présent, alors que bien peu d'êtres humains ont seulement de quoi manger, ce problème a manifestement perdu toute son actualité, et il en aurait peut-être été autrement, en l'absence des phénomènes artificiels de destruction. Le monde d'aujourd'hui est un lieu nu, affamé, délabré, comparé au monde d'avant 1914, et encore plus comparé au futur vers lequel tendaient les gens de cette période. Au début du 20ème siècle, la vision d'une société future incroyablement riche, oisive, ordonnée et efficace – le rêve lumineux et aseptisé d'un monde de verre, d'acier et d'un béton blanc comme neige – faisait partie de la conscience collective de presque toutes les personnes éduquées. La science et la technologie se développaient à une vitesse prodigieuse, et il semblait naturel d'imaginer que ces progrès continueraient. Cela n'arriva pas, en partie à cause de la paupérisation causée par une longue série de guerres et de révolutions, en partie aussi parce que les progrès scientifique et technique reposaient sur une pratique effective de la pensée, impossible dans une société strictement embrigadée.

En tant que totalité, le monde est plus primitif aujourd'hui qu'il ne l'était il y a 50 ans. Certaines zones arriérées ont certes avancé, et il existe aujourd'hui quelques nouvelles machines, qui sont toujours en relation avec la guerre ou la surveillance policière, mais l'expérimentation et l'innovation sont, dans une large mesure, à l'arrêt, et les ravages causés par la guerre nucléaire des années 50 n'ont jamais été vraiment réparés.

Et en même temps, les dangers inhérents à la machine sont toujours là. A partir du début de la mécanisation, il a été clair pour tous les penseurs que le besoin de recourir aux humains pour les tâches pénibles, et donc, par extension, la nécessité de l'inégalité entre les hommes, avait disparu. Si les machines pouvaient être utilisées délibérément à cette fin, la faim, le surtravail, la saleté, l'illettrisme et la maladie pouvaient être éradiqués en quelques générations. En fait, les machines n'ont été utilisées dans aucun but particulier, mais considérées comme une sorte de processus automatique – en produisant des richesses qu'il était parfois impossible de ne pas redistribuer, les machines ont effectivement beaucoup amélioré le niveau de vie de l'humain moyen pendant une période d'une cinquantaine d'années à la fin du 19ème siècle et au début du 20ème siècle.

Mais il était également évident que cette amélioration tous azimuts du niveau de vie représentait une menace de destruction – et même, était la destruction – de la hiérarchie sociale. Dans un monde où tout le monde travaillait peu, avait assez à manger, vivait dans une maison dotée d'une salle de bains et d'un réfrigérateur, possédait une voiture et même un avion, la forme la plus évidente et peut-être la plus importante d'inégalité aurait déjà disparu. Si cela devenait général, la richesse ne conférerait plus aucune distinction. Il était possible, sans doute, d'imaginer une société dans laquelle la richesse, dans le sens de la possession personnelle de produits de luxe, serait égalitairement distribuée, tandis que le POUVOIR resterait aux mains d'une petite caste de privilégiés. Mais en pratique une telle société n'aurait pas été viable. Car, si tout le monde pouvait profiter également du loisir et de la sécurité, la grande masse des êtres humains, qui sont d'habitude abrutis par la pauvreté, deviendraient éduqués, et apprendraient à penser par eux-mêmes ; et une fois ce processus enclenché, ils auraient réalisé tôt ou tard que la minorité privilégiée n'avait aucune utilité, et ils l'auraient balayée. Sur le long terme, la hiérarchie sociale n'était possible que sur la base de la pauvreté et de l'ignorance. Retourner à un passé agricole, comme certains penseurs l'ont rêvé au début du siècle, n'était pas une solution praticable. Cela s'opposait à la tendance à la mécanisation qui était devenue presque instinctive à travers le monde entier, et, de plus, tout pays qui aurait pris un retard industriel sur les autres aurait été totalement désarmé sur le plan militaire et donc destiné à l'esclavage, directement ou indirectement, au service de ses rivaux plus avancés.

Restreindre la production de biens n'était pas non plus une solution satisfaisante pour maintenir les masses dans la pauvreté. Cela arriva, à grande échelle, dans la phase finale du capitalisme, en gros entre 1920 et 1940. L'économie de nombreux pays connut une stagnation, des terres en friche, une chute de l'investissement productif, de larges portions de leur population au chômage, et ne survivant que grâce aux aides de l'Etat. Mais cela aussi entraina une faiblesse militaire, et comme ces privations infligées n'avaient aucune justification, cela rendit l'opposition inévitable. Le casse-tête consistait à continuer à faire tourner l'industrie sans augmenter réellement la richesse mondiale. Les biens devaient être produits, mais pas distribués. Et dans la pratique, le seul moyen d'atteindre ce but était une guerre permanente.

La destruction est l'acte essentiel de la guerre, pas nécessairement en termes de vies humaines, mais en termes de produits du travail humain. La guerre est un moyen de faire exploser, de répandre dans la stratosphère, ou de couler dans les profondeurs de la mer, des matériaux qui risqueraient, autrement, de rendre les masses trop à l'aise, et, à terme, trop intelligentes. Même quand l'armement n'est pas réellement détruit, son industrie

reste toujours un moyen commode de dépenser les forces de travail sans rien produire qui soit consommable. Une forteresse Flottante, par exemple, renferme en elle le travail qui aurait servi à bâtir plusieurs centaines de cargos. À la fin, elle sera mise au rebut pour obsolescence, sans avoir jamais apporté de bénéfice matériel à qui que ce soit, et, grâce à d'autres immenses efforts productifs, une nouvelle Forteresse Flottante sera construite. Dans son principe, l'effort de guerre vise toujours à absorber tous les surplus qui pourraient demeurer après avoir répondu aux besoins primaires de la population. En pratique, les besoins de la population sont toujours sous-estimés, avec pour conséquence la pénurie chronique de la moitié des biens de première nécessité ; mais ceci est considéré comme un avantage. C'est une stratégie délibérée pour garder même les groupes privilégiés au bord de la nécessité, parce qu'un état général de manque augmente l'importance des petits privilèges et, du même coup, creuse les inégalités entre les groupes. Par rapport aux standards du début du 20ème siècle, même un membre du cercle Intérieur du Parti vit d'une manière austère et laborieuse. Et pourtant, les petits luxes dont il profite – son appartement bien équipé, la meilleure qualité de ses vêtements, de sa nourriture, de sa boisson, de son tabac, ses deux ou trois serviteurs, sa voiture ou son hélicoptère privé – le placent dans un univers différent de celui d'un membre du cercle extérieur du Parti, et le membre du cercle extérieur du Parti aura un avantage similaire par rapport aux classes que nous appelons « les prolétaires ». L'atmosphère sociale est celle d'une cité assiégée, où la possession d'un morceau de viande de cheval fait toute la différence entre la richesse et la pauvreté. Et, en même temps, la conscience d'être en guerre, et donc en danger, fait apparaître la concentration du pouvoir dans les mains d'une petite caste comme la condition naturelle, inévitable, de la survie.

La guerre, nous le verrons, accomplit la destruction nécessaire, mais elle l'accomplit d'une manière psychologiquement acceptable. En théorie il serait très simple de procéder au gaspillage des forces productives en construisant des temples et des pyramides, en creusant des trous pour les remplir à nouveau, ou même en produisant de grandes quantités de biens que l'on immolerait par le feu. Mais cela ne satisferait que la structure économique, et pas la structure émotionnelle, de la hiérarchie sociale. Ce qui est en jeu ici n'est pas le moral des masses, dont l'attitude n'intéresse personne tant qu'elles restent régulièrement au travail, mais le moral du Parti en lui-même. Même le plus humble des membres du Parti doit se montrer compétent, industrieux, et même intelligent, dans les limites étroites qui lui sont fixées, mais il est aussi indispensable qu'il soit un fanatique ignorant et crédule, dont les émotions principales sont la peur, la haine, l'adulation, et le triomphe orgiaque. En d'autres termes, il est indispensable qu'il ait la mentalité d'un état

de guerre. Que la guerre soit réellement en train de se produire ou pas n'a aucune importance ; et comme aucune victoire décisive n'est possible, il n'importe pas non plus que la guerre soit en bonne ou en mauvaise voie. Tout ce dont on a besoin, c'est d'un état de guerre.

Le clivage de l'intelligence que le Parti exige de ses membres, et qu'il est plus aisé d'obtenir dans une atmosphère de guerre, est maintenant quasi universel, mais plus on monte dans la hiérarchie, et plus il est marqué. C'est précisément dans le cercle intérieur du Parti que l'hystérie guerrière et la haine de l'ennemi sont les plus fortes. Dans l'exercice de ses fonctions d'administrateur, il est souvent nécessaire pour un membre du cercle intérieur du Parti de savoir que tel ou tel détail des informations militaires est mensonger, et il peut même être conscient que la guerre tout entière est fausse, qu'elle peut ne pas avoir lieu du tout, ou avoir été engagée pour des raisons tout à fait différentes de celles qui sont alléguées : mais une telle conscience est facilement neutralisée par la technique de la penséedouble. Et, dans le même temps, aucun membre du Parti ne doute, dans ses croyances mystiques, que la guerre soit réelle, ni qu'elle doive aboutir au triomphe de l'Océanie, devenue la maîtresse incontestée de l'univers.

Tous les membres du cercle intérieur du Parti croient en cette conquête à venir comme à un article de foi. Elle sera obtenue soit par un accroissement progressif du territoire, qui donnera à l'Océanie un surcroît déterminant de puissance, soit par la découverte d'une arme nouvelle et sans réplique. La recherche en matière d'armement ne cesse jamais, et demeure l'une des rares activités où un esprit inventif ou spéculatif puisse encore trouver à s'épanouir. Dans l'Océanie d'aujourd'hui, la Science, dans la vieille acception du terme, a presque cessé d'exister. En Neuvlang il n'y a pas de mot pour « Science ». La méthode empirique de pensée, sur laquelle tous les accomplissements du passé étaient fondés, s'oppose aux principes fondamentaux du Sossang. Et même les progrès technologiques ne surviennent que lorsqu'ils peuvent être utilisés pour la diminution de la liberté humaine. Dans tous les domaines utiles, le monde est à l'arrêt, ou, pire, en régression. Les champs sont labourés par des charrettes à chevaux, pendant que les livres sont écrits par des machines. Mais dans les affaires vitales – c'est-à-dire la guerre et la surveillance policière – l'approche empirique continue à être encouragée, ou à tout le moins tolérée. Les deux buts du Parti sont de conquérir la totalité de la surface de la terre d'une part, et d'éradiquer une fois pour toutes la possibilité d'une pensée indépendante d'autre part. Et il y a donc deux grands problèmes que le Parti doit résoudre. Le premier est de découvrir, contre sa volonté, ce qu'un autre être humain est en train de penser ; et l'autre est de trouver comment tuer plusieurs centaines de millions de personnes en

quelques secondes sans que l'alerte soit donnée. Ce sont là les deux matières étudiées par ce qui reste de la recherche scientifique. Le savant d'aujourd'hui est soit un mélange de psychologue et d'inquisiteur, étudiant avec une minutie extraordinaire la signification des expressions faciales, des gestes et des tons de voix, testant les effets des serums de vérité, des électro-chocs, de l'hypnose et de la torture physique ; soit un chimiste, physicien ou biologiste spécialisé dans les branches de sa discipline qui concernent l'acte d'ôter la vie. Dans les vastes laboratoires du Ministère de Paix, ainsi que dans les stations expérimentales cachées dans les forêts brésiliennes, le désert australien, ou les îles perdues de l'Antarctique, des équipes d'experts sont infatigablement à l'œuvre. Certains se contentent d'organiser la logistique des guerres futures ; d'autres mettent au point des bombes de plus en plus grandes, des explosifs de plus en plus puissants, des matériaux de protection de plus en plus impénétrables ; d'autres cherchent de nouveaux gaz plus mortels, ou des poisons solubles, facilement productibles à des échelles capables de détruire la végétation de continents entiers ; ou bien ils travaillent à la culture de maladies, dont les germes seraient immunisés contre tous les anticorps possibles ; d'autres s'acharnent à produire un véhicule qui se fraierait un chemin dans le sol terrestre comme un sous-marin dans l'eau, ou un avion doté de la même autonomie qu'un navire ; d'autres encore explorent des possibilités encore plus éloignées, comme la concentration des rayons du soleil à travers des lentilles suspendues à des milliers de kilomètres dans l'espace, ou la production artificielle de tremblements de terres et de tsunamis en manipulant le cœur de la Terre.

Mais aucun de ces projets ne s'approche jamais de la moindre réalisation, et aucune des trois super puissances n'obtient jamais d'avantage décisif sur les autres dans ces domaines. Ce qui est plus remarquable, c'est que les trois puissances possèdent déjà, avec la bombe atomique, une arme bien plus puissante que celles que leurs recherches présentes pourraient mettre au point. Bien que le Parti, fidèle à son habitude, s'en prétende l'inventeur, les bombes atomiques ont fait leur apparition dans les années 1940, et ne furent utilisées à grande échelle qu'une dizaine d'années plus tard. A cette époque, des centaines de bombes furent lâchées sur les centres industriels, majoritairement à l'ouest de la Russie, en Europe occidentale et en Amérique du Nord. L'effet fut de convaincre les castes dirigeantes de tous les pays qu'avec quelques bombes supplémentaires, c'en était fini de la société organisée, et donc de leur propre pouvoir. Ainsi, à partir de là, et bien qu'aucun traité formel ne fût signé ni même évoqué, on ne lâcha plus de bombes. Les trois puissances continuèrent simplement à produire des bombes atomiques et à les stocker dans la perspective d'une opportunité décisive qui,

elles le croyaient toutes, se présenterait tôt ou tard. Et pendant ce temps, l'art de la guerre demeura presque stationnaire pendant trente ou quarante ans. On utilise un peu plus les hélicoptères qu'auparavant, les bombardiers ont été largement remplacés par des missiles auto-guidés, et les fragiles navires de combat ont cédé la place aux presqu'insubmersibles Forteresses Flottantes ; mais, en dehors de cela, il y eut très peu de progrès réalisés. On utilise toujours le tank, le sous-marin, la torpille, la mitrailleuse, et même le fusil et la grenade à main. Et, en dépit des éternels massacres rapportés par la Presse et sur les écrantels, les batailles désespérées des guerres d'antan, dans lesquelles des milliers voire des millions d'hommes pouvaient souvent être tués en quelques semaines, ne se sont jamais reproduites.

Aucune des trois puissances ne se lance jamais dans une manœuvre qui impliquerait un risque de défaite sérieuse. Quand une opération d'envergure est menée, c'est en général une attaque surprise contre un allié. La stratégie que suivent, ou que prétendent suivre, les trois puissances, est la même. Le plan est, par une combinaison de combats, de marchandages et de coups de Jarnac savamment orchestrés, d'acquérir assez de bases pour encercler tel ou tel état rival, et ensuite, de signer un pacte d'amitié avec ce rival et de demeurer en paix avec lui pendant de si longues années que cela finit par endormir toute suspicion. Pendant ce temps, des roquettes chargées de têtes nucléaires peuvent être assemblées à tous les points stratégiques ; et finalement elles seront mises à feu simultanément, avec des effets trop dévastateurs pour envisager des représailles. Il sera temps alors de signer un pacte d'amitié avec la puissance restante, en préparation d'une nouvelle attaque.

Ce schéma, il est inutile de le dire, est un pur fantasme, impossible à réaliser. De plus, il n'y a jamais de bataille, sauf dans les territoires disputés autour de l'Equateur et du Pôle ; aucune invasion du territoire ennemi n'est jamais entreprise. Ceci explique le fait qu'à certains endroits, les frontières entre les super-états soient arbitraires. L'Eurasie, par exemple, pourrait facilement annexer les Iles Britanniques, qui font géographiquement partie de l'Europe, mais, d'un autre côté, il serait possible à l'Océanie de pousser ses frontières jusqu'au Rhin et même jusqu'à la Vistule. Mais cela constituerait une violation du principe, respecté par tous bien que jamais formulé, de l'intégrité culturelle. Si l'Océanie devait conquérir des zones autrefois connues sous le nom de France et d'Allemagne, il serait nécessaire soit d'exterminer leurs habitants, une tâche d'une grande difficulté matérielle, soit d'assimiler une population d'environ 100 millions de personnes, qui, dans l'état actuel du développement technique, sont à peine au niveau de l'Océanie. Le problème est le même pour les trois super-états. Il est structurellement indispensable

que leur population ne soit pas en contact avec les étrangers, sauf dans des cas très limités, comme les prisonniers de guerre ou les esclaves de couleur. Même l'allié officiel du moment est considéré avec la plus grande suspicion. Mis à part les prisonniers de guerre, le citoyen moyen de l'Océanie ne porte jamais les yeux sur un citoyen ni d'Eurasie, ni d'Estasie, et il lui est interdit de connaître des langues étrangères. Si on l'autorisait à échanger avec des étrangers, il découvrirait qu'ils sont des créatures semblables à lui, et que la plus grande partie de ce qu'on lui a raconté à leur sujet est mensonger. Le monde scellé dans lequel il vit volerait en éclats, et sa peur, sa haine, la conscience de son bon droit, dont toute sa morale dépend, pourraient s'évaporer. Quelle que soit la fréquence des changements de camp de la Perse, de l'Egypte, de Java ou de Ceylan, en ce qui concerne les frontières majeures, on est conscient, des trois côtés, que, rien ne doit les traverser en dehors des bombes.

Un fait, qui n'est jamais mentionné à haute voix, mais tacitement compris, et pris en considération pour agir, est sous-jacent à tout ceci : c'est que les conditions de vie, dans les trois super-états, sont sensiblement les mêmes. Dans l'Océanie, la philosophie dominante est appelée Sossang, en Eurasie, elle est appelée Neo-Bolchevisme, et en Estasie, elle est appelée par un nom chinois traduit par « Culte-de-la-Mort », mais qui serait peut-être mieux rendu par « Oblitération-de-Soi ». Le citoyen de l'Océanie n'est pas autorisé à connaître quoi que ce soit des dogmes des deux autres philosophies, mais il apprend à les exécrer comme des outrages barbares à la moralité et au sens commun. En réalité les trois philosophies se distinguent à peine l'une de l'autre, et les systèmes sociaux qu'elles soutiennent sont absolument identiques. Partout il y a la même structure pyramidale, le même culte de la personnalité d'un leader semi-divin, la même économie soutenue et dirigée par la guerre permanente. Il s'ensuit que les trois super-états non seulement ne peuvent pas se conquérir les uns les autres, mais encore n'y trouveraient aucun avantage. Au contraire, aussi longtemps qu'ils restent en conflit, ils se soutiennent mutuellement comme trois gerbes de maïs. Et, comme toujours, les groupes dirigeants des trois puissances sont simultanément conscients et non-conscients de ce qu'ils sont en train de faire. Leurs vies sont dédiées à la conquête du monde, mais ils savent également qu'il est nécessaire que la guerre continue éternellement et sans victoire. En même temps, le fait qu'il n'y ait PAS de danger de conquête rend possible le déni de réalité qui est la particularité du Sossang et de ses deux philosophies concurrentes. Ici, il faut répéter ce qui a été dit plus haut : en devenant permanente, la guerre a profondément changé de caractéristiques.

Par le passé, une guerre, presque par définition, était quelque chose qui prenait fin tôt ou tard, en général par une victoire ou une défaite nettes. Par le passé, également, la guerre était l'un des outils majeurs par lesquels les sociétés restaient en phase avec la réalité matérielle. Tous les gouvernants de toutes les époques ont essayé d'imposer à leurs sujets une fausse vision du monde, mais ils étaient retenus d'entretenir des illusions qui contrarieraient leur efficacité militaire. Aussi longtemps que la défaite signifiait une perte d'indépendance, ou un autre résultat considéré comme indésirable, les précautions pour éviter la défaite étaient prises très au sérieux. Les faits physiques ne pouvaient donc être ignorés. En philosophie, ou en religion, dans la morale, en politique, deux et deux pouvaient faire 5, mais quand on fabriquait un fusil ou un avion, il fallait qu'ils fassent 4. Les nations inefficaces étaient toujours conquises un jour ou l'autre, et la lutte pour l'efficacité ne laissait pas beaucoup de place pour les illusions. De plus, pour être efficace, il fallait savoir tirer les leçons du passé, ce qui supposait d'avoir une idée assez claire de l'Histoire. Les journaux et les livres d'histoire étaient, bien sûr, toujours colorés et manquaient d'objectivité, mais une falsification comme celle qui a lieu de nos jours eût été impossible. La guerre était un garde-fou pour la santé mentale, et en ce qui concerne les classes dirigeantes, c'était peut-être le plus important de tous les garde-fous. Tant que les guerres pouvaient être perdues ou gagnées, aucune classe dominante ne pouvait agir de manière totalement irresponsable. Mais quand la guerre devient littéralement permanente, elle cesse aussi d'être dangereuse. Quand la guerre est permanente, la nécessité militaire disparaît. Le progrès technique peut s'arrêter et les faits les plus palpables peuvent être niés ou méprisés. Comme nous l'avons vu, des recherches qu'on peut qualifier de scientifiques continuent à être menées dans des buts guerriers, mais elles sont essentiellement fantasmatiques, et leur échec à fournir des résultats n'est pas important. L'efficacité, même militaire, n'est plus nécessaire. Rien n'est efficace en Océanie à part la police de la pensée. Comme chacun des trois Super-Etats est impossible à conquérir, chacun d'entre eux fonctionne comme un univers séparé à l'intérieur duquel n'importe quelle perversion de la pensée peut être pratiquée en toute impunité. La réalité n'exerce sa pression que sur les nécessités de la vie quotidienne – le besoin de boire et de manger, de trouver un abri et de quoi se vêtir, d'éviter d'avaler du poison ou de passer à travers les fenêtres du dernier étage. Privé de tout contact avec le monde extérieur, ainsi qu'avec le passé, le citoyen de l'Océanie est comme un homme dans l'espace interstellaire, qui n'a plus aucun moyen de savoir où est le haut et où est le bas. Les dirigeants d'un tel état sont absolus, comme les Pharaons ou les Césars ne pouvaient l'être. Ils sont obligés d'éviter à leurs sujets de mourir de faim dans des

proportions qui deviendraient problématiques, et ils sont obligés de rester au même niveau de technique militaire, assez bas, que leurs rivaux ; mais une fois ce minimum accompli, ils peuvent tordre le réel et lui donner la forme qu'ils veulent.

La guerre, par conséquent, si nous en jugeons par les standards des guerres précédentes, est une pure imposture. Tout à fait semblables aux combats entre certains ruminants, dont les cornes sont disposées de telle manière qu'ils sont incapables de se blesser l'un l'autre. Mais bien qu'elle soit fictive, elle n'est pas absurde. Elle consomme le surplus de biens de consommation, et aide à préserver l'atmosphère mentale particulière dont une société hiérarchisée a besoin. La guerre, on le verra, est devenue une affaire purement interne. Par le passé, les groupes dirigeants de tous les pays, bien qu'ils soient capables de reconnaître leur intérêt commun, et donc de de limiter le potentiel destructeur de la guerre, se battaient réellement les uns contre les autres, et le vainqueur pillait toujours le vaincu. De nos jours, ils ne combattent plus du tout l'un contre l'autre. Chaque groupe dirigeant fait la guerre contre sa propre population, et l'objet de la guerre n'est pas de réaliser ou d'éviter des conquêtes territoriales, mais de maintenir intacte la structure de la société. Le mot même de "guerre", de ce fait, est devenu trompeur. Il serait probablement plus approprié de dire qu'en devenant permanente, la guerre a cessé d'exister. La pression particulière qu'elle exerçait sur les êtres humains entre le Néolithique et le début du 20ème siècle a disparu et a été remplacée par quelque chose de tout à fait différent. L'effet serait sensiblement le même si les trois super-états, au lieu de se battre continuellement, décidaient de signer une paix perpétuelle, en laissant le territoire de chacun inviolé à l'intérieur de ses propres frontières. Car dans ce cas, chaque état continuerait à être un univers autonome, libre de toute l'influence modératrice des dangers extérieurs. Une paix réellement perpétuelle aurait les mêmes effets qu'une guerre permanente. Ceci – bien qu'une vaste majorité des membres du Parti ne le comprennent que d'une façon plus superficielle – est le sens véritable du slogan du Parti : La guerre, c'est la paix.

Winston cessa un moment de lire. Quelque part au loin, on entendit le tonnerre d'une roquette. Le sentiment béni d'être seul avec le livre interdit, dans une pièce dénuée d'écrantel, n'avait pas disparu. La solitude et la sécurité étaient des sensations physiques, qui se mélangeaient d'une certaine façon à la fatigue de son corps, à la douceur du fauteuil, au toucher de la légère brise qui, depuis la fenêtre, caressait sa joue. Le livre le fascinait, ou plus exactement, le rassurait. Dans un sens il ne lui apprenait rien qu'il ne sût déjà, mais c'était là une part du plaisir qu'il y prenait. Le livre disait ce que lui-même aurait dit, s'il avait été capable de mettre ses idées en ordre. C'était l'œuvre d'un

esprit semblable au sien, mais beaucoup plus puissant, plus systématique, moins timoré. Les meilleurs livres, il le sentait, étaient ceux qui vous disaient ce que vous saviez déjà.

Il était en train de revenir au chapitre 1 quand il entendit le pas de Julia dans l'escalier et il se leva de son fauteuil pour l'accueillir. Elle jeta sa trousse à outils marron sur le sol et se jeta dans ses bras. Cela faisait plus d'une semaine qu'ils ne s'étaient pas vus.

"J'ai Le Livre", dit-il comme ils s'écartaient l'un de l'autre.

"Oh, tu l'as ? C'est bien", dit-elle, sans plus d'intérêt, et elle s'agenouilla presque immédiatement près du poêle à mazout pour faire du café.

Ils ne revinrent pas sur le sujet avant d'avoir passé une demi-heure au lit. La soirée était juste assez fraîche pour justifier de tirer la couverture. D'en bas, montait le bruit familier du chant et le raclement des bottes sur les dalles. La robuste femme aux bras rouges, que Winston avait vue là le jour de sa première visite, semblait faire partie intégrante de la cour. Il n'y avait apparemment aucune heure dans la journée où elle ne fût en train de trotter entre le baquet de lessive et le fil à linge, alternativement en train de se bâillonner elle-même avec des pinces à linge ou en train d'entonner un chant puissant.

Julia s'était tournée sur le côté et semblait déjà sur le point de s'endormir. Il attrapa le livre, qui trainait sur le sol, et s'assit contre la tête de lit.

"Tu dois le lire", dit-il. "Toi aussi. Tous les membres de la Confrérie doivent le lire."

"Toi, lis-le", dit-elle les yeux fermés. "Lis le à haute voix. C'est la meilleure façon. Comme ça, tu pourras me l'expliquer au fur et à mesure."

Les aiguilles de l'horloge indiquaient le 6, ce qui signifiait 18 zéro zéro. Ils avaient trois ou quatre heures devant eux. Il cala le livre contre ses genoux et commença à lire :

Chapitre 1. L'ignorance est une force.

Depuis le début de l'Histoire, et probablement depuis la fin du Néolithique, il y a toujours eu trois classes de gens dans le monde : les classes supérieures, moyennes, et inférieures. Elles se sont subdivisées de multiples façons, elles ont porté d'innombrables noms différents, et leur nombre respectif, ainsi que leur attitude les unes envers les autres, ont varié d'âge en âge : mais la structure essentielle de la société n'a jamais changé. Même après d'énormes soulèvements et des changements apparemment irrévocables, le même schéma est toujours réapparu, tout comme un gyroscope retourne toujours à l'équilibre, si loin qu'il ait été poussé d'un côté ou de l'autre.

"Julia, tu es réveillée ?" demanda Winston.

"Oui, mon amour, je t'écoute. Continue. C'est merveilleux."

Il continua sa lecture :

Les buts de ces classes sont parfaitement irréconciliables. Le but des classes supérieures est de demeurer où elles sont. Le but des classes moyennes est de prendre la place des classes supérieures. Le but des basses classes, si tant est qu'elles possèdent un but – car l'une de leurs caractéristiques immuables est d'être à ce point écrasées de corvées que leur conscience de quoi que ce soit, en dehors de leur vie quotidienne, est pour le moins intermittente – est d'abolir toute distinction de classe et de créer une société où tous les hommes soient égaux. C'est donc à travers l'histoire une lutte toujours à peu près identique qui se rejoue encore et encore. Pendant de longues périodes, les classes supérieures se maintiennent en sécurité au pouvoir, mais tôt ou tard il arrive toujours un moment où elles perdent soit leur confiance en elles, soit la capacité à gouverner efficacement, soit les deux. Elles sont alors submergées par les classes moyennes, qui enrôlent les basses classes de leur côté, en leur faisant croire qu'elles se battent pour la liberté et la justice. Aussitôt qu'elles ont atteint leur objectif, les classes moyennes renvoient les basses classes à leur ancienne position de servitude, et deviennent, quant à elles, les classes supérieures. Alors un nouveau groupe intermédiaire se sépare de l'un des autres groupes, ou des deux, et la lutte recommence à zéro. Des trois groupes, seules les basses classes n'arrivent jamais, même temporairement, à leurs objectifs.

Il serait exagéré de dire qu'il n'y a eu, au cours de l'Histoire, aucun progrès matériel. Même aujourd'hui, en période de déclin, l'humain moyen est physiquement mieux loti qu'il y a quelques centaines d'années. Mais pas de progrès dans la richesse, dans l'adoucissement des mœurs ; aucune réforme ou révolution ne nous a jamais rapprochés d'un iota d'une égalité entre les hommes. Du point de vue des classes laborieuses, aucun changement historique n'a jamais signifié autre chose qu'un changement de nom chez leurs maîtres.

Vers la fin du 19ème siècle, la récurrence de ce schéma est devenue évidente à de nombreux observateurs. Alors se sont ouvertes des écoles de pensée qui interprétaient l'histoire comme un processus cyclique et qui prétendaient montrer que l'inégalité était la loi inaltérable de l'existence humaine. Cette doctrine, bien sûr, avait toujours eu des partisans, mais la manière dont elle était maintenant mise en avant constituait un changement significatif. Par le passé, la doctrine qui affirmait le besoin d'une forme hiérarchisée de société avait été l'apanage des classes supérieures. Cette doctrine avait été prêchée par les rois, les aristocrates, les prêtres, les gens de loi et autres parasites de ces classes dominantes, et elle avait été en général adoucie par des promesses de compensations dans un au-delà imaginaire. Les classes moyennes, tant que cela pouvait

être utile dans leur lutte pour le pouvoir, avaient toujours utilisé des termes comme liberté, justice, et fraternité. Maintenant, le concept de fraternité humaine était mis à mal par des gens qui n'étaient pas encore aux commandes, mais qui espéraient y être avant longtemps. Dans le passé, les classes moyennes avaient fait des révolutions sous la bannière de l'égalité, puis elles avaient établi de nouvelles tyrannies à la place des anciennes. Les nouvelles classes moyennes annonçaient, quant à elles, leur tyrannie à l'avance. Le socialisme, une théorie qui apparut au début du 19ème siècle, et qui était le dernier maillon d'une chaîne de pensée remontant aux rébellions d'esclaves dans l'Antiquité, était encore profondément travaillé par les utopies des âges passés. Mais dans les variantes du Socialisme qui apparurent à partir de 1900, on abandonna de plus en plus ouvertement l'objectif de l'établissement de la liberté et de l'égalité. Les nouveaux mouvements qui apparurent au milieu du siècle, Sossang en Océanie, Néo-Bolchévisme en Eurasie, Culte-de-la-Mort, comme on l'appelle couramment, en Estasie, poursuivaient consciemment le but de perpétuer la non-liberté et la non-égalité. Ces nouveaux mouvements, bien sûr, s'étaient greffés sur les anciens, et en avaient conservé les noms, tout en payant un tribut à leur idéologie. Mais le but de ces mouvements était d'arrêter le progrès et de geler l'histoire à un moment donné. Le pendule familier allait se balancer une dernière fois, puis s'arrêter. Comme d'habitude, les classes supérieures allaient être chassées par les classes moyennes, qui deviendraient les classes supérieures ; mais cette fois, par une stratégie consciente, elles seraient en capacité de maintenir perpétuellement leur position.

Les nouvelles doctrines naquirent en partie à cause de l'accumulation du savoir sur l'Histoire et du développement du sens historique, qui n'existait quasiment pas avant le 19ème siècle. Le mouvement cyclique de l'histoire était devenu intelligible, ou semblait l'être ; et s'il était intelligible, il était modifiable. Mais la cause principale et souterraine était que, dès le début du 20ème siècle, l'égalité entre les hommes était devenue techniquement possible. Il demeurait vrai que les hommes n'étaient pas égaux dans leurs talents naturels, et que les fonctions attribuées à chacun devaient toujours favoriser certains individus par rapport à d'autres ; mais il n'y avait plus réellement besoin de classes sociales ou d'importantes différences de richesse. Dans les époques plus lointaines, la séparation en classes n'était pas seulement inévitable, mais souhaitable. L'inégalité était le prix de la civilisation. Avec la mécanisation, toutefois, la donne avait changé. Même s'il était toujours nécessaire pour les êtres humains de faire différents types de métiers, les différences de niveau social ou économique, elles, ne se justifiaient plus. Donc, pour les nouveaux groupes qui s'apprêtaient à prendre le pouvoir, l'égalité

entre les hommes n'était plus un idéal à poursuivre, mais un danger à éviter. Dans des âges plus primitifs, alors qu'une société juste et pacifiée était, de fait, impossible, il avait été assez facile de croire en cet idéal. L'idée d'un paradis sur terre, dans lequel les hommes pourraient vivre en frères, sans lois et sans suer sang et eau, a hanté l'imagination humaine pendant des millénaires. Et cette vision avait une certaine emprise, même sur les groupes qui profitaient des changements historiques. Les héritiers des révolutions française, anglaise et américaine, avaient en partie cru en leurs propres discours au sujet des droits de l'homme, de la liberté d'expression, de l'égalité devant la loi, et tout le reste, et leur conduite avait même été en partie influencée par ces idéaux.

Mais vers la quatrième décennie du 20ème siècle, tous les courants de pensée majeurs étaient devenus autoritaires. Le paradis sur terre avait été discrédité au moment même où il était devenu réalisable. Toute nouvelle théorie politique, quelque nom qu'elle se donnât, ramenait à la vieille hiérarchie, au vieux compartimentage. Et dans le durcissement idéologique général des années 30, des pratiques qui avaient été abandonnées de longue date, parfois depuis des siècles – emprisonnements sommaires, utilisation des prisonniers de guerre comme esclaves, exécutions publiques, tortures destinées à extorquer des aveux, utilisation d'otages, déportation de populations entières – furent non seulement réintroduites, mais tolérées et même prônées par des gens qui se considéraient eux-mêmes comme éclairés et progressistes. Ce ne fut qu'après dix ans de guerres nationales, de guerres civiles, de révolutions, de contre-révolutions, dans toutes les parties du monde, que le Sossang et ses émules émergèrent comme de véritables théories politiques, pleinement élaborées. Mais elles avaient été préfigurées par différents systèmes, généralement appelés totalitaires, qui étaient apparus plus tôt dans le siècle, et les grandes lignes du monde destiné à émerger du chaos étaient prévisibles depuis longtemps. Il était également facile de répondre à la question de savoir qui contrôlerait ce monde. La nouvelle aristocratie était composée pour une large part de bureaucrates, de scientifiques, de techniciens, de syndicalistes, de publicitaires, de sociologues, d'enseignants, de journalistes, et de politiciens professionnels. Ces gens, issus de la classe moyenne salariée et des classes laborieuses supérieures, avaient été formés et rassemblés par le monde aride de l'industrie monopolistique et des gouvernements centralisés. Comparés à leurs homologues des âges passés, ils étaient moins avares, moins tentés par le luxe, mais plus affamés de pouvoir pur, et, surtout, plus conscients de ce qu'ils faisaient et plus déterminés à écraser toute opposition. Cette dernière différence était capitale. Par rapport à celles d'aujourd'hui, toutes les tyrannies du passé étaient timides et inefficaces. Les groupes dirigeants étaient toujours plus ou moins infectés

d'idées libérales, et se satisfaisaient de tenir la bride lâche, regardants sur l'action manifeste, mais peu soucieux de ce que leurs sujets pouvaient penser. Même l'Eglise Catholique médiévale était tolérante, pour les standards modernes. Ce qui explique en partie ce fait, c'est qu'aucun gouvernement du passé n'avait le pouvoir de surveiller constamment ses citoyens. L'invention de l'imprimerie, toutefois, facilita beaucoup la manipulation de l'opinion publique, et le film et la radio poussèrent le processus encore plus loin. Avec le développement de la télévision, et l'avancée technologique qui rendit possible de recevoir et de transmettre simultanément avec le même instrument, c'en fut fini de la vie privée. Tout citoyen, ou du moins tout citoyen assez important pour être surveillé, pouvait être tenu, 24h par jour, à la fois sous les yeux de la police et dans le bruit de la propagande officielle, tous les autres médias étant interdits. La possibilité d'imposer non seulement une complète obéissance aux volontés de l'Etat, mais également la complète uniformité des opinions sur tous les sujets, existait pour la première fois.

Après la période révolutionnaire des années 50 et 60, la société se reforma, comme toujours, en classes supérieures, classes moyennes et basses classes. Mais le nouveau groupe dirigeant, contrairement à ses prédécesseurs, ne laissa rien au hasard ; il savait exactement ce qu'il fallait faire pour sauvegarder sa position. On avait depuis longtemps pris conscience que la seule base solide pour l'oligarchie était le collectivisme. La richesse et les privilèges sont plus faciles à défendre quand ils sont possédés en commun. La prétendue « abolition de la propriété privée » qui eut lieu dans le milieu du siècle signifiait, en réalité, la concentration de la propriété dans un nombre encore plus restreint de mains : mais avec cette différence que les nouveaux propriétaires étaient un groupe au lieu d'être une masse d'individus. Individuellement, aucun membre du Parti ne possède rien, en dehors de quelques effets personnels insignifiants. Collectivement, le Parti possède tout en Océanie, parce qu'il contrôle tout, et dispose des produits selon son bon vouloir. Dans les années qui ont suivi la Révolution, il était possible d'accéder à cette position de pouvoir presque sans rencontrer d'opposition, parce que l'ensemble du processus était représenté comme un acte de collectivisation. Il avait toujours été tenu pour acquis que si la classe capitaliste venait à être expropriée, ce serait le Socialisme qui suivrait : et, de manière indubitable, les Capitalistes avaient été expropriés. Les usines, les mines, les terres, les maisons, les transports – tout leur avait été confisqué, et puisque ces biens n'étaient plus la propriété privée de personne, il s'ensuivait qu'elles devaient être une propriété publique. Le Sossang, qui s'est développé à partir du mouvement Socialiste et qui a hérité de sa phraséologie, a en réalité retiré le point majeur du

programme socialiste, avec pour résultat, non seulement prévu mais intentionnellement recherché, que l'inégalité économique deviendrait permanente.

Cependant, assurer la pérennité d'une société hiérarchique est beaucoup plus complexe que cela . Il n'y a que quatre façons de s'effondrer, pour une classe dirigeante. Soit elle est conquise de l'extérieur, soit elle gouverne si mal que cela provoque la révolte des masses, soit elle laisse éclore une classe moyenne forte et revendicatrice, soit elle perd sa confiance en elle et sa volonté même de gouverner. Ces causes ne sont pas exclusives l'une de l'autre, et c'est même une règle que toutes les quatre soient présentes à divers degrés. Une classe dominante qui pourrait se prémunir de ces quatre dangers resterait au pouvoir de façon permanente. L'ultime facteur déterminant est l'attitude mentale de la classe dominante elle-même.

Après le milieu du présent siècle, le premier danger était, de fait, écarté. Chacun des trois pouvoirs qui se partagent maintenant le monde est en effet hors de portée de toute conquête, et ne pourrait redevenir vulnérable que par de lents changements démographiques, qu'un gouvernement aussi puissant pourrait aisément éviter. Le second danger est, également, purement théorique. Les masses ne se révoltent jamais par elles-mêmes, et ne se révoltent jamais uniquement à cause de l'oppression. En vérité, tant qu'elles ne peuvent avoir aucun point de comparaison, elles ne sont même pas conscientes d'être opprimées. Les crises économiques récurrentes des temps passés étaient totalement inutiles, et on les empêche aujourd'hui, mais d'autres crises de même ampleur peuvent arriver, et arrivent, d'ailleurs, sans avoir aucune conséquence politique, parce que le mécontentement ne trouve aucun moyen de se structurer. A l'instar du problème de la surproduction, latent dans nos sociétés depuis la mécanisation, ce problème est réglé par l'artifice de la guerre permanente (voir chapitre III), très efficace pour maintenir le moral du public au niveau souhaité. Pour les nouveaux dirigeants, donc, les seuls dangers authentiques sont la scission d'un groupe de personnes capables, sous-employées et assoiffées de pouvoir, d'une part, et d'autre part le progrès des idées libérales et du scepticisme dans leurs propres rangs. Autant dire que le problème relève de l'éducation. Il s'agit de modeler continuellement à la fois la classe dirigeante et la large classe de travailleurs qui se trouve immédiatement en-dessous d'elle. La conscience des masses n'a besoin d'être influencée que dans un sens négatif.

Etant donné ce contexte, on pourrait très bien deviner, sans le connaître, la structure générale de la société de l'Océanie. Au sommet de la pyramide se trouve Big Brother. Big Brother est infaillible et tout-puissant. Tout succès, toute réalisation, toute victoire, toute découverte scientifique, tout savoir, toute sagesse, tout bonheur, toute vertu, sont

imputés directement à son leadership et à son inspiration. Personne n'a jamais vu Big Brother. Il est un visage sur les affiches, une voix dans l'écrantel. Nous pouvons raisonnablement affirmer qu'il ne mourra jamais, et un grand flou entoure déjà sa date de naissance. Big Brother est la forme sous laquelle le Parti choisit de se manifester au monde. Sa fonction est de concentrer l'amour, la peur et la vénération, des émotions qu'on éprouve plus facilement envers un individu qu'envers une organisation.
Sous Big-Brother, vient le cercle intérieur du Parti. Sa population est limitée à six millions, soit un peu de moins de 2% de la population de l'Océanie. Sous le cercle intérieur vient le cercle extérieur du Parti, qui, si le cercle intérieur représente le cerveau, représenterait les mains. En-dessous encore, viennent les masses abruties que nous appelons en général "les prolétaires", qui représentent peut-être 85% de la population. Dans la terminologie que nous avons employée plus haut, les prolétaires sont les basses classes, car les populations esclaves des territoires équatoriaux, qui passent constamment d'un conquérant à l'autre, ne sont pas une partie permanente ni nécessaire de la structure. En principe, l'appartenance à ces trois groupes n'est pas héréditaire. L'enfant de membres du cercle intérieur du Parti, en théorie, n'est pas né dans le cercle intérieur. L'admission dans l'une des deux branches du Parti se fait par un examen, à l'âge de seize ans. Il n'y a pas non plus de discrimination raciale, ou de prévalence d'une région sur une autre. Les Juifs, les Noirs, les Sud-Américains d'ascendance purement indienne peuvent se trouver dans les plus hauts rangs du Parti, et les administrateurs d'une zone donnée sont toujours issus de cette zone. Nulle part en Océanie les habitants n'ont l'impression d'être une population colonisée dirigée par de lointains financiers. L'Océanie n'a pas de capitale, et personne ne connaît les origines de son chef.

En dehors du fait que l'Anglais est sa principale LINGUA FRANCA et que la Neuvlang est son langage officiel, l'Océanie n'est absolument pas centralisée. Ses dirigeants ne sont pas soudés par des liens du sang mais par l'adhésion à une doctrine commune.
Il est vrai que notre société est stratifiée, et d'une manière très rigide, sur une base qui peut sembler à première vue héréditaire. Il y a en effet beaucoup moins de va et vient entre les différents groupes qu'il n'en existait au temps du capitalisme, ou même au temps de l'ère pré-industrielle. Entre les deux branches du Parti, il y a un certain flux, mais seulement pour permettre aux maillons faibles du cercle intérieur d'être exclus, et aux membres ambitieux du cercle extérieur d'être neutralisés par une promotion. Les prolétaires, en pratique, ne peuvent pas réussir aux examens du Parti. Les plus doués d'entre eux, susceptibles de devenir des noyaux de mécontentement, sont simplement

identifiés et éliminés par la Police de la Pensée. Mais cet état de choses n'est pas nécessairement permanent, et ce n'est pas une affaire de principe. Le Parti n'est pas une classe dans le sens ancien du terme. Il ne vise pas à transmettre le pouvoir à ses propres enfants, par exemple ; et s'il n'y avait pas d'autre moyen de conserver les gens les plus compétents en haut de l'échelle, il serait prêt à recruter une nouvelle génération complète dans les rangs du prolétariat. Dans les années cruciales, le fait que le Parti ne soit pas un corps héréditaire fit beaucoup pour neutraliser l'opposition. La veille garde Socialiste, qui avait été entraînée pour lutter contre quelque chose qui s'appelait "les privilèges de classe", était persuadée que ce qui n'était pas héréditaire ne pouvait pas être permanent. C'était ignorer que la continuité d'une oligarchie n'a pas besoin d'être physique, c'était ignorer aussi que les aristocraties héréditaires n'ont jamais eu une grande longévité, alors que des organisations basées sur l'adoption, comme l'Eglise Catholique, ont pu perdurer pendant des centaines voire des milliers d'années. L'essence d'une oligarchie n'est pas la succession dynastique, mais la persistance d'une certaine conception du monde et d'une certaine façon de vivre, imposées par les morts aux vivants. Un groupe dirigeant reste le groupe dirigeant tant qu'il peut nommer ses successeurs. Le Parti cherche non à perpétuer son sang, mais à se perpétuer lui-même. L'identité de ceux qui exercent le pouvoir n'a aucune importance, tant que la structure hiérarchique reste la même.

Toutes les croyances, les habitudes, les goûts, les émotions, les attitudes mentales qui caractérisent notre temps sont conçus pour soutenir la mystique du Parti et empêcher que la véritable nature de la société contemporaine ne soit percée à jour. La rébellion physique, ou même tout acte préliminaire à une rébellion, est aujourd'hui inconcevable. Rien n'est à craindre du côté des prolétaires. Livrés à eux-mêmes, ils vont continuer, de génération en génération et de siècle en siècle, à travailler, enfanter, et mourir, non seulement sans aucune pulsion de rébellion, mais même sans la moindre conscience que le monde pourrait être autrement qu'il n'est. Ils ne pourraient devenir dangereux que si l'avancée des techniques industrielles rendait nécessaire de les éduquer davantage; mais, comme la compétition commerciale et militaire n'a plus aucune importance, le niveau d'éducation populaire a plutôt tendance à baisser. Les opinions des masses, dans un sens ou dans un autre, sont regardées comme indifférentes. On peut leur accorder la liberté intellectuelle, puisqu'ils n'ont pas d'intellect.

Chez un membre du Parti, au contraire, on ne peut tolérer la moindre déviation de l'opinion, sur le sujet le plus insignifiant qui soit. Un membre du Parti vit, de la naissance à la mort, sous le regard de la Police de la Pensée. Même quand il est seul, il n'est jamais sûr d'être seul. Où qu'il soit, éveillé ou endormi, au travail ou au repos, dans son bain,

dans son lit, il peut être inspecté sans avertissement, et sans même le savoir. Rien de de ce qu'il fait n'est indifférent.

Ses amitiés, ses façons de se détendre, son comportement envers sa femme et ses enfants, l'expression de son visage lorsqu'il est seul, les mots qu'ils marmonne dans son sommeil, et même les mouvements caractéristiques de son corps, sont scrutés jalousement. Ne seront pas uniquement détectées les déviances réelles, mais aussi la moindre excentricité, le moindre changement dans les habitudes, la moindre particularité nerveuse qui pourrait être le symptôme d'une lutte intérieure. Il n'a aucun libre arbitre, d'aucune sorte. D'un autre côté, ses actions ne sont pas encadrées par la loi ou par quelque code du comportement clairement formulé. En Océanie, il n'y a pas de lois. Les pensées et les actions qui, quand elles sont repérées, sont à coup sûr passibles de mort, ne sont pas formellement interdites, et les purges incessantes, les arrestations, les tortures, les emprisonnements et les vaporisations ne sont pas infligés en punition des crimes qui ont été réellement commis : ils représentent seulement l'élimination de personnes qui pourraient éventuellement commettre un crime un jour, dans le futur. On ne demande pas seulement à un membre du Parti d'avoir les bonnes opinions, mais aussi les bons instincts. Bien des croyances et des attitudes qu'on attend de lui ne sont jamais pleinement explicitées, et ne pourraient pas l'être sans mettre à nu les contradictions inhérentes au SOSSANG. S'il s'agit d'une personne naturellement orthodoxe (en neuvlang: un bonpenseur), il saura toujours, en toute circonstance, sans avoir besoin d'y réfléchir, quelle est la croyance vraie ou l'émotion à ressentir. Et de toutes façons, grâce à un entrainement mental élaboré, entrepris depuis l'enfance et reposant sur les mots de neuvlang Stopcrime, Noirblanc et Penséedouble, il n'a ni l'envie ni la capacité de réfléchir trop intensément à quelque sujet que ce soit.

Un membre du Parti ne doit pas avoir d'émotions privées, ni de relâches dans l'enthousiasme. On lui demande de vivre dans une perpétuelle frénésie de haine envers les ennemis extérieurs et les traîtres intérieurs, de joie d'avoir remporté des victoires, et d'humilité devant le pouvoir et la sagesse du Parti. Les mécontentements produits par sa vie austère et insatisfaisante sont délibérément dirigés vers l'extérieur, et peuvent trouver un défouloir artificiel, par exemple dans les Deux Minutes de la Haine. Les spéculations qui pourraient éventuellement induire une attitude sceptique ou séditieuse sont étouffées dans l'œuf par l'assimilation d'une discipline précoce. Le premier niveau, le plus simple, de cette discipline, qui peut être enseigné même aux jeunes enfants, est appelé, en Neuvlang, Stopcrime. Stopcrime désigne la faculté de s'arrêter net, comme par instinct, au seuil d'une pensée dangereuse. Cela inclut le pouvoir de ne pas faire de

comparaisons, de ne pas remarquer les erreurs logiques, de ne pas comprendre les arguments les plus simples lorsqu'ils semblent défavorables au Sossang, ou de se sentir empli d'ennui et de dégoût devant toute pensée capable de vous mener dans une direction hérétique. Stopcrime, pour faire court, désigne une stupidité protectrice. Mais la stupidité n'est pas encore assez. Au contraire, l'orthodoxie au plein sens du terme demande un contrôle de son propre processus mental, un contrôle aussi absolu que celui qu'exerce le contorsionniste sur son corps. La société de l'Océanie repose entièrement sur la croyance que Big Brother est omnipotent et que le Parti est infaillible. Mais comme en réalité Big Brother n'est pas omnipotent, et que le Parti n'est pas infaillible, il faut une infatigable et quotidienne flexibilité dans le traitement des faits. Le mot-clé, ici, est noirblanc. Comme tant de mots de la neuvlang, ce mot est doté de deux sens contradictoires.

Appliqué à un opposant, il signifie l'habitude de prétendre avec impudence que le noir est blanc, en contradiction flagrante avec les faits. Appliqué à un membre du Parti, il signifie la bonne volonté pour dire loyalement que le noir est blanc quand la discipline du Parti l'exige. Mais il signifie aussi la capacité à CROIRE que le noir est blanc, et, bien plus encore, à SAVOIR que le noir est blanc, et à oublier qu'on a pu un jour croire le contraire. Cela demande une altération continuelle du passé, rendue possible par le système de pensée qui englobe véritablement tout le reste, et qui est connu en neuvlang sous le nom de PENSEEDOUBLE.

L'altération du passé est rendue nécessaire pour deux raisons, dont l'une est subsidiaire, et, si l'on peut dire, préventive. La raison subsidiaire est que le membre du Parti, tout comme le prolétaire, n'arrive à tolérer ses conditions de vie que parce qu'il est dépourvu d'éléments de comparaison. Il doit être coupé du passé, exactement pour la même raison qu'il doit être coupé des pays étrangers, parce qu'il est nécessaire qu'il croie être dans de meilleures conditions que ses ancêtres et participer à un progrès constant du niveau de confort matériel. Mais la plus importante raison au réajustement du passé, de loin, est la nécessité de préserver l'infaillibilité du Parti. Ce n'est pas seulement que tous les discours, statistiques et archives en tous genres doivent être constamment mis à jour pour prouver que les prédictions du Parti sont toujours exactes. C'est aussi qu'aucun changement dans la doctrine ou la ligne politique ne peut jamais être reconnu. Car changer d'avis, ou même changer de politique, est un aveu de faiblesse. Si, par exemple, l'Eurasie ou l'Estasie (n'importe lequel des deux), est l'ennemi aujourd'hui, alors ce pays doit avoir été l'ennemi de tout temps. Et si les faits disent autre chose, alors les faits doivent être modifiés. Ainsi, l'histoire est réécrite en permanence. Cette falsification

quotidienne du passé, qui est la charge du Ministère de la Vérité, est aussi nécessaire à la stabilité du régime que le travail de répression et d'espionnage réalisé par le Ministère de l'Amour.

La mutabilité du passé est un principe central du Sossang. Les événements passés, est-il dit, n'ont pas d'existence objective, mais ne survivent que dans les archives écrites et les mémoires humaines. Le passé est donc ce sur quoi les archives et les souvenirs sont d'accord. Et puisque le Parti exerce un contrôle total sur toutes les archives, et un contrôle tout aussi total sur les esprits de ses membres, il s'ensuit que le passé est exactement ce que le Parti choisit d'en faire. Il s'ensuit également que bien que le passé soit altérable, il n'a jamais été altéré dans aucun cas particulier. Car lorsqu'il est recréé selon la forme exigée par le moment, alors cette nouvelle version EST le passé, et aucun passé différent n'a jamais existé. Ceci tient bon, même lorsque, comme cela arrive régulièrement, le même événement doit être remanié incognito plusieurs fois en une seule année. A tout instant le Parti est dépositaire de la vérité absolue, et il est évident que l'absolu ne peut avoir une forme différente de celle qu'il revêt maintenant. On verra que le contrôle du passé dépend par-dessus tout de l'entrainement de la mémoire. S'assurer que toutes les archives écrites sont cohérentes avec la doxa du moment est un acte purement mécanique. Mais il faut aussi se RAPPELER que les événements se sont produits de cette manière. Et si on a besoin de remanier ses souvenirs, ou de tripoter les archives écrites, il faut OUBLIER qu'on l'a fait.

Ce tour de passe-passe s'apprend comme d'autres techniques mentales. La plupart des membres du Parti l'apprennent, en tout cas tous ceux qui sont à la fois intelligents et orthodoxes. En Vieillang, on appelle ça, assez franchement, "le contrôle de la réalité". En neuvlang on appelle ça "penséedouble", bien que "penséedouble" veuille dire beaucoup plus que cela. La Pensée double est le pouvoir de garder à l'esprit deux croyances contradictoires simultanément, et de les accepter toutes les deux. L'intellectuel du Parti sait dans quel sens ses souvenirs doivent être modifiés ; il sait donc qu'il est en train de prendre des libertés avec le réel ; mais par l'exercice de la penséedouble, il se convainc aussi que le réel n'est pas entamé. Le processus doit être conscient, ou bien il n'opérerait pas avec une précision suffisante, mais il doit aussi être inconscient, ou bien il apporterait un sentiment de fausseté et par conséquent de culpabilité. La penséedouble constitue naturellement le cœur du Sossang, étant donné que le Parti passe le plus clair de son temps à mentir délibérément, tout en affichant une détermination qui va de pair avec l'honnêteté la plus complète. Dire des mensonges délibérés, tout en y croyant sincèrement, oublier tous les faits qui deviennent gênants, et puis, quand ils redeviennent

nécessaires, les tirer momentanément de l'oubli, nier l'existence d'une réalité objective tout en prenant en compte cette réalité niée - tout ceci est absolument indispensable. Même pour utiliser le mot Penséedouble, il faut s'exercer à la Penséedouble. Parce qu'utiliser le mot suppose d'admettre qu'on manipule la réalité ; mais par un nouvel acte de penséedouble, on efface ce qu'on a admis ; et ainsi de suite, indéfiniment, le mensonge ayant toujours un tour d'avance sur la vérité. C'est en définitive par le moyen de la Pensédouble que le Parti a été capable – et restera, capable, comme nous le savons tous, pour des milliers d'années - d'arrêter le cours de l'Histoire.

Si toutes les oligarchies du passé ont fini par tomber, c'est soit parce qu'elles se sont sclérosées, soit parce qu'elles se sont amollies. Dans le premier cas, elles sont devenues stupides et arrogantes, incapables de s'adapter aux changements des circonstances, et furent balayées. Dans le second cas elles sont devenues libérales et lâches, ont fait des concessions là où elles auraient dû employer la force, et furent balayées une fois de plus. Cela signifie que leur échec est dû à leur conscience ou à leur inconscience. C'est le grand succès du Parti d'avoir produit un système de pensée dans lequel les deux pouvaient coexister. Et c'est la seule base intellectuelle sur laquelle la domination du Parti pouvait s'appuyer de manière permanente. Si on commande, et si on doit continuer à commander, il faut être capable de détruire le sens du réel. Parce que le secret du commandement est de combiner une croyance dans l'infaillibilité du leader, avec la possibilité d'apprendre des erreurs passées. Autant dire que les adeptes les plus subtils de la penséedouble sont ceux qui l'ont inventée, et qui savent qu'il s'agit d'un vaste système de tricherie mentale. Dans notre société, ceux qui ont la meilleure connaissance de ce qui arrive sont également ceux qui sont le plus éloignés d'une perception ordinaire du monde tel qu'il est. En général, plus on avance dans la compréhension, plus on avance dans l'illusion ; plus on est intelligent, moins on est sain d'esprit. Une parfaite illustration est le fait que l'hystérie guerrière augmente d'intensité à mesure qu'on monte l'échelle sociale. Ceux dont l'attitude face à la guerre se rapproche le plus du bon sens, sont les populations assujetties des territoires disputés. Pour ces gens, la guerre est simplement une calamité perpétuelle qui s'abat régulièrement sur leurs corps comme une marée. Il leur est parfaitement indifférent de savoir qui est en train de gagner. Ils sont conscients qu'un changement d'alignement signifie qu'ils réaliseront le même travail qu'auparavant, mais pour le compte de nouveaux maîtres qui les traitera exactement de la même manière que les précédents. Les travailleurs un peu plus favorisés que nous appelons les "prolétaires" ne sont conscients de la guerre que par intermittence. Quand il le faut, ils peuvent être poussés dans des frénésies de peur et de haine, mais quand on

les livre à eux-mêmes ils sont capables d'oublier pendant de longues périodes qu'une guerre est en cours. C'est dans les rangs du Parti, et surtout du cercle intérieur du Parti, qu'on trouve le vrai enthousiasme guerrier. La conquête du monde est une croyance d'autant plus forte chez ceux qui savent qu'elle est impossible. Cette alliance particulière d'opposés - savoir et ignorance, cynisme et fanatisme – est l'un des principaux traits distinctifs de l'Océanie. L'idéologie officielle abonde en contradictions, même lorsque ces dernières n'ont aucun intérêt pratique. Ainsi, le Parti vilipende et rejette tous les principes originaires du Socialisme, et choisit de le faire au nom même du Socialisme. Il prêche un mépris des classes laborieuses qui n'a aucun exemple dans les siècles passés, et il habille ses membres dans un uniforme qui était à une époque l'emblème des travailleurs manuels, et qui a été choisi pour cette raison précise. Il ruine systématiquement la solidarité familiale, et il appelle son chef d'un nom qui est un appel direct au sentiment de loyauté familiale. Même les noms des quatre ministères qui nous gouvernent affichent une sorte d'impudence dans leur renversement délibéré des faits. Le Ministère de la Paix s'occupe de la guerre, le Ministère de la Vérité s'occupe des mensonges, le Ministère de l'Amour de la torture, et le Ministère de l'Abondance, de l'organisation de la famine. Ces contradictions ne sont pas accidentelles, elles ne résultent pas d'une hypocrisie ordinaire ; elles sont des exercices délibérés de penséedouble. Car c'est seulement en réconciliant les contradictions que le pouvoir peut être conservé indéfiniment. Il est impossible, par un autre moyen, de briser l'ancien cycle. Si l'égalité entre les hommes doit être empêchée à jamais – si les classes supérieures, comme nous les avons appelées, doivent conserver leur place de manière permanente – alors il faut que la condition mentale dominante soit une démence contrôlée.

Mais il est une question que, jusqu'à présent, nous avons presque laissée de côté. C'est : POURQUOI l'égalité entre les hommes devrait-elle être empêchée ? A supposer que les mécanismes du processus ont été correctement décrits, quelle est la raison d'être de cet effort énorme, planifié avec soin, pour geler l'Histoire à un moment donné du temps ? Ici nous atteignons le secret central. Comme nous l'avons vu, la mystique du Parti, et surtout du cercle intérieur du Parti, dépend de la Penséedouble. Mais il y a un soubassement encore plus profond, lieu de la raison originelle, l'instinct non-pensé qui a conduit d'abord à la prise de pouvoir, puis à l'élaboration de la penséedouble, de la Police de la Pensée, de la guerre permanente, et de tout le reste de l'attirail nécessaire. Cette raison consiste, réellement, en...

Winston prit conscience du silence, comme on prend conscience d'un bruit nouveau. Il lui semblait que Julia avait été particulièrement immobile depuis un moment. Elle était

allongée sur le flanc, nue jusqu'à la taille, la joue contre la paume de sa main et une boucle noire tombant sur ses yeux. Son souffle faisait régulièrement monter et descendre sa poitrine.
"Julia ?"
Pas de réponse.
"Julia, tu es réveillée ?"
Pas de réponse. Elle était endormie. Il referma le livre, le posa délicatement au sol, s'allongea, et tira la couverture sur eux deux. Il n'avait pas, songea-t-il, appris l'ultime secret. Il comprenait COMMENT, mais il ne savait pas POURQUOI. Le chapitre 1, comme le chapitre III, ne lui avait rien appris qu'il ne sût déjà ; il avait simplement donné forme à la connaissance qui était en lui. Mais après sa lecture il savait mieux que jamais qu'il n'était pas fou. Être en minorité, même s'il s'agissait d'une minorité d'un seul, ne faisait pas de vous un fou. Il y avait une vérité et il y avait du mensonge, et si vous vous accrochiez à la vérité, même envers et contre le monde entier, vous n'étiez pas un fou. Un rayon jaune, émanant du soleil déclinant, passa, oblique, par la fenêtre, et tomba sur l'oreiller. Il ferma les yeux. Le soleil sur son visage et le corps lisse de la fille contre le sien lui donnèrent une sensation de confiance et de torpeur. Il était en sécurité, tout allait bien. Il s'endormit en murmurant "La santé mentale n'est pas statistique", persuadé que cette remarque contenait une profonde sagesse.

Quand il s'éveilla, ce fut avec l'impression d'avoir dormi longtemps, mais un regard à l'horloge ancienne lui annonça qu'il n'était que 20.30. Il resta somnolent pendant un moment ; puis le chant familier éclata, à pleins poumons, de la cour d'en bas.

"C'était juste un rêve sans espoir
Qui est passé comme un jour d'avril
Un regard et un mot ont brisé mes rêves
ont emporté mon cœur !"

Cette chanson idiote paraissait toujours aussi populaire. Vous l'entendiez toujours partout. Elle avait survécu à la Chanson de la Haine. Julia s'éveilla à ce bruit, s'étira voluptueusement, et sortit du lit. "J'ai faim", dit-elle. "Faisons du café. Bon Dieu ! Le feu est éteint et l'eau est froide." Elle saisit le réchaud et le secoua. "Il n'y a plus d'huile."
"Je suppose qu'on peut en obtenir de ce vieux Charrington.'"

“C'est bizarre, je m’étais assurée que c’était plein. Je vais m’habiller”, ajouta-t-elle. “On dirait que ça s’est rafraichi.”
Winston aussi se leva et s’habilla. La voix infatigable continuait à chanter :
“Ils disent que le temps guérit toute chose,
Ils disent qu’on arrive toujours à oublier;
Mais les sourires et les larmes, malgré les années
Remuent encore les fibres de mon cœur!”

Tout en attachant la ceinture de son bleu de travail, il flâna à la fenêtre. Le soleil devait s'être couché derrière les maisons ; il n'entrait plus dans la cour. Les pavés étaient mouillés comme s’ils venaient d’être lavés, et il eut l'impression que le ciel avait été lavé lui aussi, tant le bleu, parmi les cheminées, était frais et pâle. Infatigable, la femme allait et venait, chantante, puis silencieuse, occupée à étendre, encore et encore, toujours plus de couches. Il se demanda si elle faisait de la blanchisserie pour vivre, ou si elle était seulement l’esclave d’une vingtaine ou d’une trentaine de petits enfants. Julia était venue contre lui ; ensemble ils regardaient, avec une sorte de fascination, la silhouette robuste en dessous d’eux. Comme il regardait la femme dans son attitude caractéristique, avec ses bras épais tendus vers le fil, et ses fesses puissantes, protubérantes et chevalines, il fut frappé pour la première fois par sa beauté. Il ne s’était jamais dit auparavant que le corps d’une femme de cinquante ans, porté à des dimensions monstrueuses par les grossesses, puis endurci, abîmé par le travail jusqu’à ce qu’il soit usé jusqu’à la fibre comme un navet pourri, pût être beau. Mais c'était le cas, et, après tout, pourquoi pas, pensa-t-il ? Le corps massif, informe comme un bloc de granit, avec sa peau rouge et râpeuse, était au corps d’une jeune fille ce que la rose était au bouton. Pourquoi le fruit devait-il être tenu pour inférieur à la fleur ?
“Elle est belle”, murmura-t-il.
“Son tour de hanches fait au moins un mètre”, dit Julia.
“C’est son genre de beauté”, dit Winston.
Il enlaça sans peine, de son bras, la taille souple de Julia. De la hanche au genou, son flanc était contre le sien. Aucun enfant ne naitrait jamais de leurs corps. C’était bien la chose qu’ils ne pourraient jamais faire. Le secret ne pouvait être transmis que par les paroles orales, d’esprit à esprit. La femme en bas n’avait pas d’esprit, elle avait seulement des bras forts, un cœur chaud, et un ventre fertile. Il se demanda à combien d’enfants elle avait donné naissance. Facilement quinze. Elle avait eu son moment de floraison, un an, peut-être, d’une beauté de rose sauvage, puis elle avait soudainement

gonflé comme un fruit fertilisé et elle était devenue dure, rouge et rugueuse, et ensuite sa vie s'était réduite à faire la lessive, récurer, repriser, cuisiner, balayer, faire briller, frotter, réparer, récurer, faire la lessive. Et au bout de tout cela, elle chantait encore. La révérence mystique qu'il ressentait à son égard était comme mélangée à la pâleur du ciel sans nuages, qui s'étirait derrière les cheminées à perte de vue. Il était curieux de penser que le ciel était le même pour tout le monde, en Eurasie, ou en Estasie, aussi bien qu'ici. Et, sous le soleil, les gens étaient exactement les mêmes, aussi - des gens qui n'avaient jamais appris à penser mais qui renfermaient dans leurs cœurs, dans leurs ventres et dans leurs muscles le pouvoir qui pourrait un jour renverser le monde. S'il reste de l'espoir, il se trouve chez les prolétaires ! Sans même avoir lu la fin du LIVRE, il savait que ce devait être le message final de Goldstein. L'avenir appartenait aux prolétaires. Et pouvait-il être sûr que quand leur tour viendrait, le monde qu'ils bâtiraient ne serait pas tout aussi étranger pour lui, Winston Smith, que le monde du Parti ? Oui, parce qu'au moins ce serait un monde de santé mentale. Quand il y a de l'égalité il peut y avoir de la santé mentale. Tôt ou tard, cela arriverait, la force se muerait en conscience. Les prolétaires étaient immortels, vous ne pouviez en douter quand vous regardiez cette vaillante silhouette dans la cour. A la fin, ils se réveilleraient. Et en attendant que cela arrive, même si cela ne devait arriver que dans mille ans, ils resteraient vivants contre vents et marées, comme des oiseaux, et se transmettraient, de corps à corps, la vitalité que le Parti ne possédait pas et ne pouvait pas tuer.

« Tu te rappelles, dit-il, la grive qui chantait pour nous, le premier jour, à l'orée du bois ? »
« Elle ne chantait pas pour nous », dit Julia, « Elle chantait pour se faire plaisir à elle-même. Et encore, même pas. Elle chantait, c'est tout. »
Les oiseaux chantaient, les prolétaires chantaient. Le Parti ne chantait pas. Partout dans le monde, de Londres à New-York, en Afrique et au Brésil, et dans les terres mystérieuses et interdites au-delà des frontières, dans les rues de Paris et de Berlin, dans les villages de l'interminable plaine russe, dans les bazars chinois et japonais – partout se tenait la même silhouette solide et imprenable, rendue monstrueuse par le travail et l'enfantement, qui se crevait au travail de la naissance à la mort, et pourtant, chantait toujours. De ces reins puissants, une race d'êtres conscients devait un jour s'élever. Vous étiez les morts, le futur leur appartenait. Mais vous pouviez partager ce futur si vous gardiez l'esprit vif, comme ils gardaient leur corps vivant, si vous passiez cette doctrine secrète, que deux plus deux font quatre.
« Nous sommes les morts », dit-il.

« Nous sommes les morts », fit Julia en écho.
« Vous êtes les morts », dit une voix métallique derrière eux.

Ils se séparèrent d'un bond. Les entrailles de Winston semblaient s'être glacées. Il pouvait voir le blanc tout autour des iris de Julia, dont le visage était devenu d'un jaune laiteux. La trace de rouge qui restait sur les pommettes ressortait vivement, presque comme si elle n'était plus reliée à la peau.
« Vous êtes les morts », répéta la voix métallique.
« C'était derrière le tableau », souffla Julia.
« C'était derrière le tableau », dit la voix. « Restez exactement où vous êtes. Ne faites aucun mouvement avant qu'on ne vous en donne l'ordre. »
Cela commençait, cela commençait enfin ! Ils ne pouvaient rien faire à part rester debout, les yeux dans les yeux. S'enfuir en courant, sortir de la maison avant qu'il soit trop tard – aucune pensée de ce genre ne leur vint à l'esprit. Inconcevable de désobéir à la voix d'acier qui sortait du mur. Il y eut un claquement comme si un loquet avait été actionné, et un bruit de verre brisé. L'image était tombée à terre, révélant l'écrantel derrière elle.
« Maintenant ils peuvent nous voir », dit Julia.
« Maintenant nous pouvons vous voir », dit la voix. « Tenez-vous debout au milieu de la pièce. Dos à dos. Mettez vos mains sur la tête. Ne vous touchez pas l'un l'autre. »
Ils ne se touchaient pas, mais il sembla à Winston qu'il pouvait sentir le corps de Julia trembler. Ou peut-être était-ce seulement le tremblement de son propre corps. Il ne pouvait pas empêcher ses dents de claquer, mais ses genoux étaient sous contrôle. Il y eut un bruit de bottes en bas, à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. La cour semblait pleine d'hommes. Quelque chose était tiré sur les pierres. Le chant de la femme s'était arrêté brutalement. Il y eut un long bruit de roulement, comme si le baquet avait été jeté en travers de la cour, et puis un brouhaha de cris hargneux, suivis d'un gémissement de douleur.
« La maison est encerclée », dit Winston.
« La maison est encerclée », dit la voix.
Il entendit Julia claquer des dents. « Je crois que nous ferions aussi bien de nous dire au-revoir », dit-elle.
« Vous pouvez vous dire au-revoir », dit la voix. Et alors une voix très différente, une voix fine et cultivée, que Winston avait l'impression d'avoir déjà entendue auparavant, le frappa :

« Et au fait, pendant que nous abordons le sujet : « Voici une bougie pour éclairer ton lit, voici un hachoir pour te couper la tête ! »

Quelque chose s'écrasa sur le lit derrière le dos de Winston. Le haut d'une échelle avait été posé contre la fenêtre et avait cogné l'encadrement. Quelqu'un était en train de grimper et de passer par la fenêtre. Il y eut une bousculade de bottes dans les escaliers. La chambre fut pleine d'hommes puissants en uniformes noirs, avec des bottes ferrées et des matraques à la main. Winston ne tremblait plus. Même ses yeux bougeaient à peine. Une seule chose importait ; rester immobile, rester immobile et ne leur donner aucune excuse pour vous frapper ! Un homme avec une mâchoire lisse de boxeur, et dont la bouche se réduisait à une fente, s'arrêta en face de lui, balançant sa matraque entre le pouce et l'index d'un air méditatif. Le sentiment d'être nu, avec les mains derrière la tête, et le visage et le corps entièrement exposés, était presque insupportable. L'homme sortit le bout d'une langue blanche, lécha l'endroit où auraient dû se trouver ses lèvres, et passa. Il y eut un autre bruit de verre. Quelqu'un avait pris le presse-papier en verre sur la table et l'avait fait voler en éclats dans l'âtre.

Le fragment de corail, minuscule comme un bouton de rose en sucre sur un gâteau, roula sur le tapis. C'était si petit, pensa Winston, cela avait toujours été si petit ! Il y eut un halètement et un coup derrière lui, et quelque chose heurta violemment sa cheville, presque au point de lui faire perdre l'équilibre. L'un des hommes avait écrasé son poing sur le plexus solaire de Julia, la pliant en deux comme un mètre de poche. Elle se débattait par terre pour reprendre son souffle. Winston n'osa pas tourner la tête, ne fût-ce que d'un millimètre, mais par moments le visage livide de Julia, haletant, apparaissait dans son champ de vision. Même dans sa terreur, c'était comme s'il pouvait sentir la douleur dans son propre corps, la douleur mortelle qui était pourtant moins pressante que la lutte pour retrouver le souffle. Il savait ce que c'était ; la douleur terrible, atroce, qui était là tout du long mais qu'il n'était pas vraiment possible d'éprouver, parce qu'avant toute autre chose il fallait reprendre sa respiration. Puis deux des hommes la soulevèrent par les genoux et les épaules, et la portèrent hors de la pièce comme un sac. Winston jeta un regard à son visage, sens dessus dessous, jaune et déformé, les yeux fermés, avec encore une trace de poudre sur chaque joue ; et ce fut la dernière image qu'il eut d'elle. Il se tenait absolument figé. Personne encore ne l'avait frappé. Des pensées commencèrent à surgir dans son esprit, des pensées spontanées et dénuées de tout intérêt. Il se demanda s'ils avaient eu Mr Charrington. Il se demanda ce qu'ils avaient fait à la femme dans la cour. Il remarqua qu'il avait très envie d'uriner, et s'en étonna un peu, car il y était allé seulement deux ou trois heures auparavant. Il remarqua que l'horloge sur le manteau

de la cheminée indiquait neuf, ce qui signifiait 21 zero zero. Mais la lumière paraissait trop forte. Est-ce que la lumière ne devait pas être déclinante à 21 zero zero un soir d'août ? Il se demanda si après tout Julia et lui ne s'étaient pas trompés sur l'heure – s'ils n'avaient pas fait le tour du cadran et ne s'étaient pas imaginés qu'il était 20.30 alors qu'il était en réalité 0830 le matin suivant. Mais il ne prit pas la peine de suivre cette idée. Elle n'avait aucun intérêt.

Il y eut un nouveau pas, dans le couloir, plus léger. Mr Charrington entra dans la pièce. L'attitude des hommes en uniforme noir se fit soudainement plus respectueuse. Quelque chose avait changé, aussi, dans l'apparence de Mr Charrington, dont les yeux tombèrent sur les fragments du presse-papier en verre.

« Ramassez les morceaux », dit-il d'un ton sec.

Un homme bondit pour obéir. L'accent cockney avait disparu ; Winston réalisa soudain qu'il s'agissait de la voix qu'il venait d'entendre, quelques instants auparavant, dans l'écrantel. Mr Charrington portait toujours sa vieille veste de velours, mais ses cheveux, qu'il avait presque blancs, étaient devenus noirs. Et aussi, il ne portait plus ses lunettes. Il lança à Winston un coup d'œil rapide, comme pour vérifier son identité, et ensuite il ne lui prêta plus aucune attention. Il était toujours reconnaissable, mais il n'était plus la même personne. Son corps s'était redressé, et semblait avoir grandi. Son visage avait subi d'infimes changements qui pourtant le transformaient complètement. Les sourcils noirs étaient moins broussailleux, les rides avaient disparu, les lignes du visage semblaient altérées ; même le nez paraissait plus court. C'était le visage froid et vif d'un homme d'environ trente-cinq ans. Et Winston songea que pour la première fois de sa vie, il était en train de regarder, en toute connaissance de cause, un membre de la Police de la Pensée.

Partie 3

Chapitre 1

Il ne savait pas où il se trouvait. Certainement au Ministère de l'Amour, mais rien ne l'indiquait de façon certaine. Il était dans une haute cellule sans fenêtres, avec des murs de faïence blanche brillante. Des lampes dissimulées inondaient la cellule d'une lumière froide, et il y avait un bourdonnement bas et régulier, qu'il supposait lié à l'aération. Un banc, ou une tablette, avait juste la largeur suffisante pour qu'il puisse s'asseoir contre le mur, interrompu seulement par la porte, et, sur la cloison opposée, une cuvette de toilettes sans abattant. Il y avait quatre écrantels, un sur chaque mur.

Il éprouvait une douleur sourde dans le ventre. Il en avait été ainsi depuis qu'ils l'avaient balancé dans un camion bâché, et emmené. Mais il avait aussi faim, une sorte de faim tenaillante et malsaine. Cela devait faire plus de vingt-quatre heures qu'il n'avait pas mangé, ou peut-être trente-six. Il ne savait toujours pas, et il ne saurait probablement jamais, s'ils l'avaient arrêté le matin ou le soir. Depuis qu'il avait été arrêté, il n'avait pas été nourri.

Il restait assis, aussi immobile que possible, sur l'étroit banc, les mains croisées sur les genoux. Il avait déjà appris à rester assis immobile. Si vous faisiez des mouvements inattendus, ils vous hurlaient dessus depuis l'écrantel. Mais le désir de nourriture grandissait en lui ; ce qu'il désirait par-dessus tout, c'était un morceau de pain.

Il pensait qu'il y avait quelques miettes de pain dans la poche de son bleu de travail. Il était même possible – il le croyait, car de temps en temps quelque chose semblait chatouiller sa jambe – qu'il y eût là un morceau de croûte d'une taille appréciable. A la fin, la tentation de s'en assurer eut raison de sa peur, et il glissa la main dans sa poche.

« Smith ! » hurla une voix en provenance de l'écrantel. « 6079 Smith W. ! Mains en dehors des poches dans les cellules ! »

Il resta à nouveau sans bouger, les mains croisées sur ses genoux. Avant qu'on le conduise ici, on l'avait conduit à un autre endroit, qui devait être une prison ordinaire, ou un lieu de rétention temporaire utilisé par les patrouilles. Il ne savait pas combien de temps il y était resté, quelques heures au minimum ; sans horloge et sans lumière du jour, il était difficile de mesure l'écoulement du temps. C'était un endroit bruyant et malodorant. Ils l'avaient mis dans une cellule similaire à celle qu'il occupait maintenant,

mais dégoûtante de saleté et remplie à toute heure par dix ou quinze personnes. La plupart étaient des criminels de droit commun, mais il y avait parmi eux quelques prisonniers politiques. Il était resté assis contre le mur, bousculé par des corps crasseux, trop préoccupé par sa propre peur et la douleur dans son ventre pour s'intéresser beaucoup à son environnement, mais remarquant néanmoins la stupéfiante différence de comportement entre les prisonniers du Parti et les autres. Les prisonniers du Parti étaient toujours silencieux et terrifiés, mais les prisonniers de droit commun ne semblaient se soucier de rien ni de personne. Ils insultaient les gardes, se battaient férocement quand leurs possessions étaient menacées, écrivaient des mots obscènes sur le sol, mangeaient de la nourriture de contrebande qu'ils sortaient de cachettes mystérieuses dans leurs vêtements, et criaient même plus fort que l'écrantel quand celui-ci essayait de restaurer l'ordre. En revanche, certains d'entre eux semblaient être en bons termes avec les gardes, les appelant par leurs surnoms, et essayant de mendier des cigarettes par le judas de la porte. Les gardes eux-mêmes traitaient les criminels de droit commun avec une certaine tolérance, même quand ils devaient les malmener. Les prisonniers parlaient beaucoup des camps de travaux forcés dans lesquels la plupart s'attendaient à être envoyés.

Il comprit que « ça allait encore » dans les camps, tant que vous aviez de bons contacts et connaissiez les ficelles. Il y avait de la corruption, du favoritisme et du racket de toutes sortes, il y avait de l'homosexualité et de la prostitution, il y avait même de l'alcool qu'on distillait illégalement à partir de pommes de terre. Les postes de confiance étaient attribués uniquement aux criminels de droit commun, surtout les gangsters et les meurtriers, qui formaient une sorte d'aristocratie. Tout le sale boulot était fait par les prisonniers politiques.

Ici, il y avait de constantes allées et venues de prisonniers de toutes sortes : vendeurs de drogue, voleurs, bandits, trafiquants de marché noir, ivrognes, prostituées. Certains des ivrognes étaient tellement violents que les autres prisonniers devaient s'associer pour les supprimer. Une énorme épave de femme, d'à peu près soixante ans, avec une grosse poitrine tombante et d'épaisses boucles de cheveux blancs qui s'étaient défaites dans la bagarre, fut amenée, frappant et hurlant, par quatre gardes qui la portaient chacun par un membre. Ils lui arrachèrent les bottes avec lesquelles elle avait essayé de leur donner des coups de pied, et la jetèrent sur les genoux de Winston, manquant de lui rompre les fémurs. La femme se releva et tandis que les gardes sortaient, elle le balança un « enfoirés de bâtards ! », puis, remarquant qu'elle était assise sur quelque chose qui n'était pas plat, elle se laissa glisser des genoux de Winston sur le banc.

« Pardon, chéri » dit-elle. « J'voulais pas m'asseoir sur toi. C'est ces salauds qui m'ont mis là. Y savent pas comment traiter une dame, pas vrai ? » Elle fit une pause, se tapota la poitrine, et rota. « Pardon » dit-elle. « J'suis pas moi-même on dirait. »

Elle se pencha en avant et vomit copieusement sur le sol.

« Ca va mieux », dit-elle, se redressant en arrière les yeux fermés. « Faut jamais garder ça, je dis. Faut que ça sorte quand c'est encore frais dans l'estomac, ouais. »

Elle reprenait vie. Elle se tourna pour jeter un nouveau coup d'œil à Winston et il sembla immédiatement lui plaire. Elle passa son gros bras autour de son épaule et l'attira vers elle, lui soufflant sur le visage son haleine de bière et de vomi.

« C'est quoi ton nom, chéri ? » dit-elle.

« Smith » dit Winston.

« Smith ? » dit la femme. « C'est marrant. Moi c'est Smith aussi. Eh ben » ajouta-t-elle avec sentiment, « Je pourrais être ta mère ! »

Elle aurait pu être sa mère, pensa Winston. Elle avait à peu près l'âge et le physique, et il était probable que les gens pouvaient changer quelque peu après vingt ans de travaux forcés. Personne d'autre ne lui avait parlé. Il était étonnant de voir à quel point les criminels ordinaires ignoraient les prisonniers du Parti. « Les Polit », comme ils les appelaient, avec une sorte de mépris indifférent. Les prisonniers du Parti semblaient terrifiés de parler à qui que ce soit, et plus encore de parler entre eux. Une seule fois, alors que deux membres du Parti – deux femmes – étaient serrées l'une contre l'autre sur le banc, il surprit, au milieu du vacarme, quelques mots hâtivement murmurés, et en particulier une référence à quelque chose qu'on appelait « la salle 101 », et qu'il ne comprit pas.

Il devait avoir été amené ici deux ou trois heures auparavant. La sourde douleur dans son ventre n'avait pas cessé, mais elle était plus ou moins sensible, et ses pensées s'étendaient ou se contractaient au même rythme. Quand elle empirait, il ne pensait qu'à la douleur elle-même, et à son désir de nourriture. Quand elle diminuait, la panique s'emparait de lui. A certains moments, il prévoyait ce qui allait lui arriver avec une telle acuité que son cœur s'emballait et que sa respiration s'arrêtait. Il sentait les coups de matraque sur ses coudes et les coups de bottes ferrées sur ses tibias ; il se voyait rampant sur le sol, les dents brisées, implorant la pitié. Il pensait à peine à Julia. Il ne pouvait fixer son esprit sur elle. Il l'aimait et ne pourrait la trahir, mais il s'agissait seulement d'un fait, qu'il connaissait comme on connaît une règle d'arithmétique. Il ne ressentait pas son amour pour elle, et il se demandait à peine ce qui pouvait lui arriver. Il pensait plus souvent à O'Brien, avec un espoir vacillant. O'Brien savait sans doute qu'il

avait été arrêté. La Confrérie, avait-il dit, n'essayait jamais de sauver ses membres. Mais il y avait la lame de rasoir, ils enverraient la lame de rasoir s'ils le pouvaient. Il faudrait peut-être cinq secondes au garde pour se précipiter dans la cellule. La lame mordrait dans sa chair avec une sorte de froid brûlant, et même les doigts qui la manieraient seraient coupés jusqu'à l'os. Tout se ramenait à son corps malade, qui se recroquevillait en tremblant à la moindre douleur. Mais il n'était pas certain d'utiliser la lame de rasoir même s'il en avait l'opportunité. Il était plus naturel d'exister dans la perspective du moment présent, acceptant dix nouvelles minutes de vie avec la certitude que la torture se trouvait au bout du chemin.

Parfois il essayait de calculer le nombre de briques de faïence sur les murs de la cellule. Cela aurait dû être facile, mais il perdait toujours le compte à un moment ou à un autre. La plupart du temps il se demandait où il était, et à quel moment de la journée. Une fois, il fut certain qu'il faisait grand jour dehors, et un moment après il était tout aussi sûr qu'il faisait nuit noire. Là où il se trouvait, il en était certain, les lumières ne seraient jamais éteintes. C'était le lieu où il n'y avait pas de ténèbres : il comprenait maintenant pourquoi O'Brien avait semblé comprendre son allusion. Au Ministère de l'Amour, il n'y avait pas de fenêtres. Sa cellule pouvait tout aussi bien être au cœur du bâtiment, ou contre son mur extérieur, elle pouvait être au dixième sous-sol, ou au trentième étage. Il se déplaça mentalement d'un endroit à un autre, et il essaya de déterminer, par les sensations de son corps, s'il se trouvait perché haut dans les airs, ou enterré profondément sous terre.

Il y eut un bruit de bottes à l'extérieur. La porte d'acier s'ouvrit avec un bruit métallique. Un jeune officier, une silhouette svelte en uniforme noir qui semblait scintiller de cuir verni, et dont le visage pâle aux traits réguliers était comme un masque de cire, passa rapidement la porte. Il fit signe aux gardes à l'extérieur de faire entrer le prisonnier qu'ils conduisaient. Le poète Ampleforth entra dans la cellule en traînant des pieds.

La porte se referma avec le même fracas métallique.

Ampleforth fit un ou deux mouvements incertains d'un côté et de l'autre, comme s'il imaginait qu'il y avait une autre porte pour sortir, puis il commença à aller et venir dans la cellule. Il n'avait pas encore remarqué la présence de Winston. Son regard troublé fixait le mur environ un mètre au-dessus de la tête de Winston. Il n'avait pas de chaussures ; de gros orteils sales sortaient des trous de ses chaussettes. Il ne s'était pas non plus rasé depuis quelques jours. Une barbe broussailleuse couvrait son visage jusqu'aux pommettes, lui donnant un air de ruffian qui n'allait pas bien avec sa grosse charpente molle et ses mouvements nerveux. Winston sortit un peu de sa léthargie. Il devait parler

à Ampleforth, et prendre le risque de faire hurler l'écrantel. Il était même possible qu'Ampleforth fût le porteur de la lame de rasoir.

« Ampleforth » dit-il.

Il n'y eut pas de cri en provenance de l'écrantel. Ampleforth s'arrêta, sursautant légèrement. Ses yeux se fixèrent lentement sur Winston.

« Ah, Smith ! » dit-il. « Vous aussi ! »

« Pourquoi êtes-vous ici ? »

« Pour vous dire la vérité » il s'assit maladroitement sur le banc opposé à Winston « il n'y a qu'un seul crime, n'est-ce pas ? » dit-il.

« Et vous l'avez commis ? »

« Apparemment. »

Il mit la main sur son front et se pressa les tempes pendant un moment, comme s'il essayait de se rappeler quelque chose.

« Ce genre de choses arrive » commença-t-il vaguement. « J'ai pu me rappeler une raison – une raison possible. C'était une indiscrétion, sans aucun doute. Nous produisions une édition définitive des poèmes de Kipling. J'ai laissé le mot « Dieu » à la fin d'une ligne. Je ne pouvais pas m'en empêcher ! » ajouta-t-il, presque indigné, levant le visage pour regarder Winston. « Il était impossible de changer cette ligne. La rime était en « Ieu ». Vous rendez-vous compte qu'il n'y a que très peu de rimes en « Ieu » dans toute la langue ? Pendant des jours je me suis trituré les méninges. Il n'y AVAIT PAS d'autre rime. »

L'expression de son visage changea. La contrariété en disparut et pendant un moment il eut presque l'air satisfait. Une sorte de chaleur intellectuelle, la joie du pédant qui a découvert une information inutile, brilla à travers la barbe sale et broussailleuse.

« Vous est-il déjà venu à l'esprit » dit-il, « que toute l'histoire de la poésie anglaise a été déterminée par le fait que la langue anglaise manque de rimes ? »

Non, cette pensée en particulier n'était jamais venue à l'esprit de Winston. Et dans les circonstances présentes, cela ne lui parut ni important ni intéressant.

« Savez-vous quelle heure il est ? » dit-il.

Ampleforth sembla à nouveau surpris. « J'y avais à peine pensé. Ils m'ont arrêté – c'était peut-être il y a deux jours – peut-être trois. » Ses yeux parcoururent les murs, comme s'il espérait à demi trouver une fenêtre quelque part. « Il n'y a pas de différence entre la nuit et le jour dans cet endroit. Je ne vois pas comment on pourrait mesurer le temps. »

Ils parlèrent de façon décousue pendant quelques minutes, puis, sans raison apparente, un cri en provenance de l'écrantel leur ordonna de rester silencieux. Winston resta assis calmement, les mains croisées. Ampleforth, trop volumineux pour être assis

confortablement sur le banc étroit, remuait d'un côté et de l'autre, les mains jointes tantôt sur un genou, tantôt sur l'autre. L'écrantel lui aboya de rester immobile. Le temps passa. Vingt minutes, une heure – il était difficile d'en juger. Une fois de plus il y eut un bruit de bottes à l'extérieur. Winston sentit ses entrailles se contracter. Bientôt, très bientôt, peut-être dans cinq minutes, peut-être tout de suite, le bruit des bottes signifierait que son tour était venu.

La porte s'ouvrit. Le jeune officier au visage froid entra dans la cellule. D'un bref mouvement de la main, il désigna Ampleforth.

« Salle 101 » dit-il.

Ampleforth marcha maladroitement entre les gardes, le visage vaguement troublé, mais sans comprendre.

Un long moment passa, sembla-t-il.

La douleur dans le ventre de Winson s'était réveillée. Son esprit tournait toujours sur les mêmes sujets, comme une balle tombant encore et encore dans les mêmes encoches. Il n'avait que six pensées. La douleur dans son ventre, un morceau de pain, le sang et les cris, O'Brien, Julia, la lame de rasoir. Il y eut un nouveau spasme dans ses entrailles ; les lourdes bottes approchaient. Tandis que la porte s'ouvrait, le courant d'air qu'elle produisit amena une puissante odeur de sueur froide. Parsons entra dans la cellule. Il portait un short kaki et une chemise de sport.

Cette fois, Winston fut surpris au point de s'oublier.

« VOUS ici ! » dit-il.

Parsons jeta à Winston un regard où il n'y avait ni intérêt ni surprise, mais seulement de la détresse. Il commença à parcourir la pièce d'un pas saccadé, évidemment incapable de se tenir tranquille. A chaque fois qu'il tendait ses genoux grassouillets, il était visible qu'ils tremblaient. Ses yeux étaient grands ouverts et fixes, comme s'il ne pouvait s'empêcher de regarder quelque chose au loin.

« Pourquoi êtes-vous ici ? » demanda Winston.

« Crime-de-la-pensée » dit Parsons, pleurnichant presque. Le ton de sa voix indiquait immédiatement une complète reconnaissance de sa culpabilité, et une sorte d'horreur incrédule qu'un tel mot pût lui être appliqué. Il s'arrêta en face de Winston et commença à en appeler à lui avec force : « Vous ne pensez pas qu'ils vont me fusiller, hein, mon vieux ? Ils ne vous fusillent pas si vous n'avez pas réellement fait quelque chose – seulement des pensées, et on ne peut pas s'en empêcher ? Je sais qu'ils prennent en compte ce que vous avez à dire. Oh, vous pouvez leur faire confiance pour ça ! Ils connaissent mes états de service, non ? VOUS savez quel genre de type j'étais. Pas un

mauvais gars dans mon genre. Pas malin, bien sûr, mais assidu. J'ai essayé de faire de mon mieux pour le Parti, non ? Je m'en tirerai avec cinq ans, vous croyez pas ? Ou même dix ans ? Un gars comme moi peut se rendre sacrément utile dans un camp de travail. Ils ne me fusilleraient pas pour être sorti des rails juste une fois ? »

« Etes-vous coupable ? » dit Winston.

« Bien sûr que je suis coupable ! » cria Parsons, avec un regard servile à l'écrantel. « Vous ne pensez pas que le Parti arrêterait un innocent, non ? » Son visage de grenouille se calma, et prit même une expression moralisatrice.

« Le crime-de-la-pensée est une chose terrible, mon vieux », dit-il sententieusement. « C'est insidieux. Il peut s'emparer de vous sans même que vous le sachiez. Savez-vous comment il s'est emparé de moi ? Dans mon sommeil ! Oui, c'est un fait. J'étais là, faisant mon travail, essayant d'accomplir ma part – et ne me doutant pas du tout que j'avais de mauvaises pensées. Et alors, j'ai commencé à parler dans mon sommeil. Et vous savez ce qu'ils m'ont entendu dire ? »

Il baissa la voix, comme quelqu'un qui, pour des raisons médicales, serait obligé de proférer une obscénité.

« "A bas Big Brother" ! Oui, j'ai dit ça ! Je l'ai dit et redit, à ce qu'il paraît. Entre nous, mon vieux, je suis heureux qu'ils m'aient pris avant que ça ne soit allé plus loin. Vous savez ce que je vais leur dire quand je serai présenté au tribunal ? « Merci » je vais leur dire, « Merci de m'avoir sauvé avant qu'il ne soit trop tard. »

« Qui vous a dénoncé ? » dit Winston.

« C'était ma petite fille » dit Parsons avec une sorte de triste fierté. « Elle a écouté à la serrure. Elle a entendu ce que je disais, et elle a filé voir la patrouille le jour suivant. Plutôt maline pour une gamine de sept ans, hein ? Je ne lui en veux pas. Je suis fier d'elle. Ca montre que je l'ai élevée correctement, de toute façon. »

Il fit encore quelques mouvements saccadés, plusieurs fois, lançant un regard appuyé à la cuvette des toilettes. Puis, soudain, il baissa son short.

«Excusez-moi, mon vieux » dit-il. « Je ne peux plus tenir. C'est l'attente. »

Il posa son large postérieur sur la cuvette. Winston se couvrit le visage de ses mains.

« Smith ! » hurla la voix de l'écrantel. « 6079 Smith W ! Découvrez votre visage ! Pas de visages couverts en cellule ! »

Winston découvrit son visage. Parsons utilisa les toilettes, bruyamment et abondamment. Il se trouva ensuite que la chasse d'eau était défectueuse, et la cellule empesta abominablement pendant des heures.

Parsons fut emmené. D'autres prisonniers vinrent et repartirent, mystérieusement. Une femme, fut envoyée dans la « salle 101 », et Winston remarqua qu'elle sembla se ratatiner et changer de couleur quand elle entendit ces mots.

Le temps vint où, si on l'avait amené ici le matin, ç'aurait été l'après-midi, ou si on l'avait amené l'après-midi, il aurait été minuit.

Il y avait six prisonniers dans la cellule, hommes et femmes.

Tous restaient assis, très tranquilles. En face de Winston se trouvait un homme au menton fuyant, tout en dents, exactement comme un gros rongeur inoffensif. Ses grosses bajoues étaient tellement tombantes qu'il était difficile de croire qu'il n'avait pas là quelques petites réserves de nourriture. Ses yeux gris pâle papillonnaient timidement d'un visage à l'autre, mais fuyaient dès qu'ils croisaient un regard.

La porte s'ouvrit, et un autre prisonnier fut introduit, dont l'apparence fit un instant frissonner Winston. C'était un homme très ordinaire, d'apparence simple, qui pouvait avoir été ingénieur ou technicien.

Mais ce qui était saisissant, c'était son visage émacié. Il ressemblait à un crâne. A cause de sa maigreur, la bouche et les yeux semblaient d'une taille disproportionnée, et ses yeux étaient pleins d'une haine meurtrière et inextinguible contre quelqu'un ou quelque chose.

L'homme s'assit sur le banc tout près de Winston. Winston ne le regardait plus, mais le visage tourmenté, semblable à un crâne, restait aussi présent à son esprit que s'il l'avait eu juste en face de lui. Soudain il réalisa de quoi il s'agissait : l'homme mourait de faim.

La même pensée sembla venir simultanément à l'esprit de tous ceux qui étaient dans la cellule. Il y eut un léger mouvement général sur le banc. Les yeux de l'homme au menton fuyant ne cessaient de se poser sur l'homme à la face de crâne, puis se détournaient d'un air coupable, avant d'y être attirés à nouveau par une irrésistible attraction.

Alors il commença à remuer sur le banc. Il finit par se lever, se dandina maladroitement à travers la cellule, plongea la main dans la poche de son bleu de travail, puis, d'un air penaud, tendit un morceau de pain crasseux à l'homme à la face de crâne.

Un rugissement furieux, assourdissant, jaillit de l'écrantel. L'homme au menton fuyant bondit en arrière. L'homme à la face de crâne avait rapidement caché ses mains derrière son dos, comme pour démontrer au monde entier qu'il avait refusé le présent.

« Bumstead ! » rugit la voix. « 2713 Bumstead J. ! Laissez tomber ce morceau de pain ! »

L'homme au menton fuyant laissa tomber le morceau de pain sur le sol.

« Restez debout où vous êtes » dit la voix. « Face à la porte. Ne bougez pas. » L'homme obéit. Ses grandes bajoues tremblaient de façon incontrôlable. La porte s'ouvrit avec

fracas. Tandis que le jeune officier entrait et se mettait de côté, surgit derrière lui un garde courtaud avec des bras et des épaules énormes. Il se positionna en face de l'homme, et, sur un signe de l'officier, lui lâcha un coup terrifiant, avec tout le poids de son corps, en plein dans la bouche. La force du coup l'arracha du sol. Son corps vola à travers la cellule, et il se retrouva contre la base du siège des toilettes.

Pendant un moment, il resta étendu là comme assommé, un sang noir coulant de sa bouche et de son nez. Il émettait un très faible gémissement ou un couinement, qui semblait involontaire. Alors il roula sur lui-même et se releva maladroitement sur ses mains et ses genoux. Parmi un flot de sang et de salive, les deux moitiés d'un dentier tombèrent de sa bouche.

Les prisonniers restaient très calmes, les mains sur les genoux. L'homme au menton fuyant se redressa et reprit sa place. Sur un côté de son visage, sa chair noircissait. Sa bouche s'était fondue en une masse sans forme couleur cerise avec un trou noir au milieu.

De temps en temps, un peu de sang gouttait sur le devant de son bleu de travail. Ses yeux gris erraient toujours de visage en visage, l'air plus coupable que jamais, comme s'il essayait de découvrir à quel point les autres les méprisaient suite à son humiliation.

La porte s'ouvrit. D'un petit geste, l'officier désigna l'homme à face de crâne.

« Salle 101 » dit-il.

Il y eut un halètement et un sursaut à côté de Winston. L'homme s'était en fait jeté à genoux sur le sol, les mains jointes.

« Camarade ! Officier ! » cria-t-il. « Vous n'êtes pas obligé de m'envoyer là-bas ! Ne vous ai-je pas déjà tout dit ? Que voulez-vous savoir d'autre ? Il n'y a rien que je ne confesserais, rien ! Dites-moi seulement quoi et j'avouerai immédiatement. Ecrivez et je signerai ! Tout ce que vous voudrez ! Pas la salle 101 ! »

« Salle 101 » dit l'officier.

Le visage de l'homme, déjà très pâle, prit une couleur que Winston n'eût pas crue possible. C'était tout à fait, sans erreur possible, une nuance de vert.

« Faites ce que vous voulez de moi ! » hurla-t-il. « Vous m'affamez depuis des semaines. Finissons-en et laissez-moi mourir. Fusillez-moi. Pendez-moi. Condamnez-moi à vingt-cinq ans. Vous voulez que je vous donner quelqu'un d'autre ? Dites-moi qui et je vous dirai tout ce que vous voudrez. Peu m'importe de qui il s'agit, ou ce que vous lui ferez. J'ai une femme et trois enfants. Le plus grand n'a pas six ans. Vous pouvez les prendre tous et leur trancher la gorge en face de moi, et je resterai là à regarder. Mais pas la salle 101 ! »

« Salle 101 » dit l'officier.

L'homme regardait frénétiquement les autres prisonniers autour de lui, comme s'il pensait pouvoir mettre une autre victime à sa place. Ses yeux se posèrent sur le visage meurtri de l'homme au menton fuyant. Il le désigna de son bras maigre.

« C'est lui que vous devriez prendre, pas moi ! » cria-t-il. « Vous n'avez pas entendu ce qu'il a dit après que vous lui ayez frappé le visage. Donnez-moi une chance et je vous répèterai chaque mot. C'est LUI qui est contre le Parti, pas moi. » Les gardes avancèrent. La voix de l'homme s'éleva et devint un hurlement. « Vous ne l'avez pas entendu ! » répéta-t-il. « Quelque chose ne marche pas dans l'écrantel. C'est LUI que vous voulez ! Prenez-le lui, pas moi ! »

Les deux robustes gardes s'étaient penchés pour le prendre par les bras. Mais juste à ce moment, il se jeta sur le sol de la cellule et attrapa l'un des pieds de fer qui supportaient le banc. Il poussa un hululement sans un mot, comme un animal. Les gardes le saisirent pour l'arracher au banc, mais il s'accrochait avec une force étonnante. Pendant peut-être vingt secondes, ils le tirèrent. Les prisonniers restaient calmes, les mains croisées sur leurs genoux, regardant droit devant eux. Le hululement cessa, l'homme n'avait plus de souffle, sauf pour continuer à s'accrocher. Puis il y eut une autre sorte de cri. D'un coup de botte, l'un des gardes avait brisé les doigts de l'une des mains. Ils le remirent sur ses pieds.

« Salle 101 » dit l'officier.

L'homme fut conduit au-dehors, titubant, la tête baissée, tenant sa main brisée ; toute combattivité l'avait quitté.

Un long moment passa. S'il avait été minuit lorsque l'homme à face de crâne avait été emmené, c'était maintenant le matin ; si ç'avait été le matin, c'était l'après-midi. Winston était seul, et il était seul depuis des heures. La douleur causée par le banc trop étroit était telle qu'il se levait souvent pour marcher un peu, sans être rappelé à l'ordre par l'écrantel. Le morceau de pain se trouvait toujours là où l'homme au menton fuyant l'avait laissé tomber. Au début, cela lui demandait un grand effort pour ne pas le regarder, mais maintenant la faim avait laissé place à la soif. Sa bouche était collante et sentait mauvais. Le bourdonnement et la perpétuelle lumière blanche causaient une sorte de faiblesse, un sentiment de vide à l'intérieur de sa tête. Il se levait parce que la douleur dans ses os n'était plus supportable, puis il se rasseyait presque tout de suite parce qu'il avait trop le vertige pour se tenir sur ses pieds. Dès que ses sensations physiques étaient un peu sous contrôle, la terreur revenait. Parfois, avec un maigre espoir, il pensait à O'Brien et à la lame de rasoir. Il était concevable que la lame de rasoir pût arriver dissimulée dans sa

nourriture, si on le nourrissait jamais. D'une façon plus confuse, il pensait à Julia. Quelque part, elle souffrait peut-être encore beaucoup plus que lui. Peut-être hurlait-elle de douleur en ce moment. Il pensa : « Si je pouvais sauver Julia en doublant ma propre douleur, le ferais-je ? Oui, je le ferais. » Mais ce n'était qu'une décision intellectuelle, qu'il prenait parce qu'il savait qu'il devait la prendre. Il ne la ressentait pas.

Dans cet endroit, il ne pouvait rien ressentir, à part la douleur, et l'anticipation de la douleur. Par ailleurs, était-il possible, au moment où vous la ressentiez effectivement, que vous puissiez pour une raison ou une autre souhaiter que la douleur augmente ? Mais c'était une question à laquelle, pour le moment, il ne pouvait pas répondre.

Les bottes approchaient de nouveau. La porte s'ouvrit.

O'Brien entra.

Winston sauta sur ses pieds. Le choc avait chassé tout esprit de prudence en lui. Pour la première fois depuis de nombreuses années, il oublia la présence de l'écrantel.

« Ils vous ont eu aussi ! » cria-t-il.

« Ils m'ont eu il y a bien longtemps » dit O'Brien avec une certaine ironie, presque à regret. Il fit un pas de côté. De derrière lui émergea un garde à la large poitrine, avec une longue matraque noire à la main.

« Vous le saviez, Winston » dit O'Brien. Ne vous mentez pas. Vous le saviez – vous l'avez toujours su. »

Oui, il le voyait maintenant, il l'avait toujours su. Mais il n'avait pas le temps d'y penser. Il ne pouvait détacher son regard de la matraque dans la main du garde. Elle pouvait s'abattre n'importe où : sur la tête, sur l'oreille, sur le bras, sur le coude – le coude ! Il s'était écroulé à genoux, presque paralysé, tenant de son autre main le coude qui avait reçu le coup.

Tout avait explosé en une lumière jaune. Inconcevable, inconcevable qu'un seul coup pût causer une telle souffrance ! La lumière disparut et il put voir les deux hommes qui le regardaient. Le garde riait de ses contorsions. En tout cas, il avait la réponse à une question : jamais, pour aucune raison au monde, on ne pouvait désirer un accroissement de la douleur. De la douleur on ne pouvait attendre qu'une seule chose : qu'elle s'arrête. Rien au monde n'était aussi terrible que la souffrance physique. Face à la douleur, il n'y a pas de héros, pensait-il encore et encore tandis qu'il se tortillait sur le sol, étreignant inutilement son bras gauche mutilé.

Chapitre 2

Il était allongé sur ce qui ressemblait à un lit de camp, sauf que c'était plus loin du sol, et que c'était fixé de manière à ce qu'on ne puisse pas le déplacer. Une lumière qui paraissait plus crue que d'habitude se déversait sur son visage. O'Brien se tenait à côté de lui, et, de sa hauteur, le regardait avec intensité. De l'autre côté se tenait un homme en blouse blanche, avec une seringue hypodermique à la main.

Même après que ses yeux furent ouverts, il ne prit conscience de son environnement que graduellement. Il avait l'impression de nager vers cette pièce, depuis un monde radicalement différent, une sorte de monde aquatique très loin au-dessous. Depuis combien de temps il était là-dessous, il ne le savait pas. Depuis le moment de leur arrestation il n'avait pas vu les ténèbres, ni la lumière du jour. De plus, ses souvenirs étaient discontinus. Il y avait eu des moments où sa conscience - même cette sorte de conscience qu'on peut avoir en dormant – s'était totalement anéantie, avant de reprendre après un intervalle vide. Mais, quant à savoir si ces intervalles se mesuraient en jours, en semaines ou seulement en secondes, c'était totalement impossible.

Le cauchemar avait commencé avec ce premier coup au niveau du coude. Plus tard, il comprendrait que tout ce qui était arrivé alors était simplement un préliminaire, un interrogatoire de routine auquel presque tous les prisonniers étaient soumis. Il y avait une multitude de crimes – espionnage, sabotage, et autres choses du même genre – que tout le monde devait évidemment confesser.

Les aveux étaient une formalité, bien que la torture fût bien réelle. Combien de fois il avait été battu, pendant combien de temps ces violences avaient duré, il n'arrivait pas à s'en souvenir. Il y avait toujours sur lui, en même temps, cinq ou six hommes en uniformes noirs. Parfois c'étaient les poings, parfois c'étaient les matraques, parfois c'étaient des barres de fer, parfois des bottes. Il y avait eu des fois où il avait roulé sur le sol, sans plus de honte qu'un animal, et tortillé son corps de ci de là dans un effort désespéré et sans fin pour esquiver les coups de pied – ce faisant, il n'avait obtenu qu'un surcroît de coups dans ses côtes, dans son ventre, dans ses coudes, dans ses tibias, à l'aine, dans ses testicules, dans le coccyx. Il y avait eu des fois où cela s'était produit encore et encore, jusqu'à ce qu'il considère que la chose la plus cruelle, la plus odieuse, la plus impardonnable, était non pas que les gardes continuent à le battre, mais que lui-même soit incapable de se forcer à perdre conscience. Il y avait eu des fois où ses nerfs

l'avaient tellement trahi qu'il avait commencé à crier et à supplier avant même que les coups ne pleuvent, à la seule vue d'un poing qui se reculait pour frapper – ce qui était suffisant pour le lancer dans la confession de crimes réels et imaginaires.

Il y avait eu d'autres fois où il avait commencé avec la ferme résolution de ne rien dire, où il avait fallu lui arracher chaque mot entre des gémissements de douleur, et des fois où il avait essayé de trouver, dans sa faiblesse, des compromis, en se disant à lui-même : "J'avouerai, mais pas tout de suite. Je dois tenir jusqu'à ce que la douleur soit insupportable. Encore trois coups de pied, encore deux, et alors je leur dirai ce qu'ils veulent." Parfois il était battu jusqu'à ne plus pouvoir tenir debout, puis jeté comme un sac à patates sur le sol de pierre d'une cellule, afin qu'il récupère pendant quelques heures, avant d'être ressorti et battu à nouveau. Il y avait aussi des périodes de récupération plus longues. Il s'en souvenait confusément, car il les passait en grande partie à dormir, ou dans un état stuporeux. Il se souvenait d'une cellule avec un lit de planches, une sorte d'étagère fixée au mur, et un baquet pour se laver, ainsi que des repas à base de soupe chaude et de pain, et parfois de café. Il se souvenait d'un barbier hargneux qui venait pour raser son menton et couper ses cheveux, et de techniciens en blouse blanche antipathiques qui lui prenaient le pouls, vérifiaient ses réflexes, retournaient ses paupières, fouaillaient son corps de leurs doigts durs pour chercher les os brisés, et lui faisaient des piqures pour l'endormir.

Les passages à tabac se firent moins fréquents, et se réduisirent à l'état d'une menace, d'une horreur à laquelle il pouvait être renvoyé à n'importe quel moment si ses réponses n'étaient pas satisfaisantes. Ses tortionnaires avaient cessé d'être des ruffians en uniformes noirs ; ils étaient maintenant des intellectuels du Parti, de petits hommes ronds avec des mouvements rapides et des lunettes brillantes, qui se relayaient sur des périodes qui duraient - à son avis, il ne pouvait en être sûr - dix ou douze heures de suite. Ces nouveaux tortionnaires veillaient à ce qu'il soit toujours dans un état de douleur légère, mais la douleur n'était pas leur ressource principale. Ils lui giflaient le visage, lui tordaient les oreilles, lui tiraient les cheveux, le forçaient à se tenir debout sur une seule jambe, l'empêchaient d'aller uriner, allumaient des lumières violentes sur sa figure jusqu'à ce que ses yeux s'emplissent de larmes ; mais le but de ceci était juste de l'humilier et de détruire sa capacité de raisonnement et d'argumentation. Leur vraie arme était ces questions impitoyables qui continuaient encore et encore, heure après heure, qui le faisaient trébucher, lui tendaient des pièges, déformaient tout ce qu'il disait, l'accusaient à chaque instant de mentir et de se contredire jusqu'à ce qu'il commence à pleurer, autant par l'effet de la honte que de la fatigue nerveuse.

Parfois il pouvait pleurer une demi-douzaine de fois au cours d'une seule séance. La plupart du temps ils lui hurlaient des insultes et le menaçaient, à chaque hésitation, de le confier à nouveau aux gardes ; mais parfois ils changeaient soudainement de ton, l'appelaient camarade, le suppliaient au nom du Sossang et de Big Brother, et lui demandaient tristement si même à présent, il n'avait pas encore suffisamment de loyauté envers le Parti pour avoir envie de défaire tout le mal qu'il avait fait. Quand ses nerfs étaient en pelote après des heures d'interrogatoire, même ces demandes pouvaient le faire fondre en larmes. A la fin les voix harceleuses le brisaient plus efficacement que les bottes et les poings des gardes. Il devint une simple bouche qui prononçait, une main qui signait tout ce qu'on lui demandait. Son unique préoccupation était de deviner ce qu'ils voulaient qu'il confesse, puis de le confesser rapidement, avant que le harcèlement ne recommence. Il avoua l'assassinat de membres éminents du Parti, la distribution de pamphlets séditieux, le détournement de fonds publics, la vente de secrets militaires, des sabotages de toutes sortes. Il avoua qu'il avait été un espion pour le compte du gouvernement Estasien depuis 1968. Il avoua qu'il avait des croyances religieuses, qu'il était un admirateur du capitalisme, et un pervers sexuel. Il avoua qu'il avait tué sa femme, bien qu'il sût, et que ses tortionnaires dussent savoir aussi, que sa femme était toujours en vie. Il avoua que pendant des années, il avait été en contact personnellement avec Goldstein et qu'il avait été membre d'une organisation clandestine qui incluait presque tous les êtres humains qu'il avait connus. Il était plus facile d'avouer tout et d'impliquer tout le monde. De plus, dans un sens tout ceci était vrai. Il était vrai qu'il avait été un ennemi du Parti, et aux yeux du Parti il n'y avait aucune différence entre les pensées et les actes.

Il y avait aussi des souvenirs d'un genre différent. Ils parvenaient à son esprit déconnectés du reste, comme des images entourées de noir. Il était dans une cellule qui pouvait aussi bien être plongée dans le noir que dans la lumière, car tout ce qu'il pouvait voir était une paire d'yeux. A portée de main, un instrument faisait un tic-tac lent et régulier. Les yeux grossissaient et devenaient plus lumineux. Soudain il flottait au-dessus de son siège, plongeait dans les yeux, et y était avalé.

Il était attaché à une chaise, environné de cadrans, sous des lumières clignotantes. Un homme en blouse blanche était en train de lire les cadrans. Il y avait un lourd martèlement de bottes à l'extérieur. La porte s'ouvrait violemment. L'officier au visage cireux entrait, suivi de deux gardes.

"Salle 101", disait l'officier.

L'homme en blouse blanche ne se retournait pas. Il ne regardait pas non plus Winston; il regardait seulement les cadrans.

Il roulait le long d'un large couloir, d'un kilomètre de large, plein d'une lumière dorée et glorieuse, rugissant de rire et criant à tue-tête toutes les confessions, même celles des choses qu'il avait réussi à retenir sous la torture. Il racontait l'histoire entière de sa vie à un auditoire qui la connaissait déjà. Avec lui il y avait les gardes, les autres tortionnaires, les hommes en blouse blanche, O'Brien, Julia, Mr Charrington, et tous ensemble ils roulaient dans le couloir en hurlant de rire. Une chose terrible qui était restée scellée dans le futur avait été, d'une manière ou d'une autre, contournée, et n'était pas arrivée. Tout allait bien, il n'y avait plus de douleur, le moindre détail de sa vie était mis à nu, compris, pardonné.

Il se souleva sur le lit de planches, à peu près certain d'avoir entendu la voix d'O'Brien. Pendant tout son interrogatoire, bien qu'il ne l'eût jamais vu, il avait gardé la sensation qu'O'Brien était à ses côtés, juste en dehors de son champ de vision. Que c'était O'Brien qui dirigeait les opérations. C'était lui qui avait envoyé les gardes sur Winston, et qui les avait empêchés de le tuer. C'était lui qui avait décidé quand Winson devait hurler de douleur, quand il devait avoir un répit, quand il devait être nourri, quand il devait dormir, quand les drogues devaient être injectées dans son bras. C'était lui qui posait les questions et qui suggérait les réponses. Il était le bourreau, il était le protecteur, il était l'inquisiteur, il était l'ami. Et une fois – Winston ne pouvait se rappeler si c'était lors d'un sommeil médicamenteux ou lors d'un sommeil normal, ou même en état de pleine conscience – une voix avait murmuré à son oreille : "Ne vous inquiétez pas, Winston; vous êtes sous ma garde. Pendant sept ans je vous ai surveillé. Maintenant il est temps de faire demi-tour. Je vous sauverai. Je vous rendrai parfait."

Il n'était pas sûr que cette voix fût celle d'O'Brien; mais c'était la même voix qui lui avait dit "Nous nous retrouverons là où il n'y a pas de ténèbres", dans cet autre rêve, sept ans plus tôt.

Il ne se souvenait pas d'une fin à cet interrogatoire. Il y avait une période d'obscurité et puis la cellule, ou la salle, dans laquelle il se trouvait maintenant, s'était progressivement matérialisée autour de lui. Il était presque à plat sur le dos, et incapable de bouger. Son corps était retenu à tous les endroits essentiels. Même l'arrière de sa tête était attaché d'une manière ou d'une autre. O'Brien le regardait gravement et même tristement. Son visage, vu d'en bas, paraissait rude et usé, avec des poches sous les yeux et des rides de fatigue du nez jusqu'au menton. Il était plus vieux que Winston ne l'avait pensé ; il

avait peut-être 48 ou 50 ans. Il avait sa main sur un cadran couvert de chiffres, et muni d'un levier au-dessus.

"Je vous avais dit", dit O'Brien, "que si nous nous rencontrions à nouveau, ce serait ici."

"Oui", dit Winston.

Sans autre avertissement qu'un léger mouvement de la main d'O'Brien, une vague de douleur envahit le corps de Winston. C'était une douleur effrayante, parce qu'il ne pouvait pas voir ce qui se passait, et qu'il avait l'impression qu'une sorte de blessure mortelle lui était infligée. Il ne savait pas si cela était vraiment en train de se passer, ou si c'était l'effet d'une stimulation électrique, mais son corps était écartelé, chaque articulation lentement arrachée par une torsion. Bien que la douleur fût assez forte pour inonder son front de sueur, le pire de tout était la crainte que sa colonne vertébrale ne se brisât. Il serra les dents et respira fort par le nez, essayant de rester silencieux le plus longtemps possible.

"Vous avez peur", dit O'Brien, qui observait son visage, "que d'un moment à l'autre quelque chose ne se brise. Votre terreur particulière est que ce soit votre colonne vertébrale. Vous avez une image mentale très vive des vertèbres qui se brisent, et du liquide rachidien qui s'en échappe. C'est à cela que vous pensez, n'est-ce pas, Winston ?"

Winston ne répondit pas. O'Brien baissa le levier de son cadran. La vague de douleur reflua presque aussi rapidement qu'elle était venue.

"C'était à 40", dit O'Brien. "Vous pouvez voir que les chiffres, sur ce cadran, montent jusqu'à 100. Pourrez-vous s'il vous plaît garder à l'esprit, pendant l'ensemble de notre conversation, que je tiens dans mes mains le pouvoir de vous infliger de la douleur, à n'importe quel moment et au degré qu'il me plaira de choisir ? Si vous me racontez des mensonges, ou si vous essayez un tant soit peu de tergiverser, ou même si vous tombez en-dessous de votre niveau habituel d'intelligence, vous hurlerez de douleur, instantanément. Est-ce que vous comprenez cela ?"

"Oui", dit Winston.

Les manières d'O'Brien se radoucirent. Il rajusta ses lunettes pensivement, et fit un ou deux pas. Quand il parla, sa voix était courtoise et patiente. Il avait l'air d'un médecin, d'un professeur, ou même d'un prêtre, plus désireux d'expliquer et de persuader que de punir.

"Je me donne de la peine pour vous, Winston", dit-il, "parce que vous en valez la peine. Vous savez pertinemment ce que vous avez, comme problème. Vous le savez depuis des années, bien que vous ayez préféré le nier. Vous êtes mentalement perturbé. Vous souffrez d'une mémoire défectueuse. Vous n'arrivez pas à vous souvenir des événements

réels et vous vous persuadez vous-même que vous vous souvenez d'événements qui ne se sont jamais produits. Fort heureusement, le mal n'est pas sans remède. Vous ne vous êtes jamais soigné vous-même, parce que vous avez choisi de ne pas le faire. Il y avait un petit effort de volonté que vous n'étiez pas prêt à faire. Même maintenant, j'en suis bien conscient, vous vous accrochez à votre maladie, avec la certitude qu'il s'agit d'une vertu. Et maintenant, prenons un exemple. En ce moment, avec quelle puissance l'Océanie est-elle en guerre ?"

"Quand j'ai été arrêté, l'Océanie était en guerre contre l'Estasie."

"Contre l'Estasie. Bien. Et l'Océanie a toujours été en guerre contre l'Estasie, n'est-ce pas ?"

Winston retint son souffle. Il ouvrit la bouche pour parler puis s'en abstint. Il ne pouvait détacher ses yeux du cadran.

"La vérité, s'il vous plaît, Winston. VOTRE vérité. Dites mois ce que vous pensez vous rappeler."

"Je me rappelle que moins d'une semaine avant mon arrestation, nous n'étions pas du tout en guerre contre l'Estasie. L'Estasie était notre alliée. La guerre était contre l'Eurasie. Cela durait depuis 4 ans. Avant cela --"

O'Brien l'arrêta d'un mouvement de la main.

"Un autre exemple", dit-il. "Il y a quelques années vous avez eu un délire vraiment grave. Vous étiez persuadé que trois hommes, trois anciens membres du Parti nommés Jones, Aaranson et Rutherford – des hommes qui furent exécutés pour trahison et sabotage après avoir fait les aveux les plus complets possibles – étaient innocents des crimes dont on les accusait. Vous croyiez que vous aviez vu un document prouvant sans erreur possible que leurs aveux étaient truqués. Il y avait une certaine photographie, à propos de laquelle vous avez eu une hallucination. Vous pensiez que vous l'aviez réellement tenue dans vos mains. C'était une photographie dans le genre de celle-ci."

Un morceau de papier journal était apparu entre les doigts d'O'Brien. Pendant environ cinq secondes il se trouva dans le champ de vision de Winston. C'était une photographie, et il n'y avait pas d'erreur possible sur sa nature. C'était LA photographie. C'était une autre copie de la photographie de Jones, Aaronson et Rutherford, à une réunion du Parti à New-York, sur laquelle il était tombé par hasard onze ans auparavant, et qu'il avait promptement détruite. Pour un moment, elle fut devant ses yeux, puis elle disparut à nouveau de sa vue. Mais il l'avait vue, de manière indubitable, il l'avait vue ! Il fit un effort désespéré, douloureux, pour libérer le haut de son corps. Il était impossible de bouger même d'un centimètre dans quelque direction que ce soit. Pour le moment il avait même

oublié le cadran. Tout ce qu'il voulait, c'était tenir à nouveau la photographie dans ses mains, ou à tout le moins la revoir.

"Elle existe !" cria Winston.

"Non", dit O'Brien.

Il marcha à travers la salle. Il y avait un trou de mémoire sur le mur opposé. O'Brien souleva la grille. Invisible, le fragile morceau de papier tourbillonna dans le courant d'air chaud ; il disparut dans la lumière des flammes. O'Brien se détourna du mur.

"Des cendres", dit-il. "Et même pas des cendres identifiables. De la poussière. Elle n'existe pas. Elle n'a jamais existé."

"Si, elle existait ! Elle existe toujours ! Elle existe dans ma mémoire. Je m'en souviens. Vous vous en souvenez."

"Je ne m'en souviens pas", dit O'Brien.

Le cœur de Winston chavira. C'était de la penséedouble. Il ressentait une impuissance mortelle. S'il avait pu être certain que O'Brien mentait, cela n'aurait pas eu d'importance. Mais il était parfaitement possible qu'O'Brien eût réellement oublié la photographie. Et si tel était le cas, alors déjà il avait oublié son déni du souvenir, et oublié l'acte même d'oublier. Comment pouvait-on être sûr qu'il s'agissait seulement d'un mensonge ? Peut-être que la scission délirante de l'esprit pouvait vraiment arriver : ce fut l'idée qui eut raison de lui.

O'Brien le regardait, d'en haut, avec un air méditatif. Plus que jamais il ressemblait à un enseignant se donnant du mal avec un enfant rebelle mais prometteur.

"Il y a un slogan du Parti qui parle du contrôle du passé", dit-il. "Récitez-le moi, s'il vous plaît."

"Qui contrôle le passé contrôle le futur : qui contrôle le présent contrôle le passé", récita Winston, obéissant.

"Qui contrôle le présent contrôle le passé", dit O'Brien, hochant la tête lentement en signe d'approbation. "Est-ce que vous pensez, Winston, que le passé possède une existence réelle ?"

A nouveau, le sentiment d'impuissance s'empara de Winston. Ses yeux glissèrent en direction du cadran. Il n'ignorait pas seulement quelle était la réponse, oui ou non, qui lui éviterait la douleur; il ignorait également laquelle de ces réponses correspondait à ce qu'il pensait vraiment.

O'Brien eut un fin sourire. "Vous n'êtes pas métaphysicien, Winston.", dit-il. "Jusqu'à présent, vous n'avez jamais vraiment réfléchi à ce que désigne le mot "existence". Je vais le définir plus précisément. Est-ce que le passé existe concrètement, dans l'espace ? Y

a-t-il quelque part un monde d'objets solides, où le passé est encore en train de se produire ?"

"Non."

"Alors, où le passé existe-t-il, s'il existe ?"

"Dans les archives. Il est écrit."

"Dans les archives. Et --" ?

"Dans l'esprit. Dans les souvenirs humains."

"Dans la mémoire. Très bien. Nous, au Parti, nous contrôlons toutes les archives, et nous contrôlons tous les souvenirs. Alors nous contrôlons le passé, n'est-ce pas ?"

"Mais comment pouvez-vous empêcher les gens de se souvenir des choses ?" cria encore Winston, momentanément oublieux du cadran. "C'est involontaire. Ce n'est pas à notre portée. Comment pouvez-vous contrôler la mémoire ? Vous n'avez pas contrôlé la mienne !"

Les manières d'O'Brien se durcirent à nouveau. Il posa sa main sur le cadran.

"Au contraire", dit-il. "C'est VOUS qui ne l'avez pas contrôlée. Et c'est ce qui vous a amené ici. Vous êtes ici parce que vous avez manqué d'humilité, d'auto-discipline. Vous refusez l'acte de soumission qui est le prix de la santé. Vous préférez être un fou, une minorité d'une personne. Seuls les hommes disciplinés peuvent voir la réalité, Winston. Vous pensez que la réalité est une chose objective, extérieure, qui existe par elle-même. Vous croyez également que la nature de la réalité est une sorte d'évidence. Quand vous hallucinez et que vous pensez voir quelque chose, vous en déduisez que tout le monde voit la même chose que vous. Mais je vous le dis, Winston, la réalité n'est pas extérieure. La réalité existe dans l'esprit humain, et nulle part ailleurs. Pas dans l'esprit individuel, qui peut se tromper, et qui de toutes façons est périssable : seulement dans l'esprit du Parti, qui est collectif et immortel. Ce que le Parti tient pour vrai, est vrai. C'est exactement cela qu'il vous faut réapprendre, Winston. Cela exige un acte d'auto-destruction, un effort de la volonté. Vous devez vous humilier vous-même avant de pouvoir recouvrer la santé.

Il s'arrêta quelques instants, comme pour permettre à ce qu'il avait dit de bien pénétrer dans l'esprit de Winston. "Vous souvenez-vous", continua-t-il, "d'avoir écrit dans votre journal : la liberté, c'est la liberté de dire que deux et deux font quatre ?"

"Oui", dit Winston.

O'Brien leva sa main gauche, le dos de la main tourné vers Winston, le pouce caché et les quatre autres doigts levés.

"Combien y a-t-il de doigts levés, Winston ?"

"Quatre."

“Et si le Parti dit que ce n’est pas quatre mais cinq, combien y en a-t-il ?”

“Quatre”. Le mot s’acheva dans un gémissement de douleur. L’aiguille du cadran était montée à 55. La sueur avait jailli de tout le corps de Winston. L’air entrait en déchirant ses poumons, puis ressortait en profonds gémissements, qu’il n’arrivait pas à arrêter, même en serrant les dents. O’Brien le regardait, ses quatre doigts toujours levés.

Il abaissa le levier. Cette fois la douleur ne diminua que légèrement.

“Combien de doigts, Winston ?”

“Quatre.”

L’aiguille monta à 60.

“Combien de doigts, Winston ?”

“Quatre, quatre ! Que puis-je répondre d’autre ?”

L’aiguille devait être montée encore, mais Winston ne regarda pas. Le visage lourd et sévère, et les quatre doigts, emplissaient sa vision. Les doigts se tenaient devant ses yeux comme des piliers, énormes, flous, et presque vibrants, mais indiscutablement au nombre de 4.

“Combien de doigts, Winston ?”

“Quatre ! Arrêtez, arrêtez ! Comment pouvez-vous continuer ? Quatre ! Quatre !”

“Combien de doigts, Winston ?”

“Cinq ! Cinq ! Cinq !”

“Non, Winston, c’est inutile. Vous mentez. Vous pensez toujours en voir quatre. Combien de doigts, s’il vous plaît ?”

“Quatre ! Cinq ! Le nombre que vous voulez ! Mais arrêtez, arrêtez la douleur !”

Brusquement il se trouva assis, avec le bras d’O’Brien autour de ses épaules. Peut-être avait-il perdu conscience pendant quelques secondes. Les liens qui avaient retenu son corps étaient maintenant relâchés. Il avait très froid, il tremblait de manière incontrôlable, ses dents claquaient, des larmes coulaient de ses joues. Pendant un moment il s’accrocha à O’Brien comme un bébé, étrangement réconforté par le bras puissant autour de ses épaules. Il avait l’impression qu’O’Brien était son protecteur, que la douleur était quelque chose qui venait de l’extérieur, d’une autre source, et que c’était O’Brien qui l’en avait sauvé.

“Vous êtes un élève particulièrement lent, Winston”, dit O’Brien avec douceur.

“Comment puis-je m’en empêcher ?” pleurnicha-t- il. “Comment puis-je m’empêcher de voir ce qu’il y a sous mes yeux ? Deux et deux font quatre.”

“Parfois, Winston. Parfois cela fait 5. Parfois cela fait 3. Parfois, cela fait tout cela en même temps. Vous devez faire plus d’efforts. Ce n’est pas facile de devenir sain.”

Il rallongea Winston. Les liens sur ses membres se serrèrent à nouveau, mais la douleur avait reflué et le tremblement avait cessé, le laissant simplement faible et glacé. O'Brien fit un signe de tête à l'homme en blouse blanche, qui était resté immobile durant toute la scène. L'homme en blouse blanche se pencha et examina de près les yeux de Winston, prit son pouls, écouta à travers sa poitrine, tapota ici et là, puis il fit un signe d'assentiment à O'Brien.

"Encore", dit O'Brien.

La douleur afflua dans le corps de Winston. L'aiguille devait être à 70, 75. Il avait fermé les yeux cette fois. Il savait que les doigts étaient toujours là, et toujours au nombre de 4. Tout ce qui importait était de trouver le moyen de rester en vie jusqu'à la fin de ce spasme. Il avait cessé de prêter attention à ses propres larmes. La douleur diminua à nouveau. Il ouvrit les yeux. O'Brien avait abaissé le levier.

"Combien de doigts, Winston ?"

"4. Je suppose qu'il y en a 4. J'en verrais 5 si j'en étais capable. J'essaie d'en voir 5."

"Que souhaitez-vous : me persuader que vous en voyez 5, ou bien réellement en voir 5 ?"

"Réellement en voir 5."

"Encore", dit O'Brien.

L'aiguille était peut-être à 80 – 90. Winston, de manière intermittente, ne se rappelait même pas pourquoi la douleur lui était infligée. Derrière ses paupières gonflées une forêt de doigts semblait se mouvoir dans une sorte de danse, tantôt joints, tantôt disjoints, disparaissant les uns derrière les autres et réapparaissant. Il essayait de les compter, il ne savait pas pourquoi. Il savait seulement qu'il était impossible de les compter, et que cela était dû, d'une façon ou d'une autre, à la mystérieuse identité qui existait entre 4 et 5. La douleur s'arrrêta à nouveau. Quand il ouvrit les yeux, ce fut pour constater qu'il voyait toujours la même chose. Des doigts indénombrables, comme des arbres mouvants, continuaient à courir dans toutes les directions, se croisant et se recroisant. Il ferma les yeux à nouveau.

"Combien est-ce que j'ai de doigts levés, Winston ?"

"Je ne sais pas. Je ne sais pas. Vous me tuerez si vous recommencez. Quatre, cinq, six – en toute honnêteté je ne sais pas."

"C'est mieux", dit O'Brien.

Une aiguille pénétra dans le bras de Winston. Presque au même instant, une chaleur bénie, régénérante, se répandit dans tout son corps. La douleur était déjà à-demi oubliée. Il ouvrit les yeux et regarda O'Brien avec gratitude. A la vue du lourd visage marqué, si

laid et si intelligent, son cœur parut se retourner. S'il avait pu bouger, il aurait sorti une main et l'aurait posée sur le bras d'O'Brien. Il ne l'avait jamais aimé aussi profondément qu'à cet instant, et pas seulement parce que la douleur s'était arrêtée. Le sentiment initial qu'au fond, cela n'importait pas que O'Brien fût un ami ou un ennemi, était revenu. O'Brien était une personne à qui on pouvait parler. Peut-être que c'était plus important pour quelqu'un d'être compris que d'être aimé. O'Brien l'avait torturé jusqu'au bord de la folie, et dans peu de temps, c'était certain, il l'enverrait à la mort. Cela ne faisait aucune différence. Dans un certain sens, qui était au-delà de l'amitié, ils étaient intimes : quelque part, bien que les mots pussent ne jamais être effectivement prononcés, il y avait un lieu où ils pouvaient se rencontrer et parler. O'Brien le regardait, d'en haut, avec une expression qui suggérait qu'une pensée similaire pouvait occuper son esprit. Quand il parla, ce fut d'un ton dégagé, comme pour une conversation.

"Savez-vous où vous êtes, Winston ?" Demanda-t-il.

"Je ne sais pas. Je peux deviner. Au ministère de l'Amour."

"Savez-vous depuis combien de temps vous êtes ici ?"

"Je ne sais pas. Des jours, des semaines, des mois – je pense que ce sont des mois."

"Et pourquoi, selon vous, est-ce que nous amenons des gens à cet endroit ?"

"Pour les faire avouer."

"Non, ce n'est pas la raison. Essayez encore."

"Pour les punir."

"Non "!" S'exclama O'Brien.

Sa voix avait extraordinairement changé, et son visage était soudain devenu sévère et animé. "Non ! Pas simplement pour extraire vos aveux, pas pour vous punir. Vous dirai-je pourquoi nous vous avons amené ici ? Pour vous guérir ! Pour vous rendre sain ! Finirez-vous par comprendre, Winston, qu'aucune personne amenée ici ne sort d'entre nos mains avant d'être guérie ? Nous ne nous intéressons pas aux crimes stupides que vous avez commis. Le Parti ne s'intéresse pas aux actes réellement effectués : la pensée est tout ce qui nous importe. Nous ne nous contentons pas de détruire nos ennemis, nous les transformons. Comprenez-vous ce que je veux dire par là ?"

Il se penchait sur Winston. Son visage paraissait énorme à cause de sa proximité, et hideusement laid parce qu'il était vu du dessous. De plus, il était empli d'une sorte d'exaltation, d'une intensité malsaine. A nouveau, le cœur de Winston chavira. Si cela lui avait été possible, il se serait enfoncé davantage dans son lit. Il était certain qu'O'Brien était sur le point d'actionner le levier, en un geste tout à fait gratuit. A ce moment,

toutefois, O'Brien se détourna. Il fit à nouveau quelques pas. Puis il reprit, avec moins de véhémence :

"La première chose que vous devez comprendre est que dans cet endroit, il n'y a pas de martyrs. Vous avez lu les persécutions religieuses du passé. Au Moyen-Age il y avait l'Inquisition, qui fut un échec. Elle a été mise en place pour éradiquer l'hérésie, et a fini par la perpétuer. Pour chaque hérétique qu'elle brûlait sur le bûcher, des milliers d'autres se levaient. Pourquoi ? Parce que l'Inquisition tuait ses ennemis ouvertement, et les tuait alors qu'ils n'étaient pas encore repentants. Des hommes mouraient pour ne pas abandonner leurs croyances réelles. Naturellement toute la gloire appartenait alors à la victime et toute la honte, à l'Inquisiteur qui le brûlait. Plus tard, au 20ème siècle, il y a eu les totalitaires, comme on les appelait. Il y a eu les Nazis Allemands et les Communistes Russes. Les Russes ont persécuté l'hérésie plus cruellement que l'Inquisition ne l'avait fait. Et ils ont imaginé tirer les leçons du passé ; ils savaient, en tous les cas, qu'on ne doit pas faire de martyrs. Avant d'exposer leurs victimes dans des procès publics, ils s'employaient délibérément à détruire leur dignité. Ils les brisaient par la torture et la solitude, jusqu'à ce qu'ils soient méprisables, réduits à l'état de déchets serviles, qui confessaient tout ce qu'on leur mettait dans la bouche, se couvraient eux-mêmes d'injures, s'accusaient les uns les autres pour se protéger eux-mêmes, gémissant pour demander merci. Et pourtant, après seulement quelques années, la même chose arriva à nouveau. Les morts devinrent des martyrs et leur dégradation fut oubliée. Encore une fois, pourquoi ?

D'abord, parce que les confessions qu'ils avaient faites étaient trop évidemment extorquées et fausses. Nous ne faisons pas d'erreurs aussi grossières. Toutes les confessions qui sont faites ici sont vraies. Nous les rendons vraies. Et surtout nous n'autorisons pas les morts à se relever pour nous attaquer. Il vous faut arrêter d'imaginer que la postérité vous vengera, Winston. La postérité n'entendra jamais parler de vous. Vous serez proprement évacué du cours de l'histoire. Nous vous transformerons en gaz et vous répandrons dans la stratosphère. Rien ne restera de vous, pas un nom dans un registre, pas un souvenir dans un cerveau vivant. Vous serez annihilé dans le passé aussi bien que dans le futur. Vous n'aurez jamais existé."

Alors pourquoi se fatiguer à me torturer ? se demanda Winston, avec une amertume momentanée. O'Brien raffermit sa posture comme si Winston avait prononcé sa pensée à haute voix. Son large et vilain visage s'approcha, les yeux légèrement étrécis.

"Vous êtes en train de penser", dit-il, "que puisque nous avons l'intention de vous détruire totalement, alors rien de ce que vous pouvez dire ou faire n'a la moindre importance – et

dans ce cas, pourquoi prenons-nous la peine de vous interroger d'abord ? C'est bien ce que vous étiez en train de penser, n'est-ce pas ?"

"Oui", dit Winston.

O'Brien sourit légèrement. " Vous êtes un grain de sable dans l'engrenage, Winston. Vous êtes une tache qu'il faut nettoyer. Est-ce que je ne viens pas de vous expliquer que nous sommes des persécuteurs différents de ceux des siècles passés ? Nous ne nous satisfaisons pas d'une obéissance négative, ni même de la plus abjecte soumission. Lorsque finalement vous capitulez, cela doit être de votre plein gré. Nous ne détruisons pas l'hérétique parce qu'il nous résiste : aussi longtemps qu'il nous résiste, nous ne le détruisons jamais. Nous le convertissons, nous prenons possession de son moi intérieur, nous le remodelons. Nous brûlons en lui tout le mal et tout le délire; nous le ramenons de notre côté, pas en apparence, mais authentiquement, cœur et âme. Nous en faisons l'un des nôtres avant de le tuer. Il nous est insupportable qu'une pensée erronée existe, où que ce soit dans le monde, quelque secrète et impuissante qu'elle soit. Même au moment de la mort, nous ne pouvons tolérer aucune déviance. Jadis un hérétique marchait au bûcher toujours hérétique, revendiquant son hérésie, exultant dans cette hérésie. Même la victime des purges russes pouvait conserver une forme de rébellion nichée dans son crâne quand il marchait le long du couloir, en attendant la balle qui lui était destinée. Mais nous, nous rendons le cerveau parfait avant de le faire exploser. Le commandement des vieux despotismes était : "Tu ne dois pas ". Le commandement des totalitarismes était "Tu dois." Notre commandement est : "Tu es."

Aucun de ceux que nous amenons ici ne ressort jamais contre nous. Tout le monde est lavé en profondeur. Même ces trois misérables traitres dans l'innocence desquels vous avez un jour cru – Jones, Aaronson, et Rutherford - à la fin nous les avons brisés. J'ai pris part moi-même à leur interrogatoire. Je les ai vus progressivement s'épuiser, pleurnicher, ramper, sangloter – et à la fin ce n'était plus de douleur ou de peur, mais seulement de repentir. Lorsque nous en avons eu fini avec eux ils n'étaient plus que des coquilles d'hommes. Il n'y avait plus rien à l'intérieur d'eux, sauf le regret de ce qu'ils avaient fait, et l'amour de Big Brother. Il était touchant de voir à quel point ils l'aimaient. Ils ont supplié d'être abattus rapidement, afin qu'ils puissent mourir pendant que leurs esprits étaient toujours purs."

Sa voix était devenue presque rêveuse. L'exaltation, l'enthousiasme délirant, se lisaient toujours sur son visage. Il ne fait pas semblant, pensa Winston, il n'est pas un hypocrite, il croit à chaque mot qu'il prononce. Ce qui l'oppressait le plus était la conscience de sa propre infériorité intellectuelle. Il regardait la silhouette lourde, mais gracieuse, se

promener de ci de là, à l'intérieur puis à l'extérieur de son champ de vision. O'Brien était plus grand que lui, à tous les niveaux. Il n'existait aucune idée que lui, Winston, eût déjà eue, ou pourrait avoir, qu'O'Brien n'eut déjà rencontrée, examinée et rejetée. Son esprit CONTENAIT celui de Winston. Mais dans ce cas comment se pouvait-il qu'O'Brien fût fou ? Ce devait plutôt être lui, Winston, qui l'était. O'Brien s'arrêta et baissa les yeux sur lui. Sa voix était redevenue sévère.

"Ne vous imaginez pas que vous allez vous sauver, Winston, quelque complète que soit votre reddition. Personne, parmi ceux qui se sont égarés une fois, n'est épargné. Et même si nous choisissons de vous laisser vivre jusqu'au terme naturel de votre vie, même alors vous ne nous échapperiez jamais. Ce qui vous arrive ici dure pour toujours. Comprenez cela à l'avance. Nous vous écraserons jusqu'au point de non-retour. Des choses dont vous ne pourriez jamais vous remettre, même si vous vivez mille ans, vont vous arriver. Jamais plus vous ne serez capable d'un sentiment humain ordinaire. Tout sera mort à l'intérieur de vous. Plus jamais vous ne serez capable d'amour, ou d'amitié, ou de joie de vivre, ou de rire, ou de curiosité, ou de courage, ou d'intégrité. Vous serez creux. Nous vous presserons jusqu'à vous vider, et puis nous vous remplirons de nous-mêmes. "

Il s'arrêta et fit un signe à l'homme en blouse blanche. Winston était conscient qu'un équipement lourd était poussé quelque part derrière sa tête. O'Brien s'était assis à côté du lit, de manière à ce que son visage soit presque au niveau de celui de Winston.

"Trois mille", dit-il, parlant à l'homme en blouse blanche par-dessus la tête de Winston.

Deux tampons doux, qui étaient légèrement humides, se fixèrent contre les tempes de Winston. Il trembla. Il allait avoir mal, un nouveau genre de mal. O'Brien posa une main rassurante, presque gentiment, sur la sienne.

"Cette fois ce ne sera pas douloureux", dit-il. Gardez vos yeux fixés sur les miens."

A cet instant il y eut une explosion dévastatrice, ou ce qui ressemblait à une explosion, car il n'était pas certain qu'il y eût du bruit. Il y eut, sans aucun doute, un flash de lumière aveuglant. Winston n'avait pas mal, il était prostré. Bien qu'il fût déjà allongé sur le dos lorsque la chose était arrivée, il avait le sentiment curieux d'avoir été assommé dans cette position. Un coup terrifiant et indolore l'avait aplati. Et aussi, quelque chose s'était passé à l'intérieur de sa tête. Comme ses yeux accommodaient à nouveau, il se souvint de qui il était, et d'où il était, et reconnut le visage qui était en train d'observer le sien ; mais quelque part, il y avait un grand pan de vide, comme si une partie de son cerveau avait été retirée.

“Ca ne durera pas”, dit O’Brien. “Regardez-moi dans les yeux. Avec quel pays l’Océanie est-elle en guerre ?”

Winston réfléchit. Il comprenait ce que voulait dire “Océanie” et il savait qu’il était lui-même un citoyen de l’Océanie. Il se souvenait également de l’Eurasie et de l’Estasie; mais qui était en guerre contre qui, il ne le savait pas. En fait il ne se rappelait pas vraiment qu’il y avait une guerre.

“Je ne m’en souviens pas.”

“L’Océanie est en guerre contre l’Estasie. Vous vous en souvenez, maintenant ?”

“Oui.”

“L’Océanie a toujours été en guerre contre l’Estasie, depuis le début de votre vie, depuis le début du Parti, depuis le début de l’histoire, la guerre n’a jamais cessé, toujours la même. Est-ce que vous vous en souvenez ?”

“Oui.”

“Il y a onze ans, vous avez inventé une histoire à propos de trois hommes qui avaient été condamnés à mort pour trahison. Vous prétendiez que vous aviez vu un bout de papier qui prouvait leur innocence. Ce morceau de papier n’a jamais existé. Vous l’avez inventé, et ensuite vous vous êtes mis à croire à cette invention. Vous vous en souvenez ?”

“Oui.”

“A l’instant, je vous ai montré des doigts levés sur ma main. Vous avez vu 5 doigts. Vous vous en souvenez ?”

“Oui.”

O’Brien leva les doigts de sa main gauche, avec le pouce caché.

“Il y a 5 doigts. Voyez-vous 5 doigts ?”

“Oui.”

Et il les vit vraiment, pendant un instant fugitif, avant que le point de vue de son esprit ne change. Il vit 5 doigts, sans aucune déformation. Puis tout redevint normal, et l’ancienne peur, la haine et la confusion revinrent en foule. Mais il y avait eu un moment – il ne savait pas combien de temps, peut-être trente secondes – de certitude lumineuse, pendant lequel chaque nouvelle suggestion d’O’Brien avait rempli un bout du vide, et était devenue l’absolue vérité, et pendant lequel deux et deux auraient pu aussi bien faire trois que cinq, si cela avait été nécessaire. Cela s’était estompé juste avant qu’O’Brien ne lâche sa main ; mais bien qu’il ne puisse revenir à ce moment, il pouvait s’en souvenir, tout comme on se souvient très clairement d’une période de sa vie où l’on était une personne différente.

“Vous voyez, maintenant”, dit O’Brien, “qu’en tout cas cela est possible.”

“Oui”, dit Winston.

O’Brien se leva, l’air satisfait. Sur sa gauche, Winston vit l’homme en blouse blanche casser une ampoule et tirer le piston d’une seringue. O’Brien se tourna vers Winston avec un sourire. Presque à sa manière ancienne, il rajusta ses lunettes sur son nez.

“Est-ce que vous vous souvenez d’avoir écrit dans votre journal, dit-il, qu’il n’était pas important que je fusse un ami ou un ennemi, puisque j’étais au moins une personne qui vous comprenait et à qui vous pouviez parler ? Vous aviez raison. J’aime beaucoup parler avec vous. Votre esprit me plaît. Il ressemble au mien, à la différence que vous êtes fou. Avant de mettre un terme à la session, vous pouvez choisir de me poser quelques questions.”

“N’importe quelle question ?”

“N’importe quoi.”’

Il vit que les yeux de Winston étaient posés sur le cadran.

“Il est éteint. Quelle est votre première question ?”

“Qu’avez-vous fait de Julia ?” demanda Winston.

O’Brien sourit à nouveau. “Elle vous a trahi, Winston. Immédiatement - sans réserve. J’ai rarement vu quelqu’un venir à nous si rapidement. Vous la reconnaîtriez à peine si vous la voyiez. Toute sa rébellion, sa ruse, son extravagance, son esprit mal tourné - tout a été purifié par le feu. Cela a été une conversion parfaite. Un cas d’école.”

“Vous l’avez torturée ?”

O’Brien ne répondit pas à cela. “Question suivante”, dit-il.

“Est-ce que Big Brother existe ?”

“Bien sûr qu’il existe. Le Parti existe. Big Brother est l’incarnation du Parti.”

“Est-ce qu’il existe dans le même sens que moi, j’existe ?”

“Vous n’existez pas”, dit O’Brien.

Une fois de plus, un sentiment d’impuissance l’assaillit. Il connaissait, ou pouvait imaginer, les arguments qui prouveraient sa non-existence ; mais ils étaient absurdes, ils n’étaient qu’un jeu sur les mots. Est-ce que la proposition “Vous n’existez pas” ne contenait pas une absurdité logique ? Mais à quoi cela servait-il de le dire ? Son esprit se flétrissait à la pensée des arguments déments, impossibles à contrer, avec lesquels O’Brien le démolirait.

“Je pense que j’existe”, dit-il avec lassitude. “J’ai conscience de ma propre identité. Je suis né et je mourrai. J’ai des bras et des jambes. J’occupe un point particulier de l’espace. Aucun autre objet solide ne peut occuper le même point simultanément. Dans ce sens, est-ce que Big Brother existe ?”

“Cela n’a pas d’importance. Il existe.”

“Est-ce que Big Brother peut mourir ?”

“Bien sûr que non. Comment pourrait-il mourir ? Question suivante.”

“Est-ce que la Confrérie existe ?”

“Cela, Winston, vous ne le saurez jamais. Si nous choisissons de vous libérer lorsque nous en aurons fini avec vous, et même si vous vivez jusqu’à 90 ans, nous n’apprendrez jamais si la réponse à cette question est oui ou non. Aussi longtemps que vous vivrez, il s’agira d’une énigme non résolue dans votre esprit.”

Winston demeura silencieux. Sa poitrine s’élevait et s’abaissait un peu plus vite. Il n’avait toujours pas posé la première question qui lui était venue à l’esprit. Il fallait qu’il la pose, et pourtant c’était comme si sa langue refusait de l’articuler. Il y avait une trace d’amusement dans le visage d’O’Brien. Même ses lunettes semblaient briller d’une lueur ironique. Il sait, pensa soudain Winston, il sait ce que je vais demander ! A cette pensée, les mots sortirent de lui précipitamment :

“Qu’est-ce qu’il y a dans la salle 101 ?”

L’expression, sur le visage d’O’Brien, ne changea pas. Il répondit sèchement :

“Vous savez ce qu’il y a dans la salle 101, Winston. Tout le monde sait ce qu’il y a dans la salle 101.”

Il leva un doigt vers l’homme en blouse blanche. Il était évident que la session arrivait à son terme. Une aiguille se planta dans le bras de Winston, qui plongea presque instantanément dans un sommeil profond.

Chapitre 3

“Il y a trois étapes dans votre réintégration” dit O’Brien. “Il y a l’apprentissage, il y a la compréhension, et il y a l’acceptation. Il est temps pour vous d’entamer la deuxième étape.”

Comme toujours, Winston se tenait étendu sur le dos. Mais depuis longtemps ses liens étaient moins serrés. Ils le maintenaient toujours sur le lit, mais il pouvait bouger un peu les genoux, et il pouvait tourner sa tête d’un côté et de l’autre, et lever le bras à partir du coude. Le cadran, aussi, était devenu moins redoutable. Winston pouvait éviter la souffrance s’il se montrait suffisamment malin : c’était surtout lorsqu’il montrait de la stupidité qu’O’Brien actionnait le levier. Parfois ils faisaient toute une session sans utiliser le cadran.

Il ne se souvenait pas combien de sessions il y avait eu. Tout le processus semblait s’étirer sur un temps long et indéfini – des semaines, peut-être – et les intervalles entre les sessions lui semblaient avoir été parfois des jours, et parfois une heure ou deux.

« Etendu là » dit O’Brien, « vous vous êtes souvent demandé – vous me l’avez même demandé à moi – pourquoi le Ministère de l’Amour dépenserait pour vous autant de temps et d’énergie. Et lorsque vous étiez libre, vous étiez travaillé par à peu près la même question. Vous pouviez appréhender les mécanismes de la société dans laquelle vous viviez, mais pas ses motivations sous-jacentes. Vous souvenez-vous avoir écrit dans votre journal : « Je comprends COMMENT, mais je ne comprends pas POURQUOI » ? C’était quand vous pensiez au « Pourquoi » que vous doutiez de votre propre santé mentale. Vous avez lu LE LIVRE, le livre de Goldstein, ou au moins certaines parties. Vous a-t-il appris quoi que ce soit que vous ne sachiez déjà ? »

« Vous l’avez lu ? » dit Winston.

« Je l’ai écrit. Pour être plus exact, j’ai collaboré à son écriture. Aucun livre n’est écrit par une seule personne, comme vous le savez. »

« Et c’est vrai, ce qu’il dit ? »

« En tant que description, oui. Le programme qu’il énonce est une absurdité. L’accumulation de savoir en secret – une propagation progressive de l’éveil intellectuel – à la fin, une rébellion prolétarienne, et la chute du Parti. Vous aviez prévu vous-même que c’était ce qu’il dirait. Ce ne sont que des absurdités. Les prolétaires ne se révolteront jamais, ni dans mille ans ni dans un million d’années. Si vous avez jamais caressé des rêves d’insurrection violente, vous devez les oublier. Il n’y a aucun moyen de renverser le

Parti. Le règne du Parti est éternel. Faites-en le point de départ de toutes vos réflexions. »

Il s'approcha du lit. « Eternel ! » répéta-t-il. « Et maintenant, revenons à la question du « comment » et du « pourquoi ». Vous comprenez très bien COMMENT le Parti se maintient au pouvoir. Maintenant, dites-moi POURQUOI nous nous accrochons au pouvoir. Quelle est notre motivation ? Pourquoi voudrions-nous le pouvoir ? Allez-y, parlez » ajouta-t-il, comme Winston demeurait silencieux.

Mais Winston ne parla pas pendant quelques instants. Un sentiment de lassitude l'avait submergé. La faible, folle lueur d'enthousiasme était apparue à nouveau sur le visage d'O'Brien. Il savait d'avance ce que celui-ci allait dire. Que le Parti ne recherchait pas le pouvoir à ses propres fins, mais seulement pour le bien du plus grand nombre. Qu'il voulait le pouvoir parce que les hommes des masses étaient des créatures fragiles et craintives, qui ne pourraient supporter la liberté, ou affronter la vérité, et devaient être gouvernés et systématiquement trompés par ceux qui étaient plus forts qu'eux. Que l'humanité devait choisir entre liberté et bonheur, et que, pour la plus grande partie des hommes, le bonheur était plus important. Que le Parti était l'éternel gardien du faible, une secte dévouée qui faisait le mal afin qu'en émerge un bien, sacrifiant son propre bonheur à celui des autres.

Ce qui était terrible, pensa Winston, c'est que lorsque O'Brien disait cela, il le croyait. On le lisait sur son visage. O'Brien savait tout. Mille fois mieux que Winston, il savait comment était réellement le monde, dans quel état de dégradation vivait la grande masse des êtres humains, et par quels mensonges et quelle barbarie le Parti les y maintenait. Il comprenait tout cela, le prenait en compte, et cela ne faisait aucune différence : tout était justifié par le but final. Que pouvez-vous faire, pensa Winston, contre le fou qui est plus intelligent que vous, qui écoute volontiers vos arguments, et persiste tout simplement dans sa folie ?

« Vous régnez sur nous pour votre propre bien » dit-il faiblement. « Vous pensez que les êtres humains, ne sont pas capables de se gouverner par eux-mêmes, et donc – »

Il sursauta et se mit presque à pleurer. Une vague de douleur avait traversé son corps. O'Brien avait poussé le levier du cadran au-delà de trente-cinq.

« C'était stupide, Winston, stupide ! » dit-il. « Vous ne devriez pas dire des choses pareilles. »

Il abaissa le levier et continua : « Maintenant, je vous donne la réponse à ma question. La voici. Le Parti recherche le pouvoir uniquement à son propre avantage. Le bien des autres ne nous intéresse pas, nous nous intéressons uniquement au pouvoir. Pas à la richesse

ou au luxe, ou à une vie longue, ou au bonheur : seulement le pouvoir, le pur pouvoir. Ce que signifie le pur pouvoir, vous allez le comprendre. Nous sommes différents de toutes les oligarchies du passé, dans le sens où nous savons ce que nous faisons. Tous les autres, même ceux qui nous ressemblaient, étaient des couards et des hypocrites. Les nazis allemands ou les communistes russes se sont beaucoup approchés de nous par leurs méthodes, mais ils n'eurent jamais le courage de reconnaître leurs propres motivations. Ils prétendaient, peut-être même le croyaient-ils, qu'ils s'étaient emparés du pouvoir à leur corps défendant et pour un temps limité, et qu'au coin de la rue il y avait un paradis où les êtres humains seraient libres et égaux. Nous ne sommes pas ainsi. Nous savons que personne ne s'empare jamais du pouvoir avec l'intention d'y renoncer. Le pouvoir n'est pas un moyen, c'est une fin. On n'établit pas une dictature pour sauver une révolution. On fait une révolution pour établir une dictature. Le but de la persécution est la persécution. Le but de la torture est la torture. Maintenant, est-ce que vous commencez à me comprendre ? »

Winston fut frappé, comme il l'avait déjà été, par l'expression d'épuisement sur le visage d'O'Brien. Il était fort et rond et brutal, il était plein d'intelligence et d'une sorte de passion contrôlée devant laquelle il se sentait impuissant, mais il était fatigué. Il avait des poches sous les yeux, la peau pendait sous les pommettes. O'Brien se pencha au-dessus de lui, approchant délibérément son visage usé.

« Vous pensez » dit-il, « que mon visage est vieux et fatigué. Vous pensez que je parle de pouvoir, et que je n'ai même pas celui d'empêcher le déclin de mon propre corps. Ne comprenez-vous pas, Winston, que l'individu n'est qu'une cellule ? La fatigue d'une cellule fait la vigueur de l'organisme. Mourez-vous quand vous vous coupez les ongles ? »

Il tourna le dos au lit et se mit à nouveau à marcher de ci, de là, une main dans la poche.

« Nous sommes les prêtres du pouvoir » dit-il. « Dieu, c'est le pouvoir. Mais pour le moment, pour vous, le pouvoir est seulement un mot. Il est temps pour vous d'avoir une idée de ce que signifie le pouvoir. La première chose que vous devez comprendre, c'est que le pouvoir est collectif. L'individu n'a de pouvoir que tant qu'il cesse d'être un individu. Vous connaissez le slogan du Parti : « La liberté, c'est l'esclavage ». Vous est-il déjà venu à l'esprit que c'était réversible ? L'esclavage, c'est la liberté. Tout seul – libre – l'être humain est toujours vaincu. Il doit en être ainsi, car chaque être humain est voué à mourir, ce qui est le plus grand de tous les échecs. Mais s'il peut se soumettre complètement, totalement, s'il peut échapper à sa propre identité, s'il peut se fondre dans le Parti jusqu'à ETRE le Parti, alors il est tout-puissant et immortel. La seconde

chose que vous devez comprendre, c'est que le pouvoir, c'est le pouvoir sur les êtres humains. Sur leur corps – mais, par-dessus tout, sur leur esprit. Le pouvoir sur la matière – la réalité extérieure, comme vous pourriez l'appeler – n'est pas important. Notre contrôle sur la matière est déjà absolu. »

Pendant un moment, Winston ignora le cadran. Il fit un violent effort pour se hisser en position assise, et ne réussit qu'à se meurtrir douloureusement le corps.

« Mais comment pouvez-vous contrôler la matière ? » éclata-t-il. « Vous ne contrôlez même pas le climat ou les lois de la gravité. Et il y a la maladie, la douleur, la mort – »

O'Brien le fit taire d'un mouvement de la main. « Nous contrôlons la matière parce que nous contrôlons l'esprit. La réalité est à l'intérieur du crâne. Vous apprendrez au fur et à mesure, Winston. Il n'est rien que nous ne puissions faire. L'invisibilité, la lévitation… rien. Je pourrais flotter au-dessus du sol comme une bulle de savon, si je le voulais. Je ne le veux pas, parce que le Parti ne le veut pas. Vous devez vous débarrasser de ces idées du dix-neuvième siècle sur les lois de la nature. Nous faisons les lois de la nature. »

« Mais non ! Vous n'êtes même pas les maîtres de cette planète. Et l'Eurasie et l'Estasie ? Vous ne les avez pas encore conquis. »

« Sans importance. Nous les conquerrons quand il nous plaira. Et même si nous ne le faisons pas, quelle différence cela ferait-il ? Nous pouvons les exclure de l'existence. L'Océanie est le monde. »

« Mais le monde lui-même n'est qu'un grain de poussière. Et l'homme est minuscule, impuissant ! Depuis combien de temps existe-t-il ? Pendant des millions d'années, la terre était inhabitée. »

« Absurde. La terre est aussi ancienne que nous, pas plus. Comment pourrait-elle être plus ancienne ? Rien n'existe, si ce n'est à travers la conscience humaine. »

« Mais les rochers sont pleins d'os d'animaux disparus – mammouths, mastodontes, et d'énormes reptiles qui vivaient longtemps avant qu'on entende parler de l'homme. »

« Avez-vous déjà vu ces os, Winston ? Bien sûr que non. Les biologistes du dix-neuvième siècle les ont inventés. Avant l'homme, il n'y avait rien. Après l'homme, s'il pouvait disparaître, il n'y aura rien. En dehors de l'homme, il n'y a rien. »

« Mais tout l'univers se trouve autour de nous ? Regardez les étoiles ! Certaines sont à des millions d'années-lumière. Elles sont à jamais hors de votre pouvoir. »

« Et que sont les étoiles ? » dit O'Brien avec indifférence. « Ce sont des morceaux incandescents à quelques kilomètres. Nous pourrions les atteindre si nous le voulions. Ou nous pourrions les oblitérer. La terre est le centre de l'univers. Le soleil et les étoiles tournent autour. »

Winston eut un autre mouvement convulsif. Cette fois-ci, il ne dit rien. O'Brien continua, comme s'il répondait à une objection :

« Dans certains cas, bien sûr, ce n'est pas vrai. Quand nous naviguons sur l'océan, ou quand nous prédisons une éclipse, nous trouvons souvent plus pratique de partir du principe que la terre tourne autour du soleil et que les étoiles sont à des millions et des millions de kilomètres de nous. Et alors ? Pensez-vous qu'il soit hors de notre portée de produire un double système d'astronomie ? Les étoiles peuvent être proches ou distantes, en fonction de nos besoins. Pensez-vous que nos mathématiciens en soient incapables ? Avez-vous oublié la Pensée-double ?"

Winston se ratatina sur le lit. Quoi qu'il dise, une réponse rapide l'écraserait comme un coup de matraque. Et pourtant il savait, IL SAVAIT qu'il avait raison. Cette croyance que rien n'existait en dehors de l'esprit - certainement il devait y avoir un moyen de la réfuter ? Est-ce qu'on n'avait pas démontré, depuis très longtemps, que c'était une erreur ? Il y avait même un nom pour cela, qu'il avait oublié. Un léger sourire souleva les commissures des lèvres d'O'Brien tandis qu'il le dominait du regard.

"Je vous ai dit, Winston" dit-il, "que la métaphysique n'est pas votre point fort. Le mot que vous essayez de trouver est solipsisme. Mais vous vous trompez. Il ne s'agit pas d'un solipsisme. Un solipsisme collectif, si vous voulez. Mais c'est autre chose : en fait, c'est le contraire. Tout cela est une digression." ajouta-t-il sur un ton différent. "Le véritable pouvoir, celui pour lequel nous devons nous battre nuit et jour, n'est pas le pouvoir sur les choses, mais sur les hommes." Il fit une pause, et pendant un moment il adopta à nouveau l'attitude d'un maître d'école qui interroge un élève prometteur. "Comment un homme s'assure-t-il de son pouvoir sur un autre, Winston ?"

Winston réfléchit. "En le faisant souffrir" dit-il.

"Exactement. En le faisant souffrir. L'obéissance ne suffit pas. Tant qu'il ne souffre pas, comment pouvez-vous être sûr qu'il obéit à votre volonté et non à la sienne propre ? Le pouvoir réside dans le fait de lui infliger douleur et humiliation. Le pouvoir, c'était mettre en pièce les esprits humains, et les réassembler de nouveau pour leur faire prendre la forme de votre choix. Commencez-vous à voir, alors, quelle sorte de monde nous sommes en train de créer ? C'est l'exact opposé de ces stupides utopies hédonistes que les anciens réformateurs imaginaient. Un monde de peur et de perfidie et de tourments, un monde où l'on écrase les autres et où on est écrasé, un monde qui ne sera pas de moins en moins impitoyable, mais de plus en plus impitoyable tandis qu'il se perfectionnera. Dans notre monde, le progrès sera un progrès vers plus de souffrance. Les anciennes civilisations clamaient qu'elles étaient fondées sur l'amour ou la justice. La

nôtre est fondée sur la haine. Dans notre monde il n'y aura aucune émotion, si ce n'est la peur, la rage, le triomphe, et l'humiliation. Nous détruirons tout le reste – tout. Déjà nous abattons les habitudes de pensée qui avaient survécu après la révolution. Nous avons coupé les liens entre les enfants et les parents, et entre l'homme et l'homme, et entre l'homme et la femme. Plus personne n'ose plus faire confiance à une épouse, ou à un enfant, ou à un ami. Mais dans le futur, il n'y aura plus ni épouses ni amis. Les enfants seront enlevés à leur mère à la naissance, comme on prend un œuf à une poule. L'instinct sexuel sera éradiqué. La procréation sera une formalité annuelle, comme le renouvellement d'une carte de rationnement. Nous abolirons l'orgasme. Nos neurologues y travaillent. Il n'y aura plus aucune loyauté, si ce n'est la loyauté envers le Parti. Il n'y aura plus d'amour, à part l'amour de Big Brother. Il n'y aura plus de rire, à part le rire du triomphe sur un ennemi vaincu. Il n'y aura plus d'art, de littérature, de science. Quand nous serons omnipotents, nous n'aurons plus besoin de science. Il n'y aura plus de distinction entre la beauté et la laideur. Il n'y aura plus de curiosité, plus aucune joie de vivre. Tous les plaisirs seront détruits. Mais toujours – n'oubliez pas cela, Winston – toujours il y aura l'ivresse du pouvoir, sans cesse croissante, et toujours plus subtile. Toujours, il y aura le frisson de la victoire, la sensation de piétiner un ennemi sans défense. Si vous voulez une image du futur, figurez-vous une botte écrasant un visage humain – pour toujours."

Il fit une pause comme s'il s'attendait à une réponse de Winston.

Winston avait essayé à nouveau de se recroqueviller sur le lit. Il ne pouvait rien dire. Son cœur semblait de glace. O'Brien poursuivit :

"Et souvenez-vous que c'est pour toujours. Le visage restera toujours là, à être piétiné. L'hérétique, l'ennemi de la société, sera toujours là, afin de pouvoir être vaincu et humilié encore et encore. Tout ce que vous avez subi depuis que vous êtes entre nos mains – tout cela continuera, et bien pire. L'espionnage, les trahisons, les arrestations, la torture, les exécutions, les disparitions ne cesseront jamais. Ce sera un monde de terreur aussi bien qu'un monde de triomphe. Plus le Parti sera puissant, moins il sera tolérant : plus l'opposition sera faible, plus le despotisme sera fort. Goldstein et ses hérésies vivront éternellement. Chaque jour, à chaque instant, ils seront vaincus, discrédités, ridiculisés, on leur crachera dessus, et pourtant ils survivront toujours. Cette comédie que j'ai jouée avec vous durant sept ans sera jouée encore et toujours, de génération en génération, toujours sous une forme plus subtile. Toujours nous aurons l'hérétique ici à notre merci, hurlant de douleur, brisé, méprisable - et à la fin totalement repentant, sauvé de lui-même, rampant à nos pieds de son propre chef. Voilà le monde que nous préparons,

Wilson. Un monde de victoires succédant aux victoires, un monde de triomphes après triomphes après triomphes, une pression, une pression, une pression sans fin sur les cordes du pouvoir. Vous commencez, je le vois, à réaliser à quoi ressemblera le monde. Mais à la fin, vous ferez mieux que le comprendre. Vous l'accepterez, vous l'accueillerez, vous en ferez pleinement partie."

Winston s'était suffisamment remis pour pouvoir parler.

"Vous ne pouvez pas !" dit-il faiblement.

"Que voulez-vous dire par là, Winston ?"

"Vous ne pouvez pas créer un monde tel que celui que vous venez de décrire. C'est un rêve. C'est impossible."

"Pourquoi ?"

"Il est impossible de fonder une civilisation sur la peur, la haine et la cruauté. Cela ne pourrait pas durer."

"Et pourquoi pas ?"

"Elle n'aurait aucune vitalité. Elle se désintègrerait. Elle se suiciderait."

"Absurde. Vous avez l'impression que la haine est plus épuisante que l'amour. Pourquoi devrait-il en être ainsi ? Et si c'était le cas, quelle différence cela ferait-il ? Supposez que nous choisissions de vieillir plus vite. Supposez que nous accélérions le rythme de la vie humaine de façon à ce que les hommes soient séniles à trente ans. Même alors, quelle différence cela ferait-il ? Ne pouvez-vous comprendre que la mort des individus n'est pas la mort ? Le Parti est immortel."

Comme toujours, la voix avait acculé Winston à l'impuissance.

De plus, il craignait que s'il persistait à le contredire, O'Brien tournât encore le cadran. Et pourtant il ne pouvait garder le silence. Faiblement, sans argumentation, avec rien d'autre pour le soutenir que son inexprimable horreur face à ce que venait de déclarer O'Brien, il repassa à l'attaque.

"Je ne sais pas – peu m'importe. D'une façon ou d'une autre, vous échouerez. Quelque chose vous vaincra. La vie vous vaincra."

"Nous contrôlons la vie, Winston, à tous ses niveaux. Vous vous imaginez qu'il existe une chose qu'on appelle la nature humaine, qui sera révoltée par ce que nous faisons et qui se retournera contre nous. Mais nous créons la nature humaine. Les hommes sont infiniment malléables. Ou peut-être en êtes-vous revenu à votre ancienne idée des prolétaires ou des esclaves qui se soulèvent et nous renversent. Sortez-vous ça de l'esprit. Ils sont impuissants, comme des animaux. L'humanité, c'est le Parti. Les autres, sont hors humanité, insignifiants."

“Peu importe. Au final, ils vous battront. Tôt ou tard ils vous verront tels que vous êtes, et alors ils vous mettront en pièces.”

“Voyez-vous une quelconque preuve que cela soit en train d’arriver ? Ou une raison pour que cela arrive ?”

“Non. Je le crois. Je SAIS que vous échouerez. Il y a quelque chose dans l’univers - je ne sais pas, un esprit, un principe – que vous ne pourrez jamais dominer.”

“Croyez-vous en Dieu, Winston ?”

“Non.”

“Alors quel est-il, ce principe qui nous vaincra ?”

“Je ne sais pas. L’esprit humain.”

“Et vous vous considérez comme un homme ?”

“Oui.”

“Si vous êtes un homme, Winston, alors vous êtes le dernier homme. Votre race est éteinte ; nous sommes ses héritiers. Comprenez-vous que vous êtes SEUL ? Vous êtes en dehors de l’histoire, vous êtes inexistant.”

Son attitude changea et il dit, plus durement : “Et vous pensez que vous êtes moralement supérieur à nous, avec nos mensonges et notre cruauté ?”

“Oui, je me considère supérieur.”

O’Brien ne parlait plus. C’étaient maintenant deux autres voix qui parlaient.

Après un moment, Winston reconnut sa propre voix dans l'une des deux voix. C’était un enregistrement de la conversation qu’il avait eue avec O’Brien, le soir où il s’était engagé dans la Confrérie. Il s’entendit promettre de mentir, de voler, de faire des faux, d’assassiner, d’inciter à la consommation de drogues et à la prostitution, de propager des maladies vénériennes, et d’envoyer du vitriol sur le visage d’un enfant. O’Brien eut un petit geste d’impatience, comme pour dire que cette démonstration était à peine nécessaire. Puis il tourna un bouton, et les voix s’arrêtèrent.

“Levez-vous de ce lit” dit-il.

Les liens s’étaient détachés d’eux-mêmes. Winston posa les jambes sur le sol et se mit debout en titubant.

“Vous êtes le dernier homme” dit O’Brien. “Vous êtes le gardien de l’esprit humain. Vous allez vous voir tel que vous êtes. Ôtez vos vêtements.”

Winston défit la lanière qui maintenait sa tenue. La fermeture-éclair avait été arrachée depuis longtemps. Il ne se rappelait pas avoir enlevé en même temps tous ses vêtements depuis son arrestation. Sous son bleu de travail, son corps était entouré de haillons jaunâtres répugnants, dans lesquels on pouvait à peine reconnaître les restes de sous-

vêtements. Tandis qu'il les faisait glisser au sol, il vit qu'il y avait un miroir en tryptique à l'autre bout de la pièce. Il s'en approcha, puis s'arrêta. Il avait poussé un cri involontaire.

"Allez-y" dit O'Brien. "Tenez-vous entre les deux côtés du miroir. Vous vous verrez aussi de profil."

Il s'était arrêté parce qu'il avait peur. Une chose voûtée grisâtre, semblable à un squelette, s'avançait vers lui. Son apparence était effrayante, et pas seulement parce qu'il savait qu'il s'agissait de lui-même. Il s'approcha plus près. Le visage de la créature, à cause de sa posture courbée, paraissait protubérant. Un visage triste de prisonnier, un front dégarni se prolongeant sur un crâne chauve, un nez de travers, et des pommettes meurtries sous des yeux féroces et vigilants. Les joues étaient marquées, la bouche rentrée. Certainement, c'était son propre visage, mais qui s'était transformé, lui semblait-il, plus radicalement encore que son esprit. Les émotions qu'exprimait ce visage ne correspondaient pas à celles qu'il ressentait. Il était devenu partiellement chauve. Au début il avait pensé que ses cheveux étaient devenus gris, mais c'était son cuir chevelu qui était devenu gris. A part ses mains et un cercle autour de son visage, son corps était entièrement gris, incrusté de vieille crasse. Ici et là, sous la saleté, se voyaient les cicatrices rouges de ses blessures, et sous la cheville l'ulcère variqueux était une masse enflammée dont la peau s'écaillait. Mais le plus terrifiant, c'était la maigreur de son corps. La cage thoracique était aussi étroite que celle d'un squelette ; les jambes avaient fondu si bien que les genoux étaient plus épais que les cuisses. Il comprenait maintenant ce qu'avait voulu dire O'Brien lorsqu'il lui avait parlé de la vue de côté : la courbure de la colonne vertébrale était stupéfiante.

Les fines épaules étaient plongées en avant, faisant de la poitrine une cavité, le cou décharné semblait plier doublement sous le poids du crâne. Au jugé, il aurait dit que c'était le corps d'un homme de soixante ans, souffrant d'une maladie chronique.

"Vous avez pensé quelquefois" dit O'Brien, "que mon visage – le visage d'un membre du Cercle intérieur du Parti – avait l'air vieux et usé. Que pensez-vous de votre propre visage ?"

Il saisit Winston par l'épaule et le fit se retourner afin qu'il lui fît face.

"Regardez dans quel état vous êtes !" dit-il. "Regardez cette crasse répugnante sur tout votre corps. Regardez la saleté entre vos orteils. Regardez cette plaie dégoûtante qui suppure sur votre jambe. Savez-vous que vous puez comme un bouc ? Certainement, vous avez fini par ne plus vous en rendre compte. Regardez cette maigreur. Vous voyez ? Mon index et mon pouce peuvent faire le tour de votre biceps. Je pourrais vous casser le cou comme à un poulet. Savez-vous que vous avez perdu vingt-cinq kilos depuis que

vous êtes entre nos mains ? Même vos cheveux s'en vont par poignées. Regardez !" et d'un geste il arracha une touffe de cheveux de la tête de Winston.

"Ouvrez la bouche. Il vous reste neuf, dix, onze dents. Combien en aviez-vous quand vous êtes arrivé parmi nous ? Et le peu qu'il vous reste vous tombe de la mâchoire ! Regardez !"

Il saisit l'une des incisives restantes de Winston entre son pouce et son index puissants. Une violente douleur jaillit dans la mâchoire de Winston. O'Brien avait arraché la dent jusqu'à la racine. Il la balança à travers la cellule. "Vous êtes en train de pourrir" dit-il. "Vous tombez en morceaux. Vous êtes quoi ? Un sac d'immondices. Maintenant tournez-vous et regardez-vous à nouveau dans le miroir. Vous voyez cette chose qui vous fait face ? C'est le dernier homme. Si vous êtes humain, alors voilà l'humanité. Maintenant, rhabillez-vous."

Winston commença à se rhabiller, avec des mouvements lents et raides.

Jusqu'à cet instant, il n'avait pas remarqué à quel point il était maigre et faible. Une seule pensée obsédait son esprit : il devait se trouver là depuis plus longtemps qu'il ne l'imaginait.

Puis soudain, alors qu'il fixait les misérables guenilles autour de lui, un sentiment de pitié pour son corps en ruines le submergea. Avant qu'il puisse réaliser ce qu'il était en train de faire, il s'était écroulé sur un petit tabouret qui se trouvait à côté du lit, et il fondit en larmes. Il était conscient de sa laideur, de son inélégance, un tas d'os dans des sous-vêtements répugnants, assis à pleurer dans la lumière blanche et crue, mais il ne pouvait s'arrêter. O'Brien posa une main sur son épaule, presque avec douceur.

"Ca ne durera pas toujours" dit-il. "Vous pouvez y échapper quand vous le voudrez. Tout dépend de vous."

"C'est vous qui avez fait ça !" dit-il. "Vous m'avez réduit à cet état !"

"Non, Winston. C'est vous qui vous y êtes réduit. C'est ce que vous avez accepté quand vous vous êtes dressé contre le Parti. Tout était contenu dans le premier acte. Tout ce qui vous arrive était prévisible.."

Il fit une pause, puis poursuivit :

"Nous vous avons battu, Winston. Nous vous avons brisé. Vous avez vu à quoi ressemble votre corps. Votre esprit est dans le même état. Je ne pense pas qu'il puisse rester en vous beaucoup de fierté. Vous avez été frappé et flagellé et insulté, vous avez hurlé de douleur, vous vous êtes vautré sur le sol dans votre propre sang et votre propre vomi. Vous avez imploré pitié, vous avez trahi tout et tout le monde. Pouvez-vous imaginer une seule dégradation qui ne vous ait été infligée ?"

Winston avait cessé de pleurer, même si des larmes coulaient toujours de ses yeux. Il les leva vers O'Brien.

"Je n'ai pas trahi Julia" dit-il.

O'Brien le regarda pensivement. "Non" dit-il. "Non, c'est parfaitement vrai. Vous n'avez pas trahi Julia."

Le respect particulier qu'il éprouvait pour O'Brien, et que rien ne pouvait visiblement détruire, s'imposa à nouveau à Winston. Comme il était intelligent, pensait-il, comme il était intelligent ! O'Brien ne manquait jamais de comprendre ce qu'on lui disait. Tout le monde sur terre aurait immédiatement répondu qu'il AVAIT trahi Julia. Car, que ne lui avaient-ils extorqué sous la torture ? Il leur avait dit tout ce qu'il savait sur elle, ses habitudes, son caractère, son passé, il avait raconté de la façon la plus triviale tout ce qui était arrivé lors de leurs rencontres, tout ce qu'il lui avait dit et ce qu'elle lui avait dit, leurs repas de marché noir, leur adultère, leurs vagues complots contre le Parti – tout. Et pourtant, dans le sens qu'il donnait à ce mot, il ne l'avait pas trahie. Il n'avait pas cessé de l'aimer, ses sentiments pour elle étaient restés les mêmes. O'Brien avait compris ce qu'il voulait dire sans avoir eu besoin d'explications.

"Dites-moi" dit-il, "quand me fusillera-t-on ?"

"Ca peut être dans longtemps" dit O'Brien. "Vous êtes un cas difficile. Mais ne perdez pas espoir. Tout le monde est guéri tôt ou tard. A la fin, nous vous fusillerons.

Chapitre 4

Il allait beaucoup mieux. Il reprenait du poids et des forces chaque jour, si l'on pouvait parler de "jours". La lumière blanche et le bourdonnement n'avaient pas changé, mais la cellule était un peu plus confortable que celles où il avait été auparavant. Il y avait un oreiller et un matelas sur le lit de camp, et un tabouret pour s'asseoir. Ils lui avaient donné un bain, et l'avaient autorisé à se laver lui-même relativement souvent dans une bassine de métal. Ils lui donnaient même de l'eau plus chaude pour se laver. Ils lui avaient donné de nouveaux sous-vêtements et un nouveau bleu de travail. Ils avaient soigné son ulcère variqueux avec un onguent apaisant. Ils avaient arraché les chicots qui lui restaient et lui avaient donné une nouvelle dentition.

Des semaines ou des mois avaient dû s'écouler. Il lui aurait été possible, à présent, de tenir le compte du passage des jours, s'il en avait éprouvé le besoin, car il était nourri, selon toute apparence, à intervalles réguliers. Il recevait, selon ses estimations, trois repas par jour ; parfois il se demandait s'il les recevait durant la nuit ou durant le jour.

La nourriture était étonnamment bonne, avec de la viande une fois sur trois. Une fois il y eut même un paquet de cigarettes. Il n'avait pas d'allumettes, mais le garde qui ne parlait jamais, et qui lui apportait ses repas, pouvait lui donner du feu. La première fois qu'il essaya de fumer, cela le rendit malade, mais il persévéra, et fit durer le paquet un long moment, en fumant une demi-cigarette après chaque repas.

Ils lui avaient donné une ardoise blanche avec un stylo effaçable accroché à un coin. Au début il ne s'en servit pas. Même lorsqu'il était éveillé, il était dans un état de torpeur complète. Souvent il s'allongeait, entre un repas et le suivant, presque sans remuer, parfois endormi, parfois éveillé en de vagues rêveries où il lui coûtait trop d'ouvrir les yeux. Il s'était depuis longtemps habitué à dormir avec une forte lumière dans la figure. Cela ne faisait pas de différence, sauf que les rêves étaient plus cohérents. Il rêva beaucoup pendant toute cette période, et c'étaient toujours des rêves heureux. Il était au Pays d'Or, ou bien il était assis parmi des ruines immenses, glorieuses et ensoleillées, avec sa mère, avec Julia, avec O'Brien - ne faisant rien, juste assis au soleil, à parler de choses paisibles. De même, les pensées qu'il avait une fois éveillé concernaient essentiellement ses rêves. Il semblait avoir perdu le pouvoir de l'effort intellectuel, maintenant que le stimulus de la douleur avait été retiré. Il ne s'ennuyait pas, il n'avait aucun désir de parler ou de se distraire. Être tout simplement seul, sans être battu ou interrogé, avoir assez à manger, et être propre, suffisait à le satisfaire pleinement.

Par degrés il en vint à passer un peu moins de temps à dormir, mais il ne ressentait toujours aucun désir de se lever de son lit. Tout ce dont il avait envie était de rester tranquillement allongé et de sentir la force revenir dans son corps. Il se tâtait lui-même, ici et là, pour s'assurer que ce n'était pas une illusion, que ses muscles se renforçaient et que sa peau se retendait. Finalement il fut indubitable qu'il était en train de grossir ; ses cuisses étaient maintenant décidément plus épaisses que ses genoux. Après cela, d'abord avec une certaine réticence, il commença à faire un peu d'exercice régulièrement. En peu de temps il fut capable de marcher trois kilomètres, mesurés en comptant les pas dans la cellule, et ses épaules voûtées se redressèrent. Il parvint à faire des exercices plus élaborés, et fut surpris et humilié de découvrir tout ce qu'il ne pouvait pas faire. Il ne pouvait pas aller plus vite que la marche, il ne pouvait pas tenir son tabouret à bout de bras, il ne pouvait se tenir sur une seule jambe sans tomber. Il s'accroupit sur ses talons, et se rendit compte, par d'atroces douleurs au talon et au mollet, qu'il pouvait tout juste se remettre debout. Il s'allongea à plat ventre et essaya de faire des pompes. C'était sans espoir, il ne put se soulever du moindre centimètre. Mais après quelques jours – quelques repas – il réussit même cet exploit. Un jour vint où il put le faire six fois d'affilée. Il commençait à être réellement fier de son corps, et à caresser l'espoir intermittent que son visage aussi était en train de redevenir normal.

Ce n'était que lorsqu'il lui arrivait par hasard de mettre la main sur son crâne chauve qu'il se souvenait du visage couturé, ruiné, qui lui avait rendu son regard dans le miroir.

Son esprit se fit plus actif. Il s'assit sur le lit de camp, son dos contre le mur et l'ardoise sur les genoux, et se mit délibérément au travail pour se rééduquer. Il avait capitulé, cela était acquis. En réalité, comme il le voyait maintenant, il avait été prêt à capituler bien longtemps avant d'en prendre la décision. A partir du moment où il fut à l'intérieur du ministère de l'Amour - et oui, même pendant ces minutes où lui et Julia s'étaient tenus impuissants pendant que la voix de métal de l'écrantel leur disait quoi faire – il avait pris conscience de la frivolité, de la vacuité de sa tentative de s'élever contre la puissance du Parti. Il savait maintenant que pendant 7 ans la Police de la Pensée l'avait observé comme un scarabée sous une loupe grossissante. Il n'y avait pas d'acte physique, pas de mot prononcé, qu'ils n'eussent remarqué, pas de pensée qu'ils n'eussent été capables d'inférer. Même le grain de poussière blanchâtre sur la couverture de son journal, ils l'avaient soigneusement replacé. Ils lui avaient fait écouter des enregistrements, montré des photos. Certaines étaient des photos de Julia et de lui. Oui, même... Il ne pouvait plus combattre le Parti plus longtemps. En plus, le Parti avait raison. Il devait en être ainsi ;

comment un cerveau collectif et immortel pourrait-il se tromper ? A quel standard externe pouviez-vous comparer ses jugements ? La santé était statistique. Il fallait simplement apprendre à penser comme eux. Seulement -- !

Le stylo lui paraissait gros et incommode entre ses doigts. Il commença à coucher par écrit les pensées qui lui venaient à l'esprit. Il écrivit d'abord en grosses capitales maladroites : "La liberté est un esclavage". Puis, presque sans s'interrompre, il écrivit en dessous : "Deux et deux font cinq".

Mais alors survint une sorte de blocage. Son esprit, comme s'il s'effarouchait de quelque chose, semblait incapable de se concentrer plus avant. Il savait qu'il savait ce qui venait après, mais pour le moment il ne pouvait s'en souvenir. Quand il y parvint, ce fut uniquement par un raisonnement conscient qu'il déduisit ce que cela devait être : cela ne vint pas tout seul. Il écrivit : "Dieu est Puissance".

Il acceptait tout. Le passé était altérable. Le passé n'avait jamais été altéré. L'Océanie était en guerre contre l'Estasie. L'Océanie avait toujours été en guerre contre l'Estasie. Jones, Aaronson, et Rutherford étaient coupables des crimes dont on les accusait. Il n'avait jamais vu la photographie qui les disculpait. Cette photographie n'avait jamais existé, il l'avait inventée. Il se souvenait d'avoir eu d'autres souvenirs, mais il s'agissait de faux souvenirs, produits d'une sorte d'illusion. Comme tout était facile ! Il suffisait de se rendre, et tout le reste suivait. C'était comme de nager contre un courant qui vous ramenait en arrière, aussi fort que vous luttiez, et puis soudainement de décider de faire demi-tour et d'aller dans le sens du courant plutôt que de vous y opposer. Rien ne changeait, en dehors de votre attitude : la chose prédestinée arrivait dans tous les cas. Il ne savait même plus pourquoi il s'était un jour rebellé. Tout était facile, sauf -- !

Tout pouvait être vrai. Les prétendues lois de la nature étaient une absurdité. La loi de la gravité était une absurdité. "Si je le souhaitais", avait dit O'Brien, "je pourrais flotter au-dessus du sol comme une bulle de savon". Winston avait compris. "S'il PENSE qu'il flotte au-dessus du sol, et si simultanément je PENSE que je le vois flotter, alors la chose arrive." Soudain, comme un bloc se détachant d'une épave coulée et crevant la surface de l'eau, la pensée éclata dans son esprit : "La chose n'arrive pas vraiment. On l'imagine. C'est une hallucination." Il refoula cette pensée instantanément. L'erreur était évidente. Elle présupposait que quelque part, en dehors de soi, il y avait un "vrai" monde, où des choses "réelles" arrivaient. Mais comment pourrait exister un tel monde ? Quelle connaissance avons-nous de quoi que ce soit, à part de nos propres esprits ? Tous les événements sont dans l'esprit. Tout ce qui arrive dans l'ensemble des esprits, arrive réellement.

Il n'eut aucune difficulté à rectifier son erreur, et ne fut pas en danger d'y succomber. Il réalisa, cependant, qu'une telle pensée n'aurait même pas dû lui venir. L'esprit devait créer un angle mort à chaque fois qu'une pensée dangereuse se présentait. Ce processus devait être automatique, instinctif. "Stopcrime", comme on le disait en Neuvlang. Il se mit à s'exercer au Stopcrime. Il se représenta des propositions - "Le Parti dit que la Terre est plate", "le Parti dit que la glace est plus lourde que l'eau", et s'entraina à cesser de voir ou de comprendre les arguments qui les contredisaient. Ce n'était pas facile. Cela demandait de grandes capacités de raisonnement et d'improvisation. Les problèmes arithmétiques soulevés, par exemple, par une proposition telle que "deux et deux font cinq", étaient au-delà de sa capacité intellectuelle. Il fallait alors une sorte de gymnastique de l'esprit : être capable de faire usage, à un moment donné, de la logique la plus délicate, et être capable, un moment après, de se montrer indifférent aux plus grossières erreurs logiques. La stupidité était aussi nécessaire que l'intelligence, et aussi difficile à atteindre.

Pendant tout ce temps, avec une partie de son esprit, il se demandait dans combien de temps ils l'exécuteraient. "Tout dépend de vous", avait dit O'Brien, mais il savait qu'il n'y avait aucun acte conscient par lequel il pourrait raccourcir l'échéance. Cela pouvait être dans dix minutes ou dans dix ans. Ils pouvaient le garder des années confiné dans sa solitude, ils pouvaient l'envoyer dans un camp de travail, ils pouvaient le relâcher pour un temps, comme ils le faisaient parfois. Il était parfaitement possible qu'avant d'être exécuté, le drame de son arrestation et de son interrogatoire dût être rejoué entièrement. La seule chose certaine était que la mort n'arrivait jamais au moment où on l'attendait. La tradition – une tradition informulée : que vous connaissiez confusément, sans qu'on vous l'ait jamais décrite - était qu'ils vous tiraient une balle par derrière ; toujours dans la nuque, sans préambule, tandis que vous marchiez le long d'un couloir, d'une cellule à une autre.

Un jour – mais "un jour" n'était pas le mot juste ; cela pouvait tout aussi bien être au milieu de la nuit : "une fois" – il tomba dans une étrange et bienheureuse rêverie. Il marchait le long d'un couloir, dans l'attente de la balle. Il savait qu'elle arriverait d'un moment à l'autre. Tout était arrangé, lissé, réconcilié. Il n'y avait plus de doutes, plus d'arguments, plus de douleur, plus de peur. Son corps était fort et vigoureux. Il marchait facilement, avec une joie de bouger, comme s'il marchait dans la lumière du soleil. Il n'était plus dans les étroits couloirs blancs du ministère de l'Amour, il était dans l'énorme couloir ensoleillé, d'un kilomètre de large, qu'il avait eu l'impression d'emprunter lors de son délire médicamenteux. Il était au Pays d'Or, suivant le sentier à travers la vieille pâture

broutée par les lapins. Il pouvait sentir le gazon ras et élastique sous ses pieds et les doux rayons du soleil sur son visage. Au bout du champ étaient les ormes, remuant légèrement, et quelque part au-delà il y avait le cours d'eau dans lequel les carpes nageaient dans les vasques vertes, sous les saules. Soudain il s'éveilla, glacé d'effroi. La sueur inondait son dos. Il s'était entendu lui-même crier à haute voix : "Julia ! Julia ! Julia, mon amour ! Julia !"

Pendant un instant il avait eu une hallucination accablante de sa présence. Elle ne semblait pas seulement être à côté de lui, mais à l'intérieur de lui. C'était comme si elle était entrée dans la texture de sa peau. A cet instant il l'avait aimée beaucoup plus qu'il ne l'avait jamais aimée lorsqu'ils étaient ensemble et libres. Et il savait que quelque part, elle était encore en vie et avait besoin de son aide.

Il s'allongea sur son lit et essaya de se reprendre. Qu'avait-il fait ? Combien d'années avait-il ajouté à sa servitude par ce moment de faiblesse ? Dans un moment il allait entendre le bruit des bottes à l'extérieur. Ils ne pouvaient pas laisser une telle explosion impunie. Ils sauraient maintenant, si toutefois ils l'avaient ignoré jusque-là, qu'il ne respectait pas le contrat qu'il avait passé avec eux. Il obéissait au Parti, mais il le haïssait toujours. Jadis, il avait caché un esprit hérétique derrière une apparence de conformité. Maintenant, il s'était retranché un pas en arrière : son esprit s'était rendu, mais il avait espéré conserver l'intimité de son cœur inviolée. Il savait qu'il était dans l'erreur, mais il préférait être dans l'erreur. Ils le comprendraient – O'Brien le comprendrait. Tout était avoué dans cet unique et stupide cri.

Il lui faudrait tout recommencer. Cela prendrait peut-être des années. Il se passa une main sur le visage, tâchant de se familiariser avec sa nouvelle apparence. Il y avait de profonds sillons dans les joues, les pommettes étaient saillantes, le nez aplati. De plus, depuis la dernière fois où il s'était vu dans le miroir, on lui avait donné une nouvelle dentition. Il n'était pas facile de demeurer impassible quand vous ne saviez pas à quoi votre visage ressemblait. De toutes façons, un simple contrôle des traits était insuffisant. Pour la première fois il perçut que si vous vouliez garder un secret, il fallait aussi vous le cacher à vous-même. Vous deviez avoir conscience de sa présence tout le temps, mais tant que ce n'était pas nécessaire, vous ne deviez jamais le laisser affleurer à votre conscience, sous quelque forme nommable que ce soit. A partir de maintenant il ne devrait pas seulement penser droit ; il devrait sentir droit, rêver droit. Et tout ce temps, il devrait garder sa haine enfermée à l'intérieur de lui comme une boule de matière qui était à la fois une partie de lui et déconnectée du reste de son corps, à la manière d'un kyste.

Un jour ils décideraient de l'exécuter. Vous ne saviez pas quand cela arriverait, mais il devait être possible de le deviner quelques secondes avant. Toujours par derrière, pendant qu'on marchait le long d'un couloir. Dix secondes seraient assez. Dans ce laps de temps, le monde à l'intérieur de lui pouvait basculer. Et alors soudain, sans un mot articulé, sans une hésitation dans son pas, sans changer une ligne de son visage – soudain il tomberait le masque et bang ! Sa haine se remettrait en marche. La haine l'emplirait comme une énorme flamme rugissante. Et presque au même moment, bang ! La balle fuserait, trop tard, ou trop tôt. Ils mettraient son cerveau en pièces avant de pouvoir le réparer. La pensée hérétique serait impunie, sans remords, hors de leur atteinte pour toujours. Ils auraient fait un trou dans leur propre perfection. Mourir en les haïssant, c'était la liberté. Il ferma les yeux. C'était plus difficile que d'accepter une discipline intellectuelle. Il fallait se dégrader soi-même, se mutiler soi-même. Il lui fallait plonger dans la plus sale des saletés. Quelle était la chose la plus horrible, celle qui donnait le plus la nausée ?

Il pensa à Big Brother. L'énorme visage (parce qu'il l'avait toujours vu sur des affiches, il y pensait toujours comme à une chose d'un mètre d'envergure), avec sa lourde moustache noire et ses yeux qui vous suivaient partout, semblait flotter à l'intérieur de son esprit, animé d'un mouvement propre. Quels étaient ses vrais sentiments envers Big Brother ?

Il y eut un lourd martèlement de bottes dans le couloir. La porte d'acier s'ouvrit en battant bruyamment. O'Brien entra dans la cellule. Derrière lui étaient l'officier au visage de cire et les gardes en uniformes noirs.

"Levez-vous", dit O'Brien. "Venez par ici."

Winston se posta en face de lui. O'Brien prit les épaules de Winston entre ses mains fortes et le regarda de près.

"Vous avez pensé à me tromper", dit-il. "C'était idiot. Tenez-vous plus droit. Regardez-moi dans les yeux."

Il s'arrêta, et continua d'une voix plus douce :

"Vous faites des progrès. Intellectuellement il reste très peu de mauvais en vous. C'est seulement au niveau émotionnel que vous avez échoué dans votre progression. Dites-moi, Winston – et, souvenez-vous, pas de mensonges : vous savez que je suis toujours capable de détecter un mensonge – dites-moi, quels sont vos véritables sentiments envers Big Brother ?"

"Je le hais."

"Vous le haïssez. Bien. Alors le temps est venu pour vous de franchir la dernière marche. Vous devez aimer Big Brother. Ce n'est pas suffisant de lui obéir : il faut l'aimer."

Il relâcha Winston en le poussant légèrement vers les gardes.

“Salle 101”, dit-il.

Chapitre 5

A chaque étape de son emprisonnement, il avait su, ou avait pensé savoir, où il se trouvait dans le bâtiment sans fenêtres. Peut-être y avait-il de légères différences dans la pression de l'air. Les cellules dans lesquelles les gardes l'avaient battu étaient en-dessous du niveau du sol. La pièce dans laquelle il avait été interrogé par O'Brien était en haut, près du toit. Cet endroit-ci était loin sous le sol, aussi profond qu'il était possible d'aller.

C'était plus grand que toutes les cellules où il avait été. Mais il ne prêta que peu d'attention à son environnement. Tout ce qu'il vit, ce furent deux petites tables juste en face de lui, chacune recouverte d'un tapis vert. L'une n'était qu'à un ou deux mètres de lui, l'autre était plus loin, près de la porte. Il était sanglé à une chaise, si étroitement qu'il ne pouvait absolument pas bouger, même pas sa tête. Une sorte d'appuie-tête la maintenait, le forçant à regarder droit devant lui.

Pendant un moment il fut seul, puis la porte s'ouvrit et O'Brien entra.

"Vous m'avez demandé une fois" dit O'Brien, "ce qu'était la chambre 101. Je vous ai dit que vous connaissiez déjà la réponse. Tout le monde la connaît. Ce qui se trouve dans la chambre 101, c'est la pire chose au monde."

La porte s'ouvrit à nouveau. Un garde entra ; il portait un objet fait en fil de fer, une boite ou une sorte de panier. Il l'installa sur la table la plus éloignée. A cause de la position qu'occupait O'Brien, Winston ne put voir de quoi il s'agissait.

"La pire chose au monde" dit O'Brien, "varie d'un individu à l'autre : être enterré vivant, mourir par le feu, par noyade, être empalé, ou cinquante autres morts. Il y a même des cas où c'est une chose assez triviale, même pas fatale."

Il s'était déplacé un peu sur le côté, afin que Winston ait une meilleure vue sur la chose posée sur la table. C'était une cage de métal oblongue, avec une poignée sur le dessus pour pouvoir la transporter. Quelque chose était fixé sur le devant, ressemblant à un masque d'escrime, la face concave tournée vers l'extérieur. Bien que ce fût à trois ou quatre mètres de lui, il pouvait voir que la cage était divisée dans le sens de la longueur en deux compartiments, et qu'il y avait des sortes de créatures dans chacun d'entre eux. C'étaient des rats.

"Dans votre cas" dit O'Brien, "Il se trouve que la pire chose au monde, ce sont les rats."

Une sorte de tremblement prémonitoire, une peur d'il ne savait quoi, s'était emparée de Winston dès qu'il avait posé les yeux sur la cage. Mais à ce moment, la signification du masque fixé sur le devant s'imposa à lui. Ses intestins lui semblèrent se liquéfier.

“Vous ne pouvez pas faire ça !” cria-t-il d’une voix aigüe et brisée. “Vous ne pouvez pas, vous ne pouvez pas ! C’est impossible.”

“Vous souvenez-vous" dit O’Brien, “du moment de panique que vous ressentiez souvent dans vos rêves ? Il y avait un mur de ténèbres en face de vous, et un rugissement dans vos oreilles. Il y avait quelque chose de terrible de l’autre côté du mur. Vous saviez ce que c’était, mais vous n’osiez pas l’affronter ouvertement. C’étaient les rats qui se trouvaient de l’autre côté du mur.”

“O’Brien !” dit Winston, dans un effort pour contrôler sa voix. “Vous savez que ce n’est pas nécessaire. Que voulez-vous que je fasse ?”

O’Brien ne répondit pas directement. Quand il répondit, ce fut avec ce ton didactique qu’il affectait parfois. Il regarda pensivement au loin, comme s’il s’adressait à un auditoire quelque part dans le dos de Winston.

“En elle-même” dit-il, “la douleur n’est pas toujours suffisante. Il y a des occasions où un être humain pourra résister à la douleur, et même jusqu’à la mort. Mais pour chacun, il est une chose qui n’est pas supportable – à laquelle on ne peut pas faire face. Le courage ou la couardise n’ont rien à y voir. Si vous tombez dans le vide, ce n’est pas de la couardise de s’agripper à une corde. Si vous remontez d’une eau profonde, ce n’est pas de la couardise de remplir d’air vos poumons. C’est simplement un instinct contre lequel on ne peut pas lutter. C’est la même chose avec les rats. Pour vous, ils ne sont pas supportables. Ils sont une forme de pression contre laquelle vous ne pouvez pas résister, même si vous le vouliez. Vous ferez ce qu’on attend de vous.”

“Mais qu’est-ce que c’est, qu’est-ce que c’est ? Comment puis-je le faire si j’ignore de quoi il s’agit ?”

O’Brien prit la cage et l’amena sur la table la plus proche. Il l’installa avec précaution sur le tapis vert. Winston pouvait entendre son sang battre à ses oreilles. Il avait m’impression d’être assis là, dans une solitude absolue. Il était au milieu d’une vaste plaine vide, un désert plat inondé de soleil, à travers lequel tous les sons lui parvenaient à travers des distances immenses.

Et pourtant la cage avec les rats n’était pas à deux mètres de lui. C’étaient des rats énormes. Ils avaient l’âge où leur museau devient brutal et féroce, et leur fourrure devient brune au lieu de grise.

“Le rat” dit O’Brien, s’adressant toujours à son invisible auditoire, “bien qu’il soit un rongeur, est carnivore. Vous le savez. Vous aurez sans doute entendu parler de ce qui arrive dans les quartiers pauvres de cette ville. Dans certaines rues, les femmes n’osent pas laisser leur bébé seul dans la maison, même pour cinq minutes. Les rats sont

certains de l'attaquer. En assez peu de temps, ils le rongeraient jusqu'à l'os. Ils attaquent aussi les personnes malades ou mourantes. Ils montrent une intelligence stupéfiante dans leur capacité à savoir quand un être humain est sans défense."

Il y eut une explosion de couinements dans la cage. Winston eut l'impression qu'ils venaient de très loin. Les rats se battaient ; ils essayaient de s'atteindre l'un l'autre à travers la séparation. Il entendit aussi un profond gémissement de désespoir, qui lui sembla surgir d'une autre personne que lui-même. O'Brien prit la cage, et ce faisant il actionna quelque chose qui produisit un brusque déclic. Winston essayait frénétiquement de se libérer de la chaise. C'était sans espoir ; chaque partie de lui, même sa tête, était maintenue fermement.

O'Brien rapprocha la cage. Elle était à moins d'un mètre du visage de Winston.

"J'ai actionné le premier levier" dit O'Brien. "Vous comprenez la conception de cette cage. Le masque s'ajustera à votre visage, ne laissant aucune sortie. Quand j'actionnerai cet autre levier, la porte de la cage coulissera vers le haut. Ces brutes affamées sortiront aussitôt comme des balles. Avez-vous déjà vu un rat sauter en l'air ? Ils bondiront sur votre visage et creuseront directement dedans. Parfois ils attaquent d'abord les yeux. Parfois ils passent à travers les joues et dévorent la langue."

La cage se rapprochait, encore et encore. Winston entendit une succession de cris stridents qui semblaient provenir de l'air au-dessus de sa tête. Mais il luttait furieusement contre la panique. Réfléchir, réfléchir, même s'il ne restait qu'une fraction de seconde – réfléchir était son unique espoir. Soudain l'horrible odeur fétide des bêtes lui frappa les narines. Il fut pris d'un spasme de nausée et perdit presque conscience.

Tout était devenu noir. Pendant un instant il fut un fou, un animal hurlant. Et pourtant il émergea des ténèbres, s'accrochant à une idée. Il y avait un moyen et un seul de se sauver. Il devait interposer un autre être humain, le CORPS d'un autre être humain, entre lui-même et les rats.

Le cercle formé par le masque était maintenant assez grand pour cacher à son regard tout le reste. La porte en fil de fer était à deux empans de son visage. Les rats savaient ce qui allait arriver. L'un des deux sautait dans tous les sens ; l'autre, un vieux rat d'égout squameux, se tenait debout, ses mains roses contre les barres, et reniflait l'air férocement. Winston pouvait voir ses moustaches et ses dents jaunes. A nouveau, une panique noire s'empara de lui. Il était aveugle, sans défense, stupide.

"C'était une punition fréquente dans la Chine impériale" dit O'Brien, plus didactique que jamais.

Le masque se refermait sur son visage. La grille de la cage effleurait ses joues. Et soudain – non, ce ne fut pas une libération, mais seulement un espoir, un minuscule fragment d'espoir. Trop tard, peut-être trop tard. Mais il venait juste de comprendre que dans le monde entier, il n'existait qu'UNE SEULE personne à qui il pouvait transférer cette punition – UN SEUL corps qui pouvait être jeté entre lui et les rats. Et il criait frénétiquement, encore et encore.

"Faites ça à Julia ! Faites ça à Julia ! Pas à moi ! Julia ! Je me fiche de ce que vous lui ferez. Déchirez son visage, déchirez-la jusqu'aux os. Pas moi ! Julia, pas moi !"

Il tombait en arrière, dans des gouffres insondables, loin des rats. Il était toujours attaché à la chaise, mais il était tombé à travers le sol, à travers les murs du bâtiment, à travers la terre, à travers les océans, à travers l'atmosphère, dans l'espace, dans les abîmes entre les étoiles - toujours plus loin, plus loin, plus loin des rats. Il était à des années-lumière, mais O'Brien se tenait toujours à ses côtés.

Il sentait toujours le contact froid du treillis métallique contre sa joue. Mais à travers les ténèbres qui l'enveloppaient, il entendit un autre déclic métallique, et il sut que la porte de la cage avait été refermée, et pas ouverte.

Chapitre 6

Le Café du Châtaigner était presque vide. Une fenêtre laissait passer un rayon de soleil qui tombait, oblique, sur les tables poussiéreuses. Il était quinze zéro zéro, l'heure solitaire. Les écrantels déversaient une musique métallique. WInston était assis à son coin habituel, regardant le fond de son verre vide. De temps en temps, il jetait un œil à un vaste visage qui le regardait depuis le mur opposé. BIG BROTHER TE REGARDE, était-il écrit. Sans qu'on lui demande, un garçon vint emplir son verre avec du Gin de la Victoire, qu'il mélangea avec quelques rasades d'une autre bouteille dont le bouchon était orné d'une plume. C'était de la saccharine aromatisée au clou de girofle, la spécialité du café. Winston écoutait l'écrantel. Pour le moment, il ne diffusait que de la musique mais un bulletin du Ministère de la Paix pouvait tomber à tout instant. Les nouvelles du front africain étaient extrêmement inquiétantes. Cela l'avait inquiété toute la journée, par intermittence. Une armée Eurasienne (l'Océanie était en guerre avec l'Eurasie : l'Océanie avait toujours été en guerre avec l'Eurasie) se dirigeait vers le sud à une vitesse terrifiante. Le bulletin de la mi-journée n'avait pas indiqué une région précise, mais l'embouchure du Congo était déjà probablement un champ de bataille. Brazzaville et Léopoldville étaient en danger. On n'avait pas besoin de regarder la carte pour comprendre ce que cela signifiait. Il ne s'agissait pas seulement de la perte de l'Afrique Centrale : depuis la première fois de toute la guerre, le territoire de l'Océanie lui-même était menacé.

Une violente émotion, par exactement de la peur mais une sorte d'excitation indifférenciée, s'empara de lui, puis disparut.

Il cessa de penser à la guerre. Il ne pouvait plus désormais fixer son esprit sur un même sujet pendant plus de quelques instants. Il prit son verre et le vida d'un trait. Comme toujours, le gin le fit frissonner et il eut même un léger haut-le-cœur. Le mélange était horrible. Les clous de girofle et la saccharine, déjà assez écœurants en eux-mêmes, ne parvenaient pas à masquer cette senteur d'huile, douceâtre, et le pire de tout c'était que l'odeur du gin, qui ne le quittait ni le jour ni la nuit, était dans son esprit inextricablement liée à l'odeur de ces –"

Il ne les nommait jamais, même dans ses pensées, et, autant qu'il était possible, il ne les visualisait jamais. Ils étaient quelque chose dont il était à demi-conscient, rôdant près de son visage, une odeur qui s'attachait à ses narines. Le gin lui remonta et il rota entre ses lèvres violettes. Il avait grossi depuis qu'ils l'avaient libéré, et il avait retrouvé ses

anciennes couleurs – en fait, il avait fait plus que les regagner. Ses traits s'étaient épaissis, la peau sur son nez et ses joues était d'un rouge grossier, même son crâne chauve était d'un rose trop vif. Un serveur, à nouveau sans qu'on ait besoin de lui demander, amena l'échiquier et le dernier numéro du "Times", ouvert à la page du problème d'échecs. Puis, voyant que le verre de Winston était vide, il amena la bouteille de gin pour le remplir. Il n'y avait nul besoin de lui donner des ordres.

Ils connaissaient ses habitudes. L'échiquier l'attendait toujours, sa table dans le coin était toujours réservée ; même quand l'établissement était plein il l'avait pour lui, puisque personne n'avait envie de s'asseoir trop près de lui. Jamais il ne se souciait de compter ses verres. A intervalles réguliers, ils lui présentaient un morceau de papier sale qui était censé être l'addition, mais il avait toujours l'impression qu'on ne lui faisait pas payer tout ce qu'il devait. Cela n'aurait fait aucune différence si ç'avait été le contraire. Maintenant, il avait toujours beaucoup d'argent.

Il avait même un travail, une sinécure, bien mieux payé que son ancien emploi. La musique de l'écrantel s'arrêta et fut remplacée par une voix. Winston redressa la tête pour écouter. Aucun bulletin du front, toutefois. Ce n'était qu'une brève annonce du Ministère de l'Abondance. Au cours du précédent trimestre, il se trouvait que le quota de lacets avait été dépassé de 98 pour cent.

Il examina le problème d'échecs et installa les pièces. C'était un problème délicat qui impliquait deux cavaliers. "Les blancs font mat en deux coups." Winston leva les yeux vers le portrait de Big Brother. Les blancs font toujours mat, pensa-t-il avec une sorte de mysticisme nébuleux. Toujours, sans exception, c'est ainsi. Jamais les noirs n'avaient gagné, dans aucun problème d'échecs depuis le commencement du monde. Cela ne symbolisait-il pas l'éternel, l'inévitable triomphe du Bien sur le Mal ? Le vaste visage lui retourna son regard, plein d'une calme puissance. Les blancs font toujours mat.

La voix de l'écrantel fait une pause et jouta, d'un ton plus grave :

"Vous êtes averti qu'une annonce importante sera faite à quinze trente ! Des nouvelles de la plus haute importance. Ne les manquez pas. Quinze trente !" La musique métallique recommença.

Le cœur de Winston se serra. C'était le bulletin du front, son instinct lui disait que de mauvaises nouvelles s'annonçaient. Toute la journée, avec de petites bouffées d'excitation, la pensée d'une défaite écrasante en Afrique l'avait obsédé. Il lui semblait voir véritablement l'armée Eurasienne se répandre au-delà de la frontière jusque-là inviolée et redescendre l'Afrique comme une colonie de fourmis. Pourquoi n'avait-il pas été possible de les prendre de flanc d'une façon ou d'une autre ? Le contour de la côte

ouest de l'Afrique se dessinait précisément dans son esprit. Il prit le cavalier blanc et le déplaça sur l'échiquier. C'était LA le bon endroit. Tandis qu'il imaginait la horde noire se précipitant vers le sud, il voyait une autre force, assemblée mystérieusement, se plantant soudain sur ses arrières, coupant ses communications terrestres ou navales. Il sentit que par sa volonté il amenait cette autre force à l'existence. Mais il était nécessaire d'agir vite. S'ils pouvaient s'emparer de toute l'Afrique, s'ils avaient des bases aériennes et des bases sous-marines au Cap, cela couperait l'Océanie en deux. Cela pourrait signifier la défaite, le malheur, la redéfinition du monde, la destruction du Parti ! Il respira profondément. Un extraordinaire mélange de sentiments – mais ce n'était pas exactement un mélange, plutôt des couches successives de sentiments, dont on ne pouvait dire laquelle était la plus profonde – s'affrontaient en lui.

Le spasme cessa. Il remit le cavalier blanc à sa place, mais pour le moment il ne pouvait se mettre à étudier sérieusement le problème d'échecs. Ses pensées se mirent à nouveau à vagabonder. Presque inconsciemment, il écrivit avec son doigt sur la poussière de la table :

2+2=5

"Ils ne peuvent pas entrer en toi" avait-elle dit. Mais ils pouvaient entrer en vous. "Ce qui vous arrive ici, c'est POUR TOUJOURS" avait dit O'Brien. C'était la vérité. Il y avait des choses, vos propres actes, dont vous ne pouviez vous remettre. Quelque chose était tué dans votre poitrine, brûlé, cautérisé.

Il avait vu Julia, il lui avait même parlé. Ce n'était pas dangereux. Il savait presque instinctivement qu'ils ne s'intéressaient plus du tout à ses actes. Il aurait pu organiser une seconde rencontre si l'un des deux l'avait voulu. En fait, c'était par hasard qu'ils s'étaient rencontrés. C'était au parc, un jour de mars d'un froid mordant, la terre était dure comme du fer et l'herbe semblait morte et il n'y avait pas le moindre bourgeon, à part ceux de quelques crocus qui n'avaient poussé que pour être démembrés par le vent. Il se hâtait, les mains gelées et les yeux humides, quand il la vit à moins de dix mètres de lui. Il fut frappé de voir qu'elle avait changé, d'une façon difficile à définir.

Ils se croisèrent presque sans un signe, puis il fit demi-tour et la suivit, sans enthousiasme. Il savait qu'il n'y avait pas de danger, personne ne s'intéressait à lui. Elle ne parla pas. Elle coupa obliquement à travers la pelouse, comme pour essayer de se débarrasser de lui, puis sembla se résigner à l'avoir à ses côtés. A ce moment ils étaient au milieu d'un bouquet d'arbustes sans feuilles, inutiles que ce soit pour se dissimuler ou pour se protéger du vent. Ils s'arrêtèrent.

Il faisait terriblement froid. Le vent sifflait à travers les branches et agitait quelques crocus à l'air malade. Il passa le bras autour de sa taille.

Il n'y avait pas d'écrantels, mais il devait y avoir des micros dissimulés : de plus, ils pouvaient être vus. Cela n'avait pas d'importance, rien n'avait d'importance. Ils auraient pu s'étendre sur la pelouse et LE faire s'ils avaient voulu. La chair de Winston frémit d'horreur à cette seule pensée. Elle ne répondit pas à l'étreinte de son bras ; elle ne chercha même pas à se dégager. Il savait maintenant ce qui avait changé en elle. Son visage était plus cireux, et une longue cicatrice, partiellement cachée par sa chevelure, traversait son front et sa tempe, mais ce n'était pas là que résidait le changement. C'était sa taille qui était devenue plus épaisse, et, d'une façon surprenante, s'était raidie. Il se souvint qu'une fois, après l'explosion d'une roquette, il avait aidé à tirer un corps des ruines, et avait été sidéré, non seulement du poids de la chose, mais aussi de sa rigidité et de la difficulté à la manipuler, qui donnait plus l'impression de la pierre que de la chair. Son corps évoquait cela. Il vint à l'esprit de Winston que la texture de sa peau devait être très différente de ce qu'elle avait été.

Il n'essaya pas de l'embrasser, et ils ne parlèrent pas. Tandis qu'ils faisaient demi-tour sur l'herbe, elle le regarda en face pour la première fois. Ce ne fut qu'un coup d'oeil momentané, plein de mépris et de dégoût. Il se demanda si cette aversion venait simplement du passé, ou si elle était inspirée par son visage bouffi et les larmes que le vent continuait à faire couler de ses yeux. Ils s'assirent sur deux chaises de fer, côte à côte, mais pas trop près l'un de l'autre. Il vit qu'elle était sur le point de parler. Elle déplaça maladroitement sa chaussure de quelques centimètre et écrasa délibérément une brindille. Ses pieds semblaient s'être élargis, remarqua-t-il.

"Je t'ai trahi" dit-elle abruptement.

"Je t'ai trahie" dit-il.

Elle lui jeta un nouveau regard d'aversion.

"Parfois" dit-elle, "ils te menacent de quelque chose, quelque chose que tu ne peux pas supporter, auquel tu ne peux même pas penser. Et alors tu dis "Ne le faites pas à moi, faites-le à quelqu'un d'autre, et ceci et cela". Et tu peux peut-être prétendre, après coup, que c'était juste une ruse et que tu l'as dit seulement pour qu'ils arrêtent et que tu ne le pensais pas. Mais ce n'est pas vrai. Quand ça t'arrive, tu le penses vraiment. Tu penses qu'il n'y a pas d'autre moyen de te sauver, et u es tout à fait prêt à te sauver de cette façon-là. Tu VEUX que ça arrive à l'autre. Tu te fiches bien de sa souffrance. Tout ce dont tu te préoccupe, c'est toi-même."

"Tout ce dont tu te préoccupes, c'est toi-même." fit-il en écho.

“Et après ça, tu ne te sens plus la même envers l’autre personne.”
“Non” dit-il, “tu ne te sens plus le même.”
Il ne semblait pas y avoir beaucoup plus à dire. Le vent plaquait leurs fines tenues de travail contre leur corps. Presque immédiatement, il devint gênant de rester assis là en silence ; de plus, il faisait trop froid pour rester immobile. Elle dit quelque chose au sujet du métro qu’elle devait prendre et se leva pour partir.
“Nous devons nous revoir” dit-il.
“Oui” dit-elle, “nous devons nous revoir.”
Il la suivit sur une certaine distance, irrésolu, un peu en arrière. Ils ne parlèrent plus. Elle ne chercha pas à proprement parler à le semer, mais elle marcha juste à la vitesse suffisante pour l’empêcher de rester à ses côtés. Il s’était figuré qu’il allait l’accompagner jusqu’à la station de métro, mais soudain, cette idée de marcher ainsi dans le froid lui sembla inutile et insupportable. Il fut envahi par un désir pas tellement de s’éloigner de Julia, mais plutôt de retourner au Café du Châtaigner, qui ne lui avait jamais semblé si attirant qu’à ce moment. Il eut une vision nostalgique de sa table dans le coin, avec le journal et le jeu d’échecs et le gin qui coulait à flot. Par-dessus tout, il y ferait chaud. L’instant d’après, pas vraiment par accident, il s’autorisa à être séparé d’elle par un petit groupe de personnes. Puis il fit un effort peu enthousiaste pour la rattraper, ralentit, tourna, et partit dans la direction opposée. Quand il eut fait cinquante mètres il regarda en arrière. La rue n’était pas bondée, mais déjà il ne pouvait plus la distinguer. Elle pouvait être n’importe laquelle de toutes ces silhouettes qui se hâtaient. Peut-être son corps plus raide et plus épais n’était-il plus reconnaissable de dos.
“Quand cela arrive”, avait-elle dit, “tu le penses vraiment.” Il l’avait pensé. Il ne l’avait pas seulement dit, il l’avait souhaité. Il avait souhaité que Julia, et pas lui, soit livrée aux …"
Quelque chose changea dans la musique qui se déversait de l’écrantel. Il y eut une note craquante et railleuse, une note jaune. Et alors – peut-être n’était-ce pas en train d’arriver, peut-être n’était-ce qu’un souvenir prenant l’apparence d’un son – une voix se mit à chanter :
“Sous le châtaigner florissant,
Je t’ai vendu, et tu m’as vendu”
Les larmes lui montèrent aux yeux. Un garçon qui passait remarqua que son verre était vide et revint avec la bouteille de gin. Il prit son verre et le renifla. Le breuvage paraissait plus horrible à chaque gorgée.
Mais il était devenu l’élément dans lequel il évoluait. Il était sa vie, sa mort, sa résurrection. C’était le gin qui le jetait dans la stupeur chaque nuit, et c’était le gin qui le

ramenait à la vie chaque matin. Quand il s'éveillait, rarement avant onze zéro zéro, les paupières collées, la bouche en feu et le dos brisé, il lui aurait été impossible de quitter la position horizontale sans la bouteille et la tasse qu'il plaçait à côté de son lit pour la nuit. IL passait le milieu de la journée assis, le regard vide, la bouteille à portée de main, écoutant l'écrantel. De quinze zéro zéro à la fermeture, il était un pilier de bar au Châtaigner.

Plus personne ne se préoccupait de ce qu'il faisait, aucun sifflet ne le réveillait, aucun écrantel ne l'admonestait. Occasionnellement, peut-être deux fois par semaine, il se rendait dans un bureau poussiéreux et qui semblait oublié du Ministère de la Vérité, et travaillait un peu, en tout cas ce qu'il appelait travailler. Il avait été affecté à une sous-commission qui avait germé d'une des innombrables commissions qui s'occupaient des problèmes mineurs que soulevait la compilation de la Onzième Edition du Dictionnaire de la Neuvlangue. Ils étaient occupés à produire ce qu'ils appelaient un rapport intermédiaire, mais il n'avait jamais vraiment bien compris de quoi ils se faisaient les rapporteurs. Cela avait à voir avec la question de savoir si les virgules devaient être placées à l'intérieur des parenthèses, ou au-dehors. La commission comptait quatre autres membres, tous similaires à lui. Certaines fois, ils ne se rassemblaient que pour se séparer très vite, admettant franchement qu'ils n'avaient réellement pas grand-chose à faire. Mais il y avait des jours où ils s'attelaient à leur tâche presque avec enthousiasme, rédigeant les minutes de leurs réunions avec une ostentation magnifique, et commençant de longues notes de service qu'ils ne terminaient jamais - où les discussions qu'ils étaient censés avoir se nourrissaient d'arguments particulièrement complexes et abscons, avec des marchandages subtils sur les définitions, des digressions sans fin, des querelles – des menaces, même, d'en appeler aux plus hautes autorités. Puis soudainement ils étaient vidés de toute leur énergie, et ils restaient assis autour de la table à se lancer des regards éteints, comme des fantômes disparaissant au chant du coq.

L'écrantel resta un moment silencieux. Winston leva la tête à nouveau. Le bulletin ! Mais non, ils changeaient juste la musique. Il avait la carte de l'Afrique devant les yeux, ainsi qu'un schéma du mouvement des armées : une flèche noire s'étirant verticalement vers le sud, et une flèche blanche horizontalement vers l'est, juste derrière la première. Comme pour se rassurer, il leva les yeux vers le visage imperturbable du portrait. Était-il concevable que la seconde flèche n'existât même pas ?

Son intérêt faiblit à nouveau. Il avala une autre gorgée de gin, prit le cavalier blanc, et fit une tentative de mouvement. Mais ce n'était évidemment pas le bon, parce que...

Involontairement, un souvenir lui vint à l'esprit. Il vit une chambre éclairée à la bougie, avec un grand lit et une courtepointe blanche, et lui-même, un garçon de neuf ou dix ans, assis sur le sol, agitant un gobelet à dés et riant avec agitation. Sa mère était assise en face de lui et riait aussi.

Ce devait être un mois avant sa disparition. C'était un moment de réconciliation, alors que la faim qui rongeait son ventre était oubliée et qu'il retrouvait temporairement son ancienne affection pour elle. Il se souvenait bien de ce jour, un jour de pluie battante où l'eau ruisselait sur la fenêtre et où la lumière à l'intérieur était insuffisante pour lire. Dans cette chambre sombre et exigüe, l'ennui pour les deux enfants était devenu insupportable. Winston gémissait et grognait, réclamait futilement de la nourriture, errait dans la pièce, mettait tout en désordre, frappait sur le lambris jusqu'à ce que les voisins finissent par taper sur le mur, tandis que sa petite sœur pleurait par intermittence. Sa mère finit par dire : "Maintenant, soyez sages, et je vous achèterai un jouet. Un beau jouet, qui vous plaira.", puis elle était sortie sous la pluie, jusqu'à un petit magasin voisin qui était encore ouvert de temps en temps, et en revint avec une boite en carton qui contenait un Jeu des Echelles. Il se souvenait encore de l'odeur du carton mouillé. C'était un jeu misérable. Le plateau était craquelé, et les petits dés de bois étaient si mal taillés qu'il pouvaient à peine tenir sur leurs faces. Winston le regarda d'un air boudeur et sans montrer d'intérêt. Mais alors sa mère alluma une bougie, et ils s'assirent sur le sol pour jouer. Bientôt, il était follement excité, criait et riait de voir les tiddly-winks grimper avec espoir sur les échelles, puis dégringoler à nouveau quand ils tombaient sur les serpents, presque jusqu'à leur point de départ.

Ils jouèrent huit parties, et chacun en gagna quatre. Sa petite soeur, trop jeune pour comprendre le jeu, s'était appuyée contre un traversin, et riait parce que les autres riaient. Pendant toute une après-midi, ils avaient été heureux ensemble, comme dans sa petite enfance.

Il repoussa cette image de son esprit. C'était un faux souvenir. Il était troublé par de faux souvenir de temps en temps.

Ce n'était pas grave tant qu'il les reconnaissait pour ce qu'ils étaient. Certaines choses étaient arrivées, d'autr es n'étaient pas arrivées. Il revint à l'échiquier, et prit à nouveau le cavalier blanc. Presque aussitôt, celui-ci retomba avec fracas sur le plateau. Winston avait sursauté comme s'il avait été piqué par une épingle. Une sonnerie de trompette stridente avait fait vibrer l'air. C'était le bulletin !

Victoire ! Cela signifiait toujours la victoire lorsque qu'une sonnerie de trompette précédait les nouvelles. Une sorte d'excitation électrique parcourut le café. Même les serveurs avaient sursauté et dressaient l'oreille.

La sonnerie de trompette avait laissé la place à un énorme volume sonore. Déjà une voix excitée se déversait de l'écrantel, mais dès qu'elle commença elle fut immédiatement noyée dans une explosion de joie venue de l'extérieur. Les nouvelles s'étaient répandues dans les rues comme par magie. Il pouvait en entendre juste assez en provenance de l'écrantel pour comprendre que tout s'était passé comme il l'avait prévu : une vaste armada navale s'était rassemblée secrètement et avait frappé soudainement l'ennemi dans le dos ; c'était la flèche blanche derrière la flèche noire. Au milieu du vacarme, on entendait des fragments de phrases triomphantes : "vaste manoeuvre stratégique - parfaite coordination - déroute complète - un demi-million de prisonniers - démoralisation totale - contrôle de l'ensemble de l'Afrique - la guerre s'approche de sa conclusion – victoire – plus grande victoire de toute l'histoire humaine – victoire, victoire, victoire ! "

Sous la table, les pieds de Winston faisaient des mouvements convulsifs.

Il n'avait pas bougé de son siège, mais son esprit courait, il courait rapidement avec la foule au-dehors, hurlant à s'en rendre sourd. Il leva à nouveau les yeux vers le portrait de Big Brother. Le colosse qui enjambait le monde ! Le roc contre lequel les hordes d'Asie venaient se briser ! Il pensa que dix minutes plus tôt - oui, seulement dix minutes – il y avait encore un doute dans son esprit quand il se demandait si les nouvelles du front seraient des nouvelles de victoire ou de défaite. Ah, c'était plus qu'une armée Eurasienne qui avait péri ! Il avait beaucoup changé depuis ce premier jour au Ministère de l'Amour, mais le changement final, indispensable, ne s'était jamais produit, jusqu'à ce moment.

La voix dans l'écrantel déversait toujours ses histoires de prisonniers et de butin et de massacre, mais le vacarme à l'extérieur s'était quelque peu apaisé. Les serveurs reprenaient le travail. L'un d'eux s'approcha avec la bouteille de gin. Winston, perdu dans un rêve bienheureux, ne prêta aucune attention à son verre qui se remplissait. Il ne courait plus, il ne hurlait plus. Il était de retour au Ministère de l'Amour, et tout était pardonné, son âme était aussi blanche que la neige. Il était assis sur le banc des accusés, confessant tout et impliquant tout le monde.

Il descendait le couloir carrelé de blanc, avec la sensation de marcher en plein soleil, un garde armé à ses côtés. La balle longtemps attendue pénétrait dans son cerveau.

Il leva les yeux vers l'énorme visage. Cela lui avait pris quarante ans pour comprendre quelle sorte de sourire se cachait derrière la moustache noire. Quel malentendu cruel et

inutile ! Quel exil obstiné et librement consenti, loin de cette poitrine aimante ! Deux larmes au goût de gin coulèrent des deux côtés de son nez. Mais il allait bien, tout était bien, la lutte était terminée.

Il avait remporté la victoire sur lui-même.

Il aimait Big Brother.

FIN